This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

600023614M

ITÉ

ESSAI
SUR L'INÉGALITÉ
DES
RACES HUMAINES.

TOME SECOND.

ESSAI
SUR L'INÉGALITÉ
DES
RACES HUMAINES.

TOME SECOND.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

ESSAI

SUR L'INÉGALITÉ

DES

RACES HUMAINES,

PAR

M. A. DE GOBINEAU,

PREMIER SECRÉTAIRE DE LA LÉGATION DE FRANCE EN SUISSE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS.

TOME SECOND.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, 56.

HANOVRE.—RUMPLER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1853.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES.

LIVRE SECOND.

(SUITE.)

CIVILISATION ANTIQUE RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE AU SUD-OUEST.

CHAPITRE V.

Les Égyptiens, les Éthiopiens.

Jusqu'à présent il n'a encore été question que d'une seule civilisation, sortie du mélange de la race blanche des Chamites et des Sémites avec les noirs, et que j'ai appelée assyrienne. Elle acquit une influence non-seulement longue, non-seulement durable, mais éternelle, et ce n'est pas trop que de la considérer, même de nos jours, comme beaucoup plus importante par ses con-

séquences que toutes celles qui ont éclairé le monde, sauf la dernière.

Toutefois, à l'idée de la suprématie de domination, il serait inexact de joindre celle d'antériorité d'existence. Les plaines de l'Asie Inférieure n'ont pas vu fleurir des États réguliers avant tout autre pays de la terre. Il sera question plus tard de l'antiquité extrême des établissements hindous; pour le moment, je vais parler des gouvernements égyptiens, dont la fondation est probablement à peu près synchronique à celle des pays ninivites. La première question à débattre, c'est l'origine de la partie civilisatrice de la nation habitant la vallée du Nil.

La physiologie interrogée répond avec une précision très-satisfaisante : les statues et les peintures les plus anciennes accusent d'une manière irréfragable la présence du type blanc (1). On a souvent cité avec raison, pour la beauté et la noblesse des traits, la tête de la statue connue au Musée britannique sous le nom de Jeune

(1) Wilkinson, *Customs and manners of the ancient Egyptians*, t. I, p. 3. — Cet auteur croit les Égyptiens d'origine asiatique. Il cite le passage de Pline (VI, 34) qui, d'après Juba, remarque que les riverains du Nil, de Syène à Méroé, étaient arabes. Lepsius (*Briefe aus Ægypten*, *Æthyopien*, etc.; Berlin, 1852) affirme le même fait pour toute la vallée du Nil jusqu'à Khartoum, peut-être même pour les populations plus méridionales encore, le long du Nil Bleu, p. 220.

Memnon (1). De même, dans d'autres monuments figurés, dont la fondation remonte précisément aux époques les plus lointaines, les prêtres, les rois, les chefs militaires appartiennent, sinon à la race blanche parfaitement pure, du moins à une variété qui ne s'en est pas encore écartée beaucoup (2). Cependant, l'élargissement de la face, la grandeur des oreilles, le relief des pommettes, l'épaisseur des lèvres sont autant de caractères fréquents dans les représentations des hypogées et des temples, et qui, variés à l'extrême et gradués de cent manières, ne permettent pas de révoquer en doute l'infusion assez forte du sang des noirs des deux variétés, à cheveux plats et crépus (3). Il n'y a rien à opposer, en cette matière, au témoignage des constructions de Médinet-Abou. Ainsi l'on peut admettre que la population égyptienne avait à combiner les éléments que voici : des noirs à cheveux plats, des nègres à tête laineuse, plus

(1) A. W. v. Schlegel, *Vorrede zur Darstellung der Ægyptischen Mythologie*, von Prichard, übers. von Z. Haymann (Bonn, 1837, p. XIII).

(2) Lepsius (*ouvrage cité*, p. 220) dit que les peintures exécutées dans les hypogées de l'Ancien Empire représentent les Égyptiennes avec la couleur jaune. Sous la XVIII^e^ dynastie, elles sont rougeâtres.

(3) Parmi les nations nègres représentées et nommées sur les monuments, les Toreses, les Tareao, les Éthiopiens ou Kush, présentent un type très-prognathe et laineux. (Wilkinson, *ouvrage cité*, t. I, p. 387-388.)

une immigration blanche, qui donnait la vie à tout ce mélange.

La difficulté est de décider à quel rameau de la famille noble appartenait ce dernier terme de l'alliage. Blumenbach, citant la tête d'un Rhamsès, le compare au type hindou. Cette observation, toute juste qu'elle est, ne saurait malheureusement suffire à fonder un jugement arrêté, car l'extrême variété que présentent les types égyptiens des différentes époques hésite beaucoup, comme il est facile de le concevoir, entre les données mélaniennes et les traits des blancs. Partout, en effet, même dans la tête attribuée à Rhamsès, des traits encore fort beaux et très-voisins du type blanc sont cependant assez altérés déjà, par les effets des mélanges, pour offrir un commencement de dégradation qui déroute les idées et empêche la conviction de se fixer. Outre cette raison décisive, on ne doit jamais oublier non plus que les apparences physionomiques ne fournissent souvent que des raisons bien imparfaites, quand il s'agit de décider sur des nuances (1). Si donc la physiologie suffit à nous apprendre que le sang des blancs coulait dans les veines des Égyptiens, elle ne peut nous dire à quel rameau était emprunté ce sang, s'il était chamite ou arian. Elle

(1) C'est une vérité qui a frappé M. Schaffarik dans ses *Slawische Alterthümer*, t. I, p. 24.

fait assez pour nous, toutefois, en nous affirmant le fait en gros et en renversant de fond en comble l'opinion de de Guignes, d'après laquelle les ancêtres de Sésostris auraient été une colonie chinoise, hypothèse écartée aujourd'hui de toute discussion.

L'histoire, plus explicite que la physiologie, épouvante cependant par l'éloignement excessif dans lequel elle semble vouloir se reporter et cacher les origines de la nation égyptienne (1). Après tant de siècles de recherches et d'efforts, on n'a pu réussir à s'entendre encore sur la chronologie des rois, sur la composition des dynasties, et encore bien moins sur les synchronismes qui unissent les faits arrivés dans la vallée du Nil aux événements accomplis ailleurs. Ce coin des annales humaines n'a jamais cessé d'être un des terrains les plus mouvants, les plus variables de la science, et à chaque instant une découverte ou seulement une théorie le déplace. Il n'y a pas à choisir ici entre les opinions

(1) M. Lepsius, d'accord avec M. Bunsen, s'exprime ainsi au sujet de la chronologie égyptienne : « Lorsqu'il s'agit des monuments, « des sculptures et des inscriptions de la v^e^ dynastie, nous sommes « transportés à une époque de florissante civilisation qui a devancé « l'ère chrétienne de *quatre mille ans*. On ne saurait trop se rappeler « à soi-même et redire aux autres cette date jusqu'ici jugée si in- « croyable. Plus la critique sera sollicitée sur ce point et obligée à « des recherches de plus en plus sévères, mieux cela vaudra pour « la question. » (*Briefe aus Ægypten*, etc., p. 36.)

brillantes de M. le chevalier Bunsen et l'allure plus modeste de sir Gardiner Wilkinson. Je me garderais de vouloir exclure les unes pour me confier uniquement à l'autre. Il se peut que la publication de la dernière partie, encore inconnue, de l'*Ægyptens Stelle in der Welt-Geschichte*, élève les assertions du savant diplomate prussien à la hauteur d'une démonstration irréfragable. En attendant ce grand résultat, et malgré la tendance que je pourrais avoir à adopter avec empressement une doctrine qui se relie si bien aux opinions de ce livre, le plus prudent est, sans nul doute, de s'en tenir, pour le principal, à la manière de voir de l'auteur anglais.

Suivant ce dernier, il faudrait placer le moment le plus éclatant de la civilisation, des arts et de la puissance militaire de l'Égypte, à l'époque strictement historique entre le règne d'Osirtasen, roi de la 18e dynastie, et celui du Diospolite de la 19e, Rhamsès III, le Mi-A-Moun des monuments, c'est-à-dire entre l'année 1740 et l'année 1355 avant J. C. (1). Toutefois, cette splendeur n'était pas à son début. L'époque où furent construites les pyramides remonte plus haut, et c'est

(1) Il s'agit ici de la période postérieure à l'expulsion des Hyksos, et que l'on appelle le *Nouvel Empire*. L'âge des pyramides est plus reculé, comme on le verra ailleurs. M. Champollion-Figeac place à l'année 2200 avant J. C. l'avénement de la XIIe dynastie. (*Égypte ancienne*; Paris, 1840.)

sur ces mystérieux témoignages que M. Bunsen a surtout fait porter ses essais de déchiffrement les plus ingénieux. Calculons, avec la méthode d'explication la plus ordinairement appliquée au récit d'Ératosthènes, que les pyramides situées au nord de Memphis, généralement tenues pour les plus anciennes, ont été construites vers l'an 2120 avant J. C. par Suphis et son frère Sensuphis. Ainsi, en 2120 avant J. C., l'Égypte aurait présenté déjà un état de civilisation fort avancé et capable d'entreprendre et de conduire à bonne fin les travaux les plus étonnants accomplis jamais par la main de l'homme. L'émigration blanche avait donc eu lieu avant cette époque, puisque chaque groupe de pyramides appartient à un âge différent, et que chaque pyramide, en particulier, a dû coûter assez d'efforts pour qu'une seule génération ne pût entreprendre la construction de plusieurs (1).

Veut-on supposer qu'un rameau chamite se

(1) Un roi, en montant sur le trône, commençait l'érection de la pyramide qui devait un jour lui servir de tombe. Il la faisait de taille médiocre, afin d'avoir le temps de l'achever. S'il survivait à la première construction, il la couvrait d'un revêtement de pierre qui la faisait croître en épaisseur et en hauteur. Ce travail achevé, il en entreprenait un tout semblable, et continuait ainsi jusqu'à la fin de ses jours. Lui mort, le revêtement commencé était seul achevé ; mais le successeur, se mettant à travailler pour son propre compte, n'en ajoutait pas d'autres. (Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 42.)

soit avancé jusque dans les régions du Nil, entre Syène et la mer, et y ait fondé la civilisation égyptienne? Cette hypothèse se renverse d'elle-même. Pourquoi ces Chamites, après avoir établi un État considérable, auraient-ils rompu ensuite toute relation avec les autres peuples de leur race, en se confinant loin de la route suivie par ces derniers, par eux-mêmes, dans les migrations vers l'Afrique, loin de la Méditerranée, loin du Delta, pour inventer là, dans l'isolement, une civilisation tout égoïste, hostile sur mille points à celle des Chamites noirs? Comment auraient-ils adopté une langue si remarquablement différente des idiomes de leurs congénères? On ne voit pas à ces objections de réponse raisonnable. Les Égyptiens ne sont donc pas des Chamites, et il faut se tourner d'un autre côté.

L'ancienne langue égyptienne se compose de trois parties. L'une appartient aux langues noires. L'autre, provenant du contact de ces langues noires avec l'idiome des Chamites et des Sémites, produit ce mélange que l'on dénomme d'après la seconde de ces races. Enfin se présente une troisième partie, très-mystérieuse, très-originale, sans doute, mais qui, sur plusieurs points, paraît trahir des affinités arianes et une certaine parenté avec le sanscrit (1). Ce fait important,

(1) M. le baron d'Eckstein ne convient pas de ce fait très-fort et trop affirmé par M. de Bohlen. Cependant, il reconnaît, de la ma-

s'il était solidement établi, pourrait être considéré comme terminant la discussion, et pouvant servir à tracer l'itinéraire des colons blancs de l'Égypte, depuis le Pendjab jusqu'à l'embouchure de l'Indus, et de là dans la vallée supérieure du Nil. Malheureusement, bien qu'indiqué, il n'est pas clair et ne peut servir que d'indice (1). Cependant il n'est pas impossible de lui trouver des étais.

On a considéré longtemps les contrées basses de l'Égypte comme ayant fait partie primitive du pays de Misr. C'était une opinion erronée. Les lieux où la civilisation égyptienne établit ses plus anciennes splendeurs, sont tout à fait au-dessus du Delta. En dehors de la côte arabique, parce que le caractère stérile du sol n'y permettait pas de vastes établissements, la colonisation antique ne s'en écarte cependant pas trop et ne cherche

nière la plus explicite, l'origine hindoue. Voici ses expressions mêmes : « Quoique le copte soit aux antipodes du sanscrit, mille « raisons me semblent toutefois conspirer pour retrouver dans le « bassin de l'Indus le siége de la primitive civilisation transportée « dans la vallée du Nil. » (*Recherches historiques sur l'Humanité primitive*, p. 76.)

M. Wilkinson partage cet avis et considère les Égyptiens comme une colonie hindoue, t. I, p. 3.

(1) Il ne faut pas perdre de vue que le copte ou langue démotique, le seul secours que nous ayons pour traduire les inscriptions hiéroglyphiques, n'est qu'un dialecte, une dégénération, une sorte de mutilation de la langue sacrée, et il faudrait savoir si les traces sanscrites ne sont pas plus abondantes dans ce plus ancien idiome.— Voir Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. III, p. 266.

pas encore à gagner les rives de la Méditerranée. C'est que, probablement, elle ne voulait pas rompre toute relation avec l'ancienne patrie. Malgré les sables, malgré les rocs qui bordent le golfe par où l'immigration avait pu se faire, des ports de commerce existaient sur ces rivages, entre autres, Philotéras (1), tous reliés au centre fertile où se mouvaient principalement les populations, au moyen de stations établies dans le désert, Wadi-Djasous, par exemple, dont on sait que les puits furent réparés par Amoun-m-Gori (1686 avant J. C., suivant Wilkinson; à une date plus ancienne, au dire de M. le chevalier Bunsen), et lorsque les Égyptiens ne possédaient rien du côté de la Palestine. Il y a même lieu de croire que les mines d'émeraudes de Djebel-Zabara étaient déjà exploitées avant cette époque. Dans les tombeaux des Pharaons de la 18e dynastie, le lapis-lazuli et d'autres pierres précieuses, originaires de l'Inde, se rencontrent en abondance. Je ne parle pas ici des vases de porcelaine, venus indubitablement de la Chine, et découverts dans des hypogées dont la date de fondation est inconnue. Cette dernière circonstance suffit, à elle seule, pour donner le droit d'attribuer ces monuments et leur contenu à une époque très-reculée (2).

(1) Wilkinson, t. I, p. 225 et pass.

(2) *Ouvrage cité*, t. I, p. 231.

De ce que les Égyptiens étaient établis dans le centre de la vallée du Nil, je conclus qu'ils n'appartenaient pas aux nations chamites et sémites, dont la route vers l'Afrique occidentale était, au contraire, la rive méditerranéenne. De ce qu'ils portent, dans toutes les représentations figurées, le caractère évidemment caucasien, je conclus que la partie civilisatrice de la nation avait une origine blanche. Des traces arianes qui se trouvent dans leur langue, je conclus aussi, dès à présent, leur identité primitive avec la famille sanscrite. A mesure que nous allons avancer dans l'examen du peuple d'Isis, de nombreux détails vont confirmer, l'un après l'autre, ces prémisses.

J'ai montré qu'aux époques historiques les plus lointaines, les Égyptiens n'avaient que peu ou point de rapports avec les peuples chamites ou sémites et les contrées habitées par ces peuples; tandis qu'au contraire, ils paraissent avoir entretenu des relations suivies avec les nations maritimes du sud-est. Leur activité se tournait si naturellement de ce côté, les transactions qui en résultaient avaient un tel degré d'importance, qu'au temps de Salomon, le commerce entre les deux pays dépassait, pour un seul voyage d'importation, la valeur de 80 millions de nos francs (1).

(1) Wilkinson, t. I, p. 225 et pass.

Tout en constatant l'origine sanscrite du noyau civilisateur de la race, il ne faudrait pas nier que, dès une époque très-ancienne, cette race ne se soit fortement imprégnée du sang des noirs et mêlée aussi à de nombreux essaims chamites et à des fils de Sem. J'ai cité, sur ce point, l'autorité de Juba, qui reconnaît aux riverains du Nil, de Syène à Méroé, une provenance arabe (1). Malgré cette descendance multiple, les Égyptiens se croyaient et se disaient autochthones. Ils l'étaient en effet, en tant qu'héritiers, par le sang, des aborigènes mélaniens. Cependant, si l'on veut s'attacher à la partie la plus noble de leur généalogie, on se refusera à partager leur opinion, et persistant à les considérer comme des immigrants, non pas tant du nord et de l'est que du sud-est, on relèvera dans la constitution de leurs mœurs les traces très-apparentes de la filiation que l'ignorance leur faisait renier.

A la religion féroce des nations assyriennes les Égyptiens opposaient les magnificences d'un culte, sinon plus idéal, au moins plus humain, et qui, après avoir aboli au temps de l'Ancien Empire, sous les premiers successeurs de Menès (2), l'usage nègre des massacres hiératiques,

(1) La Genèse trouve des Sémites parmi les fils de Mesraïm, fils de Cham : « At vero Mesraïm genuit Ludim et Anamim et Laabim « Nephtuïm et Phetrusim et Chasluim ; de quibus egressi sunt Phi- « listiim et Caphtorim. » (X, 13, 14.)

(2) M. de Bohlen a trouvé entre le fondateur de la royauté égyp-

n'avait jamais osé tenter de le faire renaître.

Les principes généraux de l'art religieux pratiqués à Thèbes et à Memphis ne craignaient certainement pas de produire le laid, mais ils ne cherchaient pas trop l'horrible, et bien que l'image de Typhon et d'autres encore soient assez repoussantes, la divinité égyptienne affectionne les formes grotesques plutôt que les contorsions de la bête sauvage, ou les grimaces du cannibale. Ces déviations de goût, mêlées à un véritable caractère de grandeur et commandées évidemment par la quantité noire infusée dans la race, étaient dominées par la valeur spéciale de la partie blanche, qui, supérieure autant qu'on en doit juger, d'après ce fait même, à l'affluent chamo-sémite, se montrait plus douce, et forçait l'élément noir à abonder dans le ridicule, en abandonnant l'atroce.

Il y aurait pourtant exagération à trop louer les populations riveraines du Nil. Si, au point de vue de la moralité, on doit féliciter une société d'être plus ridicule que méchante, à celui de la force il faut l'en plaindre. Les nations assyriennes eurent le coupable malheur d'abâtardir leurs consciences aux pieds des monstrueuses images d'Astarté, de Baal, de Melkart, de ces idoles horribles trouvées dans le sol de la Sardaigne comme

tienne et le législateur mythique de l'Inde, Manou, un grand rapport de noms.

sous le seuil des portes de Khorsabad ; mais les gens de Thèbes et de Memphis furent, de leur côté, assez ravalés, par leur alliance avec la race aborigène, pour prostituer leur adoration à ce qu'ont de plus humble et le règne végétal et la nature animale. Ne parlons pas ici de la cobra di capello, dont le culte symbolique, commun aux populations de l'Inde et de l'Égypte, n'était peut-être qu'une importation de la mère patrie (1). Laissons aussi en dehors les crocodiles et tout ce qui peut se faire craindre, culte éternel de qui a du sang des noirs dans les veines. L'infatuation pour des êtres inoffensifs,

(1) Schlegel, *Préface à la Mythologie Égyptienne* de Prichard, p. XV. Une différence avec les Hindous que M. de Schlegel trouve radicale, c'est la circoncision. Les Hindous ne connaissaient pas cet usage pratiqué en Égypte et dans lequel on voit, à tort, une coutume judaïque. Comme le tatouage, c'est une idée originairement nègre et tout à fait conforme aux notions de cette espèce. Le but hygiénique par lequel on cherche à la justifier ou à l'expliquer aujourd'hui, me semble peu admissible, soit que la circoncision ait lieu sur les hommes seulement ou sur les hommes et les femmes sans distinction, comme on le voit dans plusieurs tribus africaines. Je ne reconnais dans l'origine de cette coutume que le désir de créer une marque distinctive, ou, peut-être même, uniquement un simple dérivé du goût natif pour la mutilation, que, suivant les temps et les lieux, les populations qui l'ont adopté ont expliqué à leur guise. Chez les Ekkhilis, la circoncision se pratique sur les adultes et d'une manière atroce. L'opérateur arrache la peau du prépuce, en présence des parents et de la fiancée de la victime. La moindre marque de douleur est considérée comme déshonorante. Souvent le tétanos emporte le malade au bout de quelques jours.

comme le bouc, le chat, le scarabée; pour des légumes qui n'offraient rien que de très-vulgaire dans leurs formes et dans leurs mérites : voilà ce qui est particulier à l'Égypte, de sorte que l'influence nègre, tout en s'y montrant apprivoisée, ne s'y faisait pas moins sentir que dans le Chanaan et sur les terres de Ninive. L'absurde régnait seul; il n'en était que plus complet, et l'action mélanienne, si naturellement puissante, ne différait d'intensité et de forme qu'au gré de la valeur particulière à l'influence blanche, qui la dirigeait encore en se laissant obscurcir par elle. De là les différences des deux nationalités assyrienne et égyptienne.

Je ne confonds pas, tout à fait, le culte d'Apis, ni surtout le respect profond dont la vache et le taureau étaient l'objet, avec le culte des végétaux. L'adoration, en tant qu'hommage rendu à la Divinité, est un témoignage de respect un peu excessif, sans doute; et quand on le donne à la chose créée, le sentiment d'où naît cette erreur peut fort bien se rapporter à la même source que les autres apothéoses condamnables (1).

(1) Le lecteur a déjà remarqué peut-être que les nations modernes sont les seules qui aient su tracer une barrière exacte entre le respect et l'adoration. Soit qu'il provienne de la crainte ou de l'amour, le respect des peuples mélangés fortement de noir ou de jaune va facilement à l'extrême. Chez les uns, il crée la divinisation pure et simple ; chez les autres, le culte superstitieux des ancêtres.

Mais, au fond de la sympathie égyptienne pour la race bovine, il y a quelque chose d'étranger au pur et simple fétichisme. On doit sans scrupule le rattacher aux antiques habitudes pastorales de la race blanche, et, comme à la vénération rendue à la cobra di capello, lui assigner une origine hindoue. C'est une folie dont la source n'est pas grossière.

Je ferais la même réserve pour d'autres similitudes très-frappantes, telles que le personnage de Typhon, l'amour du lotus et, avant tout, la physionomie particulière de la cosmogonie qui se rapproche tout à fait des idées brahmaniques. A la vérité, il est quelquefois dangereux d'ajouter une foi trop explicite aux conclusions tirées de comparaisons semblables. Les idées peuvent souvent voyager à demi mortes et venir se régénérer sur un terrain propre à les faire réussir, après avoir passé par bien des milieux. Ainsi se trouveraient déçues les espérances que l'on aurait pu concevoir de leur présence à deux points extrêmes, pour constater une identité de race chez leurs possesseurs différents. Cette fois, cependant, il est difficile de se tenir en méfiance. L'hypothèse la plus défavorable à la communication directe entre les Hindous et les Égyptiens serait de supposer que les notions théologiques des premiers seraient passées du territoire sacré dans la Gédrosie, de là chez les diverses

tribus arabes, pour tomber enfin chez les seconds. Or, les Gédrosiens étaient de misérables barbares, détritus immondes des tribus noires (1). Les Arabes s'adonnaient entièrement aux notions des Chamites, et on ne trouve pas trace, parmi eux, de celles dont il s'agit. Ces dernières venaient donc directement de l'Inde, sans transmission intermédiaire. C'est un grand argument de plus, en faveur de l'origine ariane du peuple des Pharaons.

Je ne considérerai pas tout à fait comme aussi concluante une particularité qui, au premier aspect, frappe cependant beaucoup. C'est l'existence, dans les deux pays, du régime des castes. Cette institution semble porter en elle un tel cachet d'originalité, qu'elle donne toutes les tentations possibles de la considérer comme ne pouvant être que le résultat d'une source unique, et de conclure de sa présence chez plusieurs peuples à leur identité originelle. Mais, en y réfléchissant un peu, on n'a pas de peine à se convaincre que l'organisation généalogique des fonctions sociales n'est qu'une conséquence directe de l'idée d'inégalité des races entre elles, et que partout où il y a eu des vainqueurs et des vaincus, principalement quand ces deux pôles

(1) A une époque assez basse, les Arians ont poussé jusque chez ces peuplades. Ils n'ont fait que passer et n'ont laissé aucune trace de leur séjour. (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 533.)

de l'État ont été visiblement séparés par des barrières physiologiques, le désir est né chez les forts de conserver le pouvoir à leurs descendants, en les contraignant de garder pur, autant que possible, ce même sang dont ils regardaient les vertus comme l'unique cause de leur domination. Presque tous les rameaux de la race blanche ont essayé, un moment, l'ébauche de ce système exclusif, et s'ils ne l'ont pas généralement poussé aussi loin que les gardiens des Védas et les sectateurs d'Osiris, c'est que les populations au milieu desquelles ils se trouvaient leur étaient déjà parentes de trop près quand ils se sont avisés de se rendre inaccessibles. Sous ce rapport, toutes les sociétés blanches s'y sont prises trop tard; les Égyptiens, comme les autres, et même les Brahmanes. Leur prétention ne pouvait naître qu'après expérience faite des inconvénients à éviter. Elle ne constituait, dès lors, qu'un effort plus ou moins impuissant.

Ainsi, l'existence des castes ne suppose pas en elle-même l'identité des peuples, puisqu'elle existe chez les Germains, chez les Étrusques, chez les Romains comme à Thèbes, tout comme à Videha. Cependant on pourrait répondre que, si l'idée séparatiste doit se produire partout où deux races inégales sont en présence, il n'en est pas de même des applications variées qui en ont été faites, et on insistera sur cette grande ressem-

blance dans les systèmes de l'Égypte et de l'Inde: la contrainte perpétuelle des lignées au métier de leurs ancêtres. C'est là, en effet, le rapport. Il y a aussi la dissemblance, et la voici : en Égypte, pourvu qu'un fils remplît les mêmes fonctions que son père, la loi était satisfaite; la mère pouvait sortir de toute descendance, sauf d'une famille de bergers. Cette exception contre les gardiens de troupeaux, corollaire forcé de cette autre qui leur fermait l'entrée des sanctuaires, confirme très-bien la tolérance de la règle. Du reste, les exemples abondent. Des rois épousent des négresses, témoin Aménoph I^{er}. Des rois sont mulâtres comme Aménoph II, et la société, fidèle à la lettre de l'institution, ne paraît nullement avoir pris soin d'en observer, ni même d'en comprendre l'esprit.

Enfin, voici deux preuves dernières, et ce sont certainement les plus fortes.

Les annales égyptiennes donnent la date de l'institution des castes et en font honneur à un de leurs premiers rois, le 3^{e} de la III^{e} dynastie, le Sésonchosis du scoliaste des Argonautiques, le Sésostris d'Aristote.

Second argument : l'antiquité si haute à laquelle il faudrait reporter l'époque où les émigrants arians quittèrent les bouches de l'Indus pour se diriger vers l'ouest, rend inadmissible l'origine sanscrite de la loi, attendu qu'alors elle

n'existait certainement pas dans le pays même auquel se rattache, à son sujet, une sorte de réputation classique.

Je viens de prouver que je ne cherche pas à renforcer mon opinion d'un argument que je juge fragile. Maintenant j'ajouterai qu'en me prononçant contre toutes les conclusions directes à tirer de l'existence simultanée des castes dans l'Inde et en Égypte, je ne prétends nullement affirmer que certaines inductions collatérales ne s'en puissent extraire, qui ne laissent pas que de corroborer d'une manière fort utile le principe de la communauté d'origine : telle est la vénération égale pour les ministres du culte, leur longue domination et la dépendance dans laquelle ils ont su retenir la caste militaire, même quand celle-ci a porté la couronne, triomphe que le sacerdoce chamite n'a pas su remporter, et qui fit également la gloire, la force des civilisations de l'Indus et du Nil. C'est que la race ariane est surtout religieuse. Il faut encore observer l'intervention constante des prêtres dans les habitudes et les actes les plus intimes du foyer domestique (1). En Égypte, ainsi que dans l'Inde, on voit les hommes des temples réglementer tout, jusqu'au choix des aliments, et établir, à ce sujet, une discipline à peu près pareille. Bref, et bien que le

(1) Schlegel, *ouvrage cité*, p. XXIV.

nombre des castes ne corresponde pas, la hiérarchie en est assez semblable sur les deux territoires (1). C'est là tout ce qu'il peut être utile de remarquer sur des faits, en apparence secondaires, mais qui ont cet avantage de se laisser très-bien rapprocher, fragments séparés d'une primitive unité, sinon d'institutions, du moins d'instincts, en même temps que de sang.

Les plus anciens monuments de la civilisation égyptienne se trouvent dans les parties haute et moyenne du pays (2). Négligeant le nord et le nord-est, les premières dynasties ont laissé des traces d'une prédilection évidente pour la direction contraire, et leurs communications avec l'Inde ont dû nécessairement multiplier leurs rapports avec les contrées situées sur cette route, telles que la région des Arabes Kuschites, la côte orientale de l'Afrique et, peut-être, quelques-unes des grandes îles de l'Océan (3).

Cependant rien n'indique sur tous ces points,

(1) Wilkinson, t. I, p. 237 et pass. Il n'y avait, en Égypte, de caste réellement impure que la subdivision des porchers. Suivant Hérodote, on comptait sept classes; suivant Diodore, trois ou cinq. Strabon en nomme trois; Platon, dans le *Timée*, six, avec des subdivisions de métiers, d'arts, etc.

(2) Une des capitales de l'Ancien Empire, c'est Thèbes, *Tapou*. Elle fut fondée par Sesortesen Ier, premier roi de la dynastie thébaine, la XIIe de Manéthon, 2300 ans av. J. C. (Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 272.)

(3) Rosellini a trouvé le nom de Sesortesen (M. de Bunsen, Orsitasen Ier de Wilkinson), sur une stèle en Nubie, près de Wadi-Halfa.

excepté la presqu'île du Sinaï, une action régulièrement dominatrice, et il n'en est pas de même si l'on se tourne vers le sud et vers l'ouest africain (1). Là, les Égyptiens apparaissent comme des maîtres. Aussi, le théâtre principal de l'ancienne civilisation égyptienne laisse-t-il le Nil descendre jusqu'à la mer sans s'étendre avec son cours inférieur; tandis qu'il le remonte au delà de Méroé et le quitte même pour s'avancer dans la région occidentale, sous les palmiers de l'oasis d'Ammon.

Les anciens se rendaient compte de cette situation lorsqu'ils attribuaient la dénomination géographique de *Kousch* (2), tant à la haute Égypte et à une partie de l'Égypte moyenne qu'à l'Abyssinie, à la Nubie et aux districts de l'Yémen habités par les descendants des Chamites noirs. Faute de s'être placé à ce point de vue, on s'est beaucoup inquiété de la véritable valeur de ce nom, et trop souvent on s'est épuisé sur la tâche impossible de lui créer une signification

Ce même prince avait également envahi la presqu'île du Sinaï. — (Bunsen, t. II, p. 307. Voir aussi Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, etc., p. 336 et pass.) L'exploitation des mines de cuivre du Sinaï a commencé sous l'Ancien Empire. C'est alors qu'elle eut le plus d'importance.

(1) Movers, t. II, 1re partie, p. 301.

(2) Wilkinson, t. I, p. 4. — Mov., t. II, 1re partie, 282; ce nom s'appliquait aussi au Nedj et à l'Yémen. Il s'étendait encore à la partie de l'Asie la plus voisine. L'Écriture sainte fait de Nemrod un Kuschite.

topographique positive. Il en est de ce mot comme de tant d'autres, Inde, Syrie, Éthiopie, Illyrie, appellations vagues qui ont sans cesse varié suivant les temps et les mouvements de la politique. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de ne pas chercher à leur attribuer une rectitude scientifique que leur bon usage ne comporte pas. Je ne ferai donc nul effort pour préciser les frontières de ce pays de Kousch, en tant que l'Éthiopie est ainsi désignée, et, considérant que, parmi les territoires qu'il embrasse, l'Égypte, incontestablement, prend le pas sur tous les autres, et les rallie autour de ses provinces supérieures dans une civilisation commune, je profiterai de ce que le mot existe, pour faire observer qu'il pourrait être employé très-justement à dénommer et le foyer et les conquêtes de cette antique culture, si exclusivement tournée vers le sud, et étrangère aux rivages de la Méditerranée.

Les pyramides sont les restes imposants de cette gloire primitive. Elles furent construites par les premières dynasties qui, s'étendant depuis Ménès jusqu'à l'époque d'Abraham et un peu au-dessous, se sont, jusqu'à présent, si bien prêtées à la discussion et si peu à la certitude (1). Tout ce qu'il est utile d'en remarquer

(1) Parmi les pyramides les plus anciennes, plusieurs sont cons-

ici, c'est que là, comme en Assyrie, le gouvernement commence par être exercé par les dieux, des dieux passe aux prêtres, des prêtres tombe aux chefs militaires (1). C'est l'idée nègre qui reparaît dans la même forme et suscitée par des circonstances toutes semblables. Les dieux, ce sont les blancs, les prêtres, les mulâtres de la caste hiératique. Les rois, ce sont les chefs armés, autorisés par la communauté d'origine blanche à prétendre au partage de l'empire, c'est-à-dire, à s'emparer du gouvernement des corps en laissant celui des âmes à leurs rivaux. On peut supposer que la lutte fut longue et bien soutenue, que les pontifes ne se laissèrent pas aisément arracher la couronne ni chasser du trône, car la royauté militaire eut tous les caractères, non d'une victoire, mais d'un compromis. Le souverain pouvait appartenir indifféremment à l'une ou à l'autre caste, celle des pontifes ou celle des guerriers. C'est la concession. La restriction la suit : si le souverain était de la seconde catégorie, il lui fallait, avant que d'entrer en jouissance des droits royaux, se faire admettre parmi les desservants des temples et s'instruire dans les sciences du

truites en briques crues, ce qui les identifie presque avec les tumulus des peuples blancs primitifs. (Wilkinson, t. I, p. 50.)

(1) Les plus anciens noms, dans les ovales, sont précédés du titre de prêtre au lieu de celui de roi. (Wilkinson, t. I, p. 19.)

sanctuaire (1). Une fois devenu hiérophante de forme et de fait, et seulement alors, le soldat heureux pouvait s'appeler roi, et, pendant tout le reste de sa vie, témoignant d'un respect sans bornes pour la religion et le sacerdoce, il devait, dans sa conduite privée et ses habitudes les plus intimes, ne s'écarter jamais des règles dont les prêtres étaient les auteurs et les gardiens. Jusqu'au fond du retrait le plus particulier de l'existence royale, les rivaux du maître avaient les yeux fixés. Quand il s'agissait d'affaires publiques, la dépendance était plus étroite encore. Rien ne s'exécutait sans la participation de l'hiérophante : membre du conseil souverain, sa voix avait le poids des oracles, et comme si tous ces liens de servitude eussent paru trop faibles encore pour sauvegarder cette part si énorme de pouvoir, les rois savaient qu'après leur mort ils auraient à subir un jugement, non pas de la part de leurs peuples, mais de la part de leurs prêtres; et chez une nation qui avait sur l'existence d'au delà du tombeau des idées si particulières, on peut aisément s'imaginer quelle terreur entretenait dans l'esprit du despote le plus audacieux l'idée d'un procès qui, suscité à son cadavre impuissant, pouvait le priver du bonheur le plus désirable au gré des idées nationales, une sé-

(1) Wilkinson, t. I, p. 246.

pulture magnifique et les derniers honneurs. Ces juges futurs étaient donc constamment redoutables, et ce n'était pas trop de prudence que de les ménager pendant toute la vie (1).

L'existence d'un roi d'Égypte, ainsi enchaînée, surveillée, contrariée sur les points les plus importants comme dans les détails les plus futiles, aurait été intolérable, si quelque dédommagement ne lui avait été offert. Les droits religieux mis à part, le monarque était tout-puissant, et ce que le respect a de plus raffiné lui était constamment offert par les peuples à genoux. Il n'était pas Dieu, sans doute, et on ne l'adorait pas de son vivant; mais on le vénérait en tant qu'arbitre absolu de la vie et de la mort, et aussi comme personnage sacré, car il était pontife lui-même. A peine les plus grands de l'État étaient-ils assez nobles pour le servir dans les plus humbles emplois. C'était à ses fils que revenait l'honneur de courir derrière son char, dans la poussière, en portant ses parasols.

Ces mœurs n'étaient pas sans rapport avec ce qui se passait en Assyrie. Le caractère absolu du pouvoir, et l'abjection qu'il imposait aux sujets, se rencontraient aussi très-complétement à Ninive. Pourtant l'esclavage des rois vis-à-vis des prêtres ne paraît pas y avoir existé, et si l'on

(1) Wilkinson, t. I, p. 250.

se tourne vers un autre rameau des Sémo-Chamites noirs, si l'on regarde à Tyr, on y trouve bien un roi esclave; mais c'est une aristocratie qui le domine, et le pontife de Melkart, apparaissant dans les rangs des patriciens comme une force, n'y représente pas la force unique ou dominante.

A considérer similitudes et dissemblances au point de vue ethnique, les similitudes se montrent dans l'abaissement des sujets et dans l'énormité du pouvoir. La prérogative exercée sur des êtres brutaux est complète en Égypte comme en Assyrie, comme à Tyr. La raison en est que, dans tous les pays où l'élément noir se trouva ou se trouve soumis au pouvoir des blancs, l'autorité emprunte un caractère constant d'atrocité, d'une part, à la nécessité de se faire obéir d'êtres inintelligents, et d'autre part, à l'idée même que ces êtres se font des droits illimités de la puissance à leur soumission.

Pour les dissemblances, leur source est en ceci que le rameau civilisateur de l'Égypte était supérieur en mérite aux branches de Cham et de Sem. Dès lors, les Sanscrits-Égyptiens avaient pu apporter, dans le pays de leur conquête, une organisation assez différente et certainement plus morale; car ce n'est pas un point à controverser que, partout où le despotisme est le seul gouvernement possible, l'autorité sacer-

naan, de Babylone et de Ninive (1). Sous ce rapport, le paysan, l'ouvrier, l'esclave égyptiens étaient moins à plaindre que la tourbe asiatique; sous ce rapport seul, et si ces misérables ne devaient pas craindre de tomber jamais sous le couteau saint du sacrificateur, ils rampaient toute leur vie aux pieds des hautes castes.

On les employait, eux aussi, comme des bêtes de somme pour exécuter ces gigantesques t avaux que tous les siècles admireront. C'étaient eux qui charriaient les blocs destinés à l'érection des statues et des obélisques monolithes. C'était cette population noire ou presque noire dont la foule mourait en creusant les canaux, tandis que les castes plus blanches imaginaient, ordonnaient et surveillaient l'ouvrage, et lorsqu'il était achevé, en recueillaient justement la gloire. Que l'humanité gémisse d'un si terrible spectacle, c'est à propos; mais, après un tribut suffisant d'indignation et de regrets, on apprécie les terribles raisons qui forçaient les masses populaires de l'Égypte et de l'Assyrie à s'accommoder patiemment d'un joug aussi durement imposé: il y avait chez la plèbe de ces pays nécessité

(1) Le sort des prisonniers semble avoir été moins dur. M. Wilkinson l'affirme. On ne les voit pas, comme sur les monuments ninivites, traînés par les vainqueurs au moyen d'un anneau passé dans la lèvre inférieure. Ils étaient vendus et devenaient esclaves. (Wilkinson, t. I, p. 403 et passim.)

ethnique invincible de subir les caprices de tous les maîtres, à cette condition cependant que ces maîtres conserveraient le talisman qui leur assurait l'obéissance, c'est-à-dire, assez du sang des blancs pour justifier leurs droits à la domination.

Cette condition fut certainement remplie dans les belles périodes de la puissance égyptienne. Aux plus illustres moments de l'empire d'Assyrie, les trônes de Babylone et de Ninive ne voyaient pas défiler sous les yeux des rois de plus nobles profils que ceux dont on admire encore la majesté sur les sculptures de Beni-Hassan (1).

Mais il est bien évident que cette pureté, d'ailleurs relative, ne pouvait pas durer indéfiniment. Les castes n'étaient pas organisées de manière à la conserver d'une manière suffisante. Aussi n'est-il pas douteux que, si la civilisation égyptienne n'avait eu d'autre raison d'exister que la seule influence du type hindou auquel elle devait la vie, elle n'aurait pas eu la longévité qu'on peut lui attribuer, et longtemps avant Rhamsès III, qui termine l'ère de plus grande splendeur, longtemps avant le XIII[e] siècle avant J. C., la décadence aurait commencé.

(1) Le type de l'Égypte était fixé sous la troisième dynastie, qui, suivant M. Bunsen, commença quatre-vingt-dix ans après la première. (Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, t. III, p. 7.)

Ce qui soutint cette civilisation, ce fut le sang de ses ennemis asiatiques, chamites et sémites, qui, à plusieurs reprises et de différentes façons, vinrent quelque peu la régénérer. Sans se prononcer d'une manière rigoureuse sur la nationalité des Hyksos, on ne peut douter qu'ils n'appartinssent à une race alliée à l'espèce blanche (1). Au point de vue politique, leur arrivée fut un malheur, mais un malheur qui rafraîchit pourtant le sang national et en raviva l'essence. Les guerres avec les peuples asiatiques, soutenues longtemps à égalité, bien qu'il soit prudent de douter beaucoup de ces conquêtes étendues jusqu'à la mer Caspienne, dont l'Asie n'offre de traces ni dans son histoire, ni dans ses monuments, ces guerres des Sésostris, des Rhamsès et autres princes heureux, firent af-

(1) Dans les hypogées de Beni-Hassan, on voit des peintures représentant des combats de gladiateurs d'une carnation très-claire, avec les yeux bleus, la barbe et les cheveux rougeâtres. M. Lepsius considère ces figures comme étant les images d'hommes de race sémitique, probablement ancêtres des Hyksos (Lepsius, *Reise in Ægypten*, etc., p. 98). —Avant de renverser l'Ancien Empire et de forcer les dynasties égyptiennes à chercher un refuge en Éthiopie, les Hyksos avaient commencé par s'établir pacifiquement dans le pays, et très-probablement ils s'étaient mêlés à la population indigène. — Je remarquerai, en passant, que, d'après le témoignage des monuments que je cite, les contrées de l'Asie antérieure possédaient, dans l'âge des Pharaons, certains groupes de populations beaucoup plus blanches qu'aujourd'hui. Elles ne faisaient, pour ainsi dire, que de descendre des montagnes du Nord et n'avaient encore contracté qu'un nombre limité d'alliances avec l'espèce mélanienne.

fluer, dans les nomes de l'intérieur, les captifs de Chanaan, d'Assyrie et d'Arabie, et leur sang, bien que mêlé lui-même, tempéra quelque peu la sauvagerie du sang des noirs, que les basses classes, et surtout le voisinage et le contact intime avec les tribus abyssines et nubiennes, versaient incessamment dans les veines de la nation.

Puis, il faut tenir compte de ce double courant chamite et sémite qui, pendant tant de siècles, longea l'Égypte moyenne et la pénétra. Ce fut par cette voie que les hordes à demi blanches s'étendirent sur la côte occidentale de l'Afrique, et la population qui s'y forma apporta plus tard à l'État des successeurs de Ménès une race mêlée, dans laquelle le sang hindou n'existait pas, et qui tirait tout son mérite des mélanges multipliés avec les groupes civilisateurs de l'Asie inférieure.

De ces alluvions successives de principes blancs naquirent les nations qui défendirent la civilisation kouschite d'une disparition trop prématurée, et en même temps, comme ces alluvions ne furent jamais fort riches, l'esprit égyptien put se tenir toujours à distance des notions démocratiques finalement triomphantes à Tyr et à Sidon, parce que sa populace ne s'éleva jamais à une telle amélioration de sang, qu'elle pût concevoir la pensée ambitieuse et acquérir la faculté de devenir l'égale de ses maîtres.

Toutes les révolutions se passèrent entre les castes supérieures. L'organisation hiératique et royale ne se vit pas attaquée. Si quelquefois des dynasties mélaniennes, comme celle dont Tirhakah fut le héros (1), parurent à la tête du gouvernement d'un nome, leur triomphe fut court : ce ne fut qu'une élévation profitable à certains chefs, élévation résultant des jeux fortuits de la politique, et qui n'inspira jamais à ceux qu'elle glorifiait la tentation d'user de leur omnipotence pour établir cette égalité de droits cherchée par les groupes, en effet à peu près égaux, qui se querellaient dans les rues et sur les places des villes de la Phénicie. C'est ainsi que se précisent les causes de la stabilité égyptienne.

Cette stabilité devint de très-bonne heure de la stagnation, parce que l'Égypte ne grandit réellement que tant que persista la suprématie du rameau hindou qui l'avait fondée : ce que les autres races blanches lui procurèrent de secours suffit pour prolonger sa civilisation, et non pour la développer.

Néanmoins, même dans la décadence, et bien que l'art égyptien des temps postérieurs à la

(1) Wilkinson, t. I, p. 140. — Les deux prédécesseurs de Tirhakah, Éthiopiens comme lui, étaient Sabakoph et Shebek. Tirhakah, d'ailleurs, rendit hommage au génie égyptien en retournant, de lui-même, en Éthiopie (Lepsius, p. 275). — Espèce de Mantchou, il n'avait jamais régné, aussi bien que ses prédécesseurs de même sang, qu'à la façon antique du pays.

19[e] dynastie, c'est-à-dire à Ménéphthah (1480 avant J. C.), ne présente plus, qu'à de lointains intervalles, des monuments dignes de rivaliser par la beauté de l'exécution, et jamais plus par le grandiose, avec ceux des âges précédents (1), néanmoins, dis-je, l'Égypte resta toujours tellement au-dessus des pays situés au sud et au sud-ouest de son territoire, qu'elle ne cessa pas d'être pour eux le foyer d'où émanait leur vie.

Cette prérogative civilisatrice fut loin cependant d'être absolue, et pour ne pas errer, il est nécessaire de remarquer que la civilisation de l'Abyssinie provenait de deux sources. L'une, sans doute, était bien égyptienne et se montra toujours la plus abondante et la plus féconde; mais l'autre exerçait une action qui vaut aussi la peine d'être signalée. Elle était due à une émigration très-antique de Chamites noirs d'abord, les Arabes Cuschites, puis de Sémites, les Arabes himyarites, qui passèrent, les uns et les autres, le détroit de Bab-el-Mandeb et allèrent porter aux populations d'Afrique une part de ce qu'elles possédaient elles-mêmes de culture assyrienne. A en juger d'après la situation qu'occupaient sur la côte sud de l'Arabie ces nations, et le commerce étendu auquel elles prenaient part

(1) Wilkinson, t. I, p. 22, 85 et passim, 165 et passim, 206 et passim ; W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 60.

avec l'Inde, commerce qui paraît avoir déterminé sur leur côte la fondation d'une ville sanscrite (1), il est assez probable que leurs propres idées devaient avoir reçu une certaine teinte ariane, proportionnée au mélange ethnique qui avait pu se faire de la part de ces marchands avec la famille hindoue. Quoi qu'il en soit, et en étendant autant que possible la somme de leurs richesses civilisatrices, nous avons, dans l'exemple des Phéniciens, la mesure du degré de développement auquel atteignaient ces populations annexes de la race d'Assyrie, mesure qui ne dépassait pas de beaucoup l'aptitude à comprendre et à accepter ce que les rameaux plus blancs, c'est-à-dire, les nations de la Mésopotamie, avaient la puissance exclusive de créer et de développer. Les Phéniciens, tout habiles qu'ils fussent, ne s'élevaient pas au-dessus de cet humble rang, et quand on considère pourtant que leur sang fut sans cesse renouvelé et amélioré par des émigrations au moins à demi blanches, qui, bien certainement, faisaient défaut aux Himyarites, en tant que le mélange de ceux-ci avec les Hindous ne pût être ni bien intime ni bien fécond, on est amené à conclure que la civilisation des Arabes extrêmes, bien qu'assyrienne, n'était pas comparable en mérite et en éclat

(1) Cette ville s'appelait Nagara (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 748.)

au reflet dont jouissaient les cités chananéennes (1).

Suivant cette proportion décroissante, les émigrants qui passèrent le détroit de Bab-el-Mandeb et vinrent s'établir en Éthiopie, n'y apportèrent qu'une civilisation fragmentaire, et les races noires de Nubie et d'Abyssinie n'auraient pu être bien sérieusement ni bien longtemps affectées, soit dans leur type physique, soit dans leur valeur morale, si le voisinage de l'Égypte n'avait pas suppléé un jour, plus largement que de coutume, à la pauvreté des dons ordinaires provenant des civilisations de Misr et d'Arabie.

Je ne veux pas dire ici que l'Abyssinie et les contrées environnantes soient devenues le théâtre d'une société très-avancée. Non-seulement la culture de ce pays ne fut jamais originale, non-seulement elle se borna toujours à la

(1) Ce sera peut-être un jour la gloire la plus solide et la plus réelle de notre époque que ces admirables découvertes qui viennent aujourd'hui transformer et enrichir, de toutes parts, le domaine autrefois si sec et si restreint de l'histoire primordiale. Des ruines considérables et des inscriptions sans nombre ont été découvertes dans l'Arabie méridionale. Les annales himyarites sortent du néant où elles étaient presque entièrement ensevelies, et avant peu, ce qu'on saura de cette antiquité, non-seulement lointaine, mais plus étrangère pour nous que celle de Ninive et même de Thèbes, parce qu'elle fût plus absolument locale et tournée vers l'Inde dans ce qu'elle eut d'expansion au dehors, n'aura pas moins d'intérêt dans l'ensemble des chroniques humaines que toutes les conquêtes du même genre dont la science s'enrichit par ailleurs.

simple et lointaine imitation de ce qui se faisait, soit dans les villes arabes de la côte, soit dans l'Inde ariane et dans les capitales égyptiennes, Thèbes, Memphis, et plus tard Alexandrie, mais encore l'imitation ne se montra ni complète ni étendue.

Je sais que je prononce là des paroles très-irrévérencieuses et qui ne peuvent manquer d'indigner les panégyristes de l'espèce nègre, car on n'ignore pas que, l'esprit de parti s'en mêlant, les fondateurs de cette fraction de l'humanité se sont mis en humeur de lui conquérir des titres de gloire, et n'ont pas hésité à présenter la civilisation abyssine comme typique, sortie uniquement de l'intellect de leurs favoris et antérieure à toute autre culture. De là, pris d'un noble élan que rien n'arrête, ils ont fait ruisseler cette prétendue civilisation noire sur toute l'Égypte, et l'ont encore tirée vers l'Asie. A la vérité, la physiologie, la linguistique, l'histoire, les monuments, le sens commun, réclament unanimement contre cette façon de représenter le passé. Mais les inventeurs de ce beau système ne se laissent pas aisément étonner. Embarrassés de peu de science, armés de beaucoup d'audace, il est vraisemblable qu'ils continueront leur route et ne cesseront pas de proposer Axoum pour la capitale du monde. Ce sont là des excentricités dont je ne fais mention

que pour établir qu'elles ne valent pas la peine d'être discutées (1).

La réalité scientifique, pour qui ne veut pas rire, est que la civilisation abyssine procède des deux sources que je viens d'indiquer, égyptienne et arabe, et que la première surtout domina de beaucoup sur la seconde dans l'âge antique. Il sera toujours difficile d'établir à quelle époque eurent lieu les premières émigrations des Cuschites d'Asie et des Himyarites. Une opinion qui date de notre XVII^e siècle, et dont Scaliger fut l'auteur, ne faisait remonter qu'à l'époque de Justinien l'invasion des Joktanides dans ce pays d'Afrique. Job Ludolf la réfute

(1) Wilkinson, t. I, p. 4. — Ce savant se prononce sans hésitation contre le système chéri des négrophiles. M. Lepsius n'est pas moins péremptoire. En parlant de la pyramide d'Assur, il prononce l'arrêt suivant : « Le plus important résultat de notre examen, exécuté « moitié à la clarté de la lune, moitié à celle des torches, ne fut pas « précisément de la nature la plus réjouissante. J'acquis la convic- « tion irréfragable (*unabweissliche*) que, dans ce monument, le plus « célèbre de tous ceux de l'ancienne Éthiopie, je n'avais sous les « yeux que des débris d'un art relativement très-moderne. » (*Briefe aus Ægypten*, etc., p. 147.) Et quelques lignes plus bas : « Ce se- « rait vainement, désormais, que l'on prétendrait appuyer sur le « témoignage d'anciens monuments les hypothèses concernant une « Méroé glorieuse et antique, dont les habitants auraient été les pré- « décesseurs et les maîtres des Égyptiens dans la civilisation. » (Ouvr. cité, p. 184.) M. Lepsius ne pense pas que les constructions éthiopiennes les plus anciennes dépassent le règne de Tirhakah, prince qui avait fait son éducation royale en Égypte et qui florissait au VII^e siècle avant J. C. seulement.

très-bien et lui préfère avec raison le sentiment de Conringius. Sans citer tous ses motifs, je lui ferai deux emprunts : l'un, d'un argument qui fixe du moins l'esprit sur la très-haute antiquité de l'émigration himyarite (1), et l'autre, d'une phrase dans laquelle il caractérise l'ancienne langue éthiopienne, et sur laquelle il est bon de ne pas laisser régner une obscurité qui pourrait faire supposer une apparente contradiction avec ce que j'ai avancé de la prédominance de l'élément égyptien dans la civilisation abyssine.

D'abord, le premier point : Ludolf retourne très-adroitement les raisonnements de Scaliger au sujet du silence des historiens grecs sur l'émigration himyarite en Abyssinie. Il prouve que ce silence n'a pas eu d'autre cause que l'oubli accumulé par une longue suite de siècles sur un fait trop fréquent dans l'histoire des âges reculés, pour que les observateurs d'alors aient songé à lui reconnaître de l'importance. Au temps où les Grecs ont commencé à s'occuper de l'ethnologie des nations qui, pour eux, avoisinaient le bout du monde, ces événements étaient déjà trop loin pour que leurs renseignements, toujours assez incomplets sur les annales étrangères, pussent percer jusque-là. Le

(1) J. Ludolf, *Comm. ad Histor. Æthiopic.*, p. 61.

silence des voyageurs hellènes ne signifie absolument rien, et n'infirme pas les raisons tirées de l'antique communauté de culte, de la ressemblance physique, et enfin de l'affinité des langues, tous arguments que Ludolf fait très-bien valoir. C'est de ce point qu'il faut surtout parler, et il constitue mon second emprunt.

Cette affinité entre l'arabe et l'ancienne langue éthiopienne ou le gheez, ne crée pas un rapport de descendance; c'est simplement une conséquence de la nature des deux idiomes qui les classe l'un et l'autre dans un même groupe (1). Si le gheez se range dans la famille sémitique, ce n'est pas qu'il ait emprunté ce caractère à l'arabe. La population indigène purement noire du pays lui fournissait la base la plus large, l'étoffe la plus riche de ce système. Elle en possédait les éléments, les principes, les causes déterminantes bien plus parfaitement encore que les Himyarites, puisque ceux-ci avaient laissé altérer la pureté de l'idiome noir par les souvenirs arians restés avec la partie blanche de leur origine ; et pour jeter dans la langue de l'Éthiopie civilisée ces traces de l'action étrangère, il n'était même pas rigoureusement nécessaire que l'intervention des Sémites fût mise en jeu. On se souvient que ces mêmes élé-

(1) Prichard, *Histoire naturelle de l'Homme* (traduction allemande de Wagner, avec annotations), t. I, p. 324.

ments sémitiques se trouvent aussi dans l'ancien égyptien (1). Ainsi, sans nier que les Himyarites aient apporté à la langue de l'Éthiopie des marques de leur origine blanche, on doit pourtant remarquer que de tels restes ont pu également provenir de l'importation égyptienne et, en tous cas, en ont profité pour augmenter de force. De plus, certains éléments, non-seulement arians, mais plus particulièrement sanscrits, déposés dans l'ancien égyptien, ayant passé de là dans le gheez, donnent à cette langue cette triplicité de source existant dans l'idiome des civilisateurs. Ainsi, la langue nationale représente très-bien les origines ethniques : beaucoup plus chargée d'éléments sémitiques, c'est-à-dire noirs, que l'arabe et l'égyptien surtout, elle eut aussi moins de traces sanscrites que ce dernier.

Sous les 18e et 19e dynasties (de 1575 à 1180 avant J. C.), les Abyssins étaient soumis aux Pharaons et payaient tribut (2). Les monuments nous les montrent apportant aux intendants royaux les richesses et les curiosités de leur pays. Ces hommes fortement marqués de l'empreinte

(1) M. T. Benfey a réuni un grand nombre d'arguments et de faits tant lexicologiques que grammaticaux, pour mettre cette dernière vérité en lumière. Voir son livre intitulé : *Ueber das Verhæltniss der ægyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamme*, in-8o ; Leipzig, 1844.

(2) Wilkinson, t. I, p. 387 et passim.

nègre sont couverts de tuniques de mousseline transparente fournies par les manufactures de l'Inde ou des villes d'Arabie et d'Egypte. Ce vêtement court et n'allant qu'aux genoux est retenu par une ceinture de cuir ouvré, richement dorée et peinte (1). Une peau de léopard attachée aux épaules fait manteau; des colliers tombent sur la poitrine, des bracelets serrent les poignets, de grandes boucles de métal se balancent aux oreilles, et la tête est chargée de plumes d'autruche. Bien que cette magnificence barbare ne fût pas conforme au goût égyptien, elle en tenait, et l'imitation se fait sentir dans toutes les parties importantes du costume, telles que la tunique et la ceinture. La peau de léopard était empruntée d'ailleurs aux nègres par plusieurs hiérophantes.

La nature du tribut n'indique pas un peuple avancé. Ce sont des produits bruts, pour la plupart, des animaux rares, du bétail, et surtout des esclaves. Les troupes fournies aussi comme auxiliaires n'avaient pas l'organisation savante des corps égyptiens ou sémites, et combattaient irrégulièrement. Rien donc, à ce moment, n'indiquait un grand développement, même dans la simple imitation de ce que les vainqueurs, les maîtres, pratiquaient le plus communément.

(1) Wilkinson, t. I, p. 387 et passim.

Il faut descendre jusqu'à une époque plus basse pour trouver, avec plus de raffinement, la cause ethnique des innovations à laquelle j'ai déjà fait allusion.

Au temps de Psammatik (664 avant J. C.), ce prince, le premier d'une dynastie saïte, la 26e de Manéthon, ayant mécontenté l'armée nationale par son goût pour les mercenaires ioniens-grecs et cariens-sémites, une grande émigration militaire eut lieu vers l'Abyssinie, et 240,000 soldats, abandonnant femmes et enfants, s'enfoncèrent dans le sud pour ne plus en revenir (1). C'est de là que date l'ère brillante de l'Abyssinie, et nous pouvons maintenant parler de monuments dans cette région, où l'on en chercherait vainement d'antérieurs qui aient été vraiment nationaux (2).

Deux cent quarante mille chefs de famille égyptiens, appartenant à la caste militaire, fort mélangés, sans doute, de sang noir, et, probablement, ayant reçu un certain apport de race blanche par les intermédiaires chamites et sémites, un tel groupe venant s'ajouter à ce que l'Abyssinie possédait déjà de facultés de la race supérieure, pouvait déterminer dans l'ensemble

(1) Hérodote, II, 30.

(2) Suivant M. Lepsius, les dynasties chassées par les Hyksos se réfugièrent sur la limite de l'Éthiopie et y ont laissé quelques monuments. (*Briefe aus Ægypten*, etc., p. 267.)

du mouvement national une activité propre à la séparer davantage de la stagnation de la race noire (1). Mais il eût été bien surprenant et tout à fait inexplicable qu'une civilisation originale, ou seulement une copie faite de main de maître, sortît de ce mélange où, en définitive, le noir continuait à dominer. Les monuments ne présentèrent que des imitations médiocres de ce qui se voyait à Thèbes, à Memphis et ailleurs. Rien, pas un indice, pas une trace ne montre une création personnelle des Abyssins, et leur plus grande gloire, ce qui a rendu leur nom illustre, c'est, il faut bien l'avouer, le mérite, en lui-même assez pâle, d'avoir été le dernier des peuples situés en Afrique chez lequel les recherches les plus minutieuses aient pu faire découvrir vestige d'une véritable culutre politique et intellectuelle.

Dans les temps de l'empire romain, le commerce du monde s'étant beaucoup étendu, les Abyssins y jouèrent un rôle derrière les Himyarites. Le génie de l'Égypte ancienne était alors tout à fait éteint. Des colons hellénisés pénétrèrent jusque dans la Nubie, et l'élément sémite,

(1) A Abou-Simbel, sur la jambe gauche d'un des quatre colosses de Rhamsès, le second en allant vers le sud, on trouve une inscription grecque et plusieurs inscriptions chananéennes commémoratives de la poursuite faite des guerriers fugitifs par les soldats grecs et cariens à la solde de Psammatik. — Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 261.

apporté par eux, commença à l'emporter sur le souvenir des Pharaons. Le gheez eut une écriture empruntée à l'Arabie. Cependant, malgré tout, les naturels du pays donnèrent un si petit éclat à leur action, on les connaissait si mal et si peu, leur influence était si lointaine, si effacée qu'ils restèrent constamment, même pour les géographes les plus savants et les plus perspicaces, à l'état de demi-énigmes.

L'avénement du christianisme ne haussa pas le degré de leur culture. A la vérité, persistant encore quelque temps dans leurs habitudes de tout recevoir de l'Égypte, et touchés par le zèle apostolique des premiers missionnaires, ils embrassèrent assez généralement la foi. Ils avaient déjà dû au voisinage des tribus arabes avec lesquelles quelques invasions, exécutées sous l'empereur Justin (1), avaient resserré leurs liens antiques, l'adoption de certaines idées juives fort remarquées plus tard, et qui s'accordaient assez naturellement avec la portion sémitique de leur sang (2).

Le christianisme apporté par les Pères du

(1) Ludolf, *Comm. ad Hist. Æthiop.*, p. 61. — C. T. Johannsen, *Historia Jemanæ*, Bonn, 1828, p. 80 : « Ait deinde Hamza, « Maaditis eum sororis filium Albarithsum b. Amru præfecisse, « Meccam et Medinam expugnasse, tum ad Jemanam reversum « Judaismum cum populo suo amplexum, Judæos in Jemanam vo- « casse, atque Jemanenses et Rebiitas fœdere conjunxisse. »

(2) Prichard, *Naturgeschichte d. M. G.*, t. I, p. 324.

désert, ces terribles anachorètes rompus aux plus rudes austérités, aux macérations les plus effrayantes, voire enclins aux mutilations les plus énergiques, était de nature à frapper les imaginations de ces peuples. Ils auraient été très-probablement insensibles aux douces et sublimes vertus d'un saint Hilaire de Poitiers. Les pénitences d'un saint Antoine ou d'une sainte Marie Égyptienne exerçaient sur eux une autorité illimitée, et c'est ainsi que le catholicisme, si admirable dans sa diversité, si universel dans ses pouvoirs, si complet dans ses déductions, n'était pas moins armé pour ouvrir les cœurs de ces compagnons de la gazelle, de l'hippopotame et du tigre, qu'il ne le fut plus tard pour aller, avec Adam de Brême, parler raison aux Scandinaves et les convaincre. Les Abyssins, déjà plus d'à demi déserteurs de la civilisation égyptienne depuis l'affaiblissement des provinces hautes de l'ancien empire des Pharaons, et plus tournés du côté de l'Yémen, restèrent pendant des siècles dans une sorte de situation intermédiaire entre la barbarie complète et un état social un peu meilleur; et pour continuer la transformation dont ils étaient devenus susceptibles, il fallut un nouvel apport de sang sémitique. L'irruption qui le fournit eut lieu 600 ans après J. C. : ce fut celle des Arabes musulmans.

J'insiste peu sur les quelques conquêtes opé-

rées à différentes reprises par les Abyssins dans la péninsule arabique. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, de deux populations vivant en face l'une de l'autre, la moins noble ait quelquefois des succès passagers. L'Abyssinie ne tira jamais assez d'avantages de ses victoires dans l'Yémen pour y former un établissement durable. Seulement, le supplément de sang noir qu'elle y apporta ne contribua pas peu à hâter la submersion du mérite des Himyarites (1).

Les rapports des populations arabes avec l'Éthiopie, au temps de l'islamisme, eurent un sens ethnique tout contraire. Dirigés, et en grande partie exécutés par des Ismaélites, au lieu d'abâtardir l'espèce dans la Péninsule, ils la renouvelèrent chez les hommes d'Afrique. Ni la Grèce, ni Rome, malgré la gloire de leur nom et la majesté de leurs exemples, n'avaient eu le pouvoir d'entraîner les Abyssins dans le sein de leurs civilisations. Les Sémites de Mahomet opérèrent cette conversion et obtinrent, non pas tant des apostasies religieuses, qui ne furent jamais très-complètes, que de nombreuses désertions de l'ancienne forme sociale. Le sang des nouveaux venus et celui des anciens habitants se mêla abondamment. Sans peine, les esprits se

(1) Johannsen, *Historia Jemanæ*, p. 89 et passim. La domination des Abyssins; dans l'Yémen fut d'une très-courte durée elle commença en 529 de notre ère et finit en 589. (*Ibid.*, p. 100.)

reconnurent et s'entendirent, ils eurent la même logique, ils comprirent les faits de la même façon. Le sang hindou s'était assez tari pour n'avoir plus rien à prétendre dans la domination. Le costume, les mœurs, les principes de gouvernement et le goût littéraire des Arabes envahirent sur les souvenirs du passé; mais l'œuvre ne fut pas complète. La civilisation musulmane proprement dite ne pénétra jamais bien. Dans sa plus belle expression, elle avait pour raison d'être une combinaison ethnique trop différente de celle des populations abyssines. Ces dernières se bornèrent simplement à épeler la portion sémitique de la culture musulmane, et jusqu'à nos jours, chrétiennes ou mahométanes, elles n'ont pas eu autre chose, elles n'ont pas eu davantage et n'ont pas cessé d'être la fin, le terme extrême, l'application frontière de cette civilisation gréco-sémitique, comme dans l'antiquité la plus lointaine, où j'ai hâte de retourner, elles n'avaient été également que l'écho du perfectionnement égyptien, soutenu par un souvenir d'Assyrie transmis de main en main jusqu'à elle. Les splendeurs fantastiques de la cour du Prêtre-Jean, si l'on veut qu'il ait été le grand Négu, n'ont existé que dans l'imagination des voyageurs romanesques du temps passé.

Pour la première fois, nos recherches viennent de trouver dans l'Éthiopie un de ces pays an-

nexes d'une grande civilisation étrangère, ne la possédant que d'une manière incomplète et absolument comme le disque lunaire fait pour la clarté du soleil. L'Abyssinie est à l'ancienne Égypte ce que l'empire d'Annam est à la Chine et le Thibet à la Chine et à l'Inde (1). Ces sortes de sociétés imitatrices ou mixtes offrent les points où se rattache l'esprit de système pour remonter à l'encontre de tous les faits présentés par l'histoire. C'est là qu'on aime à défigurer les vestiges à peine apparents d'une importation certaine, et à leur prêter la valeur d'inspirations primordiales. C'est là surtout qu'on a trouvé des armes pour défendre cette théorie moderne qui veut que les peuples sauvages ne soient que des peuples dégénérés, doctrine parallèle à cette autre, que tous les hommes médiocres sont de grands génies désarmés par les circonstances.

Cette opinion, partout où on l'applique, chez les indigènes des deux Amériques, chez les Polynésiens comme chez les Abyssins, est un abus de langage ou une erreur profonde. Bien loin de pouvoir attribuer à la pression des faits extérieurs l'engourdissement fatal qui a toujours pesé, avec plus ou moins de force, sur les nations

(1) Et aussi, Tombouctou au Maroc. (Voir *Journal asiatique*, 1er janvier 1853; *Lettre à M. Defrémery, sur Ahmed Baba, le Tombouctien*, par M. A. Cherbonneau.)

cultivées de l'Afrique orientale, il faut se persuader que c'est là une infirmité étroitement inhérente à leur nature; que jamais ces nations n'ont été civilisées parfaitement, intimement; que leurs éléments ethniques les plus nombreux ont toujours été radicalement inaptes à se perfectionner; que les faibles effets de fertilité importés par des filons de sang meilleur étaient trop peu considérables pour pouvoir durer longtemps; que leur groupe a rempli le simple rôle d'imitateurs inintelligents et temporaires des peuples formés d'éléments plus généreux. Cependant, même dans cette nation abyssine et surtout là, puisque c'est au point extrême, l'heureuse énergie du sang des blancs réclame encore l'admiration. Certes, ce qui, après tant de siècles, en reste aujourd'hui dans les veines de ces populations est subdivisé bien à l'infini. D'ailleurs, avant de leur parvenir, combien de souillures hétérogènes ne s'y étaient pas attachées chez les Himyarites, chez les Égyptiens, chez les Arabes musulmans? Toutefois, là où le sang noir a pu contracter cette illustre alliance, il en conserve les précieux effets pendant des temps incalculables. Si l'Abyssin se classe tout au dernier degré des hommes riverains de la civilisation, il marche, en même temps, le premier des peuples noirs. Il a secoué ce que l'espèce mélanienne a de plus abaissé. Les traits de son

visage se sont anoblis, sa taille s'est développée; il échappe à cette loi des races simples de ne présenter que des déviations légères d'un type national immobile, et dans la variété des physionomies nubiennes, on retrouve même, d'une manière surprenante, les traces, honorables en ce cas, de l'origine métisse. Pour la valeur intellectuelle, bien que médiocre et désormais inféconde, elle présente du moins une réelle supériorité sur celle de plusieurs tribus de Gallas, oppresseurs du pays, plus véritables noirs et plus véritables barbares dans toute la portée de l'expression.

CHAPITRE VI.

Les Égyptiens n'ont pas été conquérants ; pourquoi leur civilisation resta stationnaire.

Il n'y a pas à s'occuper des oasis de l'ouest, et en particulier de l'oasis d'Ammon. La culture égyptienne y régna seule, et probablement même ne fut-elle jamais possédée que par les familles sacerdotales groupées autour des sanctuaires. Le reste de la population ne pratiqua guère que l'obéissance. Ne nous occupons donc plus que de l'Égypte proprement dite, où cette question, la seule importante, reste à résoudre presqu'en entier : la grandeur de la civilisation égyptienne a-t-elle correspondu exactement à la plus ou moins grande concentration du sang de la race blanche dans les groupes habitants du pays? En d'autres termes, cette civilisation, sortie d'une migration hindoue et modifiée par des mélanges chamites et sémites, alla-t-elle toujours en décroissant à mesure que le fond noir, existant sous les trois éléments vitaux, prit graduellement le dessus ?

Avant Ménès, premier roi de la première dy-

nastie humaine, l'Égypte était déjà civilisée et possédait au moins deux villes considérables, Thèbes et This. Le nouveau monarque réunit sous sa domination plusieurs petits États jusque-là séparés. La langue avait déjà revêtu son caractère propre. Ainsi l'invasion hindoue et son alliance avec des Chamites remontent au delà de cette très-antique période, qui en fut le couronnement. Jusque-là point d'histoire. Les souffrances, les dangers et les fatigues du premier établissement forment, comme chez les Assyriens, l'âge des dieux, l'époque héroïque.

Cette situation n'est pas particulière à l'Égypte: dans tous les États qui commencent on la retrouve.

Tant que durent les difficiles travaux de l'arrivée, tant que la colonisation demeure incertaine, que le climat n'est pas encore assaini, ni la nourriture assurée, ni l'aborigène dompté, que les vainqueurs eux-mêmes, dispersés dans les marais fangeux, sont trop absorbés par les assauts auxquels chaque individualité doit faire tête, les faits arrivent sans qu'on les recueille; on n'a d'autre souci que la préservation, si ce n'est la conquête.

Cette période a une fin. Aussitôt que le labeur porte réellement ses premiers fruits, que l'homme commence à jouir de cette sécurité relative vers laquelle le portent tous ses instincts,

et qu'un gouvernement régulier, organe du sentiment général, est enfin assis; à ce moment, l'histoire commence, et la nation se connaît véritablement elle-même. C'est ce qui s'est passé, sous nos yeux, à plusieurs reprises, dans les deux Amériques, depuis la découverte du xv^{e} siècle.

La conséquence de cette observation est que les temps véritablement antéhistoriques ont peu de valeur, soit parce qu'ils appartiennent aux races incivilisables, soit parce qu'ils constituent, pour les sociétés blanches, des époques de gestation où rien n'est complet ni coordonné, et ne peut confier un ensemble de faits logiques à la mémoire des siècles.

Dès les premières dynasties égyptiennes, la civilisation marcha si rapidement, que l'écriture hiéroglyphique fut trouvée; elle ne fut pas perfectionnée du même coup. Rien n'autorise à supposer que le caractère figuratif ait été immédiatement transformé, de manière à se simplifier, et, en même temps, à s'idéaliser sous une forme purement graphique (1).

La bonne critique attache de nos jours, et très-justement, une haute idée de supériorité civilisatrice à la possession d'un moyen de fixer la pensée, et le mérite est d'autant plus grand, que

(1) Brugsch, *Zeitschrift d. deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. III, p. 266 et passim.

le moyen est moins compliqué. Rien ne dénote chez un peuple plus de profondeur de réflexion, plus de justesse de déduction, plus de puissance d'application aux nécessités de la vie, qu'un alphabet réduit à des éléments aussi simples que possible. A ce titre, les Égyptiens sont loin de pouvoir se réclamer de leur invention pour occuper une des places d'honneur. Leur découverte, toujours ténébreuse, toujours laborieuse à mettre en œuvre, les rejette sur les bas degrés de l'échelle des nations cultivées. Derrière eux, il n'est que les Péruviens nouant leurs cordelettes teintes, leurs quipos, et les Mexicains peignant leurs desseins énigmatiques. Au-dessus d'eux se placent les Chinois eux-mêmes; car, du moins, ces derniers ont franchement passé du système figuratif à une expression conventionnelle des sons, opération, sans doute, imparfaite encore, mais qui, pourtant, a permis, à ceux qui s'en sont contentés, de rallier les éléments de l'écriture sous un nombre de clefs assez restreint. Du reste, combien cet effort, plus habile que celui des hommes de Thèbes, est-il encore inférieur aux intelligentes combinaisons des alphabets sémitiques, et même aux écritures cunéiformes, moins parfaites, sans doute, que celles-ci qui, à leur tour, doivent céder la palme à la belle réforme de l'alphabet grec, dernier terme du bien en ce genre, et

que le système sanscrit, si beau cependant, n'égale pas! Et pourquoi ne l'égale-t-il pas? C'est uniquement parce que nulle race, autant que les familles occidentales, n'a été douée, tout à la fois, de cette puissance d'abstraction qui, unie au vif sentiment de l'utile, est la vraie source de l'alphabet.

Ainsi donc, tout en considérant l'écriture hiéroglyphique comme un titre solide de la nation égyptienne à prendre place parmi les peuples civilisés, on ne peut méconnaître que la nature de cette conception, parvenue même à ses perfectionnements derniers, ne classe ses inventeurs au-dessous des peuples assyriens. Ce n'est pas tout: dans le fait de cette idée stérilisée, il y a encore quelque chose à remarquer. Si les peuples noirs de l'Égypte n'avaient été gouvernés, dès avant le temps de Ménès, par des initiateurs blancs, ce premier pas de la découverte de l'écriture hiéroglyphique n'aurait certainement pas été fait. Mais, d'autre part, si l'inaptitude de l'espèce noire n'avait pas, à son tour, dominé la tendance naturelle des Arians à tout perfectionner, l'écriture hiéroglyphique et, après elle, les arts de l'Égypte n'auraient pas été frappés de cette immobilité, qui n'est pas un des caractères les moins spéciaux de la civilisation du Nil.

Tant que le pays ne fut soumis qu'à des dynasties nationales, tant qu'il fut dirigé, éclairé

par des idées nées sur son sol et issues de sa race, ses arts purent se modifier dans les parties ; ils ne changèrent jamais dans l'ensemble. Aucune innovation puissante ne les bouleversa. Plus rudes peut-être sous la 2e et la 3e dynastie, ils n'obtinrent, sous les 18e et 19e, que l'adoucissement de cette rudesse, et sous la 29e, qui précéda Cambyse, la décadence ne s'exprime que par la perversion des formes, et non par l'introduction de principes jusque-là inconnus. Le génie local vieillit et ne changea pas. Élevé, porté au sublime tant que l'élément blanc exerça la prépondérance, stationnaire aussi longtemps que cet élément illustre put se maintenir sur le terrain civilisateur, décroissant toutes les fois que le génie noir prit accidentellement le dessus, il ne se releva jamais. Les victoires de l'influence néfaste étaient trop constamment soutenues par le fond mélanien sur lequel reposait l'édifice (1).

On a de tous temps été frappé de cette mystérieuse somnolence. Les Grecs et les Romains s'en étonnèrent comme nous, et puisqu'il n'est rien qui demeure sans une explication, telle quelle, on crut bien dire en accusant les prêtres d'avoir produit le mal.

Le sacerdoce égyptien fut dominateur, sans nul doute, ami du repos, ennemi des innova-

(1) Wilkinson, t. I, p. 85 et passim, p. 206 ; Lepsius, p. 276.

tions comme toutes les aristocraties. Mais quoi! les sociétés chamites, sémites, hindoues eurent aussi des pontificats vigoureusement organisés et jouissant d'une vaste influence. D'où vient que, dans ces contrées, la civilisation ait remué, marché, traversé des phases multiples, que les arts aient progressé, que l'écriture ait changé de formes et soit arrivée à sa perfection? C'est que, simplement, dans ces différents lieux, la puissance des pontificats, tout immense qu'elle pût être, ne fut rien devant l'action exercée par les couches successives du sang des blancs, source intarissable de vie et de puissance. Les hommes des sanctuaires, eux-mêmes, pénétrés du besoin d'expansion qui échauffait leur poitrine, n'étaient pas les derniers à trouver et à créer. C'est rabaisser la valeur et la force des éternels principes de l'existence sociale que d'y supposer des obstacles infranchissables dans le fait essentiellement mobile et transitoire des institutions.

Quand, par ces inventions de la convenance humaine, la civilisation se trouve gênée dans sa marche, elle, qui les a créées uniquement pour en tirer profit, est parfaitement armée pour les défaire, et l'on peut hardiment décider que, lorsqu'un régime dure, c'est qu'il convient à ceux qui le supportent et ne le changent pas. La société égyptienne, n'ayant reçu dans son sein que bien peu de nouveaux affluents blancs, n'eut pas

lieu de renoncer à ce que, primitivement, elle avait trouvé bon et complet, et qui continua à lui paraître tel. Les Éthiopiens, les nègres, auteurs des plus anciennes et plus nombreuses invasions, n'étaient pas gens à transformer l'ordre de l'empire. Après l'avoir pillé, ils n'avaient que deux alternatives : ou se retirer, ou obéir aux règles établies avant leur venue. Les rapports mutuels des éléments ethniques de l'Égypte n'ayant été modifiés, jusqu'à la conquête de Cambyse, que par l'inondation croissante de la race noire, il n'y a rien d'étonnant à ce que tout mouvement ait commencé par se ralentir, puis se soit arrêté, et que les arts, l'écriture, l'ensemble entier de la civilisation, se soient, jusqu'au septième siècle avant J. C., développés dans un sens unique, sans abandonner aucune des conventions qui avaient d'abord servi d'étais, et qui finirent, suivant la règle, par constituer la partie la plus saillante de l'originalité nationale.

On a la preuve que, dès la seconde dynastie, l'influence des vaincus de race noire se faisait déjà sentir dans les institutions, et, si l'on se représente l'oppression résolue des maîtres et leur mépris systématique des populations, on ne doutera pas que, pour obtenir ainsi créance, il fallait que les idées des sujets s'exprimassent par la bouche de puissants intéressés, d'hommes placés de manière à exercer les prérogatives do-

minatrices de la race blanche, tout en partageant jusqu'à un certain point les sentiments de la noire. Ces hommes ne pouvaient être autres que des mulâtres. Le fait dont il s'agit ici est celui que Jules Africain rapporte dans les termes qui suivent, au règne de Kaïechos, second roi de la dynastie thinite : « Depuis ce monarque, « dit l'Abréviateur, on établit en loi que les « bœufs Apis à Memphis, et Mnévis à Héliopolis « et le bouc Mendésien étaient des dieux. »

Je regrette de ne pas trouver, sous la plume savante de M. le chevalier Bunsen, la traduction suffisamment exacte de cette phrase plus pleine de sens qu'il ne lui en attribue (1). Jules Africain ne dit pas, ainsi qu'on pourrait l'induire des expressions dont se sert le savant diplomate prussien, que le culte des animaux sacrés fut, *pour la première fois*, introduit, mais bien qu'il fut officiellement reconnu, étant déjà ancien. Quant à ce dernier point, je m'en rapporte aux nègres pour n'avoir pas manqué, dès l'origine de leur espèce, de calculer la religion sur le pied de l'animalité. Si donc cette adoration de tous les temps avait besoin d'être consacrée par un

(1) Voici le texte et la traduction de M. de Bunsen :

Ἐφ' οὗ οἱ βόες Ἄπις ἐν Μέμφει καὶ Μνευῖς ἐν Ἡλιουπόλει καὶ ὁ Μενδήσιος τράγος ἐνομίσθησαν εἶναι θεοί.

Kaiechos... Unter ihm wurde die gœttliche Verehrung der Stiere, des Apis in Memphis und des Mnævis in Heliopolis, so wie des mendesischen Bockes eingeführt. (Bunsen, t. II, p. 103.)

décret pour devenir légale, c'est que, jusque-là, elle n'avait pu rallier les sympathies de la partie dominante de la société, et comme cette partie dominante était d'origine blanche, il fallut, pour que se fît une révolution aussi grave contre toutes les notions arianes du vrai, du sage et du beau, que le sens moral et intellectuel de la nation eût déjà subi une dégradation fâcheuse. C'était la conséquence des innovations survenues dans la nature du sang. De blanche, la société active était devenue métisse et, s'abaissant de plus en plus dans le noir, s'était, chemin faisant, associée à l'idée qu'un bœuf et un bouc méritaient des autels.

On peut être tenté de reprocher à ceci une sorte de contradiction. Je semble donner toutes les raisons et rassembler toutes les causes d'une décadence sans miséricorde dans les mains même du premier roi Ménès, et, pourtant, l'Égypte n'a fait que commencer sous lui de longs siècles d'illustration (1). En y regardant

(1) Il ne saurait être inutile de rappeler ici quelle fut la prospérité à laquelle parvinrent les États de la vallée du Nil. On sait que, dans sa plus grande étendue, cette contrée n'a pas 50 milles allemands de largeur, et qu'en longueur, depuis la mer Méditerranée jusqu'à Syène, elle en comporte environ 120. Dans cet espace étroit, Hérodote place 20,000 villes et villages, à l'époque d'Amasis. Diodore en compte 18,000. La France actuelle, douze fois plus grande, n'en a que 39,000. La population de Thèbes, au temps d'Homère, peut se calculer à 2,800,000 habitants, et quand je songe

de près, la difficulté apparente s'évanouit. On a vu déjà, dans les États assyriens, avec quelle lenteur s'opère la fusion ethnique étendue sur un grand ensemble. C'est un véritable combat entre ses éléments et, outre cette lutte générale dont l'issue est très-facile à préciser, il y a sur mille points particuliers des luttes partielles où l'influence à laquelle est assurée, par la raison de quantité, la victoire définitive, n'en subit pas moins des défaites momentanées, d'autant plus multipliées que cette influence se trouve aux prises avec un compétiteur, en lui-même, bien autrement doué et puissant. De même que sa victoire sera la fin de tout, de même aussi, tant que la vie, importée par le principe étranger, se manifeste, la puissance dont l'inertie est le caractère, reçoit échecs sur échecs. Tout ce qu'elle peut, c'est de tracer le cercle d'où son adversaire finit par ne pouvoir sortir, et qui, se rétrécissant de plus en plus, l'étouffera un jour. Ainsi en advint-il de l'élément blanc qui dirigeait les destinées de la nation égyptienne, au milieu et contrairement aux tendances d'une masse trop considérable de principes mélaniens. Aussitôt que ces principes commencèrent assez no-

à celle que, dans les époques postérieures, atteignit Syracuse, beaucoup moins riche et moins puissante, je ne partage nullement la surprise et l'incrédulité de M. de Bohlen. (*Das alte Indien*, t. I, p. 32 et passim.)

tablement à se trouver mêlés à lui, ils imposèrent à ses découvertes, à ses inventions, une limite qu'il ne put jamais leur faire franchir. Ils bridaient son génie et ne lui permirent que les œuvres de patience et d'application. Ils voulurent bien le laisser toujours édifier ces prodigieuses pyramides dont il avait apporté, du voisinage des monts Oural et Altaï, l'inspiration et le modèle. Ils voulurent bien encore que les principaux perfectionnements trouvés aux premiers temps de l'établissement (car, là, tout ce qui était vraiment de génie datait de la plus haute antiquité) continuassent à être appliqués; mais, graduellement, le mérite de l'exécution grandissait aux dépens de la conception et, au bout d'une période qu'en l'étendant autant que possible, on ne peut guère agrandir au delà de sept à huit siècles la décadence commença. Après Rhamsès III, vers le milieu du treizième siècle avant J. C. (1), ce fut fini de toute la grandeur égyptienne. On ne vécut plus que sur les indications, chaque jour s'effaçant, des errements anciens (2).

(1) D'après la chronologie de Wilkinson, qui reconnaît ce prince dans le Rhamsès Amoun-Maï des monuments, roi diospolite de la 19e dynastie, et qui le fait régner 1235 avant J. C. (Wilkinson, t. I, p. 83.) — M. Lepsius reporte ce Rhamsès beaucoup plus haut et le place dans la 20e dynastie, au 15e siècle avant notre ère. (*Briefe aus Ægypten*, p. 274.)

(2) Sous Osirtasen Ier (1740 av. J. C., suivant le calcul de Wil-

Il est impossible que les plus fervents admirateurs de l'ancienne Égypte n'aient pas été frappés d'une remarque qui forme un singulier contraste avec l'auréole dont l'imagination entoure ce pays. Cette remarque ne laisse pas que de jeter une ombre fâcheuse sur la place qu'il occupe parmi les splendeurs du monde : c'est l'isolement à peu près entier dans lequel il a vécu vis-à-vis des États civilisés de son temps. Je parle, bien entendu, de l'Ancien Empire, et surtout, comme pour les Assyriens, je ne fais pas descendre au-dessous du septième siècle avant J. C., le texte de mes considérations actuelles (1).

A la vérité, le grand nom de Sésostris plane sur toute l'histoire de l'Égypte primitive, et notre esprit s'étant accoutumé à enchaîner derrière

kinson), les monuments sont magnifiques. Les sculptures de Beni-Hassan appartiennent à cette époque, la plus brillante pour les arts. (Wilkinson, t. I, p. 22.) C'est le commencement du Nouvel Empire. Il ne s'agit déjà plus des constructions les plus colossales ; ainsi, bien que l'art soit dans tout son beau, il a déjà dépassé sa période de croissance. L'Osirtasen Ier de Wilkinson est le même que le Sesortesen de M. le chevalier Bunsen, t. II, p. 306.

(1) M. Lepsius remarque que, pendant toute la durée de l'Ancien Empire, la civilisation fut essentiellement pacifique ; il ajoute que les Grecs ne soupçonnèrent même jamais l'existence de cette période de gloire et de puissance antérieure à la domination des Hyksos. (Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, etc.) Le Nouvel Empire, dont l'établissement fut déterminé par l'expulsion des Hyksos, commença 1700 ans avant notre ère, et Amosis en fut le premier roi. (Lepsius, p. 272.)

le char de ce vainqueur des populations innombrables, se laisse aller aisément à promener avec lui les drapeaux égyptiens du fond de la Nubie aux colonnes d'Hercule, des colonnes d'Hercule à l'extrémité sud de l'Arabie, du détroit de Bab-el-Mandeb à la mer Caspienne, et à les faire rentrer à Memphis, entourés encore des Thraces et de ces fabuleux Pélasges dont le héros égyptien est censé avoir dompté les patries. C'est un spectacle grandiose, mais la réalité en soulève des objections.

Pour commencer, la personnalité du conquérant n'est pas elle-même bien claire. On ne s'est jamais accordé ni sur l'âge qui l'a vu fleurir, ni même sur son nom véritable. Il a vécu longtemps avant Minos, dit un auteur grec; tandis qu'un autre le repousse impitoyablement jusque dans les nuages des époques mythologiques. Celui-ci l'appelle Sésostris; celui-là Sesoosis; un dernier veut le reconnaître dans un Rhamsès, mais dans lequel? Les chronologistes modernes, héritiers embarrassés de toutes ces contradictions, se divisent, à leur tour, pour faire de ce personnage mystérieux un Osirtasen ou un Sésortesen, ou encore un Rhamsès II ou un Rhamsès III. Un des arguments les plus solides au moyen desquels on pensait pouvoir appuyer l'opinion favorite touchant l'étendue des conquêtes de ce mystérieux personnage, c'était l'existence de stèles

victorieuses dressées par lui sur plusieurs points de ses marches. On en a, en effet, trouvé, qui doivent être attribuées à des souverains du Nil, et dans la Nubie près de Wadi Halfah, et dans la presqu'île du Sinaï (1). Mais un autre monument, d'autant plus célèbre qu'Hérodote le mentionne, monument existant encore près de Beyrouth, a été positivement reconnu, de nos jours, pour le gage de victoire d'un triomphateur assyrien (2). D'ailleurs, rien d'égyptien ne s'est jamais rencontré au-dessus de la Palestine.

Avec toute la réserve que je dois apporter à me présenter dans ce débat, j'avoue que des différentes façons dont on a voulu prouver les conquêtes des Pharaons en Asie, aucune ne m'a jamais semblé satisfaisante (3). Elles reposent

(1) Bunsen, t. II, p. 307; Lepsius, p. 336 et passim; Movers, *das Phœnix. Alterth.*, t. II, 1re partie, p. 301.

(2) Movers, t. II, 1re partie, p. 281. Cet historien attribue la stèle en question à Memnon, et la fait contemporaine de la guerre de Troie.

(3) M. de Bunsen porte un jugement bien vrai et bien concluant sur les prétendues expansions de la puissance égyptienne du côté de l'Asie. Voici en quels termes il s'exprime : « Il nous paraît hasardé de déclarer asiatiques les noms des peuples indiqués sur « ces monuments (le tombeau de Nerotp à Beni-Hassan) comme « septentrionaux, toutes les fois que des contrées connues, telles « que le Chanana et le Naharaïm (Chanaan et la Mésopotamie) ne « sont pas indiquées), et de prétendre chercher parmi ces noms « de nouvelles listes de nations, dans l'Iran et le Touran. Est-ce « donc le sud que la Libye septentrionale, la Cyrénaïque, la Syr- « tique, la Numidie, la Gétulie, en un mot, toute la côte nord de

sur des allégations trop vagues ; elles font courir trop loin les vainqueurs et leur livrent trop de terres pour ne pas éveiller la méfiance (1).

« l'Afrique ? Est-ce même un pays de nègres (nahao) ? Ou bien les « Égyptiens n'avaient-ils à penser qu'aux pays septentrionaux de « l'Asie, à la Palestine, à la Syrie, où ils ne pouvaient exécuter que « des courses ? En revanche, ils se seraient tenus isolés de tout « contact avec les pays du nord de l'Afrique ! » (*Ægypten's Stelle in der Welt-Geschichte*, t. II, p. 311).

(1) Deux causes me paraissent surtout induire les égyptologues à céder à leur enthousiaste admiration pour le peuple illustre dont ils étudient l'histoire et dont un penchant bien naturel les porte à exagérer les mérites. L'une, c'est l'expression *peuples septentrionaux*, inscrite dans les hiéroglyphes commémoratifs des expéditions guerrières et qui reporte aisément la pensée vers le nord-est ; l'autre, c'est la rencontre de certaines appellations ethniques ou géographiques que l'on trouve moyen de rapprocher des noms de plusieurs peuples asiatiques connus. Il est tout simple, sans doute, que lorsque les monuments parlent du *Kananâ*, du *Lemanon* et d'*Ascalon*, on reconnaisse des contrées du littoral de Syrie. (Wilkinson, t. I, p. 386.) Mais lorsque, dans les *Kheta*, on veut reconnaître les Gètes, c'est absolument comme si dans les Gallas d'Abyssinie on prétendait retrouver des Gallas celtiques, et d'autant plus que les Gètes ou Σκύθαι des Grecs étaient des peuples barbares, tandis que les Kheta sont représentés, sur les monuments égyptiens, comme une nation très-civilisée. Les peintures de Médinet-Abou nous les montrent vêtus de longues robes de couleurs brillantes tombant jusqu'à la cheville, avec la barbe épaisse et les yeux droits. Ce ne sont donc pas, dans tous les cas, des hommes de race jaune. Ils combattent en fort belle ordonnance, les soldats armés d'épées au premier rang, les piquiers au second. Le Memnonium de Thèbes représente aussi leurs forteresses entourées d'un double fossé. (Wilkinson, t. I, p. 384.) Aussi, bien que le nom de *Kheta* ou *Sheta* ait un certain rapport de son avec celui de *Gètes*, il n'y a pas là de quoi justifier une identification de nations qui certainement étaient fort dissemblables.

Puis elles se heurtent contre une très-grave difficulté : l'ignorance complète où l'on trouve les prétendus vaincus de leur malheur. Je ne vois, à l'exception de quelques petits États de Syrie, pas un moment dans l'histoire unie, suivie, compacte des nations assyriennes jusqu'au VII^e siècle, où l'on puisse introduire d'autres conquérants que les différentes couches de Sémites et quelques Arians, et quant à reporter bien haut la douteuse omnipotence d'un nébuleux Sésostris, la tâche n'en devient que plus scabreuse. A ces époques indéterminées, témoins, il est vrai, de la plus belle efflorescence de Thèbes et de Memphis, les principaux efforts du

Même chose des *Tokhari*. Les peintures égyptiennes leur attribuent un profil régulier, un nez légèrement aquilin, une coiffure un peu semblable à la mitre persane. On les voit cheminer dans des espèces de charrettes avec leurs femmes et leurs enfants. C'en est assez pour que M. Wilkinson les confonde avec les *Tokhari* connus des Grecs, les *Tokkhara*, du Mahabharata, habitants de la Sogdiane et de la Bactriane, sur le Iaxarte supérieur et le Zariaspe. M. Lassen partage cette opinion. (*Indische Alterth.*, t. I, p. 852.) M. le lieutenant-colonel Rawlinson me paraît mieux inspiré lorsque, trouvant sur un cylindre assyrien la mention d'une expédition de Sennachérib contre les *Tokhari* qui habitent la vallée de Salbura, il se refuse à conduire les troupes de son héros chaldéen jusque vers l'Oxus, et se borne à chercher ces fameux Tokhari dans le sud de l'Asie Mineure. (*Report of the R. A. S.*, p. XXXVIII.) Je crois que la véritable histoire ne saurait que gagner à se tenir fort en garde contre des extensions indéfinies de prétendues conquêtes qui ne se justifient que d'après des preuves aussi fragiles que des ressemblances de noms et quelques vagues ressemblances physiologiques.

pays se portaient vers le sud (1), vers l'Afrique intérieure, un peu vers l'est, tandis que le Delta servait de passage à des peuples de races diverses longeant les plages de l'Afrique septentrionale.

Outre les expéditions dans la Nubie et les contrées sinaïtiques, il faut tenir compte également des immenses travaux de canalisation et de défrichement, tels que le dessèchement du Fayoum, la mise en rapport de ce bassin, et les vastes constructions dont les différents groupes de pyramides sont les dispendieux résultats. Toutes ces œuvres pacifiques des premières dynasties n'indiquent pas un peuple qui ait eu ni beaucoup de goût ni beaucoup de loisir pour des expéditions lointaines, que rien, pas même la raison de voisinage, ne rendait attrayantes, encore bien moins nécessaires (2).

Cependant, faisons céder un moment toutes ces objections si fortes. Réduisons-les au silence,

(1) Les premières conquêtes en Éthiopie remontent, suivant M. Lepsius, à l'Ancien Empire, et eurent pour auteur Sesortesen III, roi de la 12e dynastie, qui fonda les remparts de Semleh et devint, plus tard, divinité topique. (*Briefe aus Ægypten*, p. 259.)—M. Bunsen envoie Sesortesen II, non-seulement dans la presqu'île du Sinaï, mais sur toute la côte septentrionale de l'Afrique jusque vis-à-vis l'Espagne ; il le ramène ensuite en Asie et en Europe jusqu'à la Thrace. C'est beaucoup. (Bunsen, ouvrage cité, t. II, p. 306 et passim.)

(2) Bunsen, t. II, p. 214 et passim.

et adoptons Sésostris et ses conquêtes pour ce qu'on nous les donne. Il restera incontesté que ces invasions ont été tout à fait temporaires, n'en déplaise à la fondation vaguement indiquée de cités soi-disant nombreuses, et tout à fait inconnues dans l'Asie Mineure, et à la colonisation de la Colchide, occupée par des peuples noirs, des Éthiopiens, disaient les Grecs, c'est-à-dire des hommes qui, de même que l'Éthiopien Memnon, peuvent fort bien n'avoir été que des Assyriens.

Tous les récits qui font des monarques de Memphis autant d'incarnations antérieures de Tamerlan, outre qu'ils sont contraires à l'humeur pacifique et à la molle langueur des adorateurs de Phtah, à leur goût pour les occupations rurales, à leur religiosité casanière, se montrent trop incohérents pour ne pas reposer sur des confusions infinies d'idées, de dates, de faits et de peuples (1). Jusqu'au XVII^e^ siècle avant J. C., l'influence égyptienne, et toujours l'Afrique exceptée, n'avait que très-peu d'action; elle exerçait un faible prestige, elle était à peine connue (2). Des travaux de défense du genre de

(1) Movers, *das Phœn. Alterth.*, t. II, 1^re^ partie, p. 298.

(2) La Phénicie en tenait seule quelque compte; les petites nations hébraïques ou chananéennes montraient une prédilection presque absolue pour les idées assyriennes. Je l'ai expliqué plus haut, du reste : ces petits États frontières étaient soumis à beaucoup de ménagements, en même temps qu'à beaucoup de séductions, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, dans le voisinage immédiat de

ceux que les rois avaient fait construire sur les frontières orientales pour fermer le passage aux sables et surtout aux étrangers (1), sont toujours l'œuvre d'un peuple qui, en se garantissant des invasions, limite lui-même son terrain. Les Égyptiens étaient donc volontairement séparés des nations orientales. Sans que tous rapports guerriers ou pacifiques fussent détruits, il n'en résultait pas un échange durable des idées, et par conséquent la civilisation resta confinée au sol qui l'avait vue naître, et ne porta point ses merveilles à l'est ni au nord, ni même dans l'ouest africain (2).

l'Égypte, il se trouve quelques traces de l'influence de ce pays. En tous cas, on aurait tort de trop facilement en accepter l'idée. Plus d'une coutume supposée égyptienne est tout aussi facile à revendiquer pour d'autres origines. La forme des chars est identique à Memphis et à Khorsabad (Wilkinson, t. I, p. 346; Botta, *Monuments de Ninive*) ; la construction des places de guerre se ressemblait extrêmement (loc. cit.), etc., etc.

(1) Bunsen, t. II, p. 320.

(2) Au VIII[e] siècle avant J. C., les Égyptiens n'avaient pas même de marine, bien qu'à cette époque ils eussent englobé le Delta dans leur empire. Les peuples chananéens, sémites ou grecs étaient les seuls navigateurs qui auraient pu animer le commerce de leur pays ; ils attachaient une importance si secondaire à cet avantage, que, pour se défendre des insultes des pirates, ils n'avaient pas hésité à fermer l'entrée du Nil par des barrages qui la rendaient impraticable à tous les navires. (Movers, *das Phœnizisch. Alterth.*, t. II, 1[re] partie, p. 370.) — En somme, les guerres des Égyptiens du côté de l'Asie ont toujours eu un caractère plutôt défensif qu'agressif, et l'influence même que les Pharaons s'efforçaient de

Quelle différence avec la culture assyrienne ! Celle-ci embrassa dans son vol immense un si vaste tour de pays, qu'il dépasse l'essor où purent s'emporter, dans des temps postérieurs, la Grèce d'abord, Rome ensuite. Elle domina l'Asie moyenne, découvrit l'Afrique, découvrit l'Europe, sema profondément dans tous ces lieux ses mérites et ses vices, s'implanta partout, de la manière la plus durable, et vis-à-vis d'elle, le perfectionnement égyptien, demeuré à peu près local, se trouva dans une situation semblable à ce que la Chine a été depuis pour le reste du monde.

Bien simple est la raison de ce phénomène, si on veut la chercher dans les causes ethniques. De la civilisation assyrienne, produit des Chamites blancs mêlés aux peuples noirs, puis de différentes branches des Sémites ajoutées au tout, il résulta la naissance de masses épaisses qui, se poussant et se pénétrant de mille manières, allèrent porter en cent endroits divers, entre le golfe Persique et le détroit de Gibraltar, les nations composites nées de leur fécondation incessante. Au contraire, la civilisation égyptienne ne put jamais se rajeunir dans son élément créateur qui fut toujours sur la défensive et tou-

gagner dans les cités phéniciennes avait plutôt pour but de neutraliser l'action des gouvernements assyriens que de poursuivre des résultats positifs. (Movers, *ibid.*, p. 298, 299, 415 et passim.)

jours perdit du terrain. Issue d'un rameau d'Arians-Hindous mêlé à des races noires et à quelque peu de Chamites et de Sémites, elle revêtit un caractère particulier qui, dès ses premiers temps, était parfaitement fixé et se développa longtemps dans un sens propre avant d'être attaqué par des éléments étrangers. Elle était mûre déjà lorsque des invasions ou introductions de Sémites vinrent se superposer à elle (1). Ces courants auraient pu la transformer s'ils avaient été considérables. Ils restèrent faibles, et l'organisation des castes, tout imparfaite qu'elle était, suffit longtemps à les neutraliser.

Tandis qu'en Assyrie les émigrants du Nord pénétraient et se montraient rois, prêtres, nobles, tout, ils rencontraient sur le sol de l'Égypte une législation jalouse qui commençait par leur fermer l'entrée du territoire à titre d'êtres impurs, et lorsque, malgré cette défense, maintenue jusqu'au temps de Psammatik (664 av. J. C.), les intrus parvenaient à se glisser à côté des maîtres du pays, décastés et haïs, ce n'était que lentement qu'ils se fondaient dans cette société rébarbative. Ils y réussissaient cependant, je le crois; mais pour quel résultat? Pour imiter l'œuvre du sang hellénique en Phénicie. Comme lui, ils contribuaient, unis à l'ac-

(1) J'entends parler ici des Hyksos qui renversèrent l'Ancien Empire.

tion noire, à hâter la dissolution d'une race que, plus nombreux et arrivés plus tôt, ils auraient fait vivre et se régénérer. Si, dès les premières années où régna Ménès, au mélange arian, chamite et noir, une forte dose de sang sémitique avait pu s'ajouter, l'Égypte aurait été profondément révolutionnée et agitée. Elle ne serait pas restée isolée dans le monde, et elle se serait trouvée en communication directe et intime avec les États assyriens.

Pour en faire juger, il suffit de décomposer les deux groupes de nations :

ASSYRIENS.	ÉGYPTIENS.
—	—
ÉLÉMENT NOIR FONDAMENTAL.	ÉLÉMENT NOIR FONDAMENTAL.
Chamites en quantité suffisamment grande pour être fécondante.	*Arians*, dominants sur l'élément chamite.
Sémites de plusieurs couches, singulièrement fécondants.	*Chamites*, en quantité fécondante.
Noirs, toujours dissolvants.	*Noirs*, nombreux et dissolvants.
Grecs en quantité dissolvante.	*Sémites*, en quantité dissolvante.

On peut tirer encore une autre vérité de ce tableau : c'est que, le sang chamite tendant à s'épuiser chez les deux peuples, les ressemblances également tendaient à disparaître avec cet élément qui, seul, les avait fondées et aurait été en état de les maintenir, puisque l'action sémitique s'exerçait dans les deux sociétés en sens

inverse. En Égypte, elle ne pénétrait qu'en quantité dissolvante; en Assyrie, elle se répandait avec profusion, débordait de là sur l'Afrique, l'Europe, et devenait, entre mille nations, le lien d'une alliance dont la terre des Pharaons allait être exclue, réduite qu'elle se voyait à sa fusion noire et ariane; les vertus s'en épuisaient chaque jour, sans que rien vînt les relever. L'Égypte ne fut admirable que dans la plus haute antiquité. Alors, c'est vraiment le sol des miracles. Mais quoi! ses qualités et ses forces sont concentrées sur un point trop étroit. Les rangs de sa population initiatrice ne peuvent se recruter nulle part. La décadence commence de bonne heure, et rien ne l'arrête plus, tandis que la civilisation assyrienne vivra bien longtemps, subira bien des transformations, et, plus immorale, plus tourmentée que sa contemporaine, aura joué un bien plus important personnage.

C'est ce dont on sera convaincu lorsqu'après avoir considéré la situation de l'Égypte au VII^{e} siècle, situation déjà bien humble et désespérée, on la verra réduite à un tel degré d'impuissance, que, sur son propre domaine, dans ses propres affaires, elle ne jouera plus de rôle, laissera le pouvoir et l'influence aux mains des conquérants et des colons étrangers, et en arrivera à ce point d'être si oubliée, que le nom d'Égyptien indiquera bien moins un des des-

cendants de la race antique qu'un fils des nouveaux habitants sémites, grecs ou romains. Cette nouveauté le cédera encore en singularité à celle-ci : l'Égypte, ce ne sera plus, comme autrefois, la haute partie du pays, le voisinage des Pyramides, la terre classique, Memphis, Thèbes : ce sera plutôt Alexandrie, ce rivage abandonné, dans l'époque de gloire, au trajet des invasions sémitiques. Ainsi, Ninive, victorieuse de sa rivale, aura à la fois dépouillé du nom national et les hommes et le sol. Malgré le mur d'Héliopolis, la terre de Misr sera devenue la proie inerte des sables et des Sémites, parce qu'aucun élément arian nouveau n'aura sauvé sa population du malheur de s'engloutir dans la prépondérance enfin décidée de ses principes mélaniens.

CHAPITRE VI.

Rapport ethnique entre les nations assyriennes et l'Égypte. Les arts et la poésie lyrique sont produits par le mélange des blancs avec les peuples noirs.

Toute la civilisation primordiale du monde se résume, pour les Occidentaux, dans ces deux noms illustres, Ninive et Memphis. Tyr et Carthage, Axoum et les cités des Himyarites ne sont que des colonies intellectuelles de ces deux points royaux. En essayant de caractériser les civilisations qu'ils représentent, j'ai touché quelques-uns de leurs points de contact. Mais j'ai réservé jusqu'ici l'étude des principaux rapports communs, et au moment où leur déclin va commencer, avec des fortunes diverses, où le rôle de l'un va cesser, le rôle de l'autre s'agrandir encore dans des mains étrangères, en changeant de nom, de forme et de portée; en ce moment, où je vais me voir forcé, dans un sujet très-grave, d'imiter la méthode des poëtes chevaleresques, de passer des bords de l'Euphrate et du Nil aux montagnes de la Médie et de la Perse,

et de m'enfoncer dans les steppes de la Haute Asie, pour y querir les nouveaux peuples qui vont transfigurer le monde politique et les civilisations, je ne puis tarder davantage à préciser et à définir les causes de la ressemblance générale de l'Égypte et de l'Assyrie.

Les groupes blancs qui avaient créé la civilisation dans l'une et dans l'autre n'appartenaient pas à une même variété de l'espèce; sans quoi il serait impossible d'expliquer leurs différences profondes. En dehors de l'esprit civilisateur qu'ils possédaient également, des traits particuliers les marquaient, et imprimèrent comme un cachet de propriété sur leurs créations respectives. Les fonds, étant également noirs, ne pouvaient amener de dissemblances; et quand bien même on voudrait trouver des diversités entre leurs populations mélaniennes, en ne découvrant que des noirs à cheveux plats dans les pays assyriens, des nègres à chevelure crépue en Égypte, outre que rien n'autorise cette supposition, rien n'a jamais indiqué non plus qu'entre les rameaux de la race noire, les différences ethniques impliquent une plus ou moins grande dose d'aptitude civilisatrice. Loin de là, partout où l'on étudie les effets des mélanges, on s'aperçoit qu'un fond noir, malgré les variétés qu'il peut présenter, crée les similitudes entre les sociétés en ne leur fournissant

que ces aptitudes négatives bien évidemment étrangères aux facultés de l'espèce blanche. Force est donc d'admettre, devant la nullité civilisatrice des noirs, que la source des différences réside dans la race blanche; que, par conséquent, il y a entre les blancs des variétés; et si nous en envisageons maintenant le premier exemple dans l'Assyrie et en Égypte, à voir l'esprit plus régularisateur, plus doux, plus pacifique, plus positif surtout du faible rameau arian établi dans la vallée du Nil, nous sommes enclins à donner à l'ensemble de la famille une véritable supériorité sur les branches de Cham et de Sem. Plus l'histoire déroulera ses pages, plus nous serons confirmés dans cette première impression.

Revenant aux peuples noirs, je me demande quelles sont les marques de leur nature, les marques semblables qu'ils ont portées dans les deux civilisations d'Assyrie et d'Égypte. La réponse est évidente. Elle ressort de faits qui prennent la conviction par les yeux.

Nul doute que ce ne soit ce goût frappant des choses de l'imagination, cette passion véhémente de tout ce qui pouvait mettre en jeu les parties de l'intelligence les plus faciles à enflammer, cette dévotion à tout ce qui tombe sous les sens, et, finalement, ce dévouement à un matérialisme qui, pour être orné, paré, ennobli,

n'en était que plus entier. Voilà ce qui unit les deux civilisations primordiales de l'Occident. L'on rencontre, dans l'une comme dans l'autre, les conséquences d'une pareille entente. Chez toutes deux, les grands monuments, chez toutes deux, les arts de la représentation de l'homme et des animaux, la peinture, la sculpture prodiguées dans les temples et les palais, et évidemment chéries par les populations. On y remarque encore l'amour égal des ajustements magnifiques, des harems somptueux, les femmes confiées aux eunuques, la passion du repos, le croissant dégoût de la guerre et de ses travaux, et enfin les mêmes doctrines de gouvernement : un despotisme tantôt hiératique, tantôt royal, tantôt nobiliaire, toujours sans limites, l'orgueil délirant dans les hautes classes, l'abjection effrénée dans les basses. Les arts et la poésie devaient être et furent, en effet, l'expression la plus apparente, la plus réelle, la plus constante de ces époques et de ces lieux.

Dans la poésie règne l'abandon complet de l'âme aux influences extérieures. J'en veux, pour preuve, ramassée au hasard, cette espèce de lamentation phénicienne à la mémoire de Southoul, fille de Kabirchis, gravée à Éryx sur son tombeau :

« Les montagnes d'Éryx gémissent. C'est par-« tout le son des cithares et les chants et la

« plainte des harpes dans l'assemblée de la mai-
« son de Mécamosch.

« Son peuple a-t-il encore sa pareille ? Sa ma-
« gnificence était comme un torrent de feu.

« Plus que la neige brillait l'éclat de son re-
« gard... Ta poitrine voilée était comme le cœur
« de la neige.

« Telle qu'une fleur fanée, notre âme est flé-
« trie par ta perte; elle est brisée par le gémis-
« sement des chants funéraires.

« Sur notre poitrine coulent nos larmes (1). »

Voilà le style lapidaire des Sémites.

Tout dans cette poésie est brûlant, tout vise à emporter les sens, tout est extérieur. De telles strophes n'ont pas pour but d'éveiller l'esprit et de le transporter dans un monde idéal. Si, en les écoutant, on ne pleure, si l'on ne crie, si l'on ne déchire ses habits, si l'on ne couvre son visage de cendres, elles ont manqué leur but. C'est là le souffle qui a passé depuis dans la poésie arabe, lyrisme sans bornes, espèce d'intoxication qui touche à la folie et nage quelquefois dans le sublime.

Lorsqu'il s'agit de peindre dans un style de feu, avec des expressions d'une énergie furieuse et vagabonde, des sensations effrénées, les fils de Cham et ceux de Sem ont su trouver des

(1) Blau, *Zeitschrift für deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. III, p. 448.

rapprochements d'images, des violences d'expression qui, dans leurs incohérences, en quelque sorte volcaniques, laissent de bien loin derrière elles tout ce qu'a pu suggérer aux chanteurs des autres nations l'enthousiasme ou le désespoir.

La poésie des Pharaons a laissé moins de traces que celle des Assyriens, dont tous les éléments nécessaires se retrouvent, soit dans la Bible, soit dans les compilations arabes du Kitab-Alaghani, du Hamasa et des Moallakats. Mais Plutarque nous parle des chansons des Égyptiens, et il semblerait que le naturel assez régulier de la nation ait inspiré à ses poëtes des accents, sinon plus raisonnables, du moins un peu plus tièdes. Au reste, pour l'Égypte comme pour l'Assyrie, la poésie n'avait que deux formes, ou lyrique, ou didactique, froidement et faiblement historique, et, dans ce dernier cas, ne poursuivant d'autre but que d'enfermer des faits dans une forme cadencée et commode pour la mémoire. Ni en Égypte, ni en Assyrie, on ne trouve ces beaux et grands poëmes qui ont besoin pour se produire de facultés bien supérieures à celles d'où peut jaillir l'effusion lyrique. Nous verrons que la poésie épique est le privilége de la famille ariane; encore n'a-t-elle tout son feu, tout son éclat, que chez les nations de cette branche qui ont été atteintes par le mélange mélanien.

A côté de cette littérature si libérale pour la

sensation, et si stérile pour la réflexion, se placent la peinture et la sculpture. Ce serait une faute que d'en parler en les séparant ; car si la sculpture était assez perfectionnée pour qu'on pût l'étudier et l'admirer à part, il n'en était pas de même de sa sœur, simple annexe de la figuration en relief, et qui, dénuée du clair-obscur comme de la perspective, et ne procédant que par teintes plates, se rencontre quelquefois isolée dans les hypogées, mais ne sert alors qu'à l'ornementation, ou bien laisse regretter l'absence de la sculpture qu'elle devrait recouvrir. Une peinture plate ne peut valoir que par une abréviation.

D'ailleurs, comme il est fort douteux que la sculpture se soit jamais passée du complément des couleurs, et que les artistes assyriens ou égyptiens aient consenti à présenter aux regards exigeants de leurs spectateurs matérialistes des œuvres habillées uniquement des teintes de la pierre, du marbre, du porphyre ou du basalte ; séparer les deux arts ou élever la peinture à un rang d'égalité avec la sculpture, c'est se méprendre sur l'esprit de ces antiquités. Il faut, à Ninive et à Thèbes, ne se figurer les statues, les hauts, les bas et les demi-reliefs, que dorés et peints des plus riches couleurs.

Avec quelle exubérance la sensualité assyrienne et égyptienne s'empressait de se ruer vers toutes

les manifestations séduisantes de la matière! A ces imaginations surexcitées et voulant toujours l'être davantage, l'art devait arriver, non par la réflexion, mais par les yeux, et lorsqu'il avait touché juste, il en était récompensé par de prodigieux enthousiasmes et une domination presque incroyable. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui l'Orient remarquent, avec surprise, l'impression profonde, et quelque peu folle, produite sur les populations par les représentations figurées, et il n'est pas un penseur qui ne reconnaisse, avec la Bible et le Coran, l'utilité spiritualiste de la prohibition jetée sur l'imitation des formes humaines chez des peuples si singulièrement enclins à outre-passer les bornes d'une légitime admiration, et à faire des arts du dessin la plus puissante des machines démoralisatrices.

De telles dispositions excessives sont, tout à la fois, favorables et contraires aux arts. Elles sont favorables, parce que, sans la sympathie et l'excitation des masses, il n'y a pas de création possible. Elles nuisent, elles empoisonnent, elles tuent l'inspiration, parce que, l'égarant dans une ivresse trop violente, elles l'écartent de la recherche de la beauté, abstraction qui doit se poursuivre en dehors et au-dessus du gigantesque des formes et de la magie des couleurs.

L'histoire de l'art a beaucoup à apprendre

encore, et on pourrait dire qu'à chacune de ses conquêtes elle aperçoit de nouvelles lacunes. Toutefois, depuis Winckelmann, elle a fait des découvertes qui ont changé ses doctrines à plusieurs reprises. Elle a renoncé à attribuer à l'Égypte les origines de la perfection grecque. Mieux renseignée, elle les cherche désormais dans la libre allure des productions assyriennes. La comparaison des statues éginétiques avec les bas-reliefs de Khorsabad ne peut manquer de faire naître entre ces deux manifestations de l'art l'idée d'une très-étroite parenté.

Rien de plus glorieux pour la civilisation de Ninive que de s'être avancée si loin sur la route qui devait aboutir à Phidias. Cependant, ce n'était pas à ce résultat que tendait l'art assyrien. Ce qu'il voulait, c'était la splendeur, le grandiose, le gigantesque, le sublime, et non pas le beau. Je m'arrête devant ces sculptures de Khorsabad, et qu'y vois-je? Bien certainement la production d'un ciseau habile et libre. La part faite à la convention est relativement petite, si l'on compare ces grandes œuvres à ce qui se voit dans le temple-palais de Karnak et sur les murailles du Memnonium. Toutefois, les attitudes sont forcées, les muscles saillants, leur exagération systématique. L'idée de la force oppressive ressort de tous ces membres fabuleusement vigoureux, orgueilleusement tendus.

Dans le buste, dans les jambes, dans les bras, le désir qui animait l'artiste, de peindre le mouvement et la vie, est poussé au delà de toutes mesures. Mais la tête? la tête, que dit-elle? que dit le visage, ce champ de la beauté, de la conception idéale, de l'élévation de la pensée, de la divinisation de l'esprit? La tête, le visage, sont nuls, sont glacés. Aucune expression ne se peint sur ces traits impassibles. Comme les combattants du temple de Minerve, ils ne disent rien; les corps luttent, mais les visages ne souffrent ni ne triomphent. C'est que là il n'était pas question de l'âme, il ne s'agissait que du corps. C'était le fait et non la pensée qu'on recherchait; et la preuve que ce fut bien l'unique cause de l'éternel temps d'arrêt où mourut l'art assyrien, c'est que, pour tout ce qui n'est pas intellectuel, pour tout ce qui s'adresse uniquement à la sensation, la perfection a été atteinte. Lorsque l'on examine les détails d'ornementation de Khorsabad, ces grecques élégantes, ces brique sémaillées de fleurs et d'arabesques délicieuses, on convient bien vite avec soi-même que le génie hellénique n'a eu là qu'à copier, et n'a rien trouvé à ajouter à la perfection de ce goût, non plus qu'à la fraîcheur gracieuse et correcte de ces inventions.

Comme l'idéalisation morale est nulle dans l'art assyrien, celui-ci ne pouvait, malgré ses grandes

qualités, éviter mille énormités monstrueuses qui l'accompagnèrent sans cesse et qui furent son tombeau. C'est ainsi que les Kabires et les Telchines sémites fabriquèrent, pour l'édification de la Grèce, leur demi-compatriote, ces idoles mécaniques, remuant les bras et les jambes, imitées depuis par Dédale, et bientôt méprisées par le sens droit d'une nation trop mâle pour se plaire à de telles futilités. Quant aux populations féminines de Cham et de Sem, je suis bien persuadé qu'elles ne s'en lassèrent jamais; l'absurde ne pouvait exister pour elles dans des tendances à imiter, d'aussi près que possible, ce que la nature présente de matériellement vrai.

Qu'on pense au Baal de Malte avec sa perruque et sa barbe blondes, rougeâtres ou dorées; que l'on se rappelle ces pierres informes, habillées de vêtements splendides et saluées du nom de divinités dans les temples de Syrie, et que de là on passe à la laideur systématique et repoussante des poupées hiératiques de l'Armeria de Turin, il n'y a rien, dans toutes ces aberrations, que de très-conforme aux penchants de la race chamite et de son alliée. Elles voulaient, l'une et l'autre, du frappant, du terrible, et à défaut de gigantesque, elles se jetaient dans l'effroyable et frottaient leurs sensations même au dégoûtant. C'était une annexe naturelle du culte rendu aux animaux.

Ces considérations s'appliquent également à l'Égypte, avec cette seule différence que, dans cette société plus méthodique, le vilain et le difforme ne se développèrent pas avec la même abondance de liberté sauvage où s'abandonnaient Ninive et Carthage. Ces tendances revêtirent les formes immobiles de la nationalité qui les introduisait, du reste, bien volontiers, dans son panthéon.

Ainsi, les civilisations de l'Euphrate et du Nil sont également caractérisées par la prédominance victorieuse de l'imagination sur la raison, et de la sensualité sur le spiritualisme. La poésie lyrique et le style des arts du dessin furent les expressions intellectuelles de cette situation. Si l'on remarque, en outre, que jamais la puissance des arts ne fut plus grande, puisqu'elle atteignit et dépassa les bornes que partout ailleurs le sens commun réussit à lui imposer et que, dans ces dangereuses divagations, elle envahit de beaucoup sur le domaine théologique, moral, politique et social, on se demandera quelle fut la cause, l'origine première de cette loi exorbitante des sociétés primitives?

Le problème est, je crois, résolu déjà pour le lecteur. Il est bon, cependant, de regarder si, dans d'autres lieux et dans d'autres temps, rien de semblable ne s'est représenté. L'Inde mise à part, et encore l'Inde d'une époque postérieure

à sa véritable civilisation ariane, non, rien de semblable n'a jamais existé. Jamais l'imagination humaine ne s'est ainsi trouvée libre de tout frein et n'a éprouvé, avec tant de soif et tant de faim de la matière, de si indomptables penchants à la dépravation ; le fait est donc, sans contestation, particulier à l'Assyrie et à l'Égypte. Ceci fixé, considérons encore, avant de conclure, une autre face de la question.

Si l'on admet, avec les Grecs et les juges les plus compétents en cette matière, que l'exaltation et l'enthousiasme sont la vie du génie des arts, que ce génie même, lorsqu'il est complet, confine à la folie, ce ne sera dans aucun sentiment organisateur et sage de notre nature que nous irons en chercher la cause créatrice, mais bien au fond des soulèvements des sens, dans ces ambitieuses poussées qui les portent à marier l'esprit et les apparences, afin d'en tirer quelque chose qui plaise mieux que la réalité. Or, nous avons vu que, pour les deux civilisations primitives, ce qui organisa, disciplina, inventa des lois, gouverna à l'aide de ces lois, en un mot, fit œuvre de raison, ce fut l'élément blanc, chamite, arian et sémite. Dès lors se présente cette conclusion toute rigoureuse, que la source d'où les arts ont jailli, est étrangère aux instincts civilisateurs. Elle est cachée dans le sang des noirs. Cette universelle puissance de l'imagi-

nation, que nous voyons envelopper et pénétrer les civilisations primordiales, n'a pas d'autre cause que l'influence toujours croissante du principe mélanien.

Si cette assertion est fondée, voici ce qui doit arriver : la puissance des arts sur les masses se trouvera toujours être en raison directe de la quantité de sang noir que celles-ci pourront contenir. L'exubérance de l'imagination sera d'autant plus forte que l'élément mélanien occupera plus de place dans la composition ethnique des peuples. Le principe se confirme par l'expérience : maintenons en tête du catalogue les Assyriens et les Égyptiens.

Nous mettrons à leurs côtés la civilisation hindoue, postérieure à Sakya-Mouni ;

Puis viendront les Grecs;

A un degré inférieur, les Italiens du moyen âge;

Plus bas, les Espagnols;

Plus bas encore, les Français des temps modernes;

Et enfin, après ceux-ci, tirant une ligne, nous n'admettrons plus rien que des inspirations indirectes et des produits d'une imitation savante, non avenues pour les masses populaires.

C'est, dira-t-on, une bien belle couronne que je pose sur la tête difforme du nègre, et un bien grand honneur à lui faire que de grouper autour de lui le chœur harmonieux des Muses.

L'honneur n'est pas si grand. Je n'ai pas dit que toutes les Piérides fussent là réunies, il y manque les plus nobles, celles qui s'appuient sur la réflexion, celles qui veulent la beauté préférablement à la passion. En outre, que faut-il pour construire une lyre? un fragment d'écaille et des morceaux de bois; et je ne sache pas que personne ait rapporté à la traînante tortue, au cyprès, voire aux entrailles du porc ou au laiton de la mine, le mérite des chants du musicien : et cependant, sans tous ces ingrédients nécessaires, quelle musique harmonieuse, quels chants inspirés?

Certainement l'élément noir est indispensable pour développer le génie artistique dans une race, parce que nous avons vu quelle profusion de feu, de flammes, d'étincelles, d'entraînement, d'irréflexion réside dans son essence, et combien l'imagination, ce reflet de la sensualité, et toutes les appétitions vers la matière le rendent propre à subir les impressions que produisent les arts, dans un degré d'intensité tout à fait inconnu aux autres familles humaines. C'est mon point de départ, et s'il n'y avait rien à ajouter, certainement le nègre apparaîtrait comme le poëte lyrique, le musicien, le sculpteur par excellence. Mais tout n'est pas dit, et ce qui reste modifie considérablement la face de la question. Oui, encore, le nègre est la créature humaine la plus énergiquement saisie par l'émotion ar-

tistique, mais à cette condition indispensable que son intelligence en aura pénétré le sens et compris la portée. Que si vous lui montrez la Junon de Polyclète, il est douteux qu'il l'admire. Il ne sait ce que c'est que Junon, et cette représentation de marbre destinée à rendre certaines idées transcendantales du beau qui lui sont bien plus inconnues encore, le laissera aussi froid que l'exposition d'un problème d'algèbre. De même, qu'on lui traduise des vers de l'Odyssée, et notamment la rencontre d'Ulysse avec Nausicaa, le sublime de l'inspiration réfléchie : il dormira. Il faut chez tous les êtres, pour que la sympathie éclate, qu'au préalable l'intelligence ait compris, et là est le difficile avec le nègre, dont l'esprit est obtus, incapable de s'élever au-dessus du plus humble niveau, du moment qu'il faut réfléchir, apprendre, comparer, tirer des conséquences. La sensivité artistique de cet être, en elle-même puissante au delà de toute expression, restera donc nécessairement bornée aux plus misérables emplois. Elle s'enflammera et elle se passionnera, mais pour quoi ? Pour des images ridicules grossièrement coloriées. Elle frémira d'adoration devant un tronc de bois hideux, plus émue d'ailleurs, plus possédée mille fois, par ce spectacle dégradant, que l'âme choisie de Périclès ne le fut jamais aux pieds du Jupiter Olympien. C'est que le nègre

peut relever sa pensée jusqu'à l'image ridicule, jusqu'au morceau de bois hideux, et qu'en face du vrai beau, cette pensée est sourde, muette et aveugle de naissance. Il n'y a donc pas là d'entraînement possible pour elle. Aussi, parmi tous les arts que la créature mélanienne préfère, la musique tient la première place, en tant qu'elle caresse son oreille par une succession de sons, et qu'elle ne demande rien à la partie pensante de son cerveau. Le nègre l'aime beaucoup, il en jouit avec excès ; pourtant, combien il reste étranger à ces conventions délicates par lesquelles l'imagination européenne a appris à ennoblir les sensations !

Dans l'air charmant de Paolino du *Mariage secret :*

« Pria che spunti in ciel' l'aurora, etc.... »

la sensualité du blanc éclairé, dirigée par la science et la réflexion, va, dès les premières mesures, se faire, comme on dit, un tableau. La magie des sons évoque autour de lui un horizon fantastique où les premières lueurs de l'aube jonchent un ciel déjà bleu ! L'heureux auditeur sent la fraîche chaleur d'une matinée printanière se répandre et le pénétrer dans cette atmosphère idéale où le ravissement le transporte. Les fleurs s'ouvrent, secouent la rosée, répan-

dent discrètement leurs parfums au-dessus du gazon humide parsemé déjà de leurs pétales. La porte du jardin s'ouvre, et sous les clématites et les pampres dont elle est à demi cachée, paraissent, appuyés l'un sur l'autre, les deux amants qui vont s'enfuir. Rêve délicieux! les sens y soulèvent doucement l'esprit et le bercent dans les sphères idéales où le goût et la mémoire lui offrent la part la plus exquise de son délicat plaisir.

Le nègre ne voit rien de tout cela. Il n'en saisit pas la moindre part; et cependant, qu'on réussisse à éveiller ses instincts : l'enthousiasme, l'émotion, seront bien autrement intenses que notre ravissement contenu et notre satisfaction d'honnêtes gens.

Il me semble voir un Bambara assistant à l'exécution d'un des airs qui lui plaisent. Son visage s'enflamme, ses yeux brillent. Il rit, et sa large bouche montre, étincelantes au milieu de sa face ténébreuse, ses dents blanches et aiguës. La jouissance vient, l'Africain se cramponne à son siége : on dirait qu'en s'y pelotonnant, en ramenant ses membres les uns sous les autres, il cherche, par la diminution d'étendue de sa surface, à concentrer davantage dans sa poitrine et dans sa tête les crispations tumultueuses du bien-être furieux qu'il éprouve. Des sons inarticulés font effort pour sortir de sa gorge, que

comprime la passion ; de grosses larmes roulent sur ses joues proéminentes ; encore un moment, il va crier : la musique cesse, il est accablé de fatigue (1).

Dans nos habitudes raffinées, nous nous sommes fait de l'art quelque chose de si intimement lié avec ce que les méditations de l'esprit et les suggestions de la science ont de plus sublime, que ce n'est que par abstraction, et avec un certain effort, que nous pouvons en étendre la notion jusqu'à la danse. Pour le nègre, au contraire, la danse est, avec la musique, l'objet de la plus irrésistible passion. C'est parce que la sensualité est pour presque tout, sinon tout, dans la danse. Aussi tenait-elle une bien grande place dans l'existence publique et privée des Assyriens et des Égyptiens; et là où le monde antique de Rome la rencontrait encore plus curieuse et plus enivrante que partout ailleurs, c'est encore là que nous, modernes, nous allons la chercher, chez les populations sémitiques de l'Espagne, et principalement à Cadix.

Ainsi le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art

(1) Le mot *Ku-teta* signifie en cafre *parler*, et en suahili, *se battre*, parce que l'expression violente et criarde des Africains ressemble à une querelle. (Krapf, *Von der afrikanischen Ostkuste*, dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, t. III, p. 317.)

possible; et, d'autre part, l'absence des aptitudes intellectuelles le rend complétement impropre à la culture de l'art, même à l'appréciation de ce que cette noble application de l'intelligence des humains peut produire d'élevé. Pour mettre ses facultés en valeur, il faut qu'il s'allie à une race différemment douée. Dans cet hymen, l'espèce mélanienne apparaît comme personnalité féminine, et bien que ses branches diverses présentent, sur ce point, du plus ou du moins, toujours, dans cette alliance avec l'élément blanc, le principe mâle est représenté par ce dernier. Le produit qui en résulte ne réunit pas les qualités entières des deux races. Il a de plus cette dualité même qui explique la fécondation ultérieure. Moins véhément dans la sensualité que les individualités absolues du principe féminin, moins complet dans la puissance intellectuelle que celles du principe mâle, il jouit d'une combinaison des deux forces qui lui permet la création artistique, interdite à l'une et à l'autre des souches associées. Il va sans dire que cet être que j'invente est presque abstrait, tout idéal. On ne voit que rarement, et par l'effet de circonstances très-multiples, des entités dans lesquelles ces principes générateurs se reproduisent et s'affrontent à forces convenablement pondérées. En tout cas, et si on peut croire à de telles combinaisons chez des hommes isolés, il n'y faut pas

penser une minute pour les nations, et il n'est question ici que de ces dernières. Les éléments ethniques sont en constante oscillation dans les masses. Il est tellement difficile de saisir les moments où ils se trouvent à peu près en équilibre; ces moments sont si rapides, si impossibles à prévoir, qu'il vaut mieux n'en pas parler et ne raisonner que sur ceux où tel élément, l'emportant manifestement sur l'autre, préside un peu plus longuement aux destinées nationales.

Les deux civilisations primordiales fortement imbues de germes mélaniens, en même temps que dirigées et inspirées par la puissance propre à la race blanche, ont dû à la prédominance de plus en plus déclarée de l'élément noir l'exaltation qui les caractérisa : la sensualité fut donc leur cachet principal et commun.

L'Égypte, peu ou point régénérée, se montra moins longtemps agissante que les nations chamites noires, si heureusement renouvelées par le sang sémitique. Le pays avait pourtant dans son mobile arian quelque chose d'évidemment supérieur : mais la marée montante du sang mélanien, sans détruire absolument les prérogatives de ce sang, les domina, et, donnant à la nation cette immobilité qu'on lui reproche, ne lui permit de sortir de l'immense que pour tomber dans le grotesque.

La société assyrienne reçut, de la série d'inva-

sions blanches qui la renouvelèrent, plus d'indépendance dans ses inspirations artistiques. Elle y gagna aussi, il faut l'avouer, une splendeur plus éclatante; car si rien, dans le genre sublime, ne dépasse la majesté des pyramides et de certains temples-palais de la haute Égypte, ces merveilleux monuments n'offrent pas de représentations humaines qui, pour la fermeté de l'exécution, la science des formes, puissent être comparées aux superbes bas-reliefs de Khorsabad. Quant à la partie d'ornementation des édifices ninivites, comme les mosaïques, les briques émaillées, j'en ai déjà dit tout ce que le jugement le moins favorable serait contraint de reconnaître : c'est que les Grecs eux-mêmes n'ont su que copier ces inventions, et n'en ont dépassé jamais le goût sûr et exquis.

Malheureusement le principe mélanien était trop fort et devait l'emporter. Les belles sculptures assyriennes, qu'il faut rejeter dans une antiquité antérieure au septième siècle avant J. C., ne marquèrent qu'une période assez courte. Après la date que j'indique, la décadence fut profonde, et le culte de la laideur, si cher à l'incapacité des noirs, ce culte toujours triomphant, toujours pratiqué, même à côté des chefs-d'œuvre les plus frappants, finit par l'emporter tout à fait.

D'où il résulte que, pour assurer aux arts une

véritable victoire, il fallait obtenir un mélange du sang des noirs avec celui des blancs, dans lequel le dernier entrât pour une proportion plus forte que les meilleurs temps de Memphis et de Ninive n'avaient pu l'obtenir, et formât ainsi une race douée d'infiniment d'imagination et de sensibilité unies à beaucoup d'intelligence. Ce mélange fut combiné plus tard lorsque les Grecs méridionaux apparurent dans l'histoire du monde.

LIVRE TROISIÈME.

CIVILISATION RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE VERS LE SUD ET LE SUD-EST.

CHAPITRE I^er^.

Les Arians ; les brahmanes et leur système social.

Je suis parvenu à l'époque où Babylone fut prise d'assaut par les Mèdes. L'empire assyrien va changer tout à la fois de forme et de valeur. Les fils de Cham et de Sem cesseront à jamais d'être au premier rang des nations. Au lieu de diriger et de conduire les États, ils en formeront désormais le fond corrupteur. Un peuple arian paraît sur la scène, et se laissant mieux apercevoir et juger que le rameau de même race enveloppé dans les alliages égyptiens, il nous invite à considérer de près, et avec l'attention qu'elle mérite, cette illustre famille humaine, la plus noble, sans contredit, de l'extraction blanche.

Ce serait s'exposer à mettre cette vérité dans un jour incomplet, que de présenter les Mèdes,

sans avoir préalablement étudié et connu tout le groupe dont ils ne sont qu'une faible fraction. Je ne puis donc commencer par eux. Je m'attacherai d'abord aux branches les plus puissantes de leur parenté. A cet effet, je vais m'enfoncer dans les régions situées à l'orient de l'Indus, où se sont développés d'abord les plus considérables essaims des peuples arians.

Mais ces premiers pas détournés de la partie de l'histoire que j'ai d'abord examinée m'entraîneront au delà des régions hindoues ; car la civilisation brahmanique, à peu près étrangère à l'occident du monde, a puissamment vivifié la région orientale, et rencontrant là des races que l'Assyrie et l'Égypte n'ont qu'entrevues, elle s'est trouvée en contact intime avec les hordes jaunes. L'étude de ces rapports et de leurs résultats est de première importance. Nous verrons, avec ce secours, si la supériorité de la race blanche pourra s'établir vis-à-vis des Mongols comme vis-à-vis des noirs, dans quelle mesure l'histoire la démontre, et par suite l'état respectif des deux races inférieures et de leurs dérivées.

Il est difficile de trouver des synchronismes entre les émigrations primordiales des Chamites et celles des Arians ; il ne l'est pas moins de se soustraire au besoin d'en chercher. La descente des Hindous dans le Pendjab est un fait si reculé au delà de toutes les limites de l'histoire posi-

tive, la philologie lui assigne une date si ancienne, que cet événement paraît toucher aux époques antérieures à l'an 4000 avant J. C. Chamites et Arians auraient ainsi quitté, à peu près à la même heure et sous le coup des mêmes nécessités, les demeures primordiales de la famille blanche, pour descendre dans le sud, les uns vers l'ouest, les autres vers l'orient.

Les Arians, plus heureux que les Chamites, ont gardé, pendant une longue série de siècles, avec leur langue nationale, annexe sacrée de l'idiome blanc primitif, un type physique qui ne les exposa pas, tant il resta particulier, à être confondus parmi les populations noires. Pour expliquer ce double phénomène, il faut admettre que, devant leurs pas, les races aborigènes se retiraient, dispersées, repoussées ou détruites par des incursions d'avant-garde, ou bien qu'elles étaient très-clair-semées dans les vallées hautes du Kachemyr, premier pays hindou envahi par les conquérants. Du reste, il n'y a pas à douter que la population première de ces contrées n'appartînt au type noir (1). Les tribus mélaniennes que l'on rencontre encore aujourd'hui dans le Kamaoun, en portent témoignage. Elles sont

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 853; voir la note 3, p. 368 du 1er volume. L'Himalaya contient de nombreux débris de populations noires ou mulâtres qui sont certainement aborigènes.

formées des descendants des fugitifs qui, n'ayant pas suivi leurs congénères lors du grand reflux vers les monts Vyndhia et le Dekkhan (1), se sont jetés au milieu des gorges alpestres, asile sûr, puisqu'ils y conservent leur individualité depuis des séries d'années incalculables.

Avant de mettre le pied plus avant sur le sol de l'Inde, saisissons tout l'ensemble de la famille ariane primitive, à ce moment où son mouvement de marche vers le sud est déjà prononcé, mais où, toutefois, si elle a commencé à envahir la vallée de Kachemyr par ses têtes de colonnes, le gros de ses nations n'a pas encore dépassé la Sogdiane.

Déjà les Arians sont détachés des nations celtiques, acheminées vers le nord-ouest et contournant la mer Caspienne par le haut ; tandis que les Slaves, très-peu différents de ce dernier et vaste amas de peuples, suivent vers l'Europe une route plus septentrionale encore.

Les Arians donc, longtemps avant d'arriver dans l'Inde, n'avaient plus rien de commun avec les nations qui allaient devenir européennes. Ils formaient une immense multitude tout à fait

(1) D'après Ritter, les peuples sanscrits ont repoussé jusqu'à Lanka (Ceylan) les nègres et les métis jaunes et noirs (Malais), qui s'étendaient primitivement dans le nord. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 435.)

distincte du reste de l'espèce blanche, et qui a besoin d'être désignée, ainsi que je le fais, par un nom spécial. Par malheur, des savants de premier ordre n'ont pas apprécié cette nécessité. Absorbés par la philologie, ils ont donné un peu légèrement, à l'ensemble des langues de la race, le nom fort inexact d'indo-germanique, sans s'arrêter à cette considération, pourtant très-sérieuse, que, de tous les peuples qui possèdent ces idiomes, un seul est allé dans l'Inde, tandis que les autres n'en ont jamais approché. Le besoin, d'ailleurs impérieux, des classifications a été de tout temps la source principale des erreurs scientifiques. Les langues de la race blanche ne sont pas plus hindoues que celtiques (1), et je les vois beaucoup moins germaniques que grecques. Le plus tôt on renoncera à ces dénominations géographiques sera le mieux.

Le nom d'Arian possède cet avantage précieux d'avoir été choisi par les tribus mêmes auxquelles il s'applique, et de les suivre partout indépendamment des lieux qu'elles habitent ou ont pu habiter. Ce nom est le plus beau qu'une race

(1) Si l'on voulait absolument appliquer aux groupes de langues des noms de nations, il serait plus raisonnable pourtant de qualifier le rameau arian d'*hindou-celtique*. On aurait du moins ainsi la désignation des deux extrêmes géographiques, et on indiquerait les deux faces les plus différentes du système; mais, pour mille causes, cette dénomination serait encore détestable.

puisse adopter : il signifie *honorable* (1) ; ainsi, les nations arianes étaient des nations d'*hommes honorables*, d'hommes dignes d'estime et de respect, et probablement, par extension, d'hommes qui, lorsqu'on ne leur rendait pas ce qui leur était dû, savaient le prendre. Si cette interprétation n'est pas strictement dans le mot, on verra qu'elle se trouve dans les faits.

Les peuples blancs qui s'appliquèrent cette dénomination en comprenaient la portée hautaine et pompeuse. Ils s'y attachèrent avec force, et ne la laissèrent que tardivement disparaître sous les qualifications particulières que chacun d'eux se donna par la suite. Les Hindous appelèrent le pays sacré, l'Inde légale, *Arya-varta*, la terre des hommes honorables (2). Plus tard, quand ils furent divisés en castes, le nom d'*Arya* resta au gros de la nation, aux Vaycias, la der-

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 6 ; Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 461, *note*.

(2) Le *Manava-Dharma-Sastra*, traduction de Haughton, partage le territoire national, en dehors duquel un Çoudra, pressé par la faim, a seul le droit d'habiter, en plusieurs catégories. Voici sa classification, t. II, chap. II, § 17 : « Between the two divine rivers « Saraswati and Drishadwati, lies the tract of land, which the sages « have named Brahmaverta, because it was frequented by Gods. » (C'est le territoire primitivement habité par les Arians purs de tout mélange noir ou jaune.) Viennent maintenant les §§ 21 et 22, qui s'expriment ainsi : « That country which lies between « Himawat and Vindhya, to the east of Vinasana and to the west « of Prayaga, is celebrated by the title of Medhyadesa, or the cen-

nière catégorie des vrais Hindous, deux fois nés, lecteurs des Védas.

Le nom primitif, réclamé par les Arians-Iraniens, auxquels appartenaient les Mèdes, fut Ἄριοί. Une autre branche de cette famille, les Perses, avaient également commencé par s'appeler Ἀρταιοί, et quand ils y renoncèrent pour l'ensemble de la nation, ils conservèrent la racine de ce mot dans la plupart de leurs noms d'hommes, tels qu'Artaxerxès, Ario-barzane, Arta-baze, et les prêtèrent ainsi faits aux Scythes-Mongols convertis à leur langage, et qui trouvèrent plus tard à en renouveler l'usage dans l'emploi qu'en faisaient de leur côté les Arians-Sarmates (1).

Dans leurs idées cosmogoniques, les Iraniens regardaient, comme le pays le premier créé, une région qu'ils appelaient *Aïryanem-Vaëgo*, et ils la plaçaient bien loin dans le nord-est, vers les sources de l'Oxus et du Yaxartes (2). Ils se rappelaient que là, l'été ne durait que deux mois

« tral region. » § 22 : « As far as the eastern, and as far as the « western Oceans between the two mountains just mentioned, lies « the tract which the wise have named Aryaverta, or inhabited by « respectable men. »

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 6.

(2) *Ibid.*, 526. On trouve, aux époques historiques, un grand nombre de noms de peuples arians dans ce pays, que les Orientaux appellent le Touran, et que, jusqu'ici, on a faussement considéré comme habité par des hordes jaunes exclusivement. Ainsi, on y voit, avec Pline, les *Ariacæ*, les *Antariani*, les *Aramæi*, qui rap-

de l'année, et que, pendant dix autres mois, l'hiver y sévissait avec une rigueur extrême. Ainsi, pour eux, le pays des hommes honorables était resté l'ancienne patrie; tandis que les Hindous des temps postérieurs, attachés au nom et oubliant la chose, transportèrent la désignation et en firent don à leur patrie nouvelle.

Cette racine *ar* suivit partout les rameaux divers de la race et les préoccupa constamment. Les Grecs la montrent, bien conservée et en bon lieu, dans le mot Ἄρης, qui personnifie l'être honorable par excellence, le dieu des batailles, le héros parfait; dans cet autre mot, ἀρετή, qui indique d'abord la réunion des qualités nécessaires à un homme véritable, la bravoure, la fermeté, la sagesse, et qui, plus tard, voulut dire la vertu. On le trouve encore dans cette expression d'ἀράομαι, qui se rapporte à l'action d'honorer les puissances surhumaines; enfin, il ne serait pas trop hardi, peut-être, ni contraire à toute bonne étymologie de voir l'appellation générique de la famille ariane attachée à une de ses plus glorieuses descendances, en rapprochant les mots *arya, ayrianem,* de Ἀρχαιοί et

pellent si fort le mot zend *aïryaman*. (Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. CV-CVI, *notes et éclaircissements.*)

Burnouf remarque aussi que des dénominations de lieux évidemment arianes sont celles où l'on trouve les mots : *Açp,* cheval, *arvat* ou *aurvat,* eau, *pati,* maître. Ptolémée en cite dans la Scythie et même dans la Sérique, *Açpabota*, *Açpacara*, *Açparatah.*

d'Ἀργεῖοι. Les Grecs, en se séparant à une époque antique du faisceau commun, n'auraient point abjuré son nom ni dans leurs habitudes de pensée, le fait est incontestable, ni même dans leur dénomination nationale.

On pourrait pousser beaucoup plus loin cette recherche, et l'on trouverait cette racine *ar, ir* ou *er,* conservée jusque dans le mot allemand moderne *Ehre*, qui semble prouver qu'un sentiment d'orgueil fondé sur le mérite moral a toujours occupé une grande place dans les pensées de la plus belle des races humaines (1).

D'après des témoignages aussi nombreux, on trouvera peut-être à propos de rendre un jour, au réseau de peuples dont il s'agit, le nom général et très-mérité qu'il s'était appliqué à lui-même et de renoncer à ces appellations de Japhétides, de Caucasiens et d'Indo-Germains, dont on ne saurait trop signaler les inconvénients. En attendant cette restitution bien désirable pour la clarté des généalogies humaines, je me permettrai de la devancer, et je formerai une classe particulière de tous les peuples blancs qui, ayant inscrit cette qualification, soit sur des monuments de pierre, soit dans leurs lois, soit dans leurs livres, ne permettent pas qu'on la leur en-

(1) La même racine se trouve dans le pa-zend *hir* ou *ir*, qui signifie maître dans le latin *herus* et dans l'allemand *Herr*. (Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. 1, p. 460.)

lève. Partant de ce principe, je crois pouvoir dénommer cette race spéciale d'après les parties qui la constituent au moment où, déjà séparée du reste de l'espèce, elle s'avance vers le sud.

On y compte les multitudes qui vont envahir l'Inde et celles qui, s'engageant sur la route où ont marché les Sémites, gagneront les rivages inférieurs de la mer Caspienne, et de là, passant dans l'Asie Mineure et dans la Grèce, en différentes émissions, s'y nommeront les Hellènes. On y reconnaît encore ces colonnes nombreuses dont quelques-unes, descendant au sud-ouest, pénétreront jusqu'au golfe Persique, tandis que les autres, demeurant pendant des siècles aux environs de l'Imaüs, réservent les Sarmates au monde européen. Hindous, Grecs, Iraniens, Sarmates ne forment ainsi qu'une seule race distincte des autres branches de l'espèce et supérieure à toutes (1).

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 516. — J'ajouterai à l'avis de M. Lassen celui d'un grand partisan de l'unité physique et morale de l'espèce humaine. Voici l'aveu qui échappe à M. Prichard : « Diese Eindringlinge (die Indo-Europæer) scheinen ihnen (den « Allophylen) überall an geistigen Gaben überlegen gewesen zu seyn. « Einige indo-europæische Nationen haben wirklich viele charakte-« ristische Kennzeichen von Barbarei und Wildheit zurückbehalten « oder bekommen; aber mit diesen verbanden sie alle, unzweifel-« hafte Zeichen von frühzeitiger intellectueller Entwickelung, be-« sonders eine hœhere Kultur der Sprache. » (Prichard, *Naturgeschichte des menschlichen Geschlechts*, t. III, 1re partie, p. 11.)

Pour la conformation physique, il n'y a pas de doute : c'était la plus belle dont on ait jamais entendu parler (1). La noblesse de ses traits, la vigueur et la majesté de sa stature élancée, sa force musculaire, nous sont attestées par des témoignages qui, pour être postérieurs à l'époque où elle était réunie, n'en ont pas moins un poids irrésistible (2). Ils établissent tous, sur les points différents où on les recueille, une grande identité de traits généraux, et ne laissent apercevoir les déviations locales que comme des conséquences d'alliages postérieurs (3). Dans l'Inde, les croisements eurent lieu avec des races noires; dans l'Iran, avec des Chamites, des Sémites et des Noirs; en Grèce, avec des peuples blancs qu'il ne s'agit pas de déterminer ici et des Sémites. Mais le fond du type demeura partout le même, et il est peu contestable que la souche qui, même dégénérée de sa beauté primordiale, fournissait des types comme ceux des Kachemyriens actuels et comme la plupart des Brahmanes du Nord, comme ceux dont la représentation a été figurée sous les premiers successeurs de Cyrus, dans

(1) Lassen, p. 404.

(2) Lassen, p. 404 et 854.

(3) C'est ainsi que M. Lassen remarque fort bien que le climat ne saurait être rendu responsable du degré de coloration des populations hindoues, attendu que les Malabares sont plus bruns que les Kandys de Ceylan, et les gens du Guzarate que ceux du Karnatik. (T. I, p. 407.)

les constructions de Nakschi-Roustam et de Persépolis ; enfin, que les hommes dont l'aspect physique a inspiré les sculpteurs de l'Apollon Pythien, du Jupiter d'Athènes, de la Vénus de Milo, formaient la plus belle espèce d'hommes dont la vue ait pu réjouir les astres et la terre.

La carnation des Arians était blanche et rosée : tels apparurent les plus anciens Grecs et les Perses ; tels se montrèrent aussi les Hindous primitifs. Parmi les couleurs des cheveux et de la barbe, le blond dominait, et l'on ne peut oublier la prédilection que lui portaient les Hellènes : ils ne se figuraient pas autrement leurs plus nobles divinités. Tous les critiques ont vu, dans ce caprice d'une époque où les cheveux blonds étaient devenus bien rares à Athènes et sur les quais de l'Eurotas, un ressouvenir des âges primitifs de la race hellénique. Aujourd'hui encore, cette nuance n'est pas absolument perdue dans l'Inde, et notamment au nord, c'est-à-dire dans la partie où la race ariane a le mieux conservé et renouvelé sa pureté. Dans le Kattiwar, on trouve fréquemment des cheveux rougeâtres et des yeux bleus.

L'idée de la beauté est restée pour les Hindous attachée à celle de la blancheur, et rien ne le prouve mieux que les descriptions d'enfants prédestinés si fréquentes dans les légendes boud-

dhiques (1). Ces pieux récits montrent la divine créature, aux premiers jours de son berceau, avec le teint blanc, la peau de couleur d'or. Sa tête doit avoir la forme d'un parasol (c'est-à-dire, être ronde et éloignée de la configuration pyramidale générale chez les noirs). Ses bras sont longs, son front large, ses sourcils réunis, son nez proéminent.

Comme cette description, postérieure au VII[e] siècle av. J. C., s'applique à une race dont les meilleures branches étaient assez mélangées, on ne peut se montrer surpris d'y voir des exigences un peu anormales, telle que la couleur d'or souhaitée pour la peau du corps et les sourcils réunis. Quant au teint blanc, aux bras longs, au front large, à la tête ronde, au nez proéminent, ce sont autant de traits qui révèlent la présence de l'espèce blanche et qui, ayant continué à être caractéristiques des hautes castes, autorisent à penser que la race ariane, dans son ensemble, les possédait également.

Cette variété humaine, ainsi entourée d'une suprême beauté de corps, n'était pas moins supérieure d'esprit (2). Elle avait à dépenser une somme inépuisable de vivacité et d'énergie, et la nature du gouvernement qu'elle s'était donné

(1) Burnouf, *Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien*, t. I, p. 237, 314.

(2) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 854.

coïncide parfaitement avec les besoins d'un naturel si actif.

Les Arians, divisés en tribus ou petits peuples concentrés dans de grands villages (1), mettaient, à leur tête, des chefs dont le pouvoir très-limité n'avait rien de commun avec l'omnipotence absolue exercée par les souverains chez les peuples noirs ou chez les nations jaunes (2). Le nom sanscrit le plus ancien pour rendre l'idée d'un roi, d'un directeur de la communauté politique, c'est *viç pati ;* le zend *viç païtis* l'a parfaitement conservé, et le lithuanien *wiespati* indique aujourd'hui encore un seigneur terrien (3). La signification en est tout entière dans le Ποιμὴν λαῶν si fréquent chez Homère et Hésiode, et, comme la monarchie grecque de l'époque héroïque, tout à fait conforme à celle des Iraniens avant Cyrus, ne montre, dans les souverains, qu'une autorité des plus limitées; comme les épopées du Ramayana et du Mahabharata ne connaissent également

(1) Ces villages étaient appelés *pour* chez les Hindous, πόλις chez les Grecs.

(2) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 807.

(3) On suit très-bien, dans les langues arianes, les deux parties de ce mot composé : *viç*, qui signifie *maison*, devient, par extension, une collection de maisons, et se retrouve dans le *vicus* latin et son dérivé *ci-vis*, l'habitant du *vicus*. *Pati*, le chef, en sanscrit, c'est dans l'arménien *bod*, dans le slave *pod*, dans le letton *patin*, dans le polonais *pan*, dans le gothique *faths*. (Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. 461 ; Schaffarik, *Slawische Alterthümer*, t. I, p. 283.)

que la royauté élective, conférée par les habitants des villes, les brahmanes et même les rois alliés, tout nous porte à conclure qu'un pouvoir émanant, d'une façon si complète, de la volonté générale, ne devait être qu'une délégation assez faible, peut-être même précaire, tout à fait dans le goût de l'organisation germanique antérieure à l'espèce de réforme qu'en fit chez nous Khlodowig (1).

(1) Le *Manava-Dharma-Sastra* (traduction de Haughton; Londres, 1825, in-4°, t. II) est beaucoup plus dévoué à l'idée de la monarchie absolue que les grands poëmes; cependant il n'a pas encore, sur ce sujet, les notions des Asiatiques modernes. Après avoir dit magnifiquement (chap. VII, t. 8, 1) : « A King, even « though a child, must not be treated lightly, from an idea that he « is a mere mortal : no; he is a powerful divinity, who appears in « a human shape, » verset qui, par parenthèse, pourrait bien avoir été dicté par un esprit d'opposition à des doctrines différentes et antérieures, le législateur ajoute (p. 37) : « Let the king, having « risen at early dawn, respectfully attend to brahmens, learned in « the three Vedas, and in the sciences of ethicks; and by their « decision let him abide; » et § 54 : « The king must appoint « seven or eight ministers, who must be sworn by touching a « sacred image and the like; men whose ancestors were servants « of kings; who are versed in the holy books; who are personally « braves; who are skilled in the use of weapons et whose lineage « is noble. » § 56 : « Let him perpetually consult with those mi- « nisters on peace and war, on his forces, on his revenues, on the « protection of his people, and on the means of bestowing aptly « the wealth which he has acquired. » § 57 : « Having ascertained « the several opinions of his counsellors, first apart and then col- « lectively, let him do what is most beneficial for him in public « affairs. » § 58 : « To one learned Brahmen, distinguished « among them all, let the king impart his momenteous counsel,

Ces rois des Arians, siégeant dans leurs villages, parmi des troupeaux de bœufs, de vaches et de chevaux, juges nécessaires des contestations violentes qui accidentent, à tout moment, la vie des nations pastorales, étaient entourés d'hommes plus belliqueux encore que bergers.

Lorsque j'ai parlé, lorsque je parle de la nation ariane, de la famille ariane, je n'entends pas dire que les différents peuples qui la formaient vécussent entre eux dans des sentiments d'affectueuse parenté (1). Le contraire est incontestable : leur état le plus ordinaire paraît avoir été l'hostilité flagrante et approuvée, et ces hommes honorables ne voyaient rien de si digne d'admiration qu'un guerrier monté sur un chariot, courant, aidé de son écuyer, épuiser ses flèches contre une tribu voisine (2). Cet écuyer, toujours présent dans les sculptures égyptiennes, assyriennes, perses, dans les poëmes grecs ou sanscrits, dans le Schah-nameh, dans les chants scandinaves et les épopées chevaleresques du moyen âge, fut aussi dans l'Inde une figure militaire d'une grande importance.

« relating to six principal articles. » § 59 : « To him, with full « confidence, let him intrust all transactions; and, with him, « having taken his final resolution, let him begin all his measures. »

(1) Ce serait nier l'affirmation positive des hymnes védiques. (Lassen, *Indisch. Alterthüm.*, t. I, p. 734.)

(2) Dans le Zend-Avesta, l'homme de guerre se nomme *rathâestâo*, celui qui est sur le chariot.

Les Arians guerroyaient donc entre eux (1), et comme ils n'étaient pas nomades (2), comme ils restaient le plus longtemps possible dans la patrie qu'ils avaient adoptée, et que leur vaillante audace en avait partout fini promptement avec la résistance des indigènes, leurs expéditions les plus fréquentes, leurs campagnes les plus longues, leurs désastres les plus complets, comme aussi leurs plus beaux triomphes, n'avaient qu'eux-mêmes pour acteurs. La vertu, c'était donc l'héroïsme du combattant, et, avant toute autre considération, la bonté, c'était la bravoure, notion que l'on retrouve, bien loin de ces temps, dans les poésies italiennes où le *buon Rinaldo* est aussi *il gran virtuoso* de l'Arioste. Les récompenses les plus éclatantes étaient assurées aux plus énergiques champions. On les nommait *çoura*, les célestes (3), parce que, s'ils tombaient dans la bataille, ils allaient habiter le Svarga, palais splendide où les recevait Indra, le roi des dieux, et cet honneur était si grand, si au-dessus de tout ce que pouvait réserver l'autre vie, que, ni par les riches sacrifices, ni

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 617.

(2) Lassen, *ibid.*, p. 816. — Bien que pasteurs par excellence, ils n'étaient pas absolument étrangers non plus aux travaux de l'agriculture, et je serais tenté de croire que, si, dans leur première patrie, ils ne s'y adonnèrent pas davantage, c'est que le sol et le climat ne leur permettaient pas d'en tirer des avantages suffisants.

(3) *Ibid.*, p. 734.

par l'étendue et la profondeur du savoir, ni par aucun moyen humain, il n'était donné à personne d'occuper au ciel la même place que les çouras. La mort reçue en combattant, tout mérite s'éclipsait devant celui-là. Mais la prérogative des guerroyeurs intrépides ne s'arrêtait même pas à ce point suprême. Il pouvait leur arriver, non pas seulement d'aller habiter, hôtes vénérés, la demeure éthérée des dieux : ils étaient en passe de détrôner les dieux mêmes, et, au sein de sa puissance, Indra, menacé sans cesse de se voir arracher le sceptre par un mortel indomptable, tremblait toujours (1).

On trouvera, entre ces idées et celles de la mythologie scandinave, des rapports frappants. Ce ne sont pas des rapports, c'est une identité parfaite qu'il faut constater ici entre les opinions de ces deux tribus de la famille blanche, si éloignées par les siècles et par les lieux. D'ailleurs cette orgueilleuse conception des relations de l'homme avec les êtres surnaturels se rencontre dans les mêmes proportions grandioses chez les Grecs de l'époque héroïque. Prométhée, enlevant le feu divin, se montre plus rusé et plus prévoyant que Jupiter; Hercule arrache par la force Cerbère à l'Érèbe; Thésée fait trembler Pluton sur son trône; Ajax blesse Vénus; et Mercure,

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I.

tout Dieu qu'il est, n'ose se commettre avec l'indomptable courage des compagnons de Ménélas.

Le Schah-nameh montre également ses champions aux prises avec les personnages infernaux qui succombent sous la vigueur de leurs adversaires.

Le sentiment sur lequel se base chez tous les peuples blancs cette exagération fanfaronne, est incontestablement une idée très-franche de l'excellence de la race, de sa puissance et de sa dignité. Je ne suis pas étonné de voir les nègres reconnaître si aisément la divinité des conquérants venus du Nord, quand ceux-ci supposent, de bonne foi, la puissance surnaturelle communicable à leur égard, et croient pouvoir, en certains cas, et au prix de certains exploits guerriers ou moraux, s'élever au lieu et place d'où les dieux les contemplent, les encouragent et les redoutent. C'est une observation qui peut se faire aisément, dans l'existence commune, que les gens sincères sont pris aisément pour ce qu'ils se donnent. A plus forte raison, devait-il en être ainsi quand l'homme noir d'Assyrie et d'Égypte, dépouillé et tremblant, entendait son souverain affirmer que, s'il n'était pas encore dieu, il ne tarderait pas à le devenir. Le voyant gouverner, régir, instituer des lois, défricher des forêts, dessécher des marais, fonder des villes, en un mot, accomplir cette œuvre civilisatrice dont lui-même se reconnaissait incapa-

ble, l'homme noir disait aux siens : Il se trompe: il ne va pas devenir dieu, il l'est déjà. Et ils l'adoraient.

A ce sentiment exagéré de sa dignité, on pourrait croire que le cœur de l'homme blanc associait quelque penchant à l'impiété. On serait dans l'erreur; car précisément le blanc est religieux par excellence (1). Les idées théologiques le préoccupent à un très-haut degré. Déjà, on a vu avec quel soin il conservait les anciens souvenirs cosmogoniques, dont la tribu sémite des Hébreux abrahamides posséda, moitié par son propre fonds, moitié par transmission chamitique, les fragments les plus nombreux. La nation ariane, de son côté, prêtait son témoignage à quelques-unes des vérités de la Genèse (2). D'ail-

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 755.

(2) Voici les notions cosmogoniques conservées par une des hymnes du Rigvéda : « Alors, il n'y avait ni être ni non-être. Pas d'univers, « pas d'atmosphère, ni rien au-dessus ; rien, nulle part, pour le bien « de qui que ce fût, enveloppant ou enveloppé. La mort n'était pas, « ni non plus l'immortalité, ni la distinction du jour et de la nuit. « Mais CELA palpitait sans respirer, seul avec le rapport à lui-même « contenu en lui. Il n'y avait rien de plus. Tout était voilé d'obscu- « rité et plongé dans l'eau indiscernable. Mais cette masse ainsi « voilée fut manifestée par la force de la contemplation. Le désir « (kama, l'amour) naquit d'abord dans son essence, et ce fut la se- « mence originelle, créatrice que les sages, qui la reconnaissaient « dans leur propre cœur, par la méditation, distinguent, au sein du « néant, comme étant le lien de l'Existence. » — Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 774. C'est plus profond et plus vigoureusement ana-

leurs, ce qu'elle cherchait surtout dans la religion, c'étaient les idees métaphysiques, les prescriptions morales. Le culte en lui-même était des plus simples.

Également simple se montrait, à cette époque reculée, l'organisation du Panthéon. Quelque peu de dieux présidés par Indra dirigeaient plutôt qu'ils ne dominaient le monde (1). Les fiers Arians avaient mis le ciel en république.

Cependant ces dieux qui avaient l'honneur de dominer sur des hommes si hautains leur devaient certainement d'être dignes d'hommages. Contrairement à ce qui arriva plus tard dans l'Inde, et tout à fait en accord avec ce qu'on vit dans la Perse, et surtout dans la Grèce, ces dieux furent d'une irréprochable beauté (2). Le peuple arian voulut les avoir à son image. Comme il ne connaissait rien de supérieur à lui sur la terre, il prétendit que rien ne fût autrement parfait que lui dans le ciel; mais il fallait aux êtres surhumains qui conduisaient le monde une prérogative distincte. L'Arian la choisit dans

lysé que le langage d'Hésiode et que les chants celtiques; mais ce n'est pas différent.

(1) Un dieu antérieur à Indra paraît avoir été *Vourounas*, ou *Vouranas*; il est devenu, depuis, chez les Hindous primitifs, *Varouna*, et chez les plus anciens Grecs, *Ouranos*; « c'est physiquement le ciel qui couvre la terre. » — Eckstein, *Recherches historiques sur l'Humanité primitive*, p. 1-2.

(2) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 771.

ce qui est encore plus beau que la forme humaine à sa perfection, dans la source de la beauté, et qui semble aussi l'être de la vie : il la choisit dans la lumière et dériva le nom des êtres suprêmes de la racine *dou*, qui veut dire *éclairer* : il leur créa donc une nature lumineuse (1). L'idée parut bonne à toute la race, et la racine choisie porta partout une majestueuse unité dans les idées religieuses des peuples blancs. Ce fut le *Dévas* des Hindous; le Ζεύς, le Θεός des Hellènes; le *Diewas* des Lithuaniens, le *Duz* gallique (2); le *Dia* des Celtes d'Irlande; le *Tyr* de l'Edda; le *Zio* du haut allemand; la *Dewana* slave; la *Diana* latine. Partout enfin où pénétra la race blanche, et où elle domina, se retrouve ce vocable sacré, au moins à l'origine des tribus. Il s'oppose, dans les régions où existent des points de contact avec les éléments noirs, à l'*Al* des aborigènes mélaniens (3). Ce dernier représente la superstition, l'autre la pensée; l'un est

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 755. — Un autre étymologiste fait dériver le mot *dou* de *dhâ*, poser, créer, Windischmann, *Jenaïsche Litteratur-Zeitung*, juillet 1834, cité par Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. 357.

(2) Schaffarik, *Slawische Alterth.*, t. I, p. 58.

(3) Ewald, *Gesch. des Volkes Israël*, t. I, p. 69. En Abyssinie, on ne se sert pas de cette expression. On dit *egzie* et *amlak*, qui signifient simplement *seigneur*, et qui ont probablement fait disparaître le mot primitif par suite d'une idée analogue à celle qui fait substituer aux Juifs le mot d'Adonaï à celui de Jéhovah, lorsqu'ils le rencontrent dans la lecture de la Bible. — Ewald, *Ueber die*

l'œuvre de l'imagination en délire et courant à l'absurde ; l'autre sort de la raison. Quand le *Deus* et l'*Al* se sont mêlés, ce qui a eu lieu par malheur trop souvent, il est arrivé, dans la doctrine religieuse, des confusions analogues à celles qui résultaient, pour l'organisation sociale, des mélanges de la race noire avec la blanche. L'erreur a été d'autant plus monstrueuse et dégradante, qu'*Al* l'emportait davantage dans cette union. Au contraire le *Deus* a-t-il eu le dessus? L'erreur s'est montrée moins vile, et dans le charme que lui prêtèrent des arts admirables et une philosophie savante, l'esprit de l'homme, s'il ne s'endormit pas sans danger, le put du moins sans honte. Le *Deus* est donc l'expression et l'objet de la plus haute vénération chez la race ariane. Exceptons-en la famille iranienne pour des causes tout à fait particulières, dont l'exposition viendra en son temps (1).

Ce fut à l'époque où les peuples arians touchaient déjà à la Sogdiane que le départ des na-

Saho-Sprache, dans la *Zeitschrift d. d. morgenl. Gesellsch.* t. V, p. 419.

(1) Un autre nom, donné par la race ariane à la Divinité, est le mot *Gott*, en gothique *Gouth*, qui se rapporte au grec Κεύθω, et au sanscrit *Goûddhah*. Ce mot veut dire *le Caché*.—V. Windischmann, *Fortschritt der Sprachen-Kunde*, p. 20, et Eckstein, *Recherches historiques sur l'humanité primitive.* — Burnouf incline à voir la racine de ce mot dans le sanscrit *quaddhâta*, *l'Incréé.*— *Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. 554.

tions helléniques rendit la confédération moins nombreuse. Les Hellènes se trouvaient en face de la route qui devait les mener à leurs destinées; s'ils avaient accompagné plus bas la descente des autres tribus, ils n'auraient pas eu l'idée de remonter ensuite vers le nord-ouest. Marchant directement à l'ouest, ils auraient pris le rôle que remplirent plus tard les Iraniens. Ils n'auraient créé ni Sicyone, ni Argos, ni Athènes, ni Sparte, ni Corinthe. Ainsi je conclus qu'ils partirent à ce moment.

Je doute que cet événement soit résulté des causes qui avaient décidé l'émigration primitive des populations blanches. Le contre-coup en était déjà épuisé, car si les envahisseurs jaunes avaient poursuivi les fugitifs, on aurait vu tous les peuples blancs, arians, celtes et slaves, pour échapper à leurs atteintes, se précipiter également vers le sud et inonder cette partie du monde. Il n'en fut pas ainsi. A la même époque, à peu près, où les Arians descendaient vers la Sogdiane, les Celtes et les Slaves gravitaient dans le nord-ouest et trouvaient des routes, sinon libres, du moins assez faiblement défendues pour que le passage restât praticable. Il faut donc reconnaître que la pression qui déterminait les Hellènes à gagner vers l'ouest ne venait pas des régions supérieures : elle était causée par les congénères arians.

Ces nations, toutes également braves, étaient en froissement continuel. Les conséquences de cette situation violente amenaient la destruction des villages, le bouleversement des États et l'obligation pour les peuplades vaincues de subir le joug ou de s'enfuir. Les Hellènes, s'étant trouvés les plus faibles, prirent ce dernier parti, et, faisant leurs adieux à la contrée qu'ils ne pouvaient plus défendre contre des frères turbulents, ils montèrent sur leurs chariots, et, l'arc à la main, s'engagèrent dans les montagnes de l'ouest. Ces montagnes étaient occupées par les Sémites, qui en avaient chassé, ou du moins asservi les Chamites, auxquels avait plus anciennement appartenu l'honneur d'en dompter les aborigènes noirs. Les Sémites, battus par les Hellènes, ne résistèrent pas à ces vaillants exilés et se renversèrent sur la Mésopotamie, et plus les Hellènes avançaient, poussés par les nations iraniennes, plus ils forçaient de populations sémitiques à se déplacer pour leur donner passage, et plus ils augmentaient l'inondation de l'ancien monde assyrien par cette race mêlée. Nous avons déjà assisté à ce spectacle. Laissons les émigrants continuer leur voyage. On sait dans quels illustres lieux ce récit les retrouvera.

Après cette séparation, deux groupes considérables forment encore la famille ariane, les nations hindoues et les Zoroastriens. Gagnant du

terrain et se considérant comme un seul peuple, ces tribus arrivèrent à la contrée du Pendjab. Elles s'y établirent dans les pâturages arrosés par le Sindh, ses cinq affluents et un septième cours d'eau difficile à reconnaître, mais qui est ou la Yamouna ou la Sarasvati (1). Ce vaste paysage et ses beautés étaient restés profondément gravés dans la mémoire des Zoroastriens-Iraniens longtemps après qu'ils l'avaient quitté pour ne plus le revoir. Le Pendjab était, à leur sens, l'Inde entière : ils n'en avaient pas vu davantage. Leurs connaissances sur ce point dirigèrent celles de toutes les nations occidentales, et le Zend-Avesta, se réglant plus tard sur ce que les ancêtres avaient raconté, donnait à l'Inde la qualification de septuple.

Cette région, objet de tant de souvenirs, fut ainsi témoin du nouveau dédoublement de la famille ariane, et les clartés déjà plus vives de l'histoire (2) permettent de démêler assez bien

(1) Lassen, *Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Gesellschaft*, t. II, p. 200.

(2) C'est ici que commence véritablement l'existence des peuples hindous. La philologie va les chercher avec raison dans leur berceau ethnique, au delà des montagnes du nord ; mais leurs annales mal instruites les déclarent autochthones. Il est à croire que, dans les temps védiques, le brahmanisme n'avait pas encore imité les Chananéens, les Grecs et les peuplades d'Italie, en admettant comme sienne la tradition de la race inférieure qu'il avait subjuguée. — Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 511.

les circonstances du débat qui en fut l'origine. Je vais raconter la plus ancienne des guerres de religion.

Le genre de piété particulier à la race blanche se révèle d'autant mieux dans sa portée raisonnante, qu'on est en situation de le mieux examiner. Après en avoir constaté des lueurs pâles mais bien reconnaissables chez les descendants métis des Chamites, après en avoir retrouvé de précieux fragments chez les familles sémitiques, on a vu plus à plein l'antique simplicité des croyances et l'importance souveraine qui leur était attribuée chez les Arians réunis dans leur première station avant l'exode des Hellènes. A ce moment le culte était simple. Il semblerait que tout, dans l'organisation sociale, fût tourné vers le côté pratique et jugé de ce point de vue. Ainsi, de même que le chef de la communauté, le juge du grand village, le viç-pati n'était qu'un magistrat électif entouré, pour tout prestige, du renom que lui donnaient sa bravoure, sa sagesse et le nombre de ses serviteurs et de ses troupeaux; de même que les guerriers, pères de famille, ne voyaient dans leurs filles que des aides utiles au labeur pastoral, chargées du soin de traire les chamelles, les vaches et les chèvres, et ne leur donnaient pas d'autre nom que celui de leur emploi; ainsi, encore, s'ils honoraient les nécessités du culte, ils n'imagi-

naient pas que les fonctions dussent en être remplies par des personnages spéciaux, et chacun était son propre pontife, et se jugeait les mains assez pures, le front assez haut, le cœur assez noble, l'intelligence assez éclairée, pour s'adresser sans intermédiaire à la majesté des dieux immortels (1).

Mais soit que dans la période qui s'écoula entre le départ des Grecs et l'occupation du Pendjab, la famille ariane, s'étant trouvée en long contact avec les nations aborigènes, eût déjà perdu de sa pureté et compliqué son essence physique et morale de l'adjonction d'une pensée et d'un sang étrangers; soit que les modifications survenues ne fussent que le développement naturel du génie progressif des Arians, toujours est-il que les anciennes notions sur la nature du pontificat se modifièrent insensiblement, et qu'un moment vint où les guerriers ne se crurent plus le droit ni la science de vaquer aux fonctions sacerdotales: des prêtres furent institués.

Ces nouveaux guides des consciences devinrent sur-le-champ les conseillers des rois et les modérateurs des peuples. On les appelait *purehitas.* La simplicité du culte s'altéra entre leurs mains; elle se compliqua, et l'art des sacrifices devint une science pleine d'obscurités dange-

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 795.

reuses pour les profanes. On redouta dès lors de commettre, dans l'acte de l'adoration, des erreurs de forme qui pouvaient offenser les dieux et, afin d'éviter ce danger, on ne se risqua plus à agir soi-même : on eut recours au seul purohita. Il est probable qu'à la pratique de la théologie et des fonctions liturgiques cet homme spécial joignit, de bonne heure, des connaissances en médecine et en chirurgie; qu'il se livra à la composition des hymnes sacrés, et qu'il se rendit triplement vénérable aux yeux des rois, des guerriers, des populations tout entières par les mérites qui éclataient en sa personne au point de vue de la religion, de la morale et de la science (1).

Tandis que le pontife se créait ainsi des fonctions sublimes et bien propres à lui concilier l'admiration et les sympathies, les hommes libres n'étaient pas sans gagner quelque chose à la perte de plusieurs de leurs anciens droits, et, tout ainsi que le purohita, en s'emparant exclusivement d'une partie de l'activité sociale, en savait extraire des merveilles que les générations antérieures n'avaient pas soupçonnées, de même le chef de famille, vacant tout entier aux soins terrestres, se perfectionnait dans les arts matériels de la vie, dans la science du gouver-

(1) Lassen, loc. cit. Il est ici question de l'époque où furent composés les hymnes les plus anciens des Védas.

nement, dans celle de la guerre et dans l'aptitude aux conquêtes.

L'ambition la plus inquiète n'avait pas le temps de réfléchir à la valeur de ce qu'elle avait cédé, et d'ailleurs les conseils du purohita, non moins que ses secours lorsque le guerrier était vaincu, ou blessé, ou malade, non moins que ses chants et ses récits, quand il était de loisir, contribuaient à l'impressionner en faveur de l'influence qu'il avait laissé naître, qu'il laissait croître à ses côtés, et à l'étourdir sur les dangers dont, pour l'avenir, elle pouvait menacer sa puissance et sa liberté.

D'ailleurs le purohita n'était pas un être qui pût sembler redoutable. Il vivait isolé auprès des chefs assez riches ou généreux pour entretenir sa vie simple et pacifique. Il ne portait pas les armes; il n'était pas d'une race ennemie. Sorti de la famille même du viç-pati ou de sa tribu, il était le fils, le frère, le cousin des guerriers (1). Il communiquait sa science à des disciples qui pouvaient le quitter à leur gré et reprendre l'arc et la flèche. C'était donc insensiblement et par des voies inconnues, même à ceux qui les suivaient, que le brahmanisme jetait ainsi les fondements d'une autorité qui allait devenir exorbitante.

Un des premiers pas que fit le sacerdoce dans

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 812.

le maniement direct des affaires temporelles, témoigne d'un grand perfectionnement politique et moral chez ces contemporains d'une époque que les érudits allemands appellent, avec une poétique justesse, la *grise antériorité des temps* (1). Les viç-pati comprirent qu'il serait bon de ne plus être pour leurs administrés, qui, insensiblement, devenaient leurs sujets, les produits irréguliers de la ruse ou de la violence heureuse. On voulut qu'une consécration supérieure à l'élection populaire investît les pasteurs des peuples de droits particuliers au respect, et on imagina de faire dépendre la légitimité de leur caractère d'une espèce de sacre administré par les purohitas (2). Dès lors, l'importance des rois s'accrut sans doute, car ils étaient devenus participants à la nature des choses saintes, même sans avoir encore détrôné un dieu. Mais le pouvoir mondain du sacerdoce fut également fondé, et l'on devine maintenant ce qu'il va devenir entre les mains d'hommes éclairés, pacifiques, d'une redoutable énergie dans le bien, et qui, sachant que, pour une nation dévouée, corps et âme, à l'admiration de la bravoure, aucun pré-

(1) Die graue Vorzeit.

(2) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 812. La consécration royale, dont il est si fort question dans le Ramayana, a encore été pratiquée dans les temps modernes. W. v. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. I, p. 430.

conquérante. Ils remarquèrent sans peine combien les mulâtres étaient inférieurs en beauté, en intelligence, en courage à leurs parents blancs; et surtout ils eurent à réfléchir aux conséquences que pouvait amener, pour la domination des Arians, une influence exercée par les individualités métisses sur les populations noires soumises ou indépendantes. Peut-être avaient-ils sous les yeux l'expérience de quelques accessions fortuites de sang-mêlés à la dignité royale.

Guidés par le désir de conserver le souverain pouvoir à la race blanche, ils imaginèrent un état social hiérarchisé suivant le degré d'élévation d'intelligence. Ils prétendirent confier aux plus sages et aux plus habiles la conduite suprême du gouvernement. A ceux dont l'esprit était moins élevé, mais le bras vigoureux, le cœur avide d'émotions guerrières, l'imagination sensible aux excitations de l'honneur, ils remirent le soin de défendre la chose publique. Aux hommes d'humeur douce, curieux de travaux paisibles, peu disposés aux fatigues de la guerre, il se piquèrent de trouver un emploi convenable en les conviant à nourrir l'État par l'agriculture, à l'enrichir par le commerce et l'industrie. Puis, du grand nombre de ceux dont le cerveau n'était éclairé que de lueurs incomplètes, de tous ceux qui n'avaient pas l'âme prête à subir, sans faiblesse, le choc du danger, des gens trop pau-

vres pour vivre libres, ils composèrent un amalgame sur lequel ils jetèrent le niveau d'une égale infériorité, et décidèrent que cette classe humble gagnerait sa subsistance en remplissant ces fonctions pénibles ou même humiliantes qui sont cependant nécessaires dans les sociétés établies.

Le problème avait trouvé sa solution idéale, et personne ne peut refuser son approbation à un corps social ainsi organisé qu'il est gouverné par la raison et servi par l'inintelligence. La grande difficulté, c'est de faire passer un projet abstrait de cette espèce dans le moule d'une réalisation pratique. Tous les théoriciens du monde occidental y ont échoué : les purohitas crurent avoir trouvé le sûr moyen d'y réussir.

Partant de cette observation établie, pour eux, sur des preuves irréfragables, que toute supériorité était du côté des Arians, toute faiblesse, toute incapacité du côté des noirs, ils admirent, comme conséquence logique, que la proportion de valeur intrinsèque chez tous les hommes était en raison directe de la pureté du sang, et ils fondèrent leurs catégories sur ce principe.

Ces catégories, ils les appelèrent *varna,* qui signifiait *couleur,* et qui, depuis lors, a pris la signification de *caste* (1).

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 514. En kawi, *varna* a gardé son sens primitif et n'a pas acquis le sens dérivé. — Voir W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 83.

Pour former la première *caste,* ils réunirent les familles des purohitas en qui éclatait quelque mérite, telles que celles des Gautama, des Bhrigou, des Atri (1), célèbres par leurs chants liturgiques, transmis héréditairement comme une propriété précieuse. Ils supposèrent que le sang de ces familles recommandables était plus arian, plus pur que celui de toutes les autres.

A cette classe, à cette *varna,* à cette *couleur* blanche par excellence, ils attribuèrent non pas d'abord le droit de gouverner, résultat définitif qui ne pouvait être que l'œuvre du temps, mais du moins le principe de ce droit et tout ce qui pouvait y conduire, c'est-à-dire, le monopole des fonctions sacerdotales, la consécration royale qu'ils possédaient déjà, la propriété des chants religieux, le pouvoir de les composer, de les interpréter et d'en communiquer la science; enfin, ils se déclarèrent, eux-mêmes, personnages sacrés, inviolables; ils se refusèrent aux emplois militaires, s'entourèrent d'un loisir nécessaire, et se vouèrent à la méditation, à l'étude, à toutes les sciences de l'esprit, ce qui n'excluait ni l'aptitude ni la science politiques (2).

(1) Lassen, *ouvr. cité,* p. 804.

(2) Lassen, *Indisch. Alterth.,* t. I, p. 804 et pass. — Burnouf, *Introduction à l'Hist. du Bouddhisme indien,* t. I, p. 141. Le trait essentiel des brahmanes est de pouvoir lire les mantràs. — Lassen, *ouvr. cité,* p. 806. L'aumône, jadis facultative, est aujourd'hui obli-

Immédiatement au-dessous d'eux, ils placèrent la catégorie des rois alors existants avec leurs familles. En exclure aucun, c'eût été donner un démenti à la valeur de la consécration, et, en même temps, créer à l'organisation naissante des hostilités trop redoutables. A côté des rois, ils placèrent les guerriers les plus éminents, tous les hommes distingués par leur influence et leurs richesses, et ils supposèrent, plus ou moins justement, que cette classe, cette *varna,* cette *couleur*, était déjà moins franchement blanche que la leur, avait déjà contracté un certain mélange avec le sang aborigène, ou bien que, égale en pureté, tout aussi fidèle à la souche ariane, elle ne méritait néanmoins que le second rang, par la supériorité de la vocation intellectuelle et religieuse sur la vigueur physique. C'était une race grande, noble, illustre, que celle qui pouvait accepter une telle doctrine. Aux membres de la caste militaire, les purohitas donnèrent le nom de *kschattryas* ou *hommes forts.* Ils leur firent un devoir religieux de l'exercice des armes, de la science stratégique, et, tout en leur concédant le gouvernement des peuples, sous

gatoire à l'égard des brahmanes. Le bien qui est fait à un homme de caste ordinaire acquiert un mérite simple; à un membre de la caste sacerdotale, un mérite double; à un étudiant des Védas, le mérite se multiplie par cent mille, et si c'est d'un ascète qu'il s'agit, alors il devient incommensurable.

la réserve de la consécration religieuse, ils s'appuyèrent sur le sentiment public, imbu des doctrines libres de la race, pour leur refuser la puissance absolue (1).

Ils déclarèrent que chaque *varna* conférait à ses membres des priviléges inaliénables, devant

(1) Rien d'admirable comme les prescriptions que le *Manava-Dharma-Sastra* (traduction de Haughton, Londres, 1825, in-4o, t. II) adresse à la caste militaire et compile probablement de règlements plus anciens. Je ne puis résister au plaisir de traduire cette page, animée du plus pur esprit chevaleresque. Chap. XII, § 88 : « Ne « jamais quitter le combat, protéger le peuple et honorer les prêtres, « tel est le suprême devoir des rois, celui qui assure leur félicité. » § 89 : Ces maîtres du monde, qui, ardents à s'entre-défaire, dé- « ploient leur vigueur dans la bataille sans jamais tourner le visage, « montent, après leur mort, directement au ciel. » § 90 : « Que nul « homme, en combattant, ne frappe son ennemi avec des armes « pointues emmanchées de bois, ni avec des flèches méchamment « barbelées, ni avec des traits empoisonnés, ni avec des dards de « feu. » § 91 : « Que, monté sur un char ou chevauchant un cour- « sier, il n'attaque pas un ennemi à pied, ni un homme efféminé, ni « celui qui demande la vie à mains jointes, ni celui dont la cheve- « lure dénouée couvre la vue, ni celui qui, épuisé de fatigue, s'est « assis sur la terre, ni celui qui dit : Je suis ton captif. » § 92 : « Ni celui qui dort, ni celui qui a perdu sa cotte de mailles, ni celui « qui est nu ; ni celui qui est désarmé, ni celui qui est spectateur « et non acteur dans le combat, ni celui qui est aux prises avec un « autre. » § 93 : « Ayant toujours présent à l'esprit le devoir des « Arians, des hommes honorables, qu'il ne tue jamais quelqu'un qui « a rompu son arme, ni celui qui pleure pour un chagrin particu- « lier, ni celui qui a été blessé grièvement, ni celui qui a peur, ni « celui qui tourne le dos. » § 98 : « Telle est la loi antique et irré- « prochable des guerriers. De cette loi, nul roi ne doit jamais se « départir, quand il attaque ses ennemis dans la bataille. »

lesquels la volonté royale expirait. Il était défendu au souverain d'empiéter sur les droits des prêtres. Il ne lui était pas moins interdit d'attenter à ceux des kschattryas ou des castes inférieures (1). Le monarque fut entouré d'un certain nombre de ministres ou de conseillers, sans le concours desquels il ne pouvait agir et qui appartenaient aussi bien à la classe des purohitas qu'à celle des guerriers (2).

Les constituants firent plus. Au nom des lois religieuses, ils prescrivirent aux rois une certaine conduite dans la vie intérieure. Ils réglèrent jusqu'à la nourriture et proscrivirent, de la manière la plus énergique, et sous des peines temporelles et spirituelles, toute infraction à leurs mandements. Leur chef-d'œuvre, à mon avis, à l'encontre des kschattryas et de la caste qui va suivre, est d'avoir su se départir de la rigueur des classifications pour ne pas monopoliser absolument les choses de l'intelligence dans le sein de leur confrérie. Ils comprirent, sans doute, que l'instruction ne peut être refusée à qui est capable de l'acquérir, de même qu'on la

(1) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. VII, § 123 : Since the ser« vants of the king, whom he has appointed guardians of dis« tricts, are generally knaves, who seize what belongs to other men, « from such knaves let him defend his people. » Cet article fut inspiré, selon toute vraisemblance, par la féodalité des kschattryas.

(2) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 805.

permet sans résultat aux intelligences mal créées pour la recevoir, puis, que si le savoir est une force et exerce un prestige, c'est à la condition d'avoir des spectateurs qui se peuvent faire, par eux-mêmes, une idée juste de son mérite, et qui, pour être en état d'en apprécier la valeur, doivent au moins avoir approché les lèvres de sa coupe.

Loin donc de défendre l'instruction aux kschattryas, les purohitas la leur recommandèrent, leur permirent la lecture des livres sacrés, les engagèrent à se les faire expliquer, et les virent avec complaisance s'adonner aux connaissances laïques, telles que la poésie, l'histoire et l'astronomie. Ils formaient ainsi, autour d'eux, une classe militaire intelligente autant que brave, et qui, si elle pouvait un jour trouver, dans l'éveil de ses idées, des excitations à combattre les progrès du sacerdoce, n'y rencontrait pas moins de motifs d'en être séduite, d'y sourire et de les favoriser au nom de cette sympathie instinctive que l'esprit inspire à l'esprit et le talent au talent. Toutefois, il ne faut pas se le dissimuler: quelles que fussent les dispositions intimes des kschattryas, l'intérêt général de leur caste et la nature des choses en faisaient pour les novateurs religieux une terrible pierre d'achoppement, et un danger devait tôt ou tard se montrer de ce côté-là.

Il n'en était pas de même de la *varna* qui venait après la caste guerrière. Ce fut celle des *vayçias*, supposés moins blancs que les deux catégories sociales supérieures, et qui, probablement aussi, étaient moins riches et moins influents dans la société. Toutefois, leur parenté avec les deux hautes castes étant encore évidente et indiscutable, le nouveau système les considéra comme des hommes d'élite, des hommes deux fois nés (*dvidja*), expression consacrée pour représenter l'excellence de la race vis-à-vis des populations aborigènes (1), et on en forma le peuple, le gros de la nation proprement dite, au-dessus duquel étaient les prêtres et les soldats, et ce fut pour cette raison que le nom d'Arians, abandonné par les kschattryas, comme par les purohitas, plus fiers, les uns de leur titre de *forts*, les autres de la qualification nouvellement prise de *brahmanes*, resta le partage de la troisième caste.

La loi de Manou, postérieure, du reste, dans sa forme actuelle, à l'époque en question, établit, d'après des autorités plus anciennes qu'elle-même, le cercle d'action où devait s'écouler l'existence des vayçias. On leur confia le soin du bétail. Le raffinement déjà considérable des mœurs ne permettait plus aux hautes classes de s'en occuper, comme avaient fait les ancêtres.

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 818.

entier. Le brahmane, prêtre pour les kschattryas et les vayçias, était Dieu pour la foule noire. On ne se brouille pas de gaieté de cœur avec de si chauds amis, et surtout quand il n'est pas besoin de faire beaucoup pour se les conserver.

Les brahmanes composèrent une quatrième caste de toute cette population de manœuvres, d'ouvriers, de paysans et de vagabonds. Ce fut celle des *çoudras* ou des *dazas*, des *serviteurs*, qui reçut le monopole de tous les emplois serviles. Il fut rigoureusement défendu de les maltraiter, et on les soumit à un état de tutelle éternelle, mais avec l'obligation, pour les hautes classes, de les régir doucement et de les garder de la famine et des autres effets de la misère. La lecture des livres sacrés leur fut interdite; ils ne furent pas considérés comme purs, et rien de plus juste, car ils n'étaient pas Arians (1).

Après avoir ainsi distribué leurs catégories, les inventeurs du système des castes en fondèrent la perpétuité, en décrétant que chaque situation serait héréditaire, qu'on ne ferait partie d'une varna qu'à la condition d'être né de père et de mère y appartenant l'un et l'autre (2). Ce ne fut pas encore assez. De même que les rois ne

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 817 et pass.

(2) Burnouf, *Introduct. à l'Histoire du Bouddh. indien*, t. I, p. 155. — *Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 5 : « In all classes they, and they « only, who are born, in a direct order, of wives equal in classes and

pouvaient gouverner sans avoir obtenu la consécration brahmanique, de même nul ne fut admis à la jouissance des priviléges de sa caste avant d'avoir accompli, avec l'assentiment sacerdotal, les cérémonies particulières de l'accession (1).

Les gens oublieux de ces formalités obligées étaient exclus de la société hindoue (2). Impurs, fussent-ils nés brahmanes de père et de mère,

« virgins at the time of marriage, are to be considered as the same « in class with their fathers. »

(1) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. II, § 26 : « With auspicious « acts prescribed by the veda, must ceremonies over conception and « so forth, be duly performed, which purify the bodies of the three « classes in this life, and qualify them for the next. » Ainsi ce n'était pas seulement pour le bonheur de cette vie qu'il était nécessaire de se pourvoir de la consécration de sa caste, c'était encore pour assurer le sort ultérieur dans l'autre. Puis les cérémonies commençaient dès le moment présumé de la conception. C'était, à proprement parler, celles qui constituaient l'Hindou, indépendamment de l'idée de caste. Cette seconde condition était remplie d'une manière plus complète quelques années après. Chap. II, p. 37 : « Should a « brahmen, or his father for him, be desirous of his advancement in « sacred knowledge; a cshatriya, of extending his power; or a « vaisya of engaging in mercantile business; the investiture may be « made in the fifth, sixth or eighth year respectively. »

(2) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. II, § 38 : « The ceremony of « the investiture hallowed by the gayatri must not be delayed, in the « case of a priest, beyond the sixteenth year, nor in that of a soldier, « beyond the twenty second; nor in that of a merchant, beyond the « twenty fourth. » § 39 : « After that, all youths of these three clas« ses, who have not been invested at the proper time, become « *vratyas*, or outcasts, degraded from the gayatri, and contemned « by the virtuous. »

on les appelait *vratyas* (1), *brigands, pillards, assassins,* et il est bien probable que, pour vivre, ces rebuts de la loi étaient souvent contraints de s'armer contre elle. Ils formèrent la base de tribus nombreuses qui devinrent étrangères à la nationalité hindoue.

Telle est la classification sur laquelle les successeurs des purohitas imaginèrent de construire leur état social. Avant d'en juger les conséquences et le succès, avant, surtout, de nous arrêter devant la subtilité, les ressources inouïes, l'énergie soutenue, l'irrésistible patience employées par les brahmanes pour défendre et étendre leur ouvrage, il est indispensable de l'envisager à un point de vue général.

Au point de vue ethnographique, le système avait pour premier et grand tort de reposer sur une fiction. Les brahmanes n'étaient pas et ne pouvaient être les plus authentiques arians, à l'exclusion de telles familles de kschattryas et de vayçias dont la pureté n'était peut-être pas contestable, mais qui, par la position qu'elles occupaient dans la société, la mesure de leurs ressources, se voyaient forcément désignées pour tenir tel rang et non tel autre. Je suppose, d'autre part, que les illustres races des Gautama et des Atri aient compté dans leur arbre généalogique plu-

(1) Lassen, *Indische-Alterth.*, t. I, p. 821. *Vrâta*, signifie une horde vivant de pillage et formée de gens de toute origine.

sieurs aïeules issues de pères guerriers à une époque où ces alliances étaient légales, et que, de plus, ces aïeules aient eu, dans leur sang, une quantité plus ou moins grande d'alliage mélanien : voilà les Gautama, voilà les Atri reconnus métis. En sont-ils moins possesseurs des hymnes sacrés composés par leurs ancêtres ? Ne remplissent-ils pas auprès de rois puissants les fonctions de sacerdoces révérés ? Puissants ! ne le sont-ils pas eux-mêmes ? Ils comptent parmi les coryphées du nouveau parti, et il ne faut pas s'attendre à ce que, faisant un retour sur leur propre extraction, dont peut-être, d'ailleurs, ils ignorent le vice, ils s'excluent volontairement de la caste suprême.

Toutefois, s'il s'agissait de n'examiner les choses qu'à travers les notions hindoues, on pourrait répondre qu'aussitôt que, par des mariages exclusifs, les races spéciales des brahmanes, des kschattryas, des vayçias eurent été fixées, la gradation, d'abord supposée, quant à la pureté relative, devint bientôt réelle ; que les brahmanes se trouvèrent être plus blancs que les kschattryas, ceux-ci que les hommes de la troisième classe, qui, à leur tour, dominèrent, en ce point, ceux de la quatrième, presque complétement noirs. En admettant cette façon de raisonner, il n'en est pas moins vrai que les brahmanes eux-mêmes n'étaient plus des blancs

parfaits et sans mélange. En face du reste de l'espèce, vis-à-vis des Celtes, vis-à-vis des Slaves, et plus encore des autres membres de la famille ariane, les Iraniens et les Sarmates, ils avaient adopté, dès lors, une nationalité spéciale et étaient devenus distincts de la souche commune. Supérieurs en illustration au reste des tribus blanches contemporaines, ils étaient inférieurs au type primitif et n'en possédaient plus l'énergie ancienne.

Plusieurs des facultés de la race noire avaient commencé à déteindre sur eux. On ne leur reconnaît plus cette rectitude de jugement, cette froideur de raison, patrimoine de l'espèce blanche, dans sa pureté, et l'on s'aperçoit, à la grandeur même des plans de leur société, que l'imagination tenait désormais une grande place dans leurs calculs et exerçait une influence dominante sur la combinaison de leurs idées. Comme élan d'intelligence, ouverture de vue, envergure de génie, ils avaient gagné. Ils avaient gagné par l'adoucissement de leurs premiers instincts, devenus moins rêches et plus souples. Mais en tant que métis, je ne leur trouve plus qu'un diminutif des vertus souveraines, et si les brahmanes se présentent ainsi déchus, à plus forte raison les kschattryas et, à un degré plus grand encore, les vayçias étaient ce qu'on peut appeler dégénérés des mérites fondamentaux. Nous avons observé

en Égypte que le premier effet, et le plus général, de l'immixtion du sang noir est d'efféminer le naturel. Cette mollesse ne fait pas des êtres dénués de courage; cependant elle altère et passionne la vigueur calme et on pourrait dire compacte, apanage du plus excellent des types. Les Chamites ne tombent sous l'observation qu'à un moment où ils ont trop perdu les caractères spéciaux de leur origine paternelle, et l'on ne saurait baser sur eux une démonstration exacte. Néanmoins, dans la langueur mêlée de férocité où nous les avons vus plongés, on reconnaît un point où sont arrivées aujourd'hui les classes ethniquement correspondantes de la nation hindoue. On est donc en droit de supposer que, dans leurs commencements, les Chamites ont eu aussi une période comparable à celle de la caste brahmanique à ses débuts. Pour les Sémites, dont on découvre mieux le principe, un tel rapprochement ne laisse rien à désirer. Ainsi toutes les expériences envisagées jusqu'ici donnent ce résultat identique : Le mélange avec l'espèce noire, lorsqu'il est léger, développe l'intelligence chez la race blanche en tant qu'il la tourne vers l'imagination, la rend plus artiste, lui prête des ailes plus vastes. En même temps, il désarme sa raison, diminue l'intensité de ses facultés pratiques, porte un coup irrémédiable à son activité et à sa force physique et enlève aussi,

presque toujours, au groupe issu de cet hymen le pouvoir et le droit, sinon de briller beaucoup plus que l'espèce blanche et de penser plus profondément, du moins de lutter avec elle de patience, de fermeté et de sagacité. Je conclus que les brahmanes, s'étant engagés, avant la formation des castes, dans quelques mélanges mélaniens, étaient ainsi préparés pour la défaite quand viendrait le jour de lutter avec des races demeurées plus blanches.

Ces réserves faites, si l'on consent à ne plus envisager les nations hindoues qu'en elles-mêmes, l'admiration pour les législateurs doit être sans réserve. En face des castes normales et des populations décastées qui les entourent, ils paraissent vraiment sublimes. Il ne sera que trop facile de reconnaître plus tard combien, avec le cours des temps et la perversion inévitable des types sans cesse grandissant malgré tous les efforts, les brahmanes ont dégénéré; mais jamais les voyageurs, les administrateurs anglais, les érudits qui ont consacré leurs veilles à l'étude de la grande Péninsule asiatique, n'ont hésité à reconnaître que, au sein de la société hindoue, la caste des brahmanes conserve une supériorité imperturbable sur tout ce qui vit autour d'elle. Aujourd'hui, souillée par les alliages qui faisaient tant d'horreur à ses premiers pères, elle montre cependant, au milieu de son peuple, un degré de

pureté physique dont rien n'approche. C'est chez elle seule que l'on retrouve encore le goût de l'étude, la vénération des monuments écrits, la science de la langue sacrée; et le mérite de ses membres comme théologiens et grammairiens est assez véritable pour que les Colebrooke, les Wilson et d'autres indianistes justement admirés aient à se féliciter d'avoir recouru à leurs lumières. Le gouvernement britannique leur a même confié une partie importante de l'enseignement au collége de Fort-William. Ce reflet de l'ancienne gloire est bien terne, sans doute. Ce n'est qu'un écho, et cet écho va de plus en plus s'affaiblissant, à mesure qu'augmente la désorganisation sociale dans l'Inde. Pourtant le système hiérarchique inventé par les antiques purohitas est resté debout tout entier. On peut l'étudier bien complet dans toutes ses parties, et pour être amené à lui rendre, sans nul regret, l'honneur qui lui est dû, il suffit de calculer à peu près depuis combien de temps il dure.

L'ère de Kali remonte à l'an 3102 avant J. C. et on ne la fait commencer pourtant qu'après les grandes guerres héroïques des Kauravas et des Pandavas (1). Or, à cette époque, si le brahmanisme n'avait pas encore atteint tous ses développements, il existait dans ses points principaux.

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 507 et pass.

Le plan des castes était, sinon rigoureusement fermé, du moins tracé, et la période des purohitas dépassée depuis longtemps. Malheureusement le chiffre de 3102 ans a quelque chose de si énorme (1), que je ne veux pas trop presser la conviction sur ce point, et je me tourne d'un autre côté.

L'ère kachemyrienne commence un peu plus modestement, 2448 ans avant J. C. On la dit également postérieure à la grande guerre héroïque; par conséquent, elle laisse un intervalle de 654 ans entre son début et l'ère de Kali.

Tout incertaines que soient ces deux dates, si l'on en veut chercher de plus récentes, on n'en trouve pas, et à mesure que l'on avance, la clarté historique, devenant plus intense, ne permet pas de douter qu'on ne s'éloigne de l'objet cherché. Ainsi, après une lacune, à la vérité assez longue, au XIVe siècle avant J. C., on trouve le brahmanisme parfaitement assis et organisé, les écrits liturgiques fixés et le calendrier védique établi; il est donc impossible de descendre plus bas.

Nous avons trouvé l'ère de Kali trop exagérée: n'en parlons pas. Diminuons le nombre des années qu'elle réclame et rabattons-nous à l'ère

(1) Si l'on admet un jour, couramment, les dates extraordinaires de l'histoire égyptienne, il faudra bien s'accommoder de calculs plus lointains encore pour les faits brahmaniques.

kachemyrienne. On ne peut descendre davantage sans rendre toute chronologie égyptienne impossible. A mon sens même, c'est beaucoup trop concéder au doute. Mais, pour ce dont il est question ici, je m'en contente. Ne considérons même pas que le brahmanisme existait visiblement longtemps avant cette époque et concluons que, de l'an 2448 avant J. C. à l'an du Seigneur 1852, il s'est écoulé 4300 ans, que l'organisation brahmanique vit toujours, qu'elle est aujourd'hui dans un état comparable à la situation des Égyptiens sous les Ptolémées du III[e] siècle avant notre ère, et à celle de la première civilisation assyrienne à différentes époques, entre autres au VII[e] siècle. Ainsi, en se montrant généreux envers la civilisation égyptienne, en lui accordant, ce que je ne fais pas pour celle des brahmanes, toute la période antérieure à la migration et toute celle de ses débuts avant Ménès, elle aura duré depuis l'an 2448 jusqu'à l'an 300 avant J. C., c'est-à-dire 2148. Quant à la civilisation assyrienne, en reculant son point de départ aussi haut que l'on voudra, comme on ne peut le faire antérieur de beaucoup de siècles à l'ère kachemyrienne, il s'ensuit qu'il n'en faut pas même parler : elle s'arrête trop loin du but.

L'organisation égyptienne reste le seul terme de comparaison, et elle est en arrière, sur le type d'où elle a tiré sa vie, de 2152 ans. Je n'ai pas

besoin de confesser tout ce qu'il y a d'arbitraire dans ce calcul : on s'en aperçoit de reste. Seulement, il ne faut pas oublier que cet arbitraire a pour effet de rabaisser d'une manière énorme le chiffre des années de l'existence brahmanique ; que j'y suppose bien bénévolement l'organisation des castes contemporaines de l'ère de Kachemyr ; qu'avec une facilité non moins exagérée j'admets, contre toute vraisemblance, un synchronisme parfait entre les premiers développements du brahmanisme et la naissance de la civilisation dans la vallée du Nil, et enfin que je reporte au IIIe siècle avant J. C., époque où les véritables Égyptiens ne comptaient, pour ainsi dire, plus, la comparaison que j'en fais avec les brahmanes actuels, ce qui procure peu d'honneur à ces derniers. J'ai cru, toutefois, devoir cet hommage au siècle où naquit Manéthon. Ainsi, il est bien entendu qu'en ne faisant vivre la société hindoue que 2500 ans de plus que celle d'Assyrie, et 2000 ans de plus que celle d'Égypte, je la calomnie, je rabaisse sa longévité d'un bon nombre de siècles. Toutefois je persiste, parce que les chiffres incomplets qui me sont là entre les mains me permettent encore d'établir le raisonnement qui suit :

Trois sociétés étant données, elles se perpétuent dans la mesure où se maintient le principe blanc qui fait également leur base.

La société assyrienne, incessamment renouvelée au moyen d'affluents médiocrement purs, a déployé une extrême intensité de vie, a témoigné d'une activité en quelque sorte convulsive. Puis, assaillie par trop d'éléments mélaniens et livrée à des luttes ethniques perpétuelles, la lumière qu'elle projetait a été perpétuellement syncopée, a sans cesse changé de direction, de formes et de couleurs, jusqu'au jour où la race ariane-médique est venue lui donner une nouvelle nature. Voilà le sort d'une société très-mélangée : c'est d'abord l'agitation extrême, ensuite la torpeur morbide, enfin la mort.

L'Égypte offre un terme moyen, parce que l'organisation de ce pays se tenait dans les demi-mesures. Le système des castes n'y exerçait qu'une influence ethnique très-restreinte, car il était incomplétement appliqué, les alliances hétérogènes étant restées possibles. Probablement, le noyau arian s'était senti trop faible pour commander absolument et il s'était rabattu à des transactions avec l'espèce noire. Il reçut le juste loyer de cette modération. Plus vivace que l'organisation assyrienne, surtout plus logique, plus compacte, moins fragile et moins variable, il eut une existence effacée, mêlée à moins d'affaires, moins influente sur l'histoire générale, mais plus honorable et plus longue de beaucoup.

Voici maintenant le troisième terme de l'ob-

servation : c'est l'Inde. Point de compromis avoué avec la race étrangère, une pureté supérieure; les brahmanes en jouissent d'abord, les kschattryas ensuite. Les vayçias et même les çoudras conservent la nationalité première d'une manière relative. Chaque caste équilibre, vis-à-vis de l'autre, sa valeur ethnique particulière. Les degrés se consolident et se maintiennent. La société élargit ses bases, et, pareille aux végétaux de ce climat torride, pousse, de toutes parts, la plus luxuriante végétation. Quand la science européenne ne connaissait que la lisière du monde oriental, son admiration pour la civilisation antique faisait des Phéniciens et des hommes de l'Égypte et de l'Assyrie autant de personnages d'une nature titanique. Elle leur attribuait la possession de toutes les gloires du passé. En considérant les Pyramides, on s'étonnait qu'il eût pu exister des créatures capables de si vastes travaux. Mais depuis que nos pas se sont risqués plus loin et que, sur les rives du Gange, nous voyons ce que l'Inde a été dans les temps antiques, pendant des séries infinies de siècles, notre enthousiasme se déplace, passe le Nil, passe l'Euphrate, et va se prendre aux merveilles accomplies entre l'Indus et le cours inférieur du Brahmapoutra. C'est là que le génie humain a vraiment créé, dans tous les genres, des prodiges qui étonnent l'esprit. C'est là que la

philosophie et la poésie ont leur apogée, et que la vigoureuse et l'intelligente bourgeoisie des vayçias a longtemps attiré et absorbé tout ce que le monde ancien possédait de richesses en or, en argent, en matières précieuses. Le résultat général de l'organisation brahmanique fut supérieur encore aux détails de l'œuvre. Il en sortit une société presque immortelle par rapport à la durée de toutes les autres. Elle avait deux périls à redouter, et seulement deux : l'attaque d'une nation plus purement blanche qu'elle-même, la difficulté de maintenir ses lois contre les mélanges ethniques.

Le premier péril a éclaté plusieurs fois, et jusqu'à présent, si l'étranger s'est trouvé constamment assez fort pour subjuguer la société hindoue, il s'est, non moins constamment, reconnu impuissant à la dissoudre. Aussitôt que la cause de sa supériorité momentanée a cessé, c'est-à-dire qu'il a laissé entamer la pureté de son sang, il n'a pas tardé à disparaître et à laisser libre sa majestueuse esclave.

Le second danger s'est réalisé aussi. Il était d'ailleurs en germe dans l'organisation primitive. Le secret ne s'est pas trouvé de l'étouffer ni même d'arrêter sa croissance, causée par des alliages qui, pour être rares et souvent inaperçus, n'en sont pas moins certains et ne se montrent que trop dans l'abâtardissement graduel des

hautes castes de l'Inde. Toutefois, si le régime des castes n'est pas parvenu à paralyser entièrement les exigences de la nature, il les a beaucoup réduites. Les progrès du mal ne se sont accomplis qu'avec une extrême lenteur, et comme la supériorité des brahmanes et des kschattryas sur les populations hindoues n'a pas cessé, jusqu'à nos jours, d'être un fait incontestable, on ne saurait prévoir, avant un avenir très-nébuleux, la fin définitive de cette société. C'est une grande démonstration de plus acquise à la supériorité du type blanc et aux effets vivifiants de la séparation des races.

CHAPITRE II.

Développements du brahmanisme.

Dans le tableau du régime inventé par les purohitas, et qui devint le brahmanisme, je n'ai encore indiqué que le système en lui-même, sans l'avoir montré aux prises avec les difficultés d'application, et j'ai choisi pour le dépeindre, non pas le moment où il commença à se former, se développant petit à petit, se complétant par des actes additionnels, mais l'époque de son apogée. Si j'ai voulu le représenter ainsi, dans sa plus haute taille, et des pieds à la tête, c'est afin qu'après avoir décrit l'enfance, je n'eusse pas à expliquer la maturité. Maintenant, pour voir le système à l'œuvre, rentrons dans le domaine de l'histoire.

La puissance des purohitas s'était établie sur deux fortes colonnes : la piété intelligente de la race ariane, d'une part, de l'autre le dévouement, moins noble mais plus fanatique, des métis et des aborigènes soumis. Cette puissance reposait sur les vayçias, toujours enclins à chercher un appui

contre la prépondérance des guerriers, et sur les çoudras, pénétrés d'un sentiment nègre de terreur et d'admiration superstitieuse pour des hommes honorés de communications journalières avec la Divinité. Sans ce double appui, les purohitas n'auraient pu raisonnablement songer à attaquer l'esprit d'indépendance si cher à leur race, ou, l'ayant osé, n'auraient pas réussi. Se sachant soutenus, ils furent audacieux. Tout aussitôt, comme ils devaient s'y attendre, une vive résistance éclata dans une fraction nombreuse des Arians. Ce fut certainement à la suite des combats et des grands désastres amenés par cette nouveauté religieuse que les nations zoroastriennes, faisant scission avec la famille hindoue, sortirent du Pendjab et des contrées avoisinantes, et s'éloignèrent vers l'ouest, rompant à jamais avec des frères dont l'organisation politique ne leur convenait plus. Si l'on s'enquiert des causes de cette scission, si l'on demande pourquoi ce qui agréait aux uns écartait les autres, la réponse sans doute est difficile. Cependant je doute peu que les Zoroastriens, étant restés plus au nord et à l'arrière-garde des Arians-Hindous, n'aient conservé, avec une plus grande pureté ethnique, de bonnes raisons de se refuser à l'établissement d'une hiérarchie de naissance, factice à leur point de vue, et, donc, sans utilité, sans popularité chez eux. S'ils n'avaient pas dans leurs rangs des çou-

dras noirs ni de vayçias câpres, ni de kschattryas mulâtres; s'ils étaient tous blancs, tous forts, tous égaux, aucun motif raisonnable n'existait pour qu'ils acceptassent, à la tête du corps social, des brahmanes moralement souverains. Il est, dans tous les cas, certain que le nouveau système leur inspira une aversion qui ne se dissimulait point. On trouve les traces de cette haine dans la réforme dont un très-ancien Zoroastre, Zerduscht ou Zeretoschtro fut le promoteur; car les dissidents ne conservèrent pas plus que les Hindous l'ancien culte arian. Ils prétendaient peut-être le ramener à une formule plus exacte. Tout porte, en effet, dans le magisme un caractère protestant, et c'est là que se voit la colère contre le brahmanisme (1). Dans le langage sacré des nations zoroastriennes, le Dieu des Hindous, le *Déva*, devint le *Diw*, le mauvais esprit (2), et le mot *maaniou* reçut la signification de *céleste* quand sa racine, pour les nations brahmaniques, conservait celle de *fureur* et de *haine* (3). Ce serait ici le cas d'appliquer le 101e vers du premier livre de Lucrèce.

La séparation eut donc lieu, et les deux peu-

(1) Il y a dans le Zend-Avesta des restes de croyances brahmaniques qui ne se retrouvent pas dans la croyance actuelle des Parsis. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. 342.

(2) Le nom d'Indra est également donné par les Zoroastriens à un mauvais génie. — Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 516.

(3) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 525.

ples, poursuivant leur vie à part, n'eurent plus de rapports que l'arc à la main. Néanmoins, tout en se rendant, sans mesure, aversion pour aversion, insulte pour insulte, ils se souvinrent toujours de leur origine commune et ne renièrent pas leur parenté.

Je noterai ici, en passant, que ce fut, selon toute vraisemblance, à peu de temps de cette séparation, que commença à se former le dialecte prâcrit et que la langue ariane proprement dite, si jamais elle exista sous une forme plus concrète qu'un faisceau de dialectes, acheva de disparaître. Le sanscrit domina longtemps encore à l'état d'idiome parlé et préexcellent, ce qui n'empêcha pas les dérivations de se multiplier et de tendre à refouler, à la longue, la langue sainte dans le mutisme éloquent des livres.

Heureux les brahmanes, si le départ des nations zoroastriennes avait pu les délivrer de toute opposition! Mais ils n'avaient encore lutté qu'avec un seul ennemi, et beaucoup d'opposants devaient s'efforcer de briser leur œuvre. Ils n'avaient expérimenté qu'une seule forme de protestation : d'autres plus redoutables allaient se révéler.

Les Arians n'avaient pas cessé de graviter vers le sud et vers l'est, et ce mouvement, qui a duré jusqu'au XVIII^e^ siècle de notre ère, et qui, peut-être même, se poursuit encore obscurément, tant

le brahmanisme est vivace, était suivi et, en partie, causé par la pression septentrionale d'autres populations qui arrivaient de l'ancienne patrie. Le Mahabharata raconte la grande histoire de cette tardive migration (1). Ces nouveaux venus, sous la conduite des fils de Pandou, paraissent avoir suivi la route de leurs prédécesseurs et être venus dans l'Inde par la Sogdiane, où ils fondèrent une ville qui, du nom de leur patriarche, s'appelait *Panda* (2). Quant à la race à laquelle appartenaient ces envahisseurs, le doute n'est pas permis. Le mot qui les désigne veut dire *un homme blanc* (3). Les brahmanes reconnaissent, sans difficulté, ces ennemis pour des rejetons de la famille humaine, source de la nation hindoue. Ils avouent même la parenté de ces intrus avec la race royale orthodoxe des Kouravas. Leurs femmes étaient grandes et blondes et jouissaient de cette liberté qui, chez les Teutons, bizarrerie à demi condamnée des Romains, n'était que la continuation des primitives coutumes de la famille blanche (4).

Ces Pandavas mangeaient toutes sortes de viandes, c'est-à-dire, se nourrissaient de bœufs et de vaches, suprême abomination pour les Arians hindous. Sur ce point, les réformés zo-

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 626 et pass.
(2) *Ibid.*, p. 652.
(3) *Ibid.*, p. 664.
(4) *Ibid.*, p. 822.

roastriens conservaient l'ancienne doctrine, et c'est une nouvelle et forte preuve rétrospective qu'un mode particulier de civilisation, et une déviation commune dans les idées religieuses, avait réuni longtemps les deux rameaux en dehors des idées primordiales de la race. Les Pandavas, irrespectueux pour les animaux sacrés, ne connaissaient pas davantage la hiérarchie des castes. Leurs prêtres n'étaient pas des brahmanes, pas même les purohitas de l'ancien temps. A ces différents titres, ils paraissaient, aux yeux des Hindous, frappés d'impureté, et leur contact compromettait gravement la civilisation brahmanique.

Comme on les reçut fort mal (ils ne s'attendaient pas, sans doute, à un autre accueil), une guerre s'engagea, qui eut pour théâtre tout le nord, le sud, l'est de la péninsule jusqu'à Videha et Viçala, et pour acteurs, toutes les populations, tant arianes qu'aborigènes (1). La querelle fut d'autant plus longue que les envahisseurs avaient des alliés naturels dans beaucoup de nations arianes de l'Himalaya, hostiles au régime brahmanique. Ils en trouvaient dans plusieurs peuples métis, plus intéressés encore à le repousser, et, s'il était possible, à l'abattre : conquérants et pillards, les pillards de toute couleur devenaient leurs amis (2).

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 713.

(2) *Ibid.*, p. 689. Les Pandavas paraissent avoir dû surtout leur

L'intérêt incline évidemment du côté des Kouravas qui défendaient la civilisation. Pourtant, après bien du temps et des peines, après avoir longtemps repoussé leurs antagonistes, les Kouravas finirent par succomber. Le Pendjab et de vastes contrées aux alentours restèrent acquis aux envahisseurs plus blancs, et, par conséquent, plus énergiques que les nations brahmaniques, et la civilisation hindoue, forcée de céder, s'enfonça davantage dans le sud-est. Mais elle était tenace en raison de l'immobilité de ses races. Elle n'eut qu'à attendre, et sa revanche sur les descendants des Pandavas fut éclatante. Ceux-ci, vivant libres de toute restriction sacrée, se mêlèrent rapidement aux indigènes. Leur mérite ethnique se dégrada. Les brahmanes reprirent le dessus. Ils enlacèrent les fils dégénérés de Pandou dans leur sphère d'action, leur imposèrent idées et dogmes, et, les forçant de s'organiser sur les modèles donnés par eux, couronnèrent la victoire en leur fournissant une caste sacerdotale qui ne fut pas triée parmi ce qu'il y avait de mieux. Aussi remarque-t-on, dans le Kachemyr, que les hommes de la classe suprême sont plus bruns aujourd'hui que le reste

victoire à des renforts venus des régions septentrionales, tels que les Kulindas, établis à l'est vers les sources du Gange. Le Mahabharata les considère comme une race pure, mais très en dehors de la culture hindoue.

de la population. C'est que leurs ancêtres viennent du sud (1).

Les rapports entre les castes ne furent pas, dans le nord, pareils à ce qu'ils étaient dans le sud. Les brahmanes ne s'y montrèrent pas intellectuellement supérieurs au reste des nationaux, ceux-ci n'obéirent jamais aisément à leur sacerdoce (2), et le mépris profond des vrais Hindous, des qualifications injurieuses, et, mieux que tout, une infériorité morale très-marquée punirent à jamais les descendants des Pandavas de la perturbation qu'ils avaient apportée un moment dans l'œuvre brahmanique. On peut donc observer ici ce phénomène, que ce fut moins de la pureté de la race que de l'homogénéité

(1) Les populations du Kachemyr et du Pendjab ont eu des contacts de toute espèce avec les peuples jaunes, tout aussi bien qu'avec les tribus noires ou mulâtres. Dans les temps plus modernes, ils ont été envahis par les Grecs Bactriens et les Saces, puis par les Arabes, les Afghans, les Baloukis. F. Lassen, *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, p. 208 : *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 404. Il résulte d'un tel état de choses que le pays hindou qui vit le premier dominer les tribus arianes est, aujourd'hui, un de ceux où ces dernières ont subi le plus de mélanges. Dans les temps épiques, les Dârâdas du Pendjab étaient déjà comptés parmi les peuples réprouvés. — Lassen, *loc. cit.*, p. 544.

(2) C'est ainsi que la fameuse classification que faisaient les écrivains grecs des nations hindoues en trois classes : les *pêcheurs*, les *agriculteurs* et les *montagnards*, ne peut, de toute évidence, s'appliquer qu'à des groupes fort peu arianisés et habitant les confins occidentaux.

des éléments ethniques que résulta la victoire des brahmanes sur les descendants des Pandavas. Chez les premiers, tous les instincts étaient classés et agissaient, sans se nuire, dans des sphères spéciales; chez les seconds, le mélange illimité du sang les brouillait à l'infini. Nous avons déjà vu l'analogue de cette situation dans la dernière période de l'histoire tyrienne.

A dater de ce moment, de nombreuses nations arianes se trouvèrent encore à peu près retranchées de la nationalité hindoue, et réduites à un degré inférieur de dignité et d'estime. Il faut placer, dans cette catégorie, les tribus blanches, vivant entre la Sarasvati et l'Hindou-koh, et plusieurs des riverains de l'Indus, c'est-à-dire celles-là même qui, aux yeux de l'antiquité grecque ou romaine, représentaient les populations de l'Inde (1). Au-dessous de ces peuplades dédaignées, il y en avait un très-grand nombre d'impures, puis venaient les Aborigènes (2).

(1) « Quant aux Pandits (Cachemyriens), tous bramines de caste, « ils sont d'une ignorance grossière, et il n'y a pas un de nos servi- « teurs hindous qui ne se regarde comme de meilleure caste qu'eux. « Ils mangent de tout, excepté du bœuf, et boivent de l'arak ; il n'y a « dans l'Inde que les gens des castes infâmes qui le fassent. »

(*Correspondance de V. Jacquemont.* — Lettre du 22 avril 1831.)

(2) Les populations attaquées par Alexandre étaient à demi arianes, mais considérées comme vratyas par les vrais Hindous. Tels étaient les Malli (Malavas) et les sujets de Porus (Pourou). Les

Ainsi, pour les brahmanes, terribles logiciens, l'humanité politique se divisait en trois grandes fractions : la nation hindoue proprement dite, avec ses trois castes sacrées et sa caste supplémentaire que l'on pourrait appeler de tolérance, sa-

Malavas étaient comptés au nombre des Bahlikas, avec les Ksudrakas (Oxydraques). Leurs brahmanes étaient considérés comme peu réguliers, et le Manava-Dharma-Sastra les accuse de négliger l'enseignement religieux. — Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 197; A. W. V. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. I, p. 169 et pass. — Si les Grecs ne connaissaient les Hindous que par approximation, ceux-ci n'étaient pas moins ignorants à leur égard. Dans les temps les plus anciens, les hommes d'au delà du Sindh avaient appelé les populations de l'ouest, Chamites et Sémites, avec lesquelles ils avaient des relations commerciales, *Javana*, mot très-difficile à expliquer, car s'il paraît désigner généralement des nations occidentales, il s'applique aussi à des tribus du nord, voire même du sud. *Jawa* signifie *courir*, *faire invasion*. (W. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 65 et pass. ; Burnouf, *Nouveau Journal asiatique*, t. X, p. 238.) Plus tard, *Javana* désigna particulièrement les Arabes. La Bible, s'emparant de cette expression, l'applique aux habitants sémites de Chypre et de Rhodes, et même aux Turdétains d'Espagne, et les nomme *Javanim*. (Movers, *das phœnizische Alterthum.*, t. II, 1re partie, p. 270.) Enfin, on trouve, dans une inscription de Darius, *Jouna* devenu la dénomination des Grecs insulaires et comme l'usage de ce mot chez les Hellènes est postérieur à Homère, il est à croire que les colons de la côte l'ont reçu des Perses, et, après l'avoir adopté pour eux-mêmes, l'ont transmis aux populations continentales. (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 730.) Ce n'est que très-tard que les Hindous ont sciemment reconnu les Grecs dans les Javanas, et l'époque n'en est pas antérieure au ve siècle avant notre ère. Le Mahabharata, dans ses derniers livres, dénomme ainsi les Macédoniens-Bactriens, et les vante comme faisant partie d'un peuple brave et savant. (Lassen, *ibid.*, p. 862, et *Zeitschrift für d. K. des Morgenl.*, t. III, p. 215.)

crifice que la conviction faisait à la nécessité; puis les nations arianes, nommées vratyas, qui, trop ouvertement mêlées au sang indigène, avaient adopté tard la règle sacrée, et ne la suivaient pas rigoureusement, ou bien, qui, pires encore, s'étaient obstinées à la repousser. Dans ce cas, l'appellation de *vratya*, voleur, pillard, ne suffisait pas à l'aversion indignée du véritable Hindou, et de pareilles gens étaient qualifiés de *dasyou*, terme qui emporte un sens à peu près semblable avec le superlatif. Cette injure agréait d'autant mieux à la rancune acrimonieuse de ceux qui l'employaient, qu'elle se rapproche étymologiquement du zend *dandjou*, *dakyou*, *dahyou* (1), dont usaient les Zoroastriens du sud pour désigner les provinces de leurs États. Rien de plus semblable (charité à part) au rebut du genre humain qu'un hérétique, et réciproquement.

Enfin, en troisième lieu et même au-dessous de ces *dasyous* si détestés, venaient les nations aborigènes. Nulle part on n'imaginera de plus complets sauvages, et, par malheur, c'est que leur nombre était exorbitant. Pour juger de leur valeur morale, il faut voir aujourd'hui ce que sont leurs descendants les plus purs, soit dans le Dekkhan, soit dans les monts Vyndhias et dans les forêts centrales de la péninsule, où ils vont er-

(1) Lassen, *Zeitschrift für d. K. d. Morgenl.*, t. II, p. 49.

rants par bandes. Regardons-les vivant, après tant de siècles, comme faisaient leurs aïeux au temps où Rama vint combattre les insulaires de Ceylan, alors leurs congénères. Je ne prétends pas les énumérer tous, ce n'est pas mon affaire; j'indiquerai seulement quelques noms.

Les Kad-Erili-Garou, parlant le tamoul. Ils vont entièrement nus, dorment sous des grottes et des buissons, vivent de racines, de fruits et d'animaux qu'ils attrapent.

Ne sont-ce pas là les fils d'Anak, les Chorréens de l'Écriture (1) ?

Les Katodis campent sous les arbres, mangent les reptiles crus, et, quand ils l'osent, se couchent sur les fumiers des villages hindous.

Les Kauhirs ne savent même pas se défendre contre les attaques des bêtes féroces. Ils fuient ou sont dévorés, et se laissent faire (2).

Les Kandas, très-adonnés aux sacrifices humains, égorgent les enfants hindous qu'ils volent, ou même en achètent des plus misérables parias, leurs semblables à beaucoup d'égards. En voilà assez (3).

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 364. — Une tribu qui rappelle encore mieux les fils d'Anak est celle qui habitait jadis au delà de la rive sud de la Yamouna, dans le désert de Dandaka, jusqu'à la Gadaouri. C'étaient des géants féroces, toujours enclins à attaquer les ermitages des ascètes brahmaniques. (*Ouvr. cit.*, p. 524 et passim.)

(2) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 372.

(3) *Ibid.*, p. 377.

Les brahmanes donnaient à tous les peuples de cette triste catégorie le nom général de *Mlekkhas*, (1) *sauvages*, ou de *Barbaras*. Ce dernier nom est incrusté dans toutes les langues de l'espèce blanche. Il témoigne assez de la supériorité que cette famille s'adjuge sur le reste de l'espèce humaine (2).

A considérer le nombre immense des Aborigènes, les politiques de l'Inde comprenaient cependant que les renier ne les paralysait pas, et qu'il fallait, mettant de côté toute répugnance, les rallier par un appât quelconque à la civilisation ariane. Mais le moyen ? Que restait-il à leur offrir qui pût les tenter ? Tous les bonheurs de ce monde étaient distribués. Les brahmanes imaginèrent pourtant de les leur proposer, même les plus hauts, même ceux que les premiers

(1) *Mlekkha* veut dire *faible*. (Benfey, *Encycl. Ersch u. Gruber*, *Indien*, p. 7.)

(2) *Barbara*, *varvara* indique un homme qui a les cheveux crépus ; *papoua* a la même signification. (Benfey, *loc. cit.*) Comme le mot *barbare* est en usage dans toutes les langues de notre société, il en faut conclure que les premiers peuples non blancs connus des Arians furent des noirs, ce qui est d'accord avec ce qui a été remarqué de l'énorme diffusion de cette race vers le Nord. (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 855.) Plusieurs nations, non blanches, métisses ou noires portent, aujourd'hui, ce nom. Ainsi les *Barbaras*, sur la côte occidentale de l'Indus (Lassen, *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, p. 215) ; les *Barabras*, sur le cours supérieur du Nil ; les *Berbers* d'Afrique, etc. (Meïer, *Hebraïsches Wurzelwœrterbuch*, 1845.)

Arians se faisaient forts de conquérir par la vigueur de leurs bras, j'entends le caractère divin, avec cette seule réserve, que tant de magnifiques perspectives ne devaient s'ouvrir qu'après la mort, que dis-je ? après une longue série d'existences. Le dogme de la métempsycose une fois admis, rien de plus plausible, et comme le Mlekkha voyait, sous ses yeux, toutes les classes de la société hindoue agir en vertu de cette croyance, il avait déjà, dans la bonne foi de ses convertisseurs, une forte raison de se laisser convaincre.

Le brahmane véritablement pénitent, mortifié, vertueux, se flattait hautement de prendre place, après sa mort, dans une catégorie d'êtres supérieurs à l'humanité. Le kschattrya renaissait brahmane avec la même espérance au deuxième degré, le vayçia reparaissait kschattrya, le çoudra, vayçia (1). Pourquoi l'indigène ne serait-il pas devenu çoudra, et ainsi de suite ? D'ailleurs il arriva que ce dernier rang lui fut conféré même de son vivant. Quand une nation se soumettait en masse, et qu'il fallait l'incorporer à un État hindou, on était contraint, malgré le dogme, de l'organi-

(1) Les fautes, les crimes produisaient le même effet en sens contraire : « As the son of a Sudra may thus attain the rank of a « Brahmen, and as the son of a Brahmen may sink to a level with « Sudras, even so must it be with him who springs from a Chsatriya ; « even so with him, who was born of a Vaisya. » (*Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 65.)

ser, et le moins qu'on pût faire pour elle, c'était encore de l'admettre immédiatement dans la dernière des castes régulières (1).

Des ressources politiques comme ce système de promesses réalisables moyennant résurrection ne peuvent s'improviser. Elles n'ont de valeur que lorsque la bonne foi de ceux qui les emploient est intacte. Dans ce cas, elles deviennent irrésistibles, et l'exemple de l'Inde le prouve.

Il y eut ainsi, vis-à-vis des Aborigènes, deux sortes de conquêtes. L'une, la moins fructueuse, fut opérée par les kschattryas. Ces guerriers formant une armée régulière quadruple, disent les poëmes, c'est-à-dire composée d'infanterie, de cavalerie, de chars armés et d'éléphants, et généralement appuyée d'un corps auxiliaire d'indigènes, se mettait en campagne et allait attaquer l'ennemi. Après la victoire, la loi civile et religieuse interdisait aux militaires de procéder à l'incorporation des populations impures. Les kschattryas se contentaient d'enlever le pouvoir

(1) Les temps les plus anciens offrent des exemples de cette politique tolérante. Ainsi les Angas, les Poundras, les Bangas, les Souhmas et les Kalingas, populations aborigènes du sud-est, s'étant converties, furent d'abord déclarées çoudras en masse. Puis le roi des Angas, Lomâpâda, ayant obtenu la main de la fille du souverain arian d'Ayodhya, ses descendants furent considérés comme fils de brahmanis et de kschattryas. (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t I, p. 559.)

au chef promoteur de la querelle, et lui substituaient un de ses parents; après quoi ils se retiraient en emportant le butin et des promesses précaires de soumission et d'alliance (1). Les brahmanes procédaient tout autrement, et leur manière constitue seule la véritable prise de possession du pays et les conquêtes sérieuses (2).

Ils s'avançaient par petits groupes au delà du territoire sacré de l'Aryavarta ou Brahmavarta. Une fois dans ces forêts épaisses, dans ces marécages incultes où la nature des tropiques fait croître en abondance les arbres, les fruits, les fleurs, place les oiseaux aux riches plumages et aux chants variés, les gazelles par troupeaux, mais aussi les tigres et les reptiles les plus redoutables, ils construisaient des ermitages isolés où les Aborigènes les voyaient s'appliquant incessamment à la prière, à la méditation, à l'enseignement. Le sauvage pouvait les tuer sans peine. A demi nus, assis à la porte de leurs cabanes de branchages, seuls le plus souvent, tout au plus assistés de quelques disciples aussi désarmés

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 535. — Il est douteux que la campagne de Rama contre les Raksasas, démons noirs du sud, ait déterminé l'établissement des Arians à Lanka ou Ceylan. Le vainqueur, après avoir détrôné Ravana, donna l'empire à un des frères de ce géant, et s'en retourna vers le nord. — *Ramayana*.

(2) Lassen, *ouvr. cit.*, t. I, p. 578.

qu'eux-mêmes, le massacre ne présentait ni les difficultés ni les enivrements de la lutte. Cependant des milliers de victimes tombèrent (1). Mais, pour un ermite égorgé dix accouraient, se disputant le sanctuaire désormais sanctifié, et les vénérables colonies, étendant de plus en plus leurs ramifications, conquéraient irrésistiblement le sol. Leurs fondateurs ne s'emparaient pas moins de l'imagination de leurs farouches meurtriers. Ceux-ci, frappés de surprise ou d'une superstitieuse épouvante, voulaient enfin savoir ce qu'étaient ces mystérieux personnages si indifférents à la souffrance et à la mort, et quelle tâche étrange ils accomplissaient. Et voilà alors ce que les anachorètes leur apprenaient : « Nous « sommes les plus augustes des hommes, et nul « ici-bas ne nous est comparable. Ce n'est pas « sans l'avoir mérité que nous possédons cette « dignité suprême. Dans nos existences anté- « rieures, on nous vit aussi misérables que vous- « mêmes. A force de vertus et de degrés en de- « grés, nous voici au point où les rois même « rampent à nos pieds. Toujours poussés d'une « unique ambition, aspirant à des grandeurs sans « limites, nous travaillons à devenir dieux. Nos « pénitences, nos austérités, notre présence ici,

(1) D'après les légendes brahmaniques et les poëmes, les ascètes avaient affaire à des anthropophages. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 535.)

« n'ont pas d'autre but. Tuez-nous : nous aurons « réussi. Écoutez-nous, croyez, humiliez-vous, « servez, et vous deviendrez ce que nous som- « mes (1). »

Les sauvages écoutaient, croyaient et servaient. L'Aryavarta gagnait une province. Les anachorètes devenaient la souche d'un rameau brahmanique local. Une colonie de kschattryas accourait pour gouverner et garder le nouveau territoire. Bien souvent, presque toujours, une tolérance nécessaire souffrit que les rois du pays prissent rang dans la caste militaire. Des vayçias se formèrent également, et, je le crois, sans un trop grand respect pour la pureté du sang. D'un district de l'Inde à l'autre, le reproche de manquer de pureté n'a jamais cessé de courir et d'atteindre même les brahmanes (2). Il est incontestable que ce reproche est fondé, et l'on en peut donner des preuves éclatantes. Ainsi, dans les temps

(1) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 62 : « Desertion of « life, without reward, for the sake of preserving a priest or a cow, « a woman or a child, may cause the beatitude of those base-born « tribes. »

(2) « Of two telingas bramines, who came from the vicinity of « Hyderabad, one was derived of intermixture with the white race. « This man stated that his cast intermarried with the bramins of « the Dekkan ; but not with those of Bengal or Guzerat. All the « Mahrattas bramins I meet with appeared to be of unmixed white « descent ; but one of them said that the telinga bramins were highly « respected, while the Pendjaub, Guzerat, Cutche and Cashmere « bramins were regarded as impure. » (Pickering, p. 181.)

épiques, Lomâpâda, le roi indigène des Angas convertis, épouse Çanta, fille du roi arian d'Ayodhya (1). Ainsi encore, au XVII^e siècle, lors des colonisations hindoues opérées chez les peuples jaunes, à l'est de la Kali, dans le Népal et le Boutan, on a vu les brahmanes se mêler aux filles du pays et installer leur progéniture métisse comme caste militaire (2).

Procédant de cette manière, au nom de leur principe, rendant ce principe indispensable à l'organisation sociale, cependant le faisant plier, malheureusement pour l'avenir, très-judicieusement pour le présent, devant les difficultés trop grandes, les ascètes brahmaniques formaient une corporation d'autant plus nombreuse que la vie de ses membres était généralement sobre et toujours éloignée des travaux de la guerre. Leur système s'implantait profondément dans la société qui leur devait la vie. Tout se présentait bien : seulement, si grands que fussent les obstacles déjà surmontés, il en allait surgir de plus redoutables encore.

Les kschattryas s'apercevaient que si, dans cette organisation sociale, le rôle le plus brillant leur

(1) De même, aux termes du Ramayana, une des femmes du roi héroïque Dasaratha appartient à la nation kêkaya. Ce peuple, à la vérité, était arian ; mais habitant au delà de la Sarasvati, hors des limites du territoire sacré, il était considéré comme réfractaire ou vratya.

(2) Lassen, *ouvr. cit.*, t. I, p. 443 et 449.

était assigné, la puissance que leur laissait le sacerdoce avait plus de fleurs que de fruits. A peu près réduits à la situation de satellites effacés, il leur devenait difficile d'avoir une idée, une volonté, un plan différent de celui qu'avaient arrêté, sans eux, les brahmanes, et, tout rois qu'on les disait, ils se sentaient tellement enlacés par les prêtres, que leur prestige, vis-à-vis des peuples, devenait secondaire. Ce n'était pas non plus, pour leur avenir, un symptôme peu menaçant que de voir les brahmanes se poser, dans l'État, en médiateurs éternels entre les souverains et leurs bourgeois, leurs peuples, peut-être même leurs guerriers, tandis qu'au moyen d'une énergique patience, d'un indomptable détachement des joies humaines, ces mêmes brahmanes se faisaient les pères, les augmentateurs de l'Aryavarta, par les conversions en masse que leurs courageux missionnaires opéraient dans les nations aborigènes. Un tel tableau devait cesser, tôt ou tard, d'être considéré d'un œil placide par les princes, et les brahmanes paraissent ne pas avoir assez ménagé, même d'après les données de leur propre système, les méfiances et l'ambition des hommes qu'ils avaient le plus à craindre.

Ce n'est pas qu'ils n'aient usé de quelques ménagements. De même qu'ils avaient fait plier la rigueur de leur système jusqu'au point d'admettre

des chefs aborigènes à la dignité de kschattryas, ils avaient fait preuve d'une tolérance plus difficile encore à l'égard des Arians de cette caste, en permettant à plusieurs, que signalaient la sainteté, la science et des pénitences extraordinaires, de s'élever au rang de brahmane. L'épisode de Visvamitra, dans le Ramayana, n'a pas d'autre signification (1). On citerait encore la consécration d'un autre guerrier de la race des Kouravas. Mais de telles concessions ne pouvaient être que rares, et il faut avouer qu'en échange ils se réservaient la faculté d'épouser des filles de kschattryas, et de devenir rois à leur tour. Gendres des souverains, ils admettaient encore que les rejetons de leurs alliances suivaient une loi de décroissance, et se trouvaient exclus de la caste sacerdotale. Mais, du chef de leur mère, les prérogatives de la tribu militaire leur revenaient pleinement, et la dignité royale du même coup. Il y a, sur ce sujet, une anecdote que j'intercalerai ici, bien qu'elle interrompe, ou peut-être parce qu'elle interrompt des considérations un peu longues et assez arides.

Il existait, dans des temps très-anciens, à Tchampa, un brahmane. Ce brahmane eut une fille, et il demanda aux astrologues quel avenir était réservé à l'objet de son inquiète tendresse

(1) Burnouf, *Introduction à l'Histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 391.

Ceux-ci ayant consulté les astres reconnurent, à l'unanimité, que la petite brahmani serait un jour mère de deux enfants, dont l'un deviendrait un saint illustre et l'autre un grand souverain. Le père fut transporté de joie à cette nouvelle, et aussitôt que la jeune fille se trouva nubile, remarquant avec orgueil comme elle était douée d'une beauté parfaite, il voulut concourir à l'accomplissement du destin, peut-être le hâter, et il s'en alla offrir son enfant à Bandusara, roi de Pataliputhra, monarque renommé pour ses richesses et sa puissance.

Le don fut accepté, et la nouvelle épouse conduite dans le gynécée royal. Ses grâces y firent trop de sensation. Les autres épouses du kschattrya la jugèrent tellement dangereuse, qu'elles appréhendèrent d'être remplacées dans le cœur du roi, et se mirent à chercher une ruse qui, tout aussi bien qu'une violence impossible, les pût débarrasser de leurs craintes, en écartant leur rivale. La belle brahmani était, comme je l'ai dit, fort jeune, et, probablement, sans beaucoup de malice. Les conjurées surent lui persuader que, pour plaire à son mari, il lui fallait apprendre à le raser, à le parfumer et à lui couper les cheveux. Elle avait tout le désir imaginable d'être une épouse soumise : elle obéit donc promptement à ces perfides conseils, de sorte que la première fois que Bandusara la fit appeler, elle se présenta

devant lui une aiguière d'une main et portant, dans l'autre, tout l'appareil de la profession qu'elle venait d'apprendre.

Le monarque, qui, sans doute, se perdait un peu dans le nombre de ses femmes et avait en tête des préoccupations de toute nature, oublia les tendres mouvements dont il était agité un moment auparavant, tendit le cou et se laissa parer. Il fut ravi de l'adresse et de la grâce de sa servante, et tellement que le lendemain il la demanda encore. Nouvelle cérémonie, nouvel enchantement, et, cette fois, voulant, en prince généreux, reconnaître le plaisir qu'il recevait, il demanda à la jeune fille comment il pourrait la récompenser.

La belle brahmani indiqua naïvement un moyen sans lequel les promesses des astrologues ne pouvaient, en effet, s'accomplir. Mais le roi se récria bien fort. Il remontra cependant avec bonté, à la belle postulante, que, puisqu'elle était de la caste des barbiers, sa prétention était insoutenable, et qu'il ne commettrait certainement pas une action aussi énorme que celle dont elle le sollicitait. Aussitôt, explication; l'épouse méconnue revendique, avec le juste sentiment de la dignité blessée, sa qualité de brahmani, raconte pourquoi et dans quelle louable intention elle remplit les fonctions serviles qui scandalisent le roi tout en lui agréant. La vérité se fait jour, la beauté

triomphe, l'intrigue s'évanouit, et l'astrologie s'honore d'un succès de plus, à la grande satisfaction du vieux brahmane (1).

Ainsi, dans l'organisation antique de l'Inde, l'union de deux castes était, pour le moins, tolérée, et, en mille circonstances, les brahmanes devaient se trouver en concurrence directe avec les kschattryas pour l'exercice matériel de la souveraine puissance (2). Comment faire? Appliquer le principe de séparation dans sa rigueur entière, n'était-ce pas blesser tout le monde? Il y fallait des ménagements. D'autre part, si l'on en gardait

(1) Burnouf, *Introduction à l'Histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 149.

(2) Le *Manava-Dharma-Sastra* (chap. III) stipule, évidemment, une loi de tolérance que le système rigoureux n'admettait pas (§ 12) : « For the first marriage of the twice-born classes, a woman of the « same class is recommended; but for such as are impelled by « inclination to marry again, women in the direct order of the classes « are to be preferred. » — § 13 : « A Sudra-Woman only must « be wife of a Sudra; she and a Vaicya, of a Vaicya; they two and « a Kshatriya of a Kshatriya; those two and a Brahmany of a Brah« men. » — § 14 : « A woman of the servile class is not men« tioned, even in the recital of any ancient story, as the first wife « of a Brahmen or of a Kshatriya, though in the greatest difficulty « to find a suitable match. » — Aujourd'hui, toutes ces atténuations, en effet illogiques, ont été supprimées; les alliances d'une caste à l'autre sont sévèrement interdites, et le *Madana-Ratna-Pradipa* dit expressément : « The marriage of twice born men with damsels « not of the same class..... these *parts of ancient law* were abro« gated by wise legislators. » Malheureusement, la défense es venue quand le mal s'était déjà beaucoup développé. Elle n'est cependant pas inutile.

trop, le système même était en péril. On essaya de recourir, pour éviter le double écueil, à la logique et à la subtilité si admirables de la politique brahmanique.

Il fut établi que, dans la règle, le fils d'un kschattrya et d'une brahmani ne pourrait être ni roi ni prêtre. Participant, tout à la fois, des deux natures, il serait le barde et l'écuyer des rois. En tant que brahmane dégénéré, il pourrait être savant dans l'histoire, connaître les poésies profanes, en composer lui-même, les réciter à son maître et aux kschattryas rassemblés. Pourtant il n'aurait pas le caractère sacerdotal, il ne connaîtrait pas les hymnes liturgiques, et l'étude directe des sciences sacrées serait interdite à son intelligence. Comme kschattrya incomplet, il aurait le droit de porter les armes, de monter à cheval, de diriger un char, de combattre, mais en sous-ordre, et sans espoir de commander jamais lui-même à des guerriers. Une grande vertu lui fut réservée : ce fut l'abnégation. Accomplir des exploits pour son prince et s'oublier en chantant les traits de valeur des plus braves, tel fut son lot; on l'appelait le soûta. Aucune figure héroïque des épopées hindoues n'a plus de douceur, de grâce, de tendresse et de mélancolie. C'est le dévouement d'une femme dans le cœur indomptable d'un héros (1).

(1) Lassen, *ouvr. cit.*, t. I, p. 480. — Le soutâ est le veri-

Une fois le principe admis, les applications en devenaient constantes, et, en dehors des quatre castes légales, le nombre des associations parasites allait devenir incommensurable (1). Il le devint tellement, les combinaisons se croisant formèrent un réseau si inextricable, que l'on peut considérer aujourd'hui, dans l'Inde, les castes primitives comme presque étouffées sous les ramifications prodigieuses auxquelles elles ont donné naissance, et sous les greffes perpétuelles que ces ramifications supplémentaires ont causées à leur tour. D'une brahmani et d'un kschattrya nous avons vu naître les bardes-écuyers; d'une brahmani et d'un vayçia sortirent les ambastas, qui prirent le monopole de la médecine, et ainsi de suite. Quant aux noms imposés à ces subdivisions, les uns indiquent les fonctions spéciales qu'on leur attribuait, les autres sont simplement des dénominations de peuples indigènes étendues à des catégories qui, sans doute, avaient mérité de les prendre, en se mêlant à leurs véritables propriétaires (2).

table prototype de l'écuyer de la chevalerie errante, du Gandolin ou Gwendolin d'Amadis.

(1) Lassen, *ouvr. cit.*, t. 1, p. 196.

(2) La loi cherchait, cependant, à retenir tout en cédant; ainsi, elle n'est à peu près clémente que pour les unions contractées entre les castes rapprochées l'une de l'autre, et voici ce qu'elle dit, par exemple, du produit d'un guerrier avec une femme de la classe servile : « From a Kshatrya with a wife of the Sudra-class, springs

Cet ordre apparent, tout ingénieux qu'il fût, devenait, en définitive, du désordre, et bien que les compromis dont il résultait eussent été inséparables des débuts du système, il n'était pas douteux que, si l'on voulait empêcher le système lui-même de périr sous l'exubérance de ces concessions néfastes, il ne fallait pas louvoyer plus longtemps, et qu'un remède vigoureux devait, quoi qu'il pût arriver, cautériser au plus vite la plaie ouverte aux flancs de l'état social. Ce fut d'après ce principe que le brahmanisme inventa la catégorie des tchandalas, qui vint compléter d'une manière terrible la hiérarchie des castes impures.

Les dénominations insultantes et les rigueurs n'avaient pas été ménagées aux Arians réfractaires ni aux Aborigènes insoumis. Mais on peut dire que l'expulsion, et même la mort, furent peu de chose auprès de la condition immonde à laquelle ces quatre castes légales eurent à savoir que seraient désormais condamnés les malheureux issus de leurs mélanges par des hymens défendus. L'approche de ces tristes êtres fut à elle seule une honte, une souillure dont le

« a creature, called Ugra, with a nature partly warlike and partly servile, ferocious in his manners, cruel in his acts. » (*Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 9.) — Ce passage suffirait seul à prouver l'importance que les brahmanes apportaient à conserver le sang arian en vue des qualités morales qu'ils lui reconnaissaient.

kschattrya pouvait, à son gré, se laver en immolant ceux qui s'en rendaient coupables. On leur refusait l'entrée des villes et des villages. Qui les apercevait pouvait lancer les chiens sur eux. Une fontaine où on les avait vus boire était condamnée. S'établissaient-ils en un lieu quelconque, on avait le droit de détruire leur asile. Enfin, il ne s'est jamais trouvé sur la terre de monstres détestés contre lesquels une théorie sociale, une abstraction politique, se soit plu à imaginer de si épouvantables effets d'anathème. Ce n'étaient pas les malheureux tchandalas que l'on considérait au moment où l'on fulminait des menaces si atroces : c'étaient leurs futurs parents qu'il s'agissait d'effrayer. Aussi, faut-il le reconnaître, si la caste réprouvée a senti, en quelques occasions, s'appesantir sur elle le bras sanguinaire de la loi, ces occasions ont été rares. La théorie lutta ici vainement contre la douceur des mœurs hindoues. Les tchandalas furent méprisés, détestés; pourtant ils vécurent. Ils possédèrent des villages qu'on aurait eu le droit d'incendier, et qu'on n'incendia point. On ne prit même pas tant de soin de fuir leur contact, qu'on ne tolérât leur présence dans les villes. On les laissa s'emparer de plusieurs branches d'industrie, et nous avons vu tout à l'heure la brahmani de Tchampa prise pour une tchandala par le roi son mari, parce qu'elle remplissait un office concédé à cette tribu,

et, cependant, favorablement accueillie chez un monarque même. Dans l'Inde moderne, des fonctions réputées impures, comme celles de boucher, par exemple, rapportent de gros bénéfices aux tchandalas qui s'en mêlent. Plusieurs se sont enrichis par le commerce des blés. D'autres jouent un rôle important dans les fonctions d'interprètes. En montant au plus haut de l'échelle sociale, on trouve des tchandalas riches, heureux et, indépendamment de l'idée de caste, considérés et respectés. Telle dynastie hindoue est bien connue pour appartenir à la caste impure, ce qui ne l'empêche pas d'avoir pour conseillers des brahmanes qui se prosternent devant elle. Il est vrai qu'un pareil état de choses n'a pu être amené que par les bouleversements survenus depuis les invasions étrangères. Quant à la tolérance pratique et à la douceur des mœurs opposée à la fureur théorique de la loi, elle est de tous les temps (1).

J'ajouterai seulement que, de tous les temps aussi, les tchandalas, s'ils eurent quelque chose d'arian dans leur origine, comme on ne peut en

(1) Le comte E. de Warren, *l'Inde anglaise en* 1843. — Dans les époques antiques, on a vu déjà des hommes qui, sans être de la caste guerrière, pouvaient devenir souverains. Le plus ancien empire établi dans le sud fut celui du Pândja, dont Madhûra était la capitale. Il avait été fondé par un vayçia venu du nord, postérieurement à l'époque des guerres de Rama. (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 536.)

douter, n'ont rien eu de plus pressé que de le perdre. Ils ont usé de la vaste latitude de déshonneur où on les abandonnait, pour s'allier et se croiser, sans fin, avec les indigènes. Aussi sont-ils, en général, les plus noirs des Hindous, et quant à leur dégradation morale, à leur lâche perversité, elle n'a pas de limites (1).

L'invention de cette terrible caste eut certainement de grands résultats et je ne doute pas qu'elle n'ait été assez puissante pour maintenir dans la société hindoue la classification qui en formait la base, et mettre un grand obstacle à la naissance de nouvelles castes, au moins au sein des provinces déjà réunies à l'Aryavarta. Quant à celles qui le furent ensuite, les sources des catégories ne doivent pas non plus être recherchées trop strictement.

Là comme ailleurs, alors comme auparavant, les brahmanes firent ce qu'ils purent. Il leur suffit d'avoir une apparence pour commencer, et de n'établir leurs règles qu'une fois l'organisation assise. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit pour

(1) C'est à ce dernier trait que les brahmanes prétendent reconnaître surtout les castes impures : « Him, who was born of a « sinful mother, and consequently in a low class, but is not openly « known, who, though worthless in truth, bears the semblance of « a worthy man, let people discover by his acts. — Want of vir- « tuous dignity, harshness of speech, cruelty, and habitual neglect « of prescribed duties, betray in this world the son of a criminal « mother. » (*Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, §§ 57 et 58.)

le Boutan et le Népal. Ce qui arriva dans ces contrées se produisit dans bien d'autres. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que, quel que fût le degré dans lequel la pureté du sang arian se compromît en tel ou tel lieu, cette pureté restait toujours plus grande dans les veines des brahmanes d'abord, des kschattryas ensuite, que dans celles des autres castes locales, et de là cette supériorité incontestable qui, même aujourd'hui, après tant de bouleversements, n'a pas encore fait défaut à la tête de la société brahmanique. Puis si la valeur ethnique de l'ensemble perdait de son élévation, le désordre des éléments n'y était que passager. L'amalgame des races se faisait plus promptement au sein de chaque caste en se trouvant limité à un petit nombre de principes, et la civilisation haussait ou baissait, mais ne se transformait pas, car la confusion des instincts faisait assez promptement place dans chaque catégorie à une unité véritable, bien que de mérite souvent très-pâle. En d'autres termes, autant de castes, autant de races métisses, mais closes et facilement équilibrées.

La catégorie des tchandalas répondait à une nécessité implacable de l'institution, qui devait surtout paraître odieuse aux familles militaires. Tant de lois, tant de restrictions arrêtaient les kschattryas dans l'exercice de leurs droits guerriers et royaux, les humiliaient dans leur indépen-

dance personnelle, les gênaient dans l'effervescence de leurs passions, en leur défendant l'abord des filles et des femmes de leurs sujets. Après de longues hésitations, ils voulurent secouer le joug, et, portant la main à leurs armes, déclarèrent la guerre aux prêtres, aux ermites, aux ascètes, aux philosophes dont l'œuvre avait épuisé leur patience. C'est ainsi qu'après avoir triomphé des hérétiques zoroastriens et autres, après avoir vaincu la féroce inintelligence des indigènes, après avoir surmonté des difficultés de toute nature pour creuser au courant de chaque caste un lit contenu entre les digues de la loi et le contraindre à n'empiéter pas sur le lit des voisins, les brahmanes voyaient venir maintenant la guerre civile et la guerre de l'espèce la plus dangereuse, puisqu'elle avait lieu entre l'homme armé et celui qui ne l'était pas (1).

L'histoire du Malabar nous a conservé la date, sinon de la lutte en elle-même, du moins d'un de ses épisodes qui fut certainement parmi les principaux. Les annales de ce pays racontent qu'une grande querelle s'émut entre les kschattryas et les sages dans le nord de l'Inde, que tous les guerriers furent exterminés, et que les vainqueurs conduits par Paraçou Rama, célèbre brahmane qu'il ne faut pas confondre avec le héros

(1) Lassen, *ouvr. cit.*, t. I, p. 719-720.

du Ramayana, vinrent, après leurs triomphes, s'établir sur la côte méridionale, et y constituèrent un État républicain. La date de cet événement, qui fournit le commencement de l'ère malabare, est l'an 1176 av. J. C. (1).

Dans ce récit, il entre un peu de forfanterie. Généralement l'usage des plus forts n'est pas d'abandonner le champ de bataille, et surtout quand le vaincu est anéanti. Il est donc vraisemblable que, tout au rebours de ce que prétend leur chronique, les brahmanes furent battus et forcés de s'expatrier, et qu'en haine de la caste royale dont ils avaient dû subir l'insulte, ils adoptèrent la forme gouvernementale qui ne reconnaît pas l'unité du souverain.

Cette défaite ne fut, d'ailleurs, qu'un épisode de la guerre, et il y eut plus d'une rencontre où les brahmanes n'obtinrent pas l'avantage. Tout indique aussi que leurs adversaires, Arians presque autant qu'eux, ne se montrèrent pas dénués d'habileté et qu'ils ne mirent pas dans la puissance de leurs épées une confiance tellement absolue, qu'ils n'aient cru nécessaire d'aiguiser encore des armes moins matérielles. Les kschattryas se placèrent très-adroitement au sein même des ressources de l'ennemi, dans la citadelle théologique, soit afin d'émousser l'influence des brah-

(1) Lassen, *ouvr. cit.*, t. I, p. 537.

manes sur les vayçias, les çoudras et les indigènes, soit pour calmer leur propre conscience et éviter à leur entreprise un caractère d'impiété qui l'aurait rendue promptement odieuse à l'esprit profondément religieux de la nation.

On a vu que, pendant le séjour dans la Sogdiane et plus tard, l'ensemble des tribus zoroastriennes et hindoues professait un culte assez simple. S'il était plus chargé d'erreurs que celui des époques tout à fait primordiales de la race blanche, il était moins compliqué, cependant, que les notions religieuses des purohitas qui commencèrent le travail du brahmanisme. A mesure que la société hindoue gagnait de l'âge et qu'en conséquence le sang noir des aborigènes de l'ouest et du sud et le type jaune de l'est et du nord s'infiltraient davantage dans son sein, les besoins religieux auxquels il fallait répondre variaient et devenaient exigeants. Pour satisfaire l'élément noir, Ninive et l'Égypte nous ont appris déjà les concessions indispensables. C'était le commencement de la mort des nations arianes. Celles-ci avaient continué à être purement abstraites et morales, et bien que l'anthropomorphisme fût peut-être au fond des idées, il ne s'était pas encore manifesté. On disait que les dieux étaient beaux, beaux à la manière des héros arians. On n'avait pas songé à les portraire.

Quand les deux éléments noir et jaune eurent

la parole, il fallut changer de système, il fallut que les dieux eux-mêmes sortissent du monde idéal dans lequel les Arians avaient trouvé du plaisir à laisser planer leurs sublimes essences. Quelles que pussent être les différences capitales existant, d'ailleurs, entre le type noir et le type jaune, sans avoir besoin de tenir compte, non plus, de ce fait que ce fut le premier qui parla d'abord et fut toujours écouté, tout ce qui était aborigène se réunit, non-seulement pour vouloir voir et toucher les dieux qu'on lui vantait tant, mais aussi pour qu'ils lui apparussent plutôt terribles, farouches, bizarres et différents de l'homme, que beaux, doux, bénins, et ne se plaçant au-dessus de la créature humaine que par la perfection plus grande des formes de celle-ci. Cette doctrine eût été trop métaphysique au sens de la tourbe. Il est bien permis de croire aussi que l'inexpérience primitive des artistes la rendait plus difficile à réaliser. On voulut donc des idoles très-laides et d'un aspect épouvantable. Voilà le côté de dépravation.

On a dit quelquefois, pour trouver une explication à ces bizarreries repoussantes des images païennes de l'Inde, de l'Assyrie et de l'Égypte, à ces obscénités hideuses où les imaginations des peuples orientaux se sont toujours complu, que la faute en revenait à une métaphysique abstruse, qui ne regardait pas tant à présenter aux

yeux des monstruosités qu'à leur proposer des symboles propres à donner pâture aux considérations transcendantales. L'explication me paraît plus spécieuse que solide. Je trouve même qu'elle prête, bien gratuitement, un goût pervers aux esprits élevés qui, pour vouloir pénétrer les plus subtils mystères, ne sont cependant pas, *ipso facto*, dans la nécessité absolue de rudoyer et d'avilir leurs sensations physiques. N'est-il pas moyen de recourir à des symboles qui ne soient pas répugnants? Les puissances de la nature, les forces variées de la Divinité, ses attributs nombreux ne sauraient-ils être exprimés que par des comparaisons révoltantes? Lorsque l'hellénisme a voulu produire la statue mystique de la triple Hécate, lui a-t-il donné trois têtes, six bras, six jambes, a-t-il contourné ses visages dans d'abominables contractions? L'a-t-il assise sur un Cerbère immonde? Lui a-t-il disposé sur la poitrine un collier de têtes et dans les mains des instruments de supplice souillés des marques d'un emploi récent? Quand, à son tour, la foi chrétienne a représenté la Divinité triple et une, s'est-elle jetée dans les horreurs? Pour montrer un saint Pierre, ouvrant à la fois le monde d'en haut et celui d'en bas, a-t-elle pris son recours à la caricature? Nullement. L'hellénisme et la pensée catholique ont su parfaitement se dispenser d'en appeler à la laideur dans des sujets qui, ce-

pendant, n'étaient pas moins métaphysiques que les dogmes hindous, assyriens, égyptiens les plus compliqués. Ainsi, ce n'est pas à la nature de l'idée abstraite en elle-même qu'il faut s'en prendre quand les images sont odieuses : c'est à la disposition des yeux, des esprits, des imaginations auxquelles doivent s'adresser les représentations figurées. Or, l'homme noir et l'homme jaune ne pouvaient bien comprendre que le laid : c'est pour eux que le laid fut inventé et resta toujours rigoureusement nécessaire.

En même temps que chez les Hindous il fallait produire ainsi les personnifications théologiques, il était de même nécessaire de les multiplier, afin, en les dédoublant, de leur faire présenter un sens plus clair et plus facile à saisir. Les dieux peu nombreux des âges primordiaux, Indra et ses compagnons, ne suffirent plus à rendre les séries d'idées qu'une civilisation de plus en plus vaste enfantait à profusion. Pour en citer un exemple, la notion de la richesse étant devenue plus familière à des masses qui avaient appris à en apprécier les causes et les effets, on mit ce puissant mobile social sous la garde d'un maître céleste, et on inventa *Kouvéra*, déesse faite de manière à satisfaire pleinement le goût des noirs (1).

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 771. — Du reste, l'esprit brahmanique lutta longtemps avant d'en venir à l'anthro-

Dans cette multiplication des dieux il n'y avait cependant pas que de la grossièreté. A mesure que l'esprit brahmanique lui-même se raffinait, il faisait effort et cherchait à ressaisir l'antique vérité échappée jadis à la race ariane, et, en même temps qu'il créait des dieux inférieurs pour satisfaire les aborigènes ralliés, ou encore qu'il tolérait d'abord et acceptait ensuite les cultes autochthones, il montait de son côté. Il cherchait par en haut, et imaginant des puissances, des entités célestes supérieures à Indra, à Agni, il découvrait Brahma, lui donnait le caractère le plus sublime que jamais philosophie humaine ait pu combiner, et, dans le monde de création suréthérée où son instinct des belles choses concevait un si grand être, il ne laissait pénétrer que peu d'idées qui en fussent indignes.

Brahma resta longtemps pour la foule un dieu inconnu. On ne le figura que très-tard. Négligé des castes inférieures qui ne le comprenaient ni ne s'en souciaient, il était par excellence le dieu particulier des ascètes, celui dont ils se récla-

pomorphisme, et c'est ainsi que M. de Schlegel paraît avoir eu toute raison de dire que les monuments hindous ne peuvent rivaliser d'antiquité avec ceux de l'Égypte. Il n'est pas autant dans le vrai, quand il ajoute : « Et ceux de la Nubie. » (A. W. v. Schlegel, *Vorrede zur Darstellung der ægyptischen Mythologie* von Prichard, übersetzt von Haymann (Bonn, 1837), p. XIII.)

maient, qui faisait l'objet de leurs plus hautes études, et qu'ils n'avaient nulle pensée de détrôner jamais. Après avoir passé par toute la série des existences supérieures, après avoir été dieux eux-mêmes, tout ce qu'ils espéraient c'était d'aller se confondre dans son sein et se reposer, un temps, des fatigues de la vie, lourde à porter pour eux, même dans les délices de l'existence céleste.

Si le Dieu supérieur des brahmanes planait trop au-dessus de la compréhension étroite des classes inférieures et peut-être des vayçias eux-mêmes, il était cependant accessible au sens élevé des kschattryas, qui, restés participants de la science védique, avaient, sans doute, une piété moins active que leurs contemplatifs adversaires, mais possédaient assez de science avec assez de netteté d'esprit, pour ne pas heurter de front une notion dont ils appréciaient très-bien la valeur. Ils prirent un biais, et, les théologiens militaires aidant, ou quelque brahmane déserteur, ils transformèrent la nature subalterne d'un dieu kschattrya jusque-là peu remarqué, Vischnou (1), et lui dressant un trône métaphysique, l'élevèrent aussi haut que le maître céleste de leurs ennemis. Placé alors en face et sur le même plan que Brahma, l'autel guerrier valut celui du rival, et

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 781.

les guerriers n'eurent pas à s'humilier sous une supériorité de doctrine.

Un tel coup bien médité, sans doute, et longtemps réfléchi, car il accuse par les développements qui lui furent nécessaires la longueur et l'acharnement d'une lutte obstinée, menaçait le pouvoir des brahmanes, et, avec lui, la société hindoue, d'une ruine complète. D'un côté aurait été Vischnou avec ses kschattryas libres et armés, de l'autre, Brahma, égalé par un dieu nouveau, avec ses prêtres pacifiques, et les classes impuissantes des vayçias et des çoudras. Les aborigènes auraient été mis en demeure de choisir entre deux systèmes, dont le premier leur eût offert, avec une religion tout aussi complète que l'ancienne, une délivrance absolue de la tyrannie des castes et la perspective, pour le dernier des hommes, de parvenir à tout, pendant le cours même de la vie actuelle, sans avoir à attendre une seconde naissance. L'autre régime n'avait rien de nouveau à dire; situation toujours défavorable quand il s'agit de plaider devant les masses; et, de même qu'il ne pouvait pas accuser ses rivaux d'impiété, puisqu'ils reconnaissaient le même panthéon que lui, sauf un dieu supérieur différent, il ne pouvait non plus se poser, comme il l'avait fait jusqu'alors, en défenseur des droits des faibles, en libéral, comme on dirait aujourd'hui; car le libéralisme était évidemment

du côté de ceux qui promettaient tout aux plus humbles, et voulaient même leur accorder le rang suprême à l'occasion. Or, si les brahmanes perdaient la fidélité de leur monde noir, quels soldats auraient-ils à opposer au tranchant des épées royales, eux qui ne pouvaient payer de leur personne ?

Comment la difficulté fut traitée, c'est ce qu'il est impossible de saisir. Ce sont choses si vieilles, qu'on les devine plutôt qu'on ne les aperçoit au milieu des décombres mutilés de l'histoire. Il est toutefois évident que, dans les deux sommes de fautes que deux partis politiques belligérants ne manquent jamais de commettre, le chiffre le plus petit revient aux brahmanes. Ils eurent aussi le mérite de ne pas s'obstiner sur des détails, et de sauver le fond en sacrifiant beaucoup du reste. A la suite de longues discussions, prêtres et guerriers se raccommodèrent, et, s'il faut en juger sur l'événement, voici quels furent les termes du traité.

Brahma partagea le rang suprême avec Vischnou. De longues années après, d'autres révolutions dont je n'ai pas à parler, car elles n'ont pas un caractère directement ethnique, leur adjoignirent Siva (1), et, plus tard, encore une cer-

(1) Au jugement de Lassen, cette divinité est originairement empruntée à quelque culte des aborigènes noirs. Dans le sud, on l'adore sous la forme du Linga, et un brahmane n'accepte jamais

taine doctrine philosophique ayant fondu ces trois individualités divines en une trinité pourvue du caractère de la création, de la conservation et de la destruction, ramena, par ce détour, la théologie brahmanique à la primitive conception d'un dieu unique enveloppant l'univers (1).

Les brahmanes renoncèrent définitivement à occuper jamais le rang suprême, et les kschattryas le conservèrent comme un droit imprescriptible de leur naissance.

Moyennant quoi, le régime des castes fut maintenu dans sa rigueur entière, et toute infraction conduisit résolûment le fruit du crime à l'impureté des basses castes.

La société hindoue, scellée sur les bases choisies par les brahmanes, venait encore de passer heureusement une des crises les plus périlleuses qu'elle pût subir. Elle avait acquis bien des forces, elle était homogène et n'avait qu'à poursuivre sa route: c'est ce qu'elle fit avec autant de suite que de succès. Elle colonisa, vers le sud, la plus grande partie des territoires fertiles, elle refoula les récalcitrants dans les déserts et les marais, sur les cimes glacées de l'Himalaya, au fond des monts Vyndhias. Elle occupa le Dekkhan, elle

d'emploi dans les temples où elle se trouve. (*Indische Alterth.*, t. I, p. 783 et passim.)

(1) *Ibid.*, t. I, p. 784.

s'empara de Ceylan, et y porta sa culture avec ses colonies. Tout porte à croire qu'elle s'avança, dès lors, jusqu'aux îles lointaines de Java et de Bali (1); elle s'installa aux bords inférieurs du Gange, et osa pénétrer le long du cours malsain du Brahmapoutra, au milieu des populations jaunes que, dès longtemps, elle avait connues sur quelques points du nord, de l'est, et dans les îles du sud (2).

Pendant que s'accomplissaient de tels travaux, d'autant plus difficiles que les régions étaient plus vastes, les distances plus longues, les difficultés naturelles bien autrement accumulées qu'en Égypte, un immense commerce maritime allait de toutes parts, en Chine, entre autres, et cela, d'après un calcul très-vraisemblable, 1400 ans avant J. C., porter les magnifiques produits du sol, des mines et des manufactures, et rapporter ce que le Céleste Empire et les autres lieux civilisés du monde possédaient de plus excellent. Les marchands hindous fréquentaient de même Babylone (3). Sur la côte de l'Yémen, leur séjour

(1) W. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache.*

(2) Les Arians n'ont jamais possédé dans l'Inde un territoire compact. Sur plusieurs points, des populations complétement aborigènes interrompent encore et isolent leurs établissements. Le Dekkhan est presque absolument privé de leurs colonisations. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 391.)

(3) Le vayçia naviguait beaucoup. Une légende bouddhique cite un marchand qui avait fait sept voyages sur mer. (Burnouf, *Intro-*

était, pour ainsi dire, permanent. Aussi les brillants États de leur péninsule regorgeaient de trésors, de magnificences et de plaisirs, résultats d'une civilisation développée sous des règles strictes à la vérité, mais que le caractère national rendait douces et paternelles. C'est, du moins, le sentiment qu'on éprouve à la lecture des grandes épopées historiques et des légendes religieuses fournies par le bouddhisme.

La civilisation ne se bornait pas à ces brillants effets externes. Fille de la science théologique, elle avait puisé à cette source le génie des plus grandes choses, et on peut dire d'elle ce que les alchimistes du moyen âge pensaient du grand œuvre, dont le moindre mérite était de faire de

troduction à l'Histoire du bouddhisme indien, t. I, p. 196.) — Les Hindous pouvaient ainsi se mettre en communication avec les Chaldéens, qui avaient eux-mêmes une marine (Isaïe, XLIII, 14) et une colonie à Gerrha sur la côte occidentale du golfe Persique, où se faisait un grand commerce avec l'Inde. Les Phéniciens, avant et après leur départ de Tylos, y prenaient part. — L'Ophir des livres saints était sur la côte de Malabar (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 539), et comme les noms hébraïques des marchandises qui en provenaient sont sanscrits et non dekkhaniens, il s'ensuit que les hautes castes du pays étaient arianes au temps où les vaisseaux de Salomon les visitaient. (*Ibid.*) Il faut aussi remarquer ici que les plus anciennes colonisations arianes, dans le sud de l'Inde, eurent lieu sur les côtes de la mer, ce qui indique clairement que leurs fondateurs étaient, en même temps, des navigateurs. (Ouvrage cité, p. 537.) Il est très-probable qu'arrivés de bonne heure aux embouchures de l'Indus, ils y établirent leurs premiers empires, tels que celui de Pôtâla. (*Ibid.*, p. 543.)

l'or. Avec tous ses prodiges, avec tous ses travaux, avec ses revers si noblement supportés, ses victoires si sagement mises à profit, la civilisation hindoue considérait comme la moindre partie d'elle-même ce qu'elle accomplissait de positif et de visible, et, à ses yeux, ses seuls triomphes dignes d'estime commençaient au delà du tombeau.

Là était le grand point de l'institution brahmanique. En établissant les catégories dans lesquelles elle divisait l'humanité, elle se faisait fort de se servir de chacune pour perfectionner l'homme, et l'envoyer à travers le redoutable passage dont l'agonie est la porte, soit à une destinée supérieure s'il avait bien vécu, soit, dans le cas contraire, à un état dont l'infériorité donnait du temps au repentir. Et quelle n'est pas la puissance de cette conception sur l'esprit du croyant, puisque aujourd'hui même l'Hindou des castes les plus viles, soutenu, presque enorgueilli par l'espérance de renaître à un rang meilleur, méprise le maître européen qui le paye, ou le musulman qui le frappe, avec autant d'amertume et de sincérité que peut le faire un kschattrya ?

La mort et le jugement d'outre-tombe sont donc les grands points de la vie d'un Hindou, et on peut dire, à l'indifférence avec laquelle il porte communément l'existence présente, qu'il n'existe que pour mourir. Il y a là des similitudes

évidentes avec cet esprit sépulcral de l'Égypte, tout porté vers la vie future, la devinant et, en quelque façon, l'arrangeant à l'avance. Le parallèle est facile, ou mieux, les deux ordres d'idées se coupent à angle droit et partent d'un sommet commun. Ce dédain de l'existence, cette foi solide et délibérée dans les promesses religieuses donnent à l'histoire d'une nation une logique, une fermeté, une indépendance, une sublimité que rien n'égale. Quand l'homme vit à la fois, par la pensée, dans les deux mondes, et en embrassant de l'œil et de l'esprit ce que les horizons du tombeau ont de plus sombre pour l'incrédule, les illumine d'éclatantes espérances, il est peu retenu par les craintes ordinaires aux sociétés rationalistes, et, dans la poursuite des affaires d'ici-bas, il ne compte plus parmi les obstacles la crainte d'un trépas qui n'est qu'un passage d'habitude. Le plus illustre moment des civilisations humaines est celui où la vie n'est pas encore cotée si haut qu'on ne place, avant le besoin de la conserver, bien d'autres soucis plus utiles aux individus. D'où dépend cette disposition heureuse? Nous la verrons toujours et partout corrélative à la plus ou moins grande abondance de sang arian dans les veines d'un peuple.

La théologie et les recherches métaphysiques furent donc le pivot de la société hindoue. De là sortirent, sans s'en détacher jamais, les sciences

politiques, les sciences sociales. Le brahmanisme ne fit pas deux parts spéciales de la conscience du citoyen et de celle du croyant. La théorie chinoise et européenne de la séparation de l'Église et de l'État ne fut jamais admissible pour lui. Sans religion, point de société brahmanique. Pas un seul acte de la vie privée ne s'en isolait. Elle était tout, pénétrait partout, vivifiait tout et d'une manière bien puissante, puisqu'elle relevait le tchandala lui-même, tout en l'abaissant et donnait, même à ce misérable, un motif d'orgueil et des inférieurs à mépriser.

Sous l'égide de la science et de la foi, la poésie des soutas avait aussi trouvé d'illustres imitateurs dans les ermitages sacrés. Les anachorètes, descendus des hauteurs inouïes de leurs méditations, protégeaient les poëtes profanes, les excitaient et savaient même les devancer. Valmiki, l'auteur du Ramayana, fut un ascète vénéré. Les deux rapsodes auxquels il confia le soin d'apprendre et de répéter ses vers, étaient des kschattryas, Cuso et Lavo, fils de Rama lui-même. Les cours des rois du pays accueillaient avec feu les jouissances intellectuelles, une partie des brahmanes se consacra bientôt au seul emploi de leur en procurer (1). Les poëmes, les élégies, les récits de toute nature, vinrent se placer auprès

(1) Burnouf, ouvrage cité, t. I, p. 141.

des élucubrations volumineuses des sciences austères (1). Sur une scène illustrée par les génies les plus magnifiques, le drame et la comédie représentèrent, avec éclat, les mœurs des temps présents et les actions les plus grandioses des époques passées. Certes, le grand nom de Kalidasa mérite de briller à l'égal des plus illustres mémoires dont s'enorgueillissent les fastes littéraires (2). A côté de cet homme illustre,

(1) La critique littéraire a existé de très-bonne heure dans l'Inde. Vers le XIe siècle avant notre ère, les hymnes védiques de l'Atharvan furent réunies et mises en ordre. Au VIe siècle parurent les grammairiens, qui étudièrent et classèrent le langage de toutes les nations habitant le territoire sacré ou ses frontières. Ce travail philologique et les résultats qu'il consacre sont du plus précieux secours pour l'ethnologie. A cette même époque, le langage des Védas fut si parfaitement fixé, que l'on ne trouve, ni dans les manuscrits, ni dans les citations, la moindre variante. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 739 et 750 et passim.)

(2) Les Hindous n'ont pas eu la même manière que nous d'envisager l'histoire, de sorte que, bien que nous ayant conservé les souvenirs les plus remarquables des faits, des caractères et des habitudes de leurs plus anciens ancêtres, ils ne nous fournissent pas d'ouvrage vraiment méthodique à ce sujet. M. Jules Mohl a très-bien constaté et apprécié cette particularité remarquable : « On sait, dit cet « admirable juge des choses asiatiques, que l'Inde n'a pas produit « d'historien, ni même de chroniqueur. La littérature sanscrite ne « manque pas pour cela de données historiques ; elle est plus « riche, peut-être, que toute autre littérature en renseignements « sur l'histoire morale de la nation, sur l'origine et le développe- « ment de ses idées et de ses institutions, enfin sur tout ce qui « forme le cœur, comme le noyau de l'histoire de ce que les chro- « niqueurs de la plupart des peuples négligent pour se contenter « de l'écorce. Mais, comme dit Albirouni : « Ils ont toujours né-

plusieurs encore créaient ces chefs-d'œuvre recueillis en partie par le savant Wilson, dans son *Théâtre indien*, et bref, l'amour des plaisirs intellectuels, d'une part, et celui des profits qu'il rapportait, de l'autre, avaient fini par créer, dans ce monde antique, le métier d'homme de lettres, comme nous le voyons pratiquer sous nos yeux depuis trente ans environ, non pas tout à fait dans la même forme quant aux productions, mais sans la moindre différence quant à l'esprit (1). Je n'en veux pour démonstration qu'une courte anecdote que je citerai, afin d'ouvrir aussi une échappée de vue sur le côté familier de cette grande civilisation.

Un brahmane faisait le métier que je dis, et soit qu'il y gagnât peu, ou peut-être qu'il dépensât trop, il se trouvait à court d'argent. Sa femme lui conseilla d'aller se mettre sur le passage du rajah, et aussitôt qu'il le verrait sortir

« gligé de rédiger les chroniques des règnes de leurs rois. » De « sorte que nous ne savons jamais exactement quand leurs dynasties « commencent et quand elles finissent, ni sur quels pays elles ont « régné. Leurs généalogies sont en mauvais ordre et leur chrono- « logie est nulle. » (*Rapport annuel fait à la Société asiatique*, 1849, p. 26-27.)

(1) C'est probablement à l'école de ces littérateurs que se formaient les poëtes du genre de celui qui a écrit le *Hâsyarnavah* (l'*Océan des plaisanteries*). C'est une comédie très-mordante dirigée contre les rois, les hommes de cour et les prêtres. Les uns sont traités de fainéants inutiles et les autres d'hypocrites. (W. v. Schlegel, *Indische Bibliothek,* t. II, p. 161.)

de son palais de s'avancer hardiment et de lui réciter quelque chose qui lui pût être agréable.

Le poëte trouva l'idée ingénieuse, et, suivant le conseil de la brahmani, il rencontra le roi au moment où celui-ci allait faire sa promenade assis sur le dos de son éléphant. L'auteur vénal ne se piquait pas d'un grand respect. — « Qui des deux louerai-je? se dit-il. Cet éléphant est cher et agréable au peuple; laissons là le roi, je vais chanter l'éléphant (1). »

Voilà le laisser-aller de ce qu'on nomme aujourd'hui la vie d'artiste ou de journaliste, avec cette différence que le danger n'en était pas grand au milieu des barrières qui encadraient tous les chemins. Je ne répondrais pas cependant que ces façons d'indépendance, séduisant quelques esprits, n'aient contribué à amener la dernière grande insurrection et une des plus dangereuses, à coup sûr, que le brahmanisme ait eues à subir. Je veux parler de la naissance des doctrines bouddhiques et de l'application politique qu'elles essayèrent.

(1) Burnouf, ouvrage cité, t. I, p. 140.

CHAPITRE III.

Le bouddhisme, sa défaite ; l'Inde actuelle.

On était arrivé à une époque qui, suivant le comput cinghalais, concorderait avec le VII[e] siècle avant J. C. (1), et suivant d'autres calculs bouddhiques, dressés pour le nord de l'Inde, descendrait jusqu'à l'an 543 avant notre ère (2). Depuis quelque temps déjà, des idées très-dangereuses s'étaient glissées dans cette branche de la science hindoue qui porte le nom de philosophie sankhya. Deux brahmanes, Patandjali et Kapila, avaient enseigné que les œuvres ordonnées par les Védas étaient inutiles de soi au perfectionnement des créatures, et que, pour arriver aux existences supérieures, il suffisait de la pratique d'un ascétisme individuel et arbitraire. Par

(1) Burnouf, ouvrage cité, p. 287.

(2) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 356 et 711. — C'est l'époque de Cyrus. Vers le même temps, Scylax exécuta son périple de la mer Érythrée, et rapporta dans l'Occident les premières notions sur les pays hindous que recueillirent Hécatée et Hérodote par l'intermédiaire des Perses. — L'Inde était, à ce moment, à l'apogée de sa civilisation et de sa puissance. (Burnouf, ouvrage cité, t. I, p. 131.)

cette doctrine, on était mis en droit, sans inconvénient pour l'avenir du tombeau, de mépriser tout ce que le brahmanisme recommandait et de faire ce qu'il prohibait (1).

Une telle théorie pouvait renverser la société. Cependant, comme elle ne se présentait que sous une forme purement scientifique et ne se communiquait que dans les écoles, elle resta matière à discussion pour les érudits et ne descendit pas dans la politique. Mais, soit que les idées qui lui avaient donné naissance fussent quelque chose de plus que la découverte accidentelle d'un esprit chercheur, ou bien que des hommes très-pratiques en aient eu connaissance, il se trouva qu'un jeune prince, de la plus illustre origine, appartenant à une branche de la race solaire, Sakya, fils de Çuddodhana, roi de Kapilavastu, entreprit d'initier les populations à ce que cette doctrine avait de libéral.

Il se mit à enseigner, comme Kapila, que les œuvres védiques étaient sans valeur; il ajouta que ce n'était ni par les lectures liturgiques, ni par les austérités et les supplices, ni par le respect des classifications, qu'il était possible de s'affranchir des entraves de l'existence actuelle; que, pour cela, il ne fallait avoir recours qu'à l'observance des lois morales, dans lesquelles on

(1) Burnouf, *Introduction à l'Hist. du bouddh.*, etc., t. I, p. 152 et passim et 211.

était d'autant plus parfait qu'on s'occupait moins de soi et plus d'autrui. Comme vertus supérieures et d'une efficacité incomparable, il proclama la libéralité, la continence, la science, l'énergie, la patience et la miséricorde. Il acceptait, du reste, en fait de théologie et de cosmogonie, tout ce que le brahmanisme savait, hors un dernier point, sur lequel il avait la prétention de promettre beaucoup plus que la loi régulière. Il affirmait pouvoir conduire les hommes, non-seulement dans le sein de Brahma, d'où, après un temps, l'ancienne théologie enseignait que, par suite de l'épuisement des mérites, il fallait sortir pour recommencer la série des existences terrestres, mais dans l'essence du Bouddha parfait, où l'on trouvait le nirwana, c'est-à-dire le complet et éternel néant. Ainsi le brahmanisme était un panthéisme très-compliqué, et le bouddhisme le compliquait encore en le faisant poursuivre sa route jusqu'à l'abîme de la négation (1).

Maintenant, comment Sakya produisait-il ses idées et cherchait-il à les répandre? Il commença par renoncer au trône; il se couvrit d'une robe de grosse toile commune et jaune, composée de haillons qu'il avait recueillis lui-même dans les bourriers, dans les cimetières, et cousus de sa main; il prit un bâton et une écuelle, et désor-

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 831; Burnouf, *Introduction à l'Hist. du bouddhisme indien*, t. I, p. 152 et passim.

mais ne mangea plus que ce que l'aumône voulut lui donner. Il s'arrêtait sur les places publiques des villes et des villages et prêchait sa doctrine morale (1). Se trouvait-il là des brahmanes, il faisait avec eux assaut de science et de subtilité, et les assistants écoutaient, pendant des heures entières, une polémique qu'enflammait la conviction égale des antagonistes. Bientôt il eut des disciples. Il en recruta beaucoup dans la caste militaire, peut-être plus encore dans celle des vayçias, alors bien puissante et bien honorée, comme fort riche. Quelques brahmanes vinrent aussi à lui. Ce fut surtout dans le bas peuple qu'il enrôla ses plus nombreux prosélytes (2). Du moment qu'il avait repoussé les prescriptions des Védas, les séparations des castes n'existaient plus pour lui, et il déclarait ne reconnaître d'autre supériorité que celle de la vertu (3).

Un de ses premiers disciples et des plus dévoués, Ananda, son cousin, kschattrya d'une grande famille, revenant un jour d'une longue course dans les campagnes, accablé de fatigue et de chaleur, s'approche d'un puits où il voit une

(1) Burnouf, *Introd. à l'Hist. du bouddh. indien*, t. I, p. 194.

(2) Un de ses principaux arguments à l'adresse des hommes des basses castes était de leur dire que, dans leurs existences antérieures, ils avaient fait partie des plus hautes, et que, par le seul fait qu'ils l'écoutaient, ils étaient dignes d'y rentrer. (Burnouf, ouvrage cité, t. I, p. 196.)

(3) Ouvrage cité, t. I, p. 211.

jeune fille occupée à tirer de l'eau. Il exprime le désir d'en avoir. Celle-ci s'excuse en lui faisant observer qu'en lui rendant ce service, elle le souillerait, étant de la tribu matanghi, de la caste des tchandalas. — « Je ne te demande, ma sœur, lui répond Ananda, ni ta caste ni ta famille, mais seulement de l'eau, si tu peux m'en donner. »

Il prit la cruche et but, et, pour porter de la liberté de ses idées un témoignage plus éclatant encore, quelque temps après il épousa la tchandala. Que des novateurs de cette force exerçassent de la puissance sur l'imagination du bas peuple, on le conçoit aisément. Les prédications de Sakya convertirent un nombre infini de personnes, et après sa mort, des disciples ardents, poursuivant son œuvre de tous côtés, en étendirent les succès bien au delà des bornes de l'Inde, où des rois se firent bouddhistes avec toute leur maison et leur cour.

Cependant l'organisation brahmanique était tellement puissante, que la réforme n'osa pas, dans la pratique, se montrer aussi hostile ni aussi téméraire que dans la théorie. On niait bien, en principe, et souvent même en action, la nécessité religieuse des castes. En politique, on n'avait pu trouver le moyen de s'y soustraire. Qu'Ananda épousât une fille impure, c'était de quoi se

(1) Burnouf, *Introd. à l'Hist.*, etc., t. I, p. 205.

faire applaudir de ses amis, mais non pas empêcher ses enfants d'être impurs à leur tour. En tant que bouddhistes, ils pouvaient devenir des bouddhas parfaits et être en grande vénération dans leur secte; en tant que citoyens, ils n'avaient que justement les droits et la position assignés à leur naissance. Aussi, malgré le grand ébranlement dogmatique, la société menacée n'était pas sérieusement entamée (1).

Cette situation se prolongea d'une manière qui prouve, à elle seule, la vigueur extraordinaire de l'organisation brahmanique. Deux cents ans après la mort de Sakya, et dans un royaume gouverné par le roi bouddhiste Pyadassi, les édits ne manquaient jamais de donner le pas aux brahmanes

(1) Les éléments révolutionnaires ne manquaient pas absolument dans ce monde hindou, où les classes moyennes, les chefs de métiers, les marchands, les chefs de marins avaient acquis une importance extraordinaire. Mais l'édifice était si bien cimenté, qu'il pouvait résister à tout. — Voir Burnouf, ouvr. cité, t. I, p. 163, où il est fait mention d'une légende bouddhique qui met bien en relief la puissance de la bourgeoisie vayçia à l'époque où se forma le bouddhisme. Je remarquerai ici que, pour ces temps de l'histoire hindoue, les légendes des bouddhas ont le même genre d'intérêt historique que, chez nous, les vies des saints, lorsqu'il s'agit des âges de la domination mérovingienne. Ces productions, d'une piété également vive, bien que différemment appliquée, se ressemblent de très-près. Elles racontent les mœurs, les usages du temps où le vénérable personnage dont elles s'occupent a vécu, et ont, les unes et les autres, celles des Arians-Franks, comme celles des Arians-Hindous, la même prédilection pour la partie philosophique de l'histoire, unie au même dédain de la chronologie.

sur leurs rivaux (1), et la guerre véritable, la guerre d'intolérance, la persécution ne commença qu'avec le v[e] siècle de notre ère (2). Ainsi le bouddhisme avait pu vivre pendant près de huit cents ans, à tout le moins, côte à côte avec l'antique régulateur du sol, sans parvenir à se rendre assez fort pour l'inquiéter et le faire courir aux armes.

Ce n'était pas faute de bonne volonté. Les conversions dans les basses classes avaient toujours été en augmentant. A l'appel d'une doctrine qui, prétendant ne tenir compte que de la valeur morale des hommes, leur disait : « Par ce seul fait que vous m'accueillez, je vous relève de votre abaissement en ce monde, » tout ce qui ne voulait ou ne pouvait obtenir naturellement un rang social était fortement tenté d'accourir. Puis, dans les brahmanes, il y avait des hommes sans science, sans considération ; dans les kschattryas, des guerriers qui ne savaient pas se battre ; dans les vayçias, des dissipateurs regrettant leur fortune, et trop paresseux ou trop nuls pour s'en refaire une autre par le travail (3). Toutes ces ac-

(1) Burnouf, *Introd. à l'Hist.*, etc., t. I, p. 395, note.

(2) *Ibid.*, p. 586.

(3) Quand les brahmanes reprochaient à Sakya de s'entourer de gens appartenant aux castes impures ou de personnes de mauvaise vie, Sakya répondait : « Ma loi est une loi de grâce pour tous. » (Burnouf, ouvr. cité, t. I, p. 198.) — Cette loi de grâce devint très-promptement une sorte de religiosité facile qui recrutait des partisans dans les classes supérieures, parmi les hommes dégoûtés

cessions donnaient du relief à la secte en la répandant dans les hautes classes et il était, en somme, aussi flatteur que facile de se glorifier de vertus intimes et inaperçues, de débiter des discours de morale, et aussitôt d'être tenu pour saint et quitte du reste (1).

Les couvents se multiplièrent. Des religieux et des religieuses remplirent ces asiles appelés *viharas*, et les arts, que l'antique civilisation avait formés et élevés, prêtèrent leur concours à la glorification de la nouvelle secte (2). Les cavernes de Magatanie, de Baug, sur la route d'Oudjeïn, les grottes d'Éléphanta sont des temples bouddhiques. Il en est d'aussi extraordinaires par la vaste étendue des proportions que par le fini

de toutes les restrictions que le régime brahmanique inflige à ses fidèles, par suite de cette idée qu'on ne peut se faire pardonner les fautes de l'existence actuelle et se rendre dignes de passer dans un rang supérieur, qu'au prix des plus redoutables austérités. Ainsi, un jeune ascète, après de longues abstinences au fond d'une forêt, se donne en pâture à une tigresse, qui vient de mettre bas, en s'écriant : « Comme il est vrai que je n'abandonne la vie ni pour « la royauté, ni pour les jouissances du plaisir, ni pour le rang de « sakya, ni pour celui de monarque souverain, mais bien pour « arriver à l'état suprême de bouddha parfaitement accompli ! » (Burnouf, *ibid.*, p. 159 et passim.) — Les bouddhistes prenaient les choses d'une façon plus commode. Ils condamnaient ces rigueurs personnelles comme inutiles, et leur substituaient le simple repentir et l'aveu de la faute, ce qui, du reste, les fit arriver très-promptement à instituer la confession. (*Ibid.*, p. 299.)

(1) Burnouf, *Introd. à l'Hist.*, etc., t. I, p. 196, 277.

(2) *Ibid.*, p. 287.

précieux des détails. Tout le panthéon brahmanique, doublé de la nouvelle mythologie qui vint s'enter sur ses rameaux, de tous les bouddhas, de tous les boddhisatvas et autres inventions d'une imagination d'autant plus féconde qu'elle plongeait davantage dans les classes noires, tout ce que la pensée humaine, ivre de raffinements et complétement déroutée par l'abus de la réflexion, a jamais pu imaginer d'extravagant en fait de formes, vint trôner sous ces splendides asiles (1). Il était temps, pour peu que les brahmanes voulussent sauver leur société, de se mettre à l'œuvre. La lutte s'engagea, et si l'on compare le temps du combat à celui de la patience, l'un fut aussi long que l'autre. La guerre commencée au v^e^ siècle se termine au xiv^e^ (2).

Autant qu'on en peut juger, le bouddhisme mérita d'être vaincu, parce qu'il recula devant ses conséquences. Sensible, de bonne heure, au reproche, évidemment très-mérité, de démentir ses prétentions à la perfection morale en se recrutant de tous les gens perdus, il s'était laissé persuader d'admettre des motifs d'exclusion

(1) Burnouf, *Introduction à l'Hist.*, etc., t. I, p. 337. — Le bouddhisme hindou est aujourd'hui tellement dégénéré dans les provinces lointaines où il végète encore, que les religieux se marient, usage diamétralement opposé à l'esprit de la loi fondamentale. Ces religieux mariés se nomment au Népaul *vadjra âtchâryas*. (*Ibid.*)

(2) *Ibid.*, p. 586.

physiques et moraux. Par là, il n'était déjà plus la religion universelle, et se fermait les accessions les plus nombreuses, si elles n'étaient pas les plus honorables. En outre, comme il n'avait pas pu détruire, de prime abord, les castes, et qu'il avait été obligé de les reconnaître de fait, tout en les niant en théorie, il avait dû, dans son propre sein, compter avec elles (1). Les rois kschattryas et fiers de l'être bien que bouddhistes, les brahmanes convertis et qui n'avaient rien à gagner, les uns et les autres, à la nouvelle foi, si ce n'est la dignité de bouddha et l'anéantissement parfait, devaient, tôt ou tard, soit par eux, soit par leurs descendants, éprouver, en mille circonstances, des tentations violentes de rompre avec la tourbe qui s'égalait à eux, et de reprendre la plénitude de leurs anciens honneurs.

De cent façons le bouddhisme perdit du terrain ; au XI[e] siècle il disparut tout à fait du sol de l'Inde. Il se réfugia dans des colonies comme Ceylan ou Java, que la culture brahmanique avait sans doute formées, mais où, par l'infériorité ethnique des prêtres et des guerriers, la lutte put continuer indécise et même se terminer à l'avan-

(1) Burnouf, *Introd. à l'Hist.*, etc., t. I, p. 144. — Il fit plus que de les admettre en pratique. Il se montra faible au point de donner un démenti à sa prétention d'être une loi de grâce pour tous, en avouant que les boddhissatvas ne pouvaient s'incarner que dans des familles de brahmanes ou de kschattryas. (*Ibid.*)

tage des hérétiques. Le culte dissident trouva encore un asile dans le nord-est de l'Inde, où, cependant, comme au Népaul, on le voit aujourd'hui, dégénéré et sans forces, reculer devant le brahmanisme. En somme, il ne fut vraiment à l'aise que là où il ne rencontra pas de castes, en Chine, dans l'Annam, au Thibet, dans l'Asie centrale. Il s'y déploya à son aise, et, contrairement à l'avis de quelques critiques superficiels, il faut avouer que l'examen ne lui est pas favorable et montre d'une manière éclatante le peu que réussit à produire, pour les hommes et pour les sociétés, une doctrine politique et religieuse qui se pique d'être basée uniquement sur la morale et la raison.

Bientôt l'expérience démontre combien cette prétention est vaine et creuse. Comme le bouddhisme, la doctrine incomplète veut réparer sa faute en se donnant, après coup, des fondements. Il est trop tard, elle ne crée qu'absurdités. Procédant à l'inverse de ce qui se voit dans les véritables philosophies, au lieu de faire que la loi morale découle de l'ontologie, c'est, au contraire l'ontologie qui découle de la loi morale (1). De là, encore plus de non-sens, s'il est possible, que dans le brahmanisme dégénéré, qui en

(1) M. Burnouf se sert très-habilement de la postériorité de l'ontologie dans le bouddhisme pour établir l'âge de ce système religieux. (Ouvr. cité, t. I, p. 132.)

contient tant. De là, une théologie sans âme, toute factice, et les niaiseries du cylindre de prières, qui, placardé de manuscrits d'oraisons et mis en rotation perpétuelle par une force hydraulique, est censé envoyer au ciel l'esprit pieux contenu sous les lettres, et en réjouir les intelligences suprêmes (1). A quel point d'avilissement tombe bientôt une théorie rationaliste qui s'aventure hors des écoles et va entreprendre la conduite des peuples! Le bouddhisme le montre pleinement, et l'on peut dire que les multitudes immenses dont il dirige les consciences appartiennent aux classes les plus viles de la Chine et des pays circonvoisins. Telle fut sa fin, tel est son sort actuel.

Le brahmanisme ne fit pas que profiter des infirmités et des fautes de son ennemi. Il eut aussi des bénéfices d'habileté, et il suivit, en ces circonstances, la même politique dont il avait déjà usé avec succès lors de la révolte des kschattryas. Il sut pardonner et accorder les concessions in-

(1) Voir les détails nombreux sur ce cylindre, très en usage chez les Mongols, dans les *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846 (Paris, 1850), par M. Huc, prêtre missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare. — Voir aussi, dans le même ouvrage, ce qui a rapport à la réforme moderne du bouddhisme lamaïque, appelée Réforme de Tsong-Kaba, et qui date du XIV[e] siècle. L'esprit hindou, dont il restait peu, a été presque absolument expulsé par ces innovations.

dispensables. Il ne voulut pas violenter les consciences ou les humilier. Il imagina, au moyen d'un syncrétisme accommodant, de faire du bouddha Sakya-mouni une incarnation de Vischnou. De cette façon, il permettait à ceux qui voulaient revenir à lui de toujours vénérer leur idole, et leur épargnait ce que les conversions ont de plus amer, le mépris de ce que l'on a adoré. Puis, peu à peu, son panthéon accueillit beaucoup de divinités bouddhiques, avec cette seule réserve, que ces dernières venues n'occupèrent que des rangs inférieurs. Enfin il manœuvra de telle sorte, qu'aujourd'hui le bouddhisme est aussi bien non avenu dans l'Inde que s'il n'y avait jamais existé. Les monuments sortis des mains de cette secte passent, dans l'opinion générale, pour l'œuvre de son rival heureux (1). L'opinion publique ne les dispute pas au vainqueur, tellement que l'adversaire est mort, sa dépouille est restée aux brahmanes, et le retour des esprits est aussi complet que possible. Que dire de la puissance, de la patience et de l'habileté d'une école qui, après une campagne de près de deux mille ans, sinon plus, remporta une victoire semblable? Pour moi, je l'avoue, je ne vois rien d'aussi extraordinaire dans

(1) Burnouf, ouvr. cité, t. I, p. 339. — Bouddha, considéré comme une incarnation de Vischnou, est une idée qui ne remonte pas plus haut que l'an 1005 de l'ère de Vikramâditya, 943 de la nôtre

l'histoire, et je ne sache rien, non plus, qui fasse autant d'honneur à l'autorité de l'esprit humain.

Que doit-on ici admirer davantage? Est-ce la ténacité avec laquelle le brahmanisme se conserva, pendant cet énorme laps de temps, parfaitement pareil à lui-même dans ses dogmes essentiels et dans ce que son système politique avait de plus vital, sans jamais transiger sur ces deux terrains? Est-ce, au contraire, sa condescendance à rendre hommage à la partie honorifique des idées de son adversaire et à désintéresser l'amour-propre au moment suprême de la défaite? Je n'oserais en décider. Le brahmanisme montra, pendant cette longue contestation, ce double genre d'habileté, loué jadis avec tant de raison dans l'aristocratie anglaise, de savoir maintenir le passé en s'accommodant aux exigences du présent. Bref, il fut animé d'un véritable esprit de gouvernement, et il en reçut la récompense par le salut de la société qui était son œuvre.

Son triomphe, il le dut surtout à ce bonheur d'avoir été compact, ce qui manquait au bouddhisme. L'excellence du sang arian était aussi beaucoup plus de son côté que de celui de ses adversaires, qui, recrutés principalement dans les basses castes et moins strictement attachés aux lois de séparation dont ils niaient la valeur religieuse, offraient, au point de vue ethnique, des qualités très-inférieures. Le brahmanisme

représentait, dans l'Inde, la juste suprématie du principe blanc, bien que très-altéré, et les bouddhistes essayaient, au contraire, une protestation des rangs inférieurs. Cette révolte ne pouvait réussir tant que le type arian, malgré ses souillures, conservait encore, au moyen de son isolement, la majeure partie de ses vertus spéciales. Il ne s'ensuit pas, il est vrai, que la longue résistance des bouddhistes n'ait pas eu des résultats : loin de là. Je ne doute pas que la rentrée au sein brahmanique de nombreuses tribus de la caste sacerdotale et de kschattryas médiocrement fidèles, pendant tant de siècles, aux prescriptions ethniques, n'ait considérablement développé les germes fâcheux qui existaient déjà. Cependant la nature ariane était assez forte, et l'est encore aujourd'hui, pour maintenir debout son organisation au milieu des plus terribles épreuves que jamais peuple ait traversées.

Dès l'an 1001 de notre ère, l'Inde avait cessé d'être ce pays, fermé aux nations occidentales, dont le plus grand des conquérants, Alexandre lui-même, n'avait pu que soupçonner les merveilles chez les peuples impurs, chez les nations vratyas de l'ouest qu'il avait combattues (1). Le fils de Philippe n'avait pas touché au territoire sacré. Un prince musulman de race mélangée,

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 353.

beaucoup plus blanche que ne l'était devenu l'alliage d'où sortent maintenant les brahmanes et les kschattryas, Mahmoud le Gnaznévide, à la tête d'armées qu'animait le fanatisme musulman, promena le fer et le feu sur la péninsule, détruisit les temples, persécuta les prêtres, massacra les guerriers, s'en prit aux livres et commença, sur une vaste échelle, une persécution qui, dès lors, n'a jamais complétement cessé. S'il est difficile à toute civilisation de se tenir debout contre les assauts intérieurs que les passions humaines lui livrent constamment, qu'est-ce donc lorsqu'elle est, non-seulement attaquée mais possédée par des étrangers qui ne l'épargnent pas et n'ont pas de plus cher souci que d'amener sa perte? Est-il, dans l'histoire, un exemple de résistance heureuse et longue à cette terrible conspiration ? Je n'en connais qu'un seul, et c'est dans l'Inde que je le trouve. Depuis le rude sultan de Ghizni, on peut affirmer que la société brahmanique n'a pas joui d'un moment de tranquillité, et, au milieu de ces attaques constantes, elle a gardé la force d'expulser le bouddhisme. Après les Persans de Mahmoud sont venus les Turcs, les Mongols, les Afghans, les Tatares, les Arabes, les Abyssins, puis de nouveau les Persans de Nadir-Schah, les Portugais, les Anglais, les Français. Au nord, à l'ouest, au sud, des routes d'invasions incessantes se sont ouvertes, des nuées disparates

de populations étrangères sont venues couvrir les provinces. Contraintes par le sabre, des nations entières ont fait défection à la religion nationale. Les Kachemyriens sont devenus musulmans; les Syndhis aussi, encore d'autres groupes du Malabar et de la côte de Coromandel. Partout les apôtres de Mahomet, favorisés par les princes de la conquête, ont prodigué, et non sans succès, des prédications redoutées. Le brahmanisme n'a pas un instant renoncé au combat, et l'on sait, au contraire, que dans l'est, dans les montagnes du nord, notamment depuis la conquête du Népaul par les Gorkhas au xv^e^ siècle, il poursuit encore son prosélytisme et qu'il réussit (1). L'infusion du sang demi-arian, dans le Pendjab, a produit la religion égalitaire de Nanek. Le brahmanisme s'est dédommagé de cette perte en rendant de plus en plus imparfaite la foi musulmane qui habite avec lui.

Miné depuis un siècle par l'action européenne, on sait avec quelle imperturbable confiance il a jusqu'ici résisté, et je ne crois pas qu'il existe un homme, ayant vécu dans l'Inde, qui se laisse aller à croire que ce pays puisse jamais subir une transformation et devenir civilisé à notre manière. Plusieurs des observateurs qui l'ont le plus pratiqué et le mieux connu ont témoigné que,

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 111 et passim.

dans leur conviction, ce moment-là n'arriverait pas.

Pourtant le brahmanisme est en décadence complète; ses grands hommes ont disparu; les absurdes ou féroces superstitions, les niaiseries théologiques de la partie noire de son culte, ont pris le dessus d'une manière effrayante sur ce que son antique philosophie présentait de si élevé, de si noblement ardu. Le type nègre et le principe jaune ont creusé leur chemin dans ses populations d'élite, et, sur plusieurs points, il est difficile, même impossible, de distinguer les brahmanes de telles individualités appartenant aux basses castes. En tous cas, jamais la nature pervertie de cette race dégénérée ne pourra prévaloir contre la force supérieure des nations blanches venues de l'occident de l'Europe.

Mais s'il arrivait que, par suite de circonstances étrangères aux événements de la politique locale, la domination anglaise cessât dans ces vastes contrées et que, rendues à elles-mêmes, il leur fallût se reconstituer, sans doute, après un temps plus ou moins long, le brahmanisme, seul ordre social qui offre encore, dans ce pays, quelque solidité, quelques doctrines inébranlables, finirait par prévaloir.

Dans le premier moment, la force matérielle résidant plutôt chez les Rohillas de l'ouest et chez les Sykhes du nord, l'honneur de fournir

les souverains reviendrait à ces tribus. Néanmoins, la civilisation musulmane est trop dégradée, trop intimement unie aux types les plus vils de la population pour fournir une longue carrière. Quelques nations de cette croyance échappent, peut-être, à ce dur jugement; mais il tombe en plein sur le plus grand nombre. Le brahmanisme est patient dans ses conquêtes. Il userait, par les coups même qu'il saurait supporter sans mourir, le tranchant du sabre ébréché de ses ennemis, et d'abord relevé avec triomphe chez les Mahrattes et les Radjapoutes, il ne tarderait pas à se retrouver maître de la plus grande partie du terrain qu'il a perdu depuis tant de siècles. D'ailleurs il n'est pas inflexible aux transactions, et s'il consentait, dans un traité définitif, à recevoir, au rang de deux premières castes, les belliqueux convertis des races arianisées du nord et cette classe remuante et active des métis anglo-hindous, ne contre-balancerait-il pas, dans son sein même, la longue infusion des types inférieurs, et ne pourrait-il ainsi renaître à quelque médiocre puissance? Il se passerait probablement quelque chose de ce genre. Toutefois, je l'avoue, le désordre ethnique en serait plus compliqué, et l'unité majestueuse de la civilisation primitive ne renaîtrait pas.

Ce ne sont là que les applications rigoureuses des principes posés jusqu'ici et des expériences

que j'ai relevées et indiquées. Si, quittant ces hypothèses, on veut laisser l'avenir, et se borner à résumer les enseignements qu'au point de vue des races on peut tirer de l'histoire de l'Inde, voici les faits, tout à fait incontestables, qui en ressortent.

Nous devons considérer la famille ariane comme la plus noble, la plus intelligente, la plus énergique de l'espèce blanche. En Égypte, où nous l'avons aperçue d'abord, sur la terre hindoue, où nous venons de l'observer, nous lui avons reconnu de hautes facultés philosophiques, un grand sentiment de moralité, de la douceur dans ses institutions, de l'énergie à les maintenir; en somme, une supériorité marquée sur les aborigènes, soit de la vallée du Nil, soit des bords de l'Indus, du Gange et du Brahmapoutra.

En Égypte, pourtant, nous n'avons réussi à la considérer que déjà, et dès la plus haute antiquité, violemment combattue et paralysée par des immixtions trop considérables de sang noir, et, à mesure que les temps ont marché, cette immixtion, prenant plus de forces, a fini par absorber les énergies du principe auquel la civilisation égyptienne devait la vie. Dans l'Inde, il n'en a pas été de même. Le torrent arian, précipité du haut de la vallée de Kachemyr sur la péninsule cisgangétique, était des plus considérables. Il eut beau être dédoublé par la désertion des Zoroas-

triens, il resta toujours puissant, et le régime des castes, fut malgré sa décomposition lente, malgré ses déviations répétées, une cause décisive, qui conserva, aux deux hautes classes de la société hindoue, les vertus et les avantages de l'autorité. Puis, si des infiltrations illégales de sang étranger eurent lieu, par l'influence des révolutions, dans les veines des brahmanes et des kschattryas, toutes ne furent pas nuisibles, de la même façon toutes ne produisirent pas de mauvaises conséquences semblables. Ce qui provint des tribus arianes ou demi-arianes du nord renforça la vigueur de l'ancien principe blanc, et nous avons remarqué que l'invasion des Pandavas avait fait une trouée bien profonde dans l'Aryavarta. L'influence de cette immigration y fut donc désorganisatrice, et non pas énervante. Puis, au pourtour entier de cette même frontière montagneuse, d'autres populations blanches paraissaient incessamment sur les crêtes, et descendant jusque dans l'Inde, à différentes époques, elles ont également apporté quelque ressouvenir des mérites de l'espèce.

Quant aux mélanges nuisibles, la famille hindoue n'a pas autant à gémir des parentés jaunes qu'elle s'est données que des noires, et bien que, sans nul doute, elle n'ait pas vu sortir de ces mélanges des descendances aussi robustes que lorsqu'elle ne produisait qu'avec elle-même, elle

possède cependant, de ce côté, des lignées qui ne …nt pas absolument dénuées de valeur, et qui, mêlant à la culture hindoue dont elles ont adopté les principales règles certaines idées chinoises, prêtent, au besoin, quelque secours à la civilisation brahmanique. Tels sont les Mahrattes, tels encore les Birmans.

En somme, la force de l'Inde contre les invasions étrangères, la force qui persiste tout en cédant, reste cantonnée dans le nord-ouest, le nord et l'ouest, c'est-à-dire chez les peuples d'origine ariane plus ou moins pure, Syndhis, Rohillas, montagnards de l'Hindou-Koh, Sykhes, Radjapoutes, Gorkhas du Népaul; puis viennent les Mahrattes, enfin les Birmans que j'ai nommés plus haut. Dans ce camp de réserve, la suprématie appartient, incontestablement, aux descendances les plus arianisées du nord et du nord-ouest. Et quelle singulière persistance ethnique, quelle conscience vive et puissante toute famille alliée à la race ariane a de son mérite! J'en trouverais une marque singulière dans l'existence curieuse d'une religion bien étrange répandue chez quelques peuplades misérables, habitantes des pics septentrionaux. Là, des tribus encore fidèles à l'ancienne histoire sont cernées de tous côtés par des jaunes qui, maîtres des vallées basses, les ont repoussées sur les hauteurs neigeuses et dans les gorges alpestres, et ces peuples, no…

derniers et malheureux parents, adorent, avant tout, un ancien héros appelé Bhim-Sem. Ce Dieu, fils de Pandou, est la personnification de la race blanche dans la dernière grande migration qu'elle ait opérée de ce côté du monde (1).

Il reste le sud de l'Inde, la partie qui s'étend vers Calcutta, le long du Gange, les vastes provinces du centre et le Dekkhan. Dans ces régions, les tribus de sauvages noirs sont nombreuses, les forêts immenses, impénétrables, et l'usage des dialectes dérivés du sanscrit cesse presque complétement. Un amas de langues, plus ou moins ennoblies par des emprunts à l'idiome sacré, le tamoul, le malabare et cent autres se partagent les populations. Une bigarrure infinie de carnations étonne d'abord l'Européen, qui, dans l'aspect physique des hommes, ne découvre aucune trace d'unité, pas même chez les hautes castes. Ces contrées sont celles où le mélange avec les aborigènes est le plus avancé. Elles sont aussi les moins recommandables, à tous égards. Des multitudes molles, sans énergie, sans courage, plus bassement superstitieuses que partout ailleurs, semblent mortes, et ce n'est qu'être juste envers elles que de les déclarer incapables de se laisser galvaniser, un seul instant, par un désir d'indépendance. Elles n'ont jamais été que soumises et

(1) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III, p. 115.

sujettes, et le brahmanisme n'en a reçu nul secours, car la proportion de sang des noirs, répandue au sein de cette masse, dépasse trop ce que l'on voit dans le nord d'où les tribus arianes n'ont jamais poussé jusque-là, soit par terre, soit par mer, que des colonies insuffisantes (1).

Cependant ces contrées méridionales de l'Inde possèdent, aujourd'hui, un nouvel élément ethnique d'une grande valeur, auquel j'ai déjà fait allusion plus haut. Ce sont les métis, nés de pères européens et de mères indigènes et croisés de nouveau avec des Européens et des natifs. Cette classe, qui va, chaque jour, s'augmentant, montre des qualités si spéciales, une intelligence si vive, que l'attention des savants et des politiques s'est déjà éveillée à son sujet, et l'on a vu, dans son existence, la cause future des révolutions de l'Inde.

Il est de fait qu'elle mérite l'intérêt. Du côté des mères, l'origine n'est pas brillante : ce ne sont guère que les plus basses classes qui fournissent des sujets aux plaisirs des conquérants. Si quelques femmes appartiennent à un rang social un peu moins rabaissé, ce sont des musulmanes, et cette circonstance ne garantit aucune supériorité de sang. Toutefois, comme l'origine de ces Hindoues a cessé d'être absolu-

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 391.

ment identique avec l'espèce noire et qu'elle a déjà été relevée par l'accession d'un principe blanc, si faible qu'on veuille le supposer, il y a profit, et l'on doit établir une immense distance entre le produit d'une femme bengali de basse caste et celui d'une négresse yolof ou bambara.

Du côté du père, il peut exister de grandes différences dans l'intensité du principe blanc transmis à l'enfant. Suivant que cet homme est anglais, irlandais, français, italien ou espagnol, les variations sont notables. Comme, le plus souvent, le sang anglais domine, comme il est celui qui, en Europe, a conservé le plus d'affinités avec l'essence ariane, les métis sont généralement beaux ou intelligents. Je m'unis donc à l'opinion qui attache de l'importance pour l'avenir de l'Inde au développement de cette population nouvelle, et en m'abstenant de penser qu'elle soit jamais en état de mettre la main au collet de ses maîtres et de s'attaquer au radieux génie de la Grande-Bretagne, je ne crois pas inadmissible qu'après les dominateurs européens, le sol de l'Inde ne la voie saisir le sceptre. A la vérité, cette race composite est exposée au même danger sous lequel ont succombé presque toutes les nations musulmanes, j'entends la continuité des mélanges et l'abâtardissement qui en est la conséquence. Le brahmanisme seul possède le secret de contrarier le progrès d'un tel fléau.

Après avoir ainsi classé les groupes hindous et indiqué les points d'où l'étincelle vivante, encore bien que très-affaiblie, jaillira à l'occasion, je ne saurais m'empêcher de revenir sur la longévité si extraordinaire d'une civilisation qui fonctionnait avant les âges héroïques de la Grèce, et qui, sauf les modifications voulues par les variations ethniques, a gardé, jusqu'à nos jours, les mêmes principes, a toujours cheminé dans les mêmes voies, parce que la race dirigeante est demeurée suffisamment compacte. Ce colosse merveilleux de génie, de force, de beauté, a, depuis Hérodote, offert au monde occidental l'image d'une de ces prêtresses qui, bien que couvertes d'une robe épaisse et d'un voile discret, parvenaient cependant, par la majesté de leur attitude, à convaincre tous les regards qu'elles étaient belles. On ne la voyait pas, on n'apercevait que les grands plis de ses vêtements, on n'avait jamais dépassé la zone occupée par les peuples qu'elle-même renonçait comme siens. Plus tard, les conquêtes des musulmans, à demi connues en Europe, et leurs découvertes, dont les résultats n'arrivaient que défigurés, augmentèrent graduellement l'admiration pour ce pays mystérieux, bien que la connaissance en restât fort imparfaite.

Mais, depuis une vingtaine d'années que la philologie, la philosophie, la statistique, ont com-

mencé l'inventaire de la société et de la nature hindoues, sans presque avoir l'espérance de le compléter de bien longtemps, tant la matière est riche et abondante, il est arrivé le contraire de ce que révèle l'expérience commune : moins une chose est connue, plus on l'admire : ici, à mesure qu'on connaît et qu'on apprécie mieux, on admire davantage. Habitués à l'existence bornée de nos civilisations, nous répétions, imperturbablement, les paroles du psautier sur la fragilité des choses humaines, et lorsque le rideau immense qui cachait l'activité de l'existence asiatique a été soulevé, et que l'Inde et la Chine ont apparu clairement à nos regards, avec leurs constitutions inébranlables, nous n'avons su comment prendre cette découverte si humiliante pour notre sagesse et notre force.

Quelle honte, en effet, pour des systèmes qui se sont proclamés chacun à leur tour et se proclament encore sans rivaux! Quelle leçon pour la pensée grecque, romaine, pour la nôtre, que de voir un pays qui, battu par huit cents ans de pillage et de massacres, de spoliations et de misères, compte plus de cent quarante millions d'habitants, et, probablement, avant ses malheurs, en nourrissait plus du double; pays qui n'a jamais cessé d'entourer de son affection sans bornes et de sa conviction dévouée les idées religieuses, sociales et politiques auxquelles il doit la vie, et

qui, dans leur abaissement, lui conservent le caractère indélébile de sa nationalité! Quelle leçon, dis-je, pour les États de l'Occident condamnés, par l'instabilité de leurs croyances, à changer incessamment de formes et de direction, pareils aux dunes mobiles de certains rivages de la mer du Nord!

Il y aurait pourtant injustice à blâmer trop les uns comme à trop louer les autres. La longévité de l'Inde n'est que le bénéfice d'une loi naturelle qui n'a pu trouver que rarement à s'appliquer en bien. Avec une race dominante éternellement la même, ce pays a possédé des principes éternellement semblables; tandis que, partout ailleurs, les groupes se mêlant, sans frein et sans choix, se succédant avec rapidité, n'ont pas réussi à faire vivre leurs institutions, parce qu'ils disparaissaient eux-mêmes rapidement devant des successeurs pourvus d'instincts nouveaux.

Mais je viens de le dire : l'Inde n'a pas été le seul pays où se soit réalisé le phénomène que j'admire; il faut citer encore la Chine. Recherchons si les mêmes causes ont y amené les mêmes effets. Cette étude se lie d'autant mieux à celle qui finit ici, qu'entre le Céleste Empire et les pays hindous s'étendent de vastes régions, comme le Thibet, où des institutions mixtes portent le caractère des deux sociétés d'où elles émanent.

Mais avant de nous informer si cette dualité est vraiment le résultat d'un double principe ethnique, il faut, de toute nécessité, connaître la source de la culture sociale en Chine, et nous rendre compte du rang que cette contrée a droit d'occuper parmi les nations civilisées du monde.

CHAPITRE IV.

La race jaune.

A mesure que les tribus hindoues se sont plus avancées vers l'est, et qu'après avoir longé les monts Vyndhias, elles ont dépassé le Gange et le Brahmapoutra pour pénétrer dans le pays des Birmans, nous les avons vues se mettre en contact avec des variétés humaines que l'occident de l'Asie ne nous avait pas encore fait connaître. Ces variétés, non moins multipliées dans leurs nuances physiques et morales que les différences déjà constatées chez l'espèce nègre, nous sont une nouvelle raison d'admettre, par analogie, que la race blanche eut, aussi, comme les deux autres, ses séparations propres, et que, non-seulement, il exista des inégalités entre elle et les hommes noirs et ceux de la nouvelle catégorie que j'aborde, mais encore que, dans son propre sein, la même loi exerça son influence, et qu'une diversité pareille distingua ses tribus et les disposa par étages.

Une nouvelle famille, très-bigarrée de formes,

de physionomie et de couleur, très-spéciale dans ses qualités intellectuelles, se présente à nous aussitôt que nous sortons du Bengale en marchant vers l'est, et comme des affinités évidentes réunissent à cette avant-garde de vastes populations marquées de son cachet, il nous faut adopter, pour tout cet ensemble, un nom unique, et, malgré les différences qui le fractionnent, lui attribuer une dénomination commune. Nous nous trouvons en face des peuples jaunes, troisième élément constitutif de la population du monde.

Tout l'empire de la Chine, la Sibérie, l'Europe entière, à l'exception, peut-être, de ses extrémités les plus méridionales, tels sont les vastes territoires dont le groupe jaune se montre possesseur aussitôt que des émigrants blancs mettent le pied dans les contrées situées à l'ouest, au nord ou à l'est des plateaux glacés de l'Asie centrale.

Cette race est généralement petite, certaines même de ses tribus ne dépassent pas les proportions réduites des nains. La structure des membres, la puissance des muscles sont loin d'égaler ce que l'on voit chez les blancs. Les formes du corps sont ramassées, trapues, sans beauté ni grâce, avec quelque chose de grotesque et souvent de hideux. Dans la physionomie, la nature a économisé le dessin et les lignes. Sa libéralité s'est bornée à l'essentiel : un nez, une bouche, de petits yeux sont jetés dans des faces larges et

plates, et semblent tracés avec une négligence et un dédain tout à fait rudimentaires. Évidemment, le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche. Les cheveux sont rares chez la plupart des peuplades. On les voit, cependant, et comme par réaction, effroyablement abondants chez quelques-unes et descendant jusque dans le dos; pour toutes, noirs, roides, droits et grossiers comme des crins. Voilà l'aspect physique de la race jaune (1).

Quant à ses qualités intellectuelles, elles ne sont pas moins particulières, et font une opposition si tranchée aux aptitudes de l'espèce noire, qu'ayant donné à cette dernière le titre de féminine, j'applique à l'autre celui de mâle, par excellence. Un défaut absolu d'imagination, une tendance unique à la satisfaction des besoins naturels, beaucoup de ténacité et de suite

(1) M. Pickering ajoute, à tous ces caractères, un autre trait qui lui semble tout à fait spécifique : c'est l'aspect féminin que le défaut de barbe donne aux peuples jaunes. En revanche, il ne considère pas l'obliquité de l'œil comme essentielle. Je crois qu'ici il ne tient pas assez de compte des immixtions noires qui souvent, et à dose même très-légère, ont pu suffire pour faire disparaître cette particularité. (*United-States exploring Expedition during the years* 1838, 1839, 1840, 1841 *and* 1842, *under the command of Charles Wilkes, U. S. N.*; vol. IX : *The Races of man and their geographical distribution, by Charles Pickering*, M. D.; Philadelphia, 1848, in-4o.) — M. Pickering pense que la race jaune couvre actuellement deux cinquièmes de la surface du globe. Il comprend évidemment, dans cette classification, beaucoup de populations hybrides.

appliqué à des idées terre à terre ou ridicules, quelque instinct de la liberté individuelle, manifesté, dans le plus grand nombre des tribus, par l'attachement à la vie nomade, et, chez les peuples les plus civilisés, par le respect de la vie domestique; peu ou point d'activité, pas de curiosité d'esprit, pas de ces goûts passionnés de parure, si remarquables chez les nègres : voilà les traits principaux que toutes les branches de la famille mongole possèdent, en commun, à des degrés différents. De là, leur orgueil profondément convaincu et leur médiocrité non moins caractéristique, ne sentant rien que l'aiguillon matériel, et ayant trouvé dès longtemps le moyen d'y satisfaire. Tout ce qui se fait en dehors du cercle étroit qu'elles connaissent, leur paraît insensé, inepte, et ne leur inspire que pitié. Les peuples jaunes sont beaucoup plus contents d'eux-mêmes que les nègres dont la grossière imagination, constamment en feu, rêve à tout autre chose qu'au moment présent et aux faits existants.

Mais il faut aussi en convenir : cette tendance générale et unique vers les choses humblement positives et la fixité de vues, conséquence de l'absence d'imagination, donnent aux peuples jaunes plus d'aptitude à une sociabilité grossière que les nègres n'en possèdent. Les plus ineptes esprits, n'ayant, pendant des siècles, qu'une seule pensée dont rien ne les distrait,

celle de se nourrir, de se vêtir et de se loger, finissent par obtenir, dans ce genre, des résultats plus complets que des gens qui, naturellement non moins stupides, sont encore dérangés sans cesse, des réflexions qui pourraient leur venir, par des fusées d'imagination. Aussi les peuples jaunes sont-ils devenus assez habiles dans quelques métiers, et ce n'est pas sans surprise qu'on les voit, dès l'antiquité la plus haute, laisser, comme marque irréfragable de leur présence dans une contrée, des traces d'assez grands travaux de mines. C'est là pour ainsi dire le rôle antique et national de la race jaune (1). Les nains sont des forgerons, sont des orfèvres, et de ce qu'ils ont possédé une telle science et l'ont conservée à travers les siècles jusqu'à nos jours (car, à l'est des Tongouses orientaux et sur les bords de la mer d'Ochotsk, les Doutcheris et d'autres peuplades ne sont pas des forgerons moins adroits que les Permiens des chants scandinaves), il faut conclure que, de tous temps, les Finnois se sont trouvés au moins propres à former la partie passive de certaines civilisations (2).

D'où venaient ces peuples? Du grand continent d'Amérique. C'est la réponse de la physiologie

(1) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. I, p. 337.

(2) Lassen, *Zeitschrift für d. K d. Morgenl.*, t. II, p. 62; Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. II.

comme de la linguistique; c'est aussi ce qu'on doit conclure de cette observation, que, dès les époques les plus anciennes, avant même ce que nous nommons les âges primitifs, des masses considérables de populations jaunes s'étaient accumulées dans l'extrême nord de la Sibérie, et, de là, avaient prolongé leurs campements et leurs hordes jusque très-avant dans le monde occidental, donnant sur leurs premiers ancêtres des renseignements fort peu honorables.

Elles prétendaient descendre des singes, et s'en montraient très-satisfaites. Il n'est dès lors pas étonnant que l'épopée hindoue, ayant à dépeindre les auxiliaires aborigènes de l'héroïque époux de Sita dans sa campagne contre Ceylan, nous dise tout simplement que ces auxiliaires étaient une armée de singes. Peut-être, en effet, Rama, voulant combattre les peuples noirs du sud du Dekkhan, eut-il recours à quelques tribus jaunes campées sur les contre-forts méridionaux de l'Himalaya.

Quoi qu'il en puisse être, ces nations étaient fort nombreuses, et quelques déductions bien claires de points déjà connus vont l'établir à l'instant.

Ce n'est pas un fait nécessaire à prouver, car il l'est surabondamment, que les nations blanches ont toujours été sédentaires, et, comme telles, n'ont jamais quitté leurs demeures que par

contrainte. Or, le plus ancien séjour connu de ces nations étant le haut plateau de l'Asie centrale, si elles l'ont abandonné, c'est qu'on les en a chassées. Je comprends bien que certaines branches, parties seules, isolément, pourraient être considérées comme ayant été victimes de leurs congénères, et battues, violentées par des parents. Je l'admettrai pour les tribus helléniques et pour les zoroastriennes; mais je ne saurais étendre ce raisonnement à la totalité des migrations blanches. La race entière n'a pas dû s'expulser de chez elle dans tout son ensemble, et, cependant, on la voit se déplacer, pour ainsi dire, en masse et presque en même temps, avant l'an 5000. A cette époque et dans les siècles qui en sont le plus rapprochés, les Chamites, les Sémites, les Arians, les Celtes et les Slaves désertent également leurs domaines primitifs. L'espèce blanche s'échappe de tous côtés, s'en va de toutes parts et, certes, dans une telle dissolution qui finit par laisser ses plaines natales aux mains des jaunes, il est difficile de voir autre chose que le résultat d'une pression des plus violentes opérée par ces sauvages sur son faisceau primordial.

D'un autre côté, l'infériorité physique et morale des multitudes conquérantes est si claire et si constatée, que leur invasion et la victoire finale, qui en démontre la force, ne peuvent avoir

leur source ailleurs que dans le très-grand nombre des individus agglomérés dans ces bandes. Il n'est, dès lors, pas douteux que la Sibérie regorgeait de populations finnoises, et c'est aussi ce que va démontrer bientôt un ordre de preuves qui, cette fois, appartient à l'histoire. Pour le moment, poursuivant le rayon de clarté que la comparaison de la vigueur relative des races jette sur les événements de ces temps obscurs, je ferai remarquer encore que si l'on admet la victoire des nations jaunes sur les blanches et la dispersion de ces dernières, il faudra aussi s'accommoder de l'une des deux alternatives suivantes:

Ou bien, le territoire des nations blanches s'étendait beaucoup vers le nord et très-peu vers l'est, atteignant au moins, dans la première direction, l'Oural moyen, et, dans l'autre, ne dépassant pas le Kouen-loun, ce qui semblerait impliquer un certain développement vers les steppes du nord-ouest;

Ou bien, ces peuples ramassés sur les crêtes du Mouztagh, dans les plaines élevées qui suivent immédiatement et dans les trois Thibets, n'existaient qu'en nombre très-faible et dans une proportion compatible avec l'étendue médiocre de ces territoires et les ressources alimentaires fort réduites, presque nulles, qu'ils peuvent offrir.

Je vais d'abord expliquer comment je me vois contraint de tracer ces limites; ensuite, j'établi-

rai par quelle raison il faut repousser la seconde hypothèse et s'attacher fortement à la première.

J'ai dit que la race jaune se montrait en possession primordiale de la Chine, et, en outre, que le type noir à tête prognathe et laineuse, l'espèce pélagienne, remontait jusqu'au Kouen-loun d'une part, et de l'autre côté jusqu'à Formose (1), au Japon et par delà. Aujourd'hui même des populations de ce genre habitent ces pays reculés.

Voir le nègre établi si avant dans l'intérieur de l'Asie a déjà été pour nous la grande preuve de l'alliance, en quelque sorte, originelle des Chamites et des Sémites avec ces peuples d'essence inférieure; j'ai dit originelle, parce que l'alliance fut évidemment contractée avant la descente des envahisseurs dans les pays mésopotamiques de l'Euphrate et du Tigre.

(1) Ce sont les habitants de l'intérieur de l'île qui sont complétement noirs. Les hommes des côtes appartiennent à l'espèce malaise et ont beaucoup de rapports avec les Haraforas. (Ritter, t. III, p. 879.) — Le nombre des tribus nègres est assez considérable dans l'Inde transgangétique. On peut citer entre autres les Samangs, retirés dans la partie méridionale du district de Queda, au pays de Siam. C'est une race petite, à cheveux crépus, sans demeures fixes et se nourrissant de reptiles crus et de vers. (Ritter, *loc. cit.*, p. 1131.) — Ce géographe avoue ne pouvoir s'expliquer l'extrême diffusion de la famille mélanienne en Asie. Le fait serait, en effet, incompréhensible, s'il fallait le considérer comme postérieur aux temps historiques; mais il devient très-simple quand on admet qu'il s'est opéré à une époque tout à fait primordiale, où les immigrants nègres trouvaient le pays désert.

Maintenant, en nous transportant des plaines de la Babylonie à celles de la Chine, nous trouverons un spécimen des résultats gradués du mélange des deux espèces noire et jaune dans ces métis qui habitent le Yun-nan, et que Marco-Polo appelle les Zerdendam. En allant plus loin, nous rencontrerons encore cette autre famille, non moins marquée des caractères de l'alliage, qui couvre la province chinoise du Fo-kien, et enfin nous tomberons au milieu des nuances innombrables de ces groupes cantonnés dans les provinces méridionales du Céleste Empire, dans l'Inde transgangétique, dans les archipels de la mer des Indes, depuis Madagascar jusqu'à la Polynésie, et depuis la Polynésie jusqu'aux rives occidentales de l'Amérique, atteignant l'île de Pâques (1).

Ainsi la race noire a embrassé tout le sud de l'ancien monde et envahi fortement sur le nord, tandis que la jaune, se rencontrant avec elle à l'orient de l'Asie, y contractait un hymen fécond dont les rejetons occupent tous les amas d'îles prolongés dans la direction du pôle austral. Si l'on réfléchit que le centre, le foyer de l'espèce mélanienne est l'Afrique, et que c'est de là que

(1) Ritter, *Erdkunde, Asien,* t. II, p. 1046.
Pickering, p. 135. Cet excellent observateur n'hésite pas à déclarer qu'à ses yeux les Ovahs de Madagascar sont des Malais immé-connaissables.

s'est opérée sa diffusion principale, et, en outre, que la race jaune, en même temps que ses métis possédaient les îles, allait aussi se reproduisant au nord et à l'est de l'Asie et dans toute l'Europe, on en conclura que la famille blanche, pour ne pas se perdre et disparaître au milieu des variétés inférieures, devait unir à la puissance de son génie et de son courage la garantie du nombre, bien qu'à un moindre degré, sans doute, que ses adversaires.

Nous ne pouvons même essayer le dénombrement des masses chamites et sémites qui descendirent, par les passages de l'Arménie, dans les régions du sud et de l'ouest. Mais, du moins, considérons le nombre énorme des mélanges qui s'en firent avec la race noire, jusque par delà les plaines de l'Éthiopie, et, au nord, sur toute la côte d'Afrique, au delà de l'Atlas, tendant vers le Sénégal; regardons les produits de ces hymens peuplant l'Espagne, la basse Italie, les îles grecques, et nous serons en situation de nous persuader que l'espèce blanche ne se limitait pas à quelques tribus. Nous en devons décider ainsi d'autant plus sûrement, qu'aux multitudes que je viens d'énumérer, il convient d'ajouter encore les nations arianes de toutes les branches méridionales, et les Celtes, et les Slaves, et les Sarmates, et d'autres peuples sans célébrité, mais nullement sans

influence, qui restèrent au milieu des jaunes.

La race blanche était donc aussi fort prolifique, et puisque les deux espèces noire et finnoise ne lui permettaient pas de dépasser le Mouztagh et l'Altaï à l'est, l'Oural à l'ouest, resserrée dans de telles limites, elle s'étendait, au nord, jusque vers le cours moyen de l'Amour, le lac Baïkal et l'Obi.

Les conséquences de cette disposition géographique sont considérables et vont, tout à l'heure, trouver leurs applications.

J'ai constaté les facultés pratiques de la race jaune. Toutefois, en lui reconnaissant des aptitudes supérieures à celles de la noire pour les basses fonctions d'une société cultivée, je lui ai refusé la capacité d'occuper un rang glorieux sur l'échelle de la civilisation, et cela parce que son intelligence, bornée autrement, ne l'est pas moins étroitement que celle des nègres, et parce que son instinct de l'utile est trop peu exigeant.

Il faut relâcher quelque chose de la sévérité de ce jugement lorsqu'il s'agit, non plus de l'espèce jaune, non plus du type noir, mais du métis des deux familles, le Malais. Que l'on prenne, en effet, un Mongol, un habitant de Tonga-Tabou et un nègre pélagien ou hottentot, l'habitant de Tonga-Tabou, tout inculte qu'il soit, montrera certainement un type supérieur.

Il semblerait que les défauts des deux races se sont balancés et modérés dans le produit commun, et que plus d'imagination relevant l'esprit, tandis qu'un sentiment moins faux de la réalité restreignait l'imagination, il en est résulté plus d'aptitude à comparer, à saisir, à conclure. Le type physique a éprouvé aussi d'heureuses modifications. Les cheveux du Malais sont durs et revêches, à la vérité; mais, enclins à se crêper, ils ne le font pas; le nez est plus formé que chez les Kalmouks. Pour quelques insulaires, à Tahiti par exemple, il devient presque semblable au nez droit de la race blanche. L'œil n'est plus toujours relevé à l'angle externe. Si les pommettes restent saillantes, c'est que ce trait est commun aux deux races génératrices. Les Malais sont, du reste, on ne peut plus différents entre eux. Suivant que le sang noir ou jaune domine dans la formation d'une tribu, les caractères physiques et moraux s'en ressentent. Les alliages postérieurs ont augmenté cette extrême variabilité de types. En somme, deux signes, nettement distinctifs, demeurent à toutes ces familles, comme un présent de leur double origine : plus intelligentes que le nègre et l'homme jaune, elles ont gardé de l'un l'implacable férocité, de l'autre l'insensibilité glaciale (1).

(1) Aux témoignages sur lesquels je me suis déjà appuyé, je joins celui de Ritter, confirmé par Finlayson et sir Stamford Raf-

J'ai achevé ce qu'il y avait à dire sur les peuples qui figurent dans l'histoire de l'Asie orientale, il est maintenant à propos de passer à l'examen de leur civilisation. Le plus haut degré s'en rencontre en Chine. C'est là qu'est, tout à la fois, le point de départ de leur culture et sa plus originale expression : c'est donc là qu'il convient de l'étudier.

îles : « Les Malais, suivant le grand géographe allemand, sont de taille moyenne et plutôt petits. Ils ont une carnation plus claire que les peuples d'au delà du Gange. Le tissu de la peau est, chez eux, doux et brillant. Leur disposition à engraisser est remarquable. La musculature est molle, lâche, quelquefois très-volumineuse, généralement sans élasticité. Les hanches sont très-fortes, ce qui leur donne une apparence lourde. Les visages sont larges et plats, les pommettes saillantes. Les yeux sont espacés et très-petits, quelquefois droits, le plus souvent relevés à l'angle externe. L'occiput est resserré ; les cheveux, épais, grossiers, tendant à se crêper, sont plantés très-bas et restreignent le front. Le trou occipital est souvent très en arrière. Les bras, très-longs, rappellent ceux du singe. » (Ritter, III, p. 1145.) — A ces détails j'en ajouterai encore un que je dois à l'intéressante observation d'un voyageur : « Lorsque les matelots malais employés sur les navires européens montent aux cordages, ils se cramponnent non-seulement par les mains, mais encore par les orteils, qu'ils ont très-gros et très-vigoureux. Un homme de race blanche n'en pourrait faire autant. »

CHAPITRE V.

Les Chinois.

Je me trouve, d'abord, en dissentiment avec une idée assez généralement répandue. On incline à considérer la civilisation chinoise comme la plus ancienne du monde, et je n'en aperçois l'avénement qu'à une époque inférieure à l'aurore du brahmanisme, inférieure à la fondation des premiers empires chamites, sémites et égyptiens. Voici mes raisons. Il va sans dire que l'on ne discute plus les affirmations chronologiques et historiques des Tao-sse. Pour ces sectaires, les cycles de 300,000 années ne coûtent absolument rien. Comme ces périodes un peu longues forment le milieu où agissent des souverains à têtes de dragons, et dont les corps sont contournés en serpents monstrueux, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'en abandonner l'examen à la philosophie, qui pourra y glaner quelque peu, mais d'en écarter, avec grand soin, l'étude des faits positifs (1).

(1) Nu-oua, sœur de Fou-hi, et qui lui succéda, était un esprit.

La date la plus rationnelle où se placent les lettrés du Céleste Empire pour juger de leur état antique, c'est le règne de Tsin-chi-hoang-ti, qui, pour couper court aux conspirations féodales et sauver la cause unitaire dont il était le promoteur, voulut étouffer les anciennes idées, fit brûler la plupart des livres, et ne consentit à sauver que les annales de la dynastie princière de Tsin, dont lui-même descendait. Cet événement arriva 207 ans avant J. C.

Depuis cette époque, les faits sont bien détaillés, suivant la méthode chinoise. Je n'en goûte pas moins l'observation d'un savant missionnaire qui voudrait voir, dans ces lourdes compilations, un peu plus de critique européenne (1). Quoi qu'il en soit, à dater de ce moment, tout s'enchaîne tant bien que mal. Quand on veut remonter au delà, il n'en est pas longtemps de même. Tant qu'on reste dans les temps rapprochés de Tsin-chi-hoang-ti, la clarté continue en s'affaiblissant. On remonte ainsi, de proche en proche, jusqu'à l'empereur Yaô. Ce prince régna cent et un ans, et son avénement est placé à l'an 2357 avant J. C. Par delà cette époque, les dates, déjà fort conjecturales, sont remplacées

Elle avait ramassé, dans un marais, un peu de terre *jaune*, et, en s'aidant d'une corde, elle en fabriqua le premier homme (Le Père Gaubil, *Chronologie chinoise*, in-4°, p. 7.)

(1) Le père Gaubil, *Chronologie chinoise*.

par une complète incertitude (1). Les lettrés ont prétendu que cette fâcheuse interruption d'une chronique dont les matériaux, suivant eux, pourraient remonter aux premiers jours du monde, n'est que la conséquence de ce fameux incendie des livres, déploré de père en fils, et devenu un des beaux sujets d'amplification que la rhétorique chinoise ait à commandement. Mais, à mon gré, ce malheur ne suffit pas pour expliquer le désordre des premières annales. Tous les peuples de l'ancien monde ont eu leurs livres brûlés, tous ont perdu la chaîne systématique de leurs dynasties en tant que les livres primitifs devaient en être les dépositaires, et, cependant, tous ces peuples ont conservé assez de débris de leur histoire pour que, sous le souffle vivifiant de la critique, le passé se relève, se remue, ressuscite, et, se dévoilant, peu à peu, nous montre une physionomie à coup sûr bien ancienne, bien différente des temps dont nous avons la tradition. Chez les Chinois, rien de semblable. Aussitôt que les temps positifs cessent, le crépuscule s'évanouit, et de suite on

(1) Suivant M. Lassen, il ne faut pas demander d'histoire positive aux Chinois avant l'année 782 qui précéda notre ère. Toutefois, ce même savant confesse que l'avénement de la première dynastie humaine peut être reporté, avec une grande vraisemblance, à l'année 2205 av. J. C. (*Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 751.) — Nous voilà loin des dates extraordinaires des annales hindoues, égyptiennes et assyriennes.

arrive, non pas aux temps mythologiques, comme partout ailleurs, mais à des chronologies inconciliables, à des absurdités de l'espèce la plus plate, dont le moindre défaut est de ne rien contenir de vivant.

Puis, à côté de cette nullité prétentieuse de l'histoire écrite, une absence complète et bien significative de monuments. Ceci appartient au caractère de la civilisation chinoise. Les lettrés sont grands amateurs d'antiquités, et les antiquités manquent : les plus anciennes ne remontent pas au delà du VIII[e] siècle après J. C. (1). De sorte que, dans ce pays stable par excellence, les souvenirs figurés, statues, vases, instruments, n'ont rien qui puisse être comparé, pour l'ancienneté, avec ce que notre Occident si remué, si tourmenté, si ravagé et transformé tant de fois, peut cependant étaler avec une orgueilleuse abondance. La Chine n'a matériellement rien conservé (2), qui nous reporte, même de loin, à ces époques extravagantes où quelques savants du dernier siècle se réjouissaient de voir l'histoire s'enfoncer en narguant les témoignages mosaïques.

(1) Gaubil, *Chronologie chinoise.*

(2) Il faut excepter de ce jugement certains travaux de colonisation et de desséchement sur les rives du Hoang-ho, qui paraissent remonter à des temps fort reculés. Ce ne sont pas là, à proprement parler, des monuments. C'est un tracé cent fois fait et refait depuis sa création.

Laissons donc de côté les concordances impossibles des différents systèmes, suivis par les lettrés, pour fixer les époques antérieures à Tsin-chi-hoang-ti, et ne recueillons que les faits appuyés de l'assentiment des autres peuples, ou portant avec eux une suffisante certitude.

Les Chinois nous disent que le premier homme fut Pan-kou. Le *premier homme*, disent-ils; mais ils entourent cet être primordial de telles circonstances qu'évidemment il n'était pas seul dans le lieu où ils le font apparaître. Il était entouré de créatures inférieures à lui, et ici on se demande s'il n'avait pas affaire à ces fils de singes, ces hommes jaunes dont la singulière vanité se complaisait à réclamer une si brutale origine.

Le doute se change bientôt en certitude. Les historiens indigènes affirment qu'à l'arrivée des Chinois, les Miao (1) occupaient déjà la contrée, et que ces peuples étaient étrangers aux plus simples notions de sociabilité. Ils vivaient dans des trous, dans des grottes, buvaient le sang des animaux qu'ils attrapaient à la course, ou bien, à défaut de chair crue, mangeaient de l'herbe et des fruits sauvages. Quant à la forme de leur gouvernement, elle ne démentait pas tant de barbarie. Les Miao se battaient à coups de branches d'arbres, et le plus vigoureux restait le maître jus-

(1) Gaubil, ouvr. cité.

qu'à ce qu'il en vînt un plus fort que lui. On ne rendait aucun honneur aux morts. On se contentait de les empaqueter dans des branches et des herbages, on les liait au milieu de ces espèces de fagots, et on les cachait sous des buissons (1).

Je remarquerai, en passant, que voilà bien, dans une réalité historique, l'homme primitif de la philosophie de Rousseau et de ses partisans; l'homme qui, n'ayant que des égaux, ne peut aussi fonder qu'une autorité transitoire dont une massue est la légitimité, genre de droit assez souvent frappé de défaveur devant des esprits un peu libres et fiers. Malheureusement pour l'idée révolutionnaire, si cette théorie rencontre preuve chez les Miao et chez les noirs, elle n'a pas encore réussi à la découvrir chez les blancs, où nous ne pouvons apercevoir une aurore privée des clartés de l'intelligence.

Pan-kou, au milieu de ces fils de singes (2), fut donc regardé, et j'ose le dire, avec pleine raison, comme le premier homme. La légende chinoise ne nous fait pas assister à sa naissance. Elle ne nous le montre pas créature, mais bien

(1) Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, p. 2, 80, 109; Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III, p. 758; Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 454.

(2) Les Miao ne manquaient pas de se donner cette généalogie. (Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. II, p. 273.)

créateur, car elle déclare expressément qu'il commença à régler les rapports de l'humanité. D'où venait-il, puisqu'à la différence de l'Adam de la Genèse, de l'autochthone phénicien et athénien, il ne sortait pas du limon? Sur ce point la légende se tait : cependant, si elle ne sait pas nous apprendre où il est né, elle nous indique du moins où il est mort et où il fut enterré. C'est, dit-elle, dans la province méridionale de Ho-nan (1).

Cette circonstance n'est pas à négliger, et il faut la rapprocher, sans retard, d'un renseignement très-clairement articulé par le Manava-Dharma-Sastra. Ce code religieux des Hindous, compilé à une époque postérieure à la rédaction des grands poëmes, mais sur des documents incontestablement fort anciens, déclare, d'une manière positive, que le Maha-Tsin, le grand pays de la Chine, fut conquis par des tribus des kschattryas réfractaires qui, après avoir passé le Gange et erré pendant quelque temps dans le Bengale, traversèrent les montagnes de l'est et se répandirent dans le sud du Céleste Empire, dont ils civilisèrent les peuples (2).

Ce renseignement acquiert beaucoup plus de

(1) Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*.

(2) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III, p. 716; *Manava-Dharma-Sastra*, ch. X, § 43, p. 346 : « The following races of cshattryas, by « their omission of holy rites et by seeing no brahmens, have gra- « dually sunk among men, to the lowest of the four classes. — 44 :

poids encore venant des brahmanes que s'il émanait d'une autre source. On n'a pas la moindre raison de supposer que la gloire d'avoir civilisé un territoire différent du leur, par une branche de leur nation, ait eu de quoi tenter leur vanité et égarer leur bonne foi. Du moment qu'on sortait de l'organisation voulue chez eux, on leur devenait odieux, on était coupable à tous les chefs et renié; et, de même qu'ils avaient oublié leurs liens de parenté avec tant de nations blanches, ils en auraient fait autant de ceux-là si la séparation s'était opérée à une époque relativement basse et dans un temps où, la civilisation de l'Inde étant déjà fixée, il n'y avait plus moyen de ne pas apercevoir un fait aussi considérable que le départ et la colonisation séparatiste d'un nombre important de tribus appartenant à la seconde caste de l'État. Ainsi, rien n'infirme, tout appuie, au contraire, le témoignage des lois de Manou, et il en résulte que la Chine, à une époque postérieure aux premiers temps héroïques de l'Inde, a été civilisée par une nation immigrante de la race hindoue, kschattrya, ariane, blanche, et, par conséquent, que Pan-kou,

« Paundracas, Odras and Draviras; Cambojas, Vavanas and Sacas; « Paradas, Pahlavas, CHINAS, Ciratas, Deradas and Chasas. — 45 : « All those tribes of men who sprang from the mouth, the arm, « the thigh and the foot of Brahma, but who became out-casts by « having neglected their duties, are called Dasyus, or plunderers, « whether the speak the language of Mlechchas or that of Aryas. »

ce premier homme que, tout d'abord, on est surpris de voir défini en législateur par la légende chinoise, était, ou l'un des chefs, ou le chef, ou la personnification d'un peuple blanc venant opérer en Chine, dans le Ho-nan, les mêmes merveilles qu'un rameau également hindou avait, antérieurement, préparées dans la vallée supérieure du Nil (1).

Dès lors s'expliquent aisément les relations très-anciennes de l'Inde avec la Chine, et l'on n'a plus besoin, pour les commenter, de recourir à l'hypothèse aventurée d'une navigation toujours difficile. La vallée du Brahmapoutra et celle qui, longeant le cours de l'Irawaddy, enferme les plaines et les nombreux passages du pays des Birmans, offraient aux vratyas du Ho-nan des chemins déjà bien connus, puisqu'il avait jadis fallu les suivre pour quitter l'Aryavarta.

Ainsi, en Chine, comme en Égypte, à l'autre extrémité du monde asiatique, comme dans toutes les régions que nous avons déjà parcourues

(1) M. Biot raconte, d'après les documents chinois, que le pays fut civilisé, entre le XXXe siècle et le XXVIIe avant notre ère, par une colonisation d'étrangers venant du nord-ouest et désignés généralement, dans les textes, sous le nom de *peuple aux cheveux noirs*. Cette nation conquérante est aussi appelée les *cent familles*. Ce qui résulte principalement de cette tradition, c'est que les Chinois avouent que leurs civilisateurs n'étaient pas autochthones. (*Tcheou-li ou Rites des Tcheou, traduit pour la première fois*, par feu Édouard Biot; Paris, Imprimerie nationale, 1851, in-fol., *Avertiss.*, p. 2, et *Introduct.*, p. V.)

jusqu'ici, voilà un rameau blanc chargé par la Providence d'inventer une civilisation. Il serait inutile de chercher à se rendre compte du nombre de ces Arians réfractaires qui, dès leur arrivée dans le Honan, étaient probablement mélangés et déchus de leur pureté primitive. Quelle que fût leur multitude, petite ou grande, leur tâche civilisatrice n'en était pas moins possible. Ils avaient, par suite de leur alliage, des moyens d'agir sur les masses jaunes. Puis, ils n'étaient pas les seuls rejetons de la race illustre adressés vers ces contrées lointaines, et ils devaient s'y associer d'anciens parents aptes à concourir à aider à leur œuvre.

Aujourd'hui, dans les hautes vallées qui bordent le grand Thibet du côté du Boutan, on rencontre, tout aussi bien que sur les crêtes neigeuses des contrées situées plus à l'ouest, des tribus très-faibles, très-clair-semées, pour la plupart étrangement mêlées à la vérité, qui, cependant, accusent une descendance ariane (1). Perdues, comme elles le sont, au milieu des débris noirs et jaunes de toute provenance,

(1) Tel est l'état alpestre de Gwalior, près du Ladakh et du Gherwal. (Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III.) — Telles sont encore certaines populations du Thibet oriental, où l'on retrouve, avec certains caractères physiques de l'espèce blanche, des mœurs qu'on peut dire tout à fait contraires aux habitudes des nations jaunes : le régime féodal et un grand esprit de liberté belliqueuse. (Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, t. II, p. 467 et passim, et 482.)

on est en droit de comparer ces peuplades à tels morceaux de quartz qui, entraînés par les eaux, contiennent de l'or et viennent de fort loin. Peut-être les orages ethniques, les catastrophes des races les ont-elles portées là où leur espèce elle-même n'avait jamais apparu. Je ne me servirai donc pas de ces détritus par trop altérés, et je me borne à constater leur existence (1).

Mais, beaucoup plus avant dans le nord, nous apercevons, à une époque assez récente, vers l'an 177 avant J. C., de nombreuses nations blanches à cheveux blonds ou rouges, à yeux bleus, cantonnées sur les frontières occidentales de la Chine. Les écrivains du Céleste Empire, à qui l'on doit la connaissance de ce fait, nomment cinq de ces nations. Remarquons d'abord la position géographique qu'elles occupaient à l'époque où elles nous sont révélées.

Les deux plus célèbres sont les Yue-tchi et les Ou-soun. Ces deux peuples habitaient au nord du Hoang-ho, sur la limite du désert de Gobi (2).

Venaient ensuite, à l'est des Ou-soun, les Khou-te (3).

(1) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III.

(2) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. I, p. 433 et passim.

(3) Ritter identifie cette nation avec les Goths, et M. le baron A. de Humboldt accepte cette opinion. (*Asie centrale*, t. II, p. 130.) Elle ne me paraît cependant s'appuyer que sur une vague ressemblance de syllabes. — Les Ou-soun, vivant au nord-ouest de la Chine, sont signalés par Ven-sse-kou, le commentateur des An-

Plus haut, au nord des Ou-soun, à l'ouest du Baïkal, étaient les Ting-ling (1).

Les Kian-kouans, ou Ha-kas, succédaient à ces derniers et dépassaient le Yénisseï (2).

Enfin, plus au sud, dans la contrée actuelle du Kaschgar, au delà du Thian-chan, s'étendaient les Chou-le ou Kin-tcha, que suivaient les Yan-Thsai, Sarmates-Alains, dont le territoire allait jusqu'à la mer Caspienne (3).

De cette façon, à une époque relativement rapprochée de nous, puisque c'est au IIe siècle avant notre ère, et après tant de grandes migrations de la race blanche qui auraient dû épuiser l'espèce, il en restait encore, dans l'Asie centrale, des branches assez nombreuses et assez puissantes pour enserrer le Thibet et le nord de la Chine, de sorte que non-seulement le Céleste Empire possédait, au sein des provinces du sud, des nations arianes-hindoues immigrantes à l'époque

nales de la dynastie des Han, traduit par M. Stanislas Julien, comme étant un peuple blond « à barbe rousse et à yeux bleus. » Ils étaient au nombre de 120,000 familles. (A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 393.)

(1) Ritter, *loc. cit.*

(2) Les Ha-kas étaient de très-haute taille. Ils avaient les cheveux rouges, le visage blanc, les yeux verts ou bleus. Ils se mêlèrent avec les soldats chinois de Li-ling, 97 ans avant J. C. (Ritter, t. I, p. 1115.)

(3) *Ibid.* Les Chinois désignaient ces nations arianes, dont les traits différaient si fort des leurs, comme « ayant de longs visages de cheval. » (*Asie centrale*, t. II, p. 64.)

où commence son histoire, mais, de plus, il est bien difficile de ne pas admettre que les antiques peuples blancs du nord et de l'ouest, fuyant la grande irruption de leurs ennemis jaunes, n'aient pas été souvent rejetés sur la Chine et forcés de s'unir à ses populations originelles (1). Ce n'eût été, dans l'est de l'Asie, que la répétition de ce qui s'était fait au sud-ouest par les Chamites, les enfants de Sem et les Arians hellènes et zoroastriens. En tous cas, il est hors de doute que ces populations blanches des frontières orientales se montraient, à une époque très-ancienne, beaucoup plus compactes qu'elles ne le pouvaient être aux débuts de notre ère. Cela suffit pour démontrer la vraisemblance, la nécessité même de fréquentes invasions et partant de fréquents mélanges (2).

(1) Le Chou-king, dont on fait remonter la composition à plus de 2000 ans avant J. C., atteste que la population de la Chine admettait les mélanges. Ainsi, je lis dans la 1re partie, chap. II, § 20 : « Kao-Yao. Les étrangers excitent des troubles. » Et chap. III, § 6 : « Si vous êtes appliqués aux affaires, les étrangers viendront se « soumettre à vous avec obéissance. »

(2) Les alliages anciens ne furent pas les seuls qui introduisirent le sang de l'espèce blanche dans les masses chinoises. Il y en eut, à des époques très-rapprochées de nous, qui ont sensiblement modifié certaines populations du Céleste Empire. En 1286, Koubilaï régnait et introduisait un grand nombre d'immigrants hindous et malais dans le Fo-kien. Aussi la population de cette province, comme celle du Kouang-toung, diffère-t-elle assez notablement de celle des autres contrées de la Chine. Elle est plus novatrice, plus portée vers les idées étrangères. Elle fournit le plus de monde à cette énorme

Je ne doute pas toutefois que l'influence des kschattryas du sud n'ait été d'abord dominante. L'histoire l'établit suffisamment. C'est au sud que la civilisation jeta ses premières racines, c'est de là qu'elle s'étendit dans tous les sens (1).

On ne s'attend pas sans doute à trouver, dans des kschattryas réfractaires, des propagateurs de la doctrine brahmanique. En effet, le premier point qu'ils devaient rayer de leurs

émigration, qui n'est pas moindre de 3 millions d'hommes, et qui couvre aujourd'hui la Cochinchine, le Tonkin, les îles de la Sonde, Manille, Java, s'étendant chez les Birmans, à Siam, à l'île du Prince de Galles, en Australie, en Amérique. (Ritter, t. III, p. 783 et passim.) — Il vint aussi en Chine, antérieurement, sous la dynastie des Thangs, qui commença en 618 et finit en 907, de nombreux musulmans qui se sont mêlés à la population jaune et que l'on nomme aujourd'hui Hoeï-hoeï. Leur physionomie est devenue tout à fait chinoise, mais leur esprit, non. Ils sont plus énergiques que les masses qui les entourent dont ils se font craindre et respecter. (Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, t. II, p. 75.) — Enfin, d'autres Sémites, des Juifs, ont aussi pénétré en Chine à une époque inconnue de la dynastie Tcheou (de 1122 av. notre ère à 255 après J. C.) Ils ont exercé jadis une très-grande influence et ont revêtu les premières charges de l'État. Aujourd'hui, ils sont fort déchus, et beaucoup d'entre eux se sont faits musulmans. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 264 et passim.) — Ces mélanges de sang ont eu pour conséquence des modifications importantes dans le langage. Les dialectes du sud diffèrent beaucoup du haut chinois, et l'homme du Fo-kien, du Kuang-toung ou du Yun-nan a autant de peine à comprendre le pékinois qu'un habitant de Berlin le suédois ou le hollandais. (K. F. Neumann, *Die Sinologen und Ihre Werke, Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. I, p. 104.)

(1) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III, p. 714.

codes, c'était la supériorité d'une caste sur toutes les autres, et pour être logiques, l'organisation même des castes. D'ailleurs, comme les Égyptiens, ils avaient quitté le gros des nations arianes à une époque où peut-être le brahmanisme lui-même n'avait pas encore complétement développé ses principes. On ne trouve donc rien en Chine qui se rattache directement au système social des Hindous; cependant, si les rapports positifs font défaut, il n'en est pas de même des négatifs. On en rencontre de cette espèce qui donnent lieu à des rapprochements assez curieux.

Quand, pour cause de dissentiments théologiques, les nations zoroastriennes se séparèrent de leurs parents, elles leur témoignèrent une haine qui se manifesta par l'attribution du nom vénéré des dieux brahmaniques aux mauvais esprits et par d'autres violences de même sorte. Les kschattryas de la Chine, déjà mêlés au sang des jaunes, paraissent avoir considéré les choses sous un aspect plutôt mâle que féminin, plutôt politique que religieux, et, de ce point de vue, ils ont fait une opposition tout aussi vive que les Zoroastriens. C'est en se mettant au rebours des idées les plus naturelles qu'ils ont manifesté leur horreur contre la hiérarchie brahmanique.

Ils n'ont pas voulu admettre de différence de

rangs, ni de situations pures ou impures résultant de la naissance. Ils ont substitué à la doctrine de leurs adversaires l'égalité absolue. Cependant, comme ils étaient poursuivis, malgré eux et en vertu de leur origine blanche, par l'idée indestructible d'une inégalité annexée à la race, ils conçurent la pensée singulière d'anoblir les pères par leurs enfants, au lieu de rester fidèles à l'antique notion de l'illustration des enfants par la gloire des pères. Impossible de voir dans cette institution, qui relève, suivant le mérite d'un homme, un certain nombre des générations ascendantes, un système emprunté aux peuples jaunes. Il ne se trouve nulle part chez eux, que là où la civilisation chinoise l'a importé. En outre, cette bizarrerie répugne à toute idée réfléchie, et, même en se mettant au point de vue chinois, elle est encore absurde. La noblesse est une prérogative honorable pour qui la possède. Si l'on veut la faire adhérer uniquement au mérite, il n'est pas besoin de lui créer un rang à part dans l'État en la forçant de monter ou de descendre autour de la personne qui en jouit. Si, au contraire, on se préoccupe de lui créer une suite, une conséquence étendue à la famille de l'homme favorisé, ce n'est pas à ses aïeux qu'il faut l'appliquer, puisqu'ils n'en peuvent jouir. Autre raison très-forte : il n'y a aucune espèce d'avantage, pour celui qui

reçoit une telle récompense, à en parer ses ancêtres, dans un pays où tous les ancêtres sans distinction, étant l'objet d'un culte officiel et national, sont déjà assez respectés et même adorés. Un titre de noblesse rétrospectif n'ajoute donc que peu de chose aux honneurs dont ils jouissent. Ne cherchons pas, en conséquence, dans l'idée chinoise ce qu'elle a l'air de donner, mais bien une opposition aux doctrines brahmaniques, dont les kschattryas immigrants avaient horreur et qu'ils voulaient combattre. Le fait est d'autant plus incontestable, qu'à côté de cette noblesse fictive, les Chinois n'ont pu empêcher la formation d'une autre qui est très-réelle et qui se fonde, comme partout ailleurs, sur les prérogatives de la descendance. Cette aristocratie est composée des fils, petits-fils et agnats des maisons impériales, de ceux de Confucius, de ceux de Meng-tseu, et encore de plusieurs autres personnages vénérés. A la vérité, cette classe fort nombreuse ne possède que des priviléges honorifiques; cependant elle a, par cela seul qu'on la reconnaît, quelque chose d'inviolable et prouve très-bien que le système à rebours placé à ses côtés est une invention artificielle tout à fait contraire aux suggestions naturelles de l'esprit humain, et résultant d'une cause spéciale.

Cet acte de haine pour les institutions brahmaniques me semble intéressant à relever. Mis en

regard de la scission zoroastrienne et des autres événements insurrectionnels accomplis sur le sol même de l'Inde, il prouve toute la résistance que rencontra l'organisation hindoue et les répulsions irréconciliables qu'elle souleva. Le triomphe des brahmanes en est plus grand.

Je reviens à la Chine. Si l'on doit signaler comme une institution antibrahmanique, et, par conséquent, comme un souvenir haineux pour la mère patrie, la création de la noblesse rétroactive, il n'est pas possible d'assigner la même origine à la forme patriarcale choisie par le gouvernement de l'empire du Milieu. Dans une conjoncture aussi grave que le choix d'une formule politique, comme il s'agit de satisfaire, non pas à des théories de personnes, ni à des idées acquises, mais à ce que les besoins des races qui, combinées ensemble, forment l'État, réclament le plus impérieusement, il faut que ce soit la raison publique qui juge et décide, admette ou retienne en dernier ressort ce qu'on lui propose, et l'erreur ne dure jamais qu'un temps. A la Chine, la formule gouvernementale n'ayant reçu, dans le cours des siècles, que des modifications partielles sans être jamais atteinte dans son essence, elle doit être considérée comme conforme à ce que voulait le génie national.

Le législateur prit pour type de l'autorité le droit du père de famille. Il établit comme un

axiome inébranlable que ce principe était la force du corps social, et que, l'homme pouvant tout sur les enfants mis au monde, nourris et élevés par lui, de même le prince avait pleine autorité sur ses sujets que, comme des enfants, il surveille, garde et défend dans leurs intérêts et dans leurs vies. Cette notion, en elle-même, et si on l'envisage d'une certaine façon, n'est pas, à proprement parler, chinoise. Elle appartient très-bien à la race ariane, et, précisément, parce que, dans cette race, chaque individu isolé possédait une importance qu'il ne paraît jamais avoir eue dans les multitudes inertes des peuples jaunes et noirs, l'autorité de l'homme complet, du père de famille, sur ses membres, c'est-à-dire, sur les personnes groupées autour de son foyer, devait être le type du gouvernement.

Où l'idée s'altère aussitôt que le sang arian se mêle à d'autres espèces qu'à des blancs, c'est dans les conséquences diverses tirées de ce premier principe. — Oui, disait l'Arian hindou, ou sarmate, ou grec, ou perse, ou mède, et même le Celte, oui l'autorité paternelle est le type du gouvernement politique; mais c'est cependant par une fiction que l'on rapproche ces deux faits. Un chef d'État n'est pas un père : il n'en a ni les affections ni les intérêts. Tandis qu'un chef de famille ne veut que très-difficilement, et par une sorte de renversement des lois naturelles,

le mal de sa progéniture, il se peut fort bien faire que, sans même être coupable, le prince dirige les tendances de la communauté d'une façon trop nuisible aux besoins particuliers de chacun, et, dès lors, la valeur de l'homme arian, sa dignité est compromise; elle n'existe plus; l'Arian n'est plus lui-même : ce n'est plus un homme.

Voilà le raisonnement par lequel le guerrier de race blanche arrêtait tout court le développement de la théorie patriarcale, et, en conséquence, nous avons vu les premiers rois des États hindous n'être que des magistrats électifs, pères de leurs sujets dans un sens très-restreint et avec une autorité fort surveillée. Plus tard, le rajah prit des forces. Cette modification dans la nature de sa puissance ne se réalisa que lorsqu'il commanda bien moins à des Arians qu'à des métis, qu'à des noirs, et il eut d'autant moins la main libre qu'il voulut faire agir son sceptre sur des sujets plus blancs. Le sentiment politique de la race ariane ne répugne donc pas absolument à la fiction patriarcale : seulement, il la commente d'une façon précautionneuse.

Ce n'est pas, du reste, chez les seuls Arians hindous que nous avons déjà observé l'organisation des pouvoirs publics. Les États de l'Asie antérieure et la civilisation du Nil nous ont offert également l'application de la formule pa-

triarcale. Les modifications qui y furent apportées à l'idée primitive se montrent non-seulement très-différentes de ce qu'on voit en Chine, elles le sont beaucoup aussi de ce qui s'observa dans l'Inde. Beaucoup moins libérale que dans ce dernier pays, la notion du gouvernement paternel était commentée par des populations étrangères aux sentiments raisonnables et élevés de la race dominante. Elle ne put être l'expression d'un despotisme paisible comme en Chine, parce qu'il s'agissait de dompter des multitudes mal disposées pour comprendre l'utile, et ne se courbant que devant la force brutale. La puissance fut donc, en Assyrie, terrible, impitoyable, armée du glaive, et se piqua surtout de se faire obéir. Elle n'admit pas la discussion et ne se laissa pas limiter. L'Égypte ne parut pas aussi rude. Le sang arian maintint là une ombre de ses prétentions, et les castes, moins parfaites que dans l'Inde, s'entourèrent pourtant, surtout les castes sacerdotales, de certaines immunités, de certains respects, qui, ne valant pas ceux de l'Aryavarta, gardaient encore quelque reflet des nobles exigences de l'espèce blanche. Quant à la population noire, elle fut constamment traitée par les Pharaons comme la tourbe qui lui était parente l'était sur l'Euphrate, le Tigre, et aux bords de la Méditerranée.

La formule patriarcale, s'adressant à des

nègres, n'eut donc affaire qu'à des vaincus insensibles à tout autre argument qu'à ceux de la violence, elle devint lourdement, absolument despotique, sans pitié, sans limite, sans relâche, sans restriction, si ce n'est la révolte sanguinaire.

En Chine, la seconde partie de la formule fut bien différente. A coup sûr, la famille ariane qui l'apportait n'avait pas lieu de se dessaisir des droits et des devoirs du conquérant civilisateur pour proclamer sa conclusion propre. Ce n'était pas plus possible que tentant; mais la conclusion noire ne fut pas adoptée non plus, par cette raison que les populations indigènes avaient un autre naturel et des tendances bien spéciales.

Le mélange malais, c'est-à-dire le produit du sang noir mêlé au type jaune, était l'élément que les kschattryas immigrants avaient à dompter, à assujettir, à civiliser, en se mêlant à lui. Il est à croire que, dans cet âge, la fusion des deux races inférieures était loin d'être aussi complète qu'on le voit aujourd'hui, et que, sur bien des points du midi de la Chine, où les civilisateurs hindous opéraient, des tribus, des fragments de tribus ou même des individualités de chaque espèce demeuraient encore à peu près pures et tenaient en échec le type opposé. Cependant, il ressortait de ce mélange imparfait des besoins, des sentiments, en bloc très-analogues à ceux qui ont pu se produire plus tard comme résul-

tats d'une fusion achevée, et les blancs se voyaient là aux prises avec des nécessités d'un ordre tout différent de celles auxquelles leurs congénères vainqueurs dans l'Asie occidentale avaient été forcés de se plier.

La race malaise, je l'ai déjà définie : sans être susceptible de grands élans d'imagination, elle n'est pas hors d'état de comprendre les avantages d'une organisation régulière et coordonnée. Elle a des goûts de bien-être, comme l'espèce jaune tout entière, et de bien-être exclusivement matériel. Elle est patiente, apathique, et subit aisément la loi, s'arrangeant, sans difficulté, de façon à en tirer les avantages qu'un état social comporte, et à en subir la pression sans trop d'humeur.

Avec des gens animés de pareilles dispositions, il n'y avait pas lieu à ce despotisme violent et brutal qu'amenèrent la stupidité des noirs et l'avilissement graduel des Chamites, devenus trop près parents de leurs sujets et participant à leurs incapacités. Au contraire, en Chine, quand les mélanges eurent commencé à énerver l'esprit arian, il se trouva que ce noble élément, à mesure qu'en se subdivisant il se répandait dans les masses, relevait d'autant les dispositions natives des peuples. Il ne leur donnait pas, assurément, sa souplesse, son énergie généreuse, son goût de la liberté. Toutefois, il confirmait leur amour

instinctif de la règle, de l'ordre, leur antipathie pour les abus d'imagination. Qu'un souverain d'Assyrie se plongeât dans des cruautés exorbitantes, que, pareil à ce Zohak ninivite dont la tradition persane raconte les horreurs, il nourrît de la chair et du sang de ses sujets les serpents bourgeonnants sur son corps, le peuple en souffrait, sans doute; mais comme les têtes s'exaltaient devant de tels tableaux! Comme, au fond, le Sémite comprenait bien l'exagération passionnée des actes de la toute-puissance et comme la férocité la plus dépravée en grandissait encore à ses yeux l'image gigantesque! Un prince doux et tranquille risquait, chez lui, de devenir un objet de dédain.

Les Chinois ne concevaient pas ainsi les choses. Esprits très-prosaïques, l'excès leur faisait horreur, le sentiment public s'en révoltait, et le monarque qui s'en rendait coupable perdait aussitôt tout prestige et détruisait tout respect pour son autorité.

Il arriva donc, en ce pays, que le principe du gouvernement fut le patriarcat, parce que les civilisateurs étaient Arians, que son application fut le pouvoir absolu, parce que les Arians agissaient en vainqueurs et en maîtres au milieu de populations inférieures, mais que, dans la pratique, l'absolutisme du souverain ne se manifesta ni par des traits d'orgueil surhumain, ni

par des actes de despotisme repoussant, et se renferma entre des limites généralement étroites, parce que le sens malais n'appelait pas de trop grosses démonstrations d'arrogance, et que l'esprit arian, en se mêlant à lui, y trouvait un fond disposé à comprendre de mieux en mieux que le salut d'un État est dans l'observance des lois, aussi bien sur les hauteurs sociales que dans les bas-fonds.

Voilà le gouvernement de l'empire du Milieu organisé. Le roi est le père de ses sujets, il a droit à leur soumission entière, il devient pour eux le mandataire de la divinité, et on ne l'approche qu'à genoux. Ce qu'il veut, il le peut théoriquement; mais dans la pratique, s'il veut une énormité, il a bien de la peine à l'accomplir. La nation se montre irritée, les mandarins font entendre des représentations, les ministres, prosternés aux pieds du trône impérial, gémissent tout haut des aberrations du père commun, et le père commun, au milieu de ce *tolle* général, reste le maître de pousser sa fantaisie jusqu'au bout, à la seule condition de rompre avec ce qu'on lui a appris, dès l'enfance, à tenir pour sacré et inviolable. Il se voit isolé et n'ignore pas que, s'il continue dans la route où il s'engage, l'insurrection est au bout.

Les annales chinoises sont éloquentes sur ce sujet. Dans les premières dynasties, ce qu'on

raconte des méfaits des empereurs réprouvés aurait paru bien véniel aux historiens d'Assyrie, de Tyr ou de Chanaan. J'en veux donner un exemple.

L'empereur Yeou-wang, de la dynastie de Tcheou, qui monta sur le trône 781 ans avant J. C., régna trois ans sans qu'on eût aucun reproche grave à lui faire. La troisième année, il devint amoureux d'une fille nommée Pao-sse, et s'abandonna sans réserve à la fougue de ce sentiment. Pao-sse lui donna un fils, qu'il nomma Pe-fou, et qu'il voulut instituer prince héritier à la place de l'aîné, Y-kieou. Pour y parvenir, il exila l'impératrice et son fils, ce qui mit le comble au mécontentement déjà éveillé par une conduite qui n'était pas conforme aux rites. De tous côtés l'opposition éclata.

Les grands de l'empire firent assaut d'observations respectueuses auprès de l'empereur. On demanda, de toutes parts, l'éloignement de Pao-sse, on l'accusa d'épuiser l'État par ses dépenses, de détourner le souverain de ses devoirs. Des satires violentes couraient de toutes parts, répétées par les populations. De leur côté, les parents de l'impératrice s'étaient réfugiés, avec elle, chez les Tartares, et on s'attendait à une invasion de ces terribles voisins, crainte qui n'augmentait pas peu la fureur générale. L'empereur aimait éperdument Pao-sse et ne cédait pas.

Toutefois, comme, à son tour, il redoutait, non sans raison, l'alliance des mécontents avec les hordes de la frontière, il réunit des troupes, les plaça dans des positions convenables, et ordonna qu'en cas d'alarme on allumât des feux et battît du tambour, auquel signal tous les généraux auraient à accourir, avec leur monde, pour tenir tête à l'ennemi.

Pao-sse était d'un caractère très-sérieux. L'empereur se consumait perpétuellement en efforts pour attirer sur ses lèvres un sourire. C'était grand hasard quand il y réussissait, et rien ne lui était plus agréable. Un jour, une panique soudaine se répandit partout, les gardiens des signaux crurent que les cavaliers tartares avaient franchi les limites et approchaient; ils mirent promptement le feu aux bûchers qu'on avait préparés, et aussitôt tous les tambours de battre. A ce bruit, princes et généraux, rassemblant leurs troupes, accoururent ; on ne voyait que gens en armes, se hâtant de çà et de là et demandant où était l'ennemi, que personne ne voyait puisqu'il n'existait pas et que l'alerte était fausse.

Il paraît que les visages animés des chefs et leurs attitudes belliqueuses parurent souverainement ridicules à la sérieuse Pao-sse, car elle se mit à rire. Ce que voyant, l'empereur se déclara au comble de la joie. Il n'en fut pas de même des graves plastrons de tant de bonne humeur. Ils

se retirèrent profondément blessés, et la fin de l'histoire est que, lorsque les Tartares parurent pour de bon, personne ne vint au signal, l'empereur fut pris et tué, Pao-sse enlevée, son fils dégradé, et tout rentra dans l'ordre sous la domination d'Y-kieou, qui prit la couronne sous le nom de Ping-wang (1).

En voilà assez pour montrer combien, en fait, l'autorité absolue des empereurs était limitée par l'opinion publique et par les mœurs; et c'est ainsi que l'on a toujours vu, en Chine, la tyrannie n'apparaître que comme un accident constamment détesté, réprimé, et qui ne se perpétue guère parce que le naturel de la race gouvernée ne s'y prête pas. L'empereur est, sans doute, le maître des États du Milieu, voire, par une fiction plus hardie, du monde entier, et tout ce qui se refuse à son obéissance est, par cela même, réputé barbare et en dehors de toute civilisation. Mais, tandis que la chancellerie chinoise s'épuise en formules de respect lorsqu'elle s'adresse au Fils du ciel, l'usage ne permet pas à celui-ci de s'exprimer, sur son propre compte, d'une manière aussi pompeuse. Son langage affecte une extrême modestie : le prince se représente comme au-dessous, par son petit mérite et sa vertu médiocre, des sublimes fonctions que son auguste père a

(1) Gaubil, *Traité de la Chronologie chinoise*, p. 111

confiées à son insuffisance. Il conserve toute la phraséologie douce et affectueuse du langage domestique et ne manque pas une occasion de protester de son ardent amour pour le bien de ses chers enfants : ce sont ses sujets (1).

L'autorité est donc, de fait, assez bornée, car je n'ai pas besoin de dire que, dans cet empire, dont les principes gouvernementaux n'ont jamais varié, quant à l'essentiel, ce qui était considéré comme bon autrefois est devenu, par cela seul, meilleur aujourd'hui. La tradition est toute-puissante (2), et c'est déjà une tyrannie, dans un empereur, que de s'éloigner, pour le moindre détail, de l'usage suivi par les ancêtres. Bref, le Fils du ciel peut tout, à condition de ne rien vouloir que de déjà connu et approuvé.

Il était naturel que la civilisation chinoise, s'appuyant, à son début, sur des peuples malais, et plus tard sur des agglomérations de races jaunes, mélangées de quelques Arians, fût invinciblement dirigée vers l'utilité matérielle (3). Tandis

(1) J. F. Davis, *The Chinese*, p. 178.

(2) « En Chine, l'empire n'a pas passé d'un peuple à l'autre, et « les traditions sont restées nécessairement plus familières et ont « pénétré plus profondément dans les esprits que chez nous. » (Jules Mohl, *Rapport fait à la Société asiatique*, 1851, p. 85.)

(3) J'ai mentionné plus haut que des infiltrations blanches, assez importantes, avaient gagné la Chine, à différentes époques. Cependant l'avantage du nombre reste toujours à la race jaune, d'abord parce que le fond primitif lui appartient, ensuite parce que des

que, dans les grandes civilisations du monde antique occidental, l'administration proprement dite et la police n'étaient que des objets fort secondaires et à peine ébauchés, ce fut, en Chine, la grande affaire du pouvoir, et on rejeta tout à fait sur l'arrière-plan les deux questions qui ailleurs l'emportaient : la guerre et les relations diplomatiques.

On admit en principe éternel que, pour que l'État se maintînt dans une situation normale, il fallait que les vivres s'y trouvassent abondamment, que chacun pût se vêtir, se nourrir et se loger ; que l'agriculture reçût des encouragements perpétuels, non moins que l'industrie ; et, comme moyen suprême d'arriver à ces fins, il fallait par-dessus tout une tranquillité solide et profonde, et des précautions minutieuses contre tout ce qui était capable d'émouvoir les populations ou de troubler l'ordre. Si la race noire avait exercé quelque action influente dans l'empire, il n'est pas douteux que nul de ces préceptes n'eût tenu longtemps. Les peuples jaunes, au contraire, ga-

immigrations mongoles se sont effectuées, de tous temps, qui ont augmenté la force de la masse nationale. C'est ainsi qu'une invasion de Tartares, considérée comme la première, avait lieu en 1352 avant J. C. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 28.) — C'est encore ainsi que de la Sibérie venait, en 398 de notre ère, la dynastie des Wei. Je n'insiste pas trop sur ce dernier fait, que pourrait bien recouvrir une immixtion de métis blancs et jaunes. (A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 27.)

gnant chaque jour du terrain, et comprenant l'utilité de cet ordre de choses, ne trouvaient rien en eux qui n'appréciât vivement le bonheur matériel dans lequel on voulait les ensevelir. Les théories philosophiques et les opinions religieuses, ces brandons ordinaires de l'incendie des États, restèrent à jamais sans force devant l'inertie nationale qui, bien repue de riz et avec son habit de coton sur le dos, ne se soucia pas d'affronter le bâton des hommes de police pour la plus grande gloire d'une abstraction (1).

Le gouvernement chinois laissa prêcher tout, affirmer tout, enseigner les absurdités les plus monstrueuses, à la condition que rien, dans les nouveautés les plus hardies, ne tendrait à un résultat social quelconque. Aussitôt que cette barrière menaçait d'être franchie, l'administration agissait sans pitié et réprimait les innovations avec une sévérité inouïe, confirmée par les dispositions constantes de l'opinion publique(2).

(1) W. v. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. II, p. 214 : « L'idée « du bonheur est représentée en Chine, à ce que l'on m'assure, par « un plat de riz bouilli et une bouche ouverte ; celle du gouver- « nement, par une canne de bambou et par un second caractère « qui signifie *agiter l'air*. »

(2) La vigilance de la police chinoise est incomparable. On sait toutes les inquiétudes que les Russes et les Anglais inspirent au cabinet impérial dans le sud-ouest. Le voyageur Burnes donne un exemple des précautions qui sont prises : le signalement et même le portrait de tout étranger suspect est envoyé aux villes du Haut-

Dans l'Inde, le brahmanisme avait installé, lui aussi, une administration bien supérieure à ce que les États chamites, sémites ou égyptiens possédèrent jamais. Cependant, cette administration n'occupait pas le premier rang dans l'État, où les préoccupations créatrices de l'intelligence réclamaient la meilleure part de l'attention. Il ne faut donc pas s'étonner si le génie hindou, dans sa liberté, dans sa fierté, dans son goût pour les grandes choses et dans ses théories surhumaines, ne regardait, en définitive, les intérêts matériels que comme un point secondaire. Il était, d'ailleurs, sensiblement encouragé dans une telle opinion par les suggestions de l'alliage noir. A la Chine, l'apogée fut donc atteint en matière d'organisation matérielle, et, en tenant compte de la différence des races, qui nécessite des procédés différents, il me semble qu'on peut admettre que, sous ce rapport, le Céleste Empire obtint des résultats beaucoup plus parfaits et surtout plus continus qu'on ne le voit dans les pays de l'Europe moderne, depuis que les gouvernements se sont particulièrement appliqués

Turkestan avec l'ordre de tuer l'original, s'il est saisi au delà de la frontière. Moorcroft avait été si bien représenté sur les murs de Yarkend, et sa physionomie anglaise si parfaitement saisie, que c'était à faire reculer le plus audacieux de ses compatriotes qui aurait pu se voir exposé aux suites d'une confrontation. (Burnes, *Travels*, t. II, p. 233.)

à cette branche de la politique. En tous cas, l'empire romain n'y est pas comparable. . . . .

Cependant, il faut aussi en convenir, c'est un spectacle sans beauté et sans dignité. Si cette multitude jaune est paisible et soumise, c'est à la condition de rester, à tout jamais, privée des sentiments étrangers à la plus humble notion de l'utilité physique. Sa religion est un résumé de pratiques et de maximes qui rappellent fort bien ce que les moralistes génevois et leurs livres d'éducation se plaisent à recommander comme le *nec plus ultra* du bien : l'économie, la retenue, la prudence, l'art de gagner et de ne jamais perdre. La politesse chinoise n'est qu'une application de ces principes. C'est, pour me servir du mot anglais, un *cant* perpétuel, qui n'a nullement pour raison d'être, comme la courtoisie de notre moyen âge, cette noble bienveillance de l'homme libre envers ses égaux, cette déférence pleine de gravité envers les supérieurs, cette affectueuse condescendance envers les inférieurs; ce n'est qu'un devoir social, qui, prenant sa source dans l'égoïsme le plus grossier, se traduit par une abjecte prosternation devant les supérieurs, un ridicule combat de cérémonies avec les égaux et une arrogance avec les inférieurs qui s'augmente dans la proportion où décroît le rang de ceux-ci. La politesse est ainsi plutôt une invention formaliste, pour tenir chacun à sa place, qu'une

inspirations du cœur. Les cérémonies que chacun doit faire, dans les actes les plus ordinaires de la vie, sont réglées par des lois tout aussi obligatoires et aussi rigoureuses que celles qui portent sur des sujets en apparence plus essentiels.

La littérature est une grande affaire pour le Chinois. Loin de se rendre, comme partout ailleurs, un moyen de perfectionnement, elle est devenue, au contraire, un agent puissant de stagnation. Le gouvernement se montre grand ami des lumières; il faut seulement savoir comment lui et l'opinion publique l'entendent. Dans les 300 millions d'âmes, attribués généralement à l'empire du Milieu, qui, suivant la juste expression de M. Ritter, compose à lui seul un monde, il est très-peu d'hommes, même dans les plus basses classes, qui ne sachent lire et écrire suffisamment pour les besoins ordinaires de la vie, et l'administration a soin que cette instruction soit aussi générale que possible. La sollicitude du pouvoir va encore au delà. Il veut que chaque sujet connaisse les lois; on prend toutes les mesures nécessaires pour qu'il en soit ainsi. Les textes sont mis à la portée de tout le monde, et, de plus, des lectures publiques s'exécutent aux jours de nouvelle lune, afin de bien inculquer aux sujets les prescriptions essentielles, telles que les devoirs des enfants envers leurs parents et, partant, des citoyens envers l'empe-

reur et les magistrats. De cette façon, le peuple chinois est, très-certainement, ce qu'on appelle, de nos jours, plus avancé que nos Européens. Dans l'antiquité asiatique, grecque et romaine, la pensée d'une comparaison ne peut pas même se présenter.

Ainsi, instruit dans le plus indispensable, le bas peuple comprend que la première chose pour arriver aux fonctions publiques, c'est de se rendre capable de subir les examens. Voilà encore un puissant encouragement à apprendre (1). On apprend donc. Et quoi? On apprend ce qui est utile, et là est l'infranchissable point d'arrêt. Ce qui est utile, c'est ce qui a toujours été su et pratiqué, ce qui ne peut donner matière à discussion. Il faut apprendre, mais ce que les générations précédentes ont su avant vous, et comme elles l'ont su : toute prétention à créer du nouveau, dans ce sens, conduirait l'étudiant à se voir repousser de l'examen, et s'il s'obstinait, à un procès de trahison où personne ne lui ferait grâce. Aussi n'est-il personne qui se risque à de tels hasards, et, dans ce champ de l'éducation et de la science chinoise, si constamment, si exemplairement labouré, il

(1) « Le principe de l'admission aux fonctions administratives, « c'est le choix au village, la promotion au district. Sans ces prin- « cipes fondamentaux, il serait difficile de chercher à gouverner « l'empire. » (Tcheou-li, *Commentaire Weï-kiao*, sur le § 36 du livre XI, t. I, p. 261.)

n'y a pas la moindre chance qu'une idée inconnue lève jamais la tête. Elle serait arrachée sur l'heure avec indignation (1).

Dans la littérature proprement dite, le bout-rimé et toutes les distractions ingénieusement puériles qui y ressemblent, sont tenues en grand honneur. Des élégies assez douces, des descriptions de la nature plus minutieuses que pittoresques, bien que non sans grâce, voilà le meilleur. Le réellement bon, c'est le roman. Ces peuples sans imagination ont beaucoup d'esprit d'observation et de finesse, et telle production issue de ces deux qualités rappelle chez eux, et peut-être en les dépassant, les œuvres anglaises destinées à peindre la vie du grand monde. Là s'arrête le vol de la muse chinoise. Le drame est mal conçu et assez plat. L'ode à la façon de Pindare n'a jamais passé par l'esprit de cette nation rassise. Quand le poëte chinois se bat les flancs pour échauffer sa verve, il se jette à plein corps dans les nuages, fait intervenir les dragons de toute couleur, s'essouffle, et ne saisit rien que le ridicule.

(1) L'amour du médiocre est de principe. Voici la maxime : « Le ministre de Chine Kao-yao fit connaître les punitions différentes et dit : « Le peuple est uni dans le juste milieu. Ainsi, c'est par « les châtiments que l'on instruit les hommes à garder le juste mi- « lieu. » Il n'est pas d'étudiant qui ne se tienne pour dûment prévenu et n'évite d'avoir plus d'esprit qu'il ne convient. » (*Tcheou-li*, t. I, p. 197.)

La philosophie, et surtout la philosophie morale, objet d'une grande prédilection, ne consiste qu'en maximes usuelles, dont l'observance parfaite serait assurément fort méritoire, mais qui, par la manière puérilement obscure et sèchement didactique dont elles sont exposées et déduites, ne constituent pas une branche de connaissances très-dignes d'admiration (1). Les gros ouvrages scientifiques donnent lieu à plus d'éloges.

A la vérité, ces compilations verbeuses manquent de critique. L'esprit de la race jaune n'est ni assez profond, ni assez sagace pour saisir cette qualité réservée à l'espèce blanche. Toutefois, on peut encore beaucoup apprendre et recueillir dans les documents historiques (2).

(1) Il n'y a pas de philosophie possible là où les rites ont réglé d'avance jusqu'aux plus petits détails de la vie, et où tous les intérêts matériels conspirent également à étouffer la pensée. M. Ritter remarque très-bien que la Chine s'est arrangée de façon à former un monde à elle seule et que la nature servait cette pensée. De tous côtés, le pays est peu accessible. Le gouvernement n'a pas voulu changer cette situation en créant des routes. A part le voisinage de Péking, deux chemins entre le Kuang-toung et le Kiang-si, les passages du Thibet et quelques voies impériales en très-petit nombre, les moyens de communication font absolument défaut, et non-seulement la politique ne veut pas de rapports avec les autres pays de la terre, mais elle s'oppose même, avec une persistante énergie, à toutes relations suivies entre les provinces. (Ritter, ouvrage cité, p. 727 et passim.)

(2) Ce jugement n'est pas absolu, il comporte des exceptions, et on en doit faire une notable, par exemple, en faveur de Matouan-lin.

Ce qui a trait aux sciences naturelles est quelquefois précieux, surtout par l'exactitude de l'observation et la patience des artistes à reproduire les plantes et les animaux connus. Mais il ne faut pas s'attendre à des théories générales. Quand la fantaisie vague d'en créer passe par l'esprit des lettrés, ils tombent aussitôt au-dessous de la niaiserie. On ne les verra pas, comme les Hindous ou les peuples sémitiques, inventer des fables qui, dans leur incohérence, sont du moins grandioses ou séduisantes. Non : leur conception restera uniquement lourde et pédantesque. Ils vous conteront gravement, comme un fait incontestable, la transformation du crapaud en tel ou tel animal. Il n'y a rien à dire de leur astronomie. Elle peut fournir quelques lueurs aux travaux difficiles des chronologistes, sans que sa valeur intrinsèque, corrélative à celle des instruments qu'elle emploie, cesse d'être très-médiocre. Les Chinois l'ont reconnu eux-mêmes par leur estime pour les missionnaires jésuites. Ils les chargeaient de redresser leurs observations et de travailler même à leurs almanachs.

En somme, ils aiment la science dans sa partie d'application immédiate (1). Pour ce qui est

(1) Ainsi, ils entendent bien la littérature utilitaire. Ils ont de bons routiers (une *Encyclopédie agricole*), d'où l'on a déjà extrait et traduit d'excellents renseignements sur la culture du mûrier et l'élève des vers à soie. (S. Mohl, *Rapport fait à la Société asiatique de*

grand, sublime, fécond, d'une part ils ne peuvent y atteindre, de l'autre ils le redoutent et l'excluent avec soin. Des savants très-appréciés à Pékin auraient été Trissotin et ses amis,

> Pour avoir eu, trente ans, des yeux et des oreilles ;
> Pour avoir employé neuf à dix mille veilles
> A savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.

Le sarcasme de Molière ne serait pas compris dans un pays où la littérature est tombée en enfance aux mains d'une race dont l'esprit arian s'est complétement noyé dans les éléments jaunes, race composite, pourvue de certains mérites qui ne renferment pas ceux de l'invention et de la hardiesse.

Paris, 1851, p. 83.) — M. le baron A. de Humboldt a pu louer avec vérité, au sujet de la géographie et de l'histoire, les documents chinois, « dont les surprenantes richesses embrassent une immense « étendue du continent » (*Asie centrale*, introduction, t. I, p. XXXIII), et il dit encore très-bien : « Dans les grandes monarchies, « en Chine comme dans l'empire persan, divisées en satrapies, on « a senti de bonne heure le besoin d'ouvrages descriptifs, de ces « tableaux *statistiques* détaillés pour lesquels, en Europe, les peu- « ples de l'antiquité les plus spirituels et les plus lettrés ont montré « si peu de penchant. Un gouvernement pédantesquement réglé « dans les moindres détails de son administration, embrassant tant « de tribus de races diverses, nécessitait, en même temps, de nom- « breux bureaux d'interprètes. Il existait, dès l'an 1407, des col- « léges établis dans les grandes villes des frontières, où l'on ensei- « gnait huit à dix langues à la fois. C'est ainsi que la vaste étendue « de l'empire et les exigences d'un gouvernement despotique et « central favorisaient simultanément la géographie et la littérature « linguistique. » (*Asie centrale*, t. I, p. 29.)

En fait d'art, il y a moins à approuver encore. Je parlais, tout à l'heure, de l'exactitude des peintres de fleurs et de plantes. On connaît, en Europe, la délicatesse de leur pinceau. Dans le portrait, ils obtiennent aussi des succès honorables, et, assez habiles à saisir le caractère des physionomies, ils peuvent lutter avec les plats chefs-d'œuvre du daguerréotype. Puis, c'est là tout. Les grandes peintures sont bizarres, sans génie, sans énergie, sans goût. La sculpture se borne à des représentations monstrueuses et communes. Les vases ont les formes qu'on leur connaît. Cherchant le bizarre et l'inattendu, leurs bronzes sont conçus dans le même sentiment que leurs porcelaines. Pour l'architecture, ils préfèrent à tout ces pagodes à huit étages dont l'invention ne vient pas complétement d'eux, ayant quelque chose d'hindou dans l'ensemble; mais les détails leur en appartiennent, et si l'œil qui ne les a pas encore observées peut être séduit par la nouveauté, il se dégoûte bientôt de cette uniformité excentrique. Dans ces constructions, rien n'est solide, rien n'est en état de braver les siècles. Les Chinois sont trop prudents et trop bons calculateurs pour employer à la construction d'un édifice plus de capitaux qu'il n'est besoin. Leurs travaux les plus remarquables ressortent tous du principe d'utilité: tels les innombrables canaux dont l'empire est traversé, les digues, les levées pour pré-

venir les inondations, surtout celles du Hoang-ho. Nous retrouvons là le Chinois sur son véritable terrain. Répétons-le donc une dernière fois: les populations du Céleste Empire sont exclusivement utilitaires; elles le sont tellement, qu'elles ont pu admettre, sans danger, deux institutions qui paraissent peu compatibles avec tout gouvernement régulier: les assemblées populaires réunies spontanément pour blâmer ou approuver la conduite des magistrats et l'indépendance de la presse (1). On ne prohibe, en Chine, ni la libre réunion, ni la diffusion des idées (2). Il va sans

(1) Davis, *the Chinese,* p. 99 : « The people sometimes hold « public meetings by advertisement, for the express purpose of « addressing the magistrate and this without being punished. The « influence of public opinion seems indicated by this practice; « together with that frequent custom of placarding and lampooning « (though of course anonymously) obnoxious officers. Honours are « rendered to a just magistrate, and addresses presented to him on « his departure by the people; testimonies which are highly « valued... It may be added, that there is no established censor-« ship of the press in China, nor any limitations but those which « the interests of social peace and order seem to render necessary. « If these are endangered, the process of the government is of « course more summary than even an information filed by the at-« torney-general. » — Le système chinois me semble s'accorder encore avec une autre idée adoptée par les écoles libérales d'Europe : c'est la *sécularisation* du système militaire. Ils ne connaissent que la garde nationale ou la landwehr. Je ne parle pas ici des Mantchous, mais seulement des véritables indigènes de l'empire. Les Mantchous, étant tous soldats de naissance, sont censés plus habiles sur le maniement des armes. (Davis, p. 105.)

(2) On consulte le peuple en des occasions fort graves, par

dire, toutefois, que lorsque l'abus se montre, ou, pour mieux dire, que si l'abus se montrait, la répression serait aussi prompte qu'implacable, et aurait lieu sous la direction des lois contre la trahison.

On en conviendra : quelle solidité, quelle force n'a pas une organisation sociale qui peut permettre de telles déviations à son principe et qui n'a jamais vu sortir de sa tolérance le moindre inconvénient ?

L'administration chinoise a atteint, dans la sphère des intérêts matériels, à des résultats auxquels nulle autre nation antique ou moderne n'est jamais parvenue (1) ; instruction populaire partout propagée, bien-être des sujets, liberté

exemple, en matière de justice criminelle. Ainsi, je lis dans le commentaire de Tching-khang-tching, sur le 26e § du livre XXXV du *Tcheou-li* : « Si le peuple dit : Tuez ! le sous-préposé aux bri« gands tue. Si le peuple dit : Faites grâce ! alors, il fait grâce. » Et un autre commentateur, Wang-tchao-yu, ajoute : « Lorsque le « peuple pense qu'on doit exécuter le coupable, on applique sans « incertitude les peines supérieures. Lorsque le peuple pense qu'il « faut gracier, on n'accorde pas la grâce pleine et entière. Seule« ment on applique les peines inférieures, qui sont moindres que « les premières. » (*Tcheou-li*, t. II, p. 323.)

(1) Le commentaire de Tching-khang-tching sur le 9e verset du livre VII du *Tcheou-li* donne une excellente formule de la cité chinoise. La voici : « Un royaume est constitué par l'établissement « du marché et du palais dans la capitale. L'empereur établit le « palais ; l'impératrice établit le marché. C'est le symbole de la « concordance parfaite des deux principes mâle et femelle qui pré« sident au mouvement et au repos. » (*Tcheou-li*, t. I, p. 145.)

entière dans la sphère permise, développements industriels et agricoles des plus complets, production aux prix les plus médiocres, et qui rendraient toute concurrence européenne difficile avec les denrées de consommation ordinaire, comme le coton, la soie, la poterie. Tels sont les résultats incontestables dont le système chinois peut se vanter (1).

Il est impossible ici de se défendre de la réflexion que, si les doctrines de ces écoles que nous appelons socialistes venaient jamais à s'appliquer et à réussir dans les États de l'Europe, le *nec plus ultra* du bien serait d'obtenir ce que les Chinois sont parvenus à immobiliser chez eux. Il est certain, dans tous les cas, et il faut le reconnaître à la gloire de la logique, que les chefs de ces écoles n'ont pas le moins du monde repoussé la condition première et indispensable du succès de leurs idées, qui est le despotisme. Ils ont très-bien admis, comme les politiques du Céleste Empire, qu'on ne force pas les nations à suivre une règle précise et exacte, si la loi n'est pas armée, en tout temps, d'une complète et spon-

(1) « Vers l'an 1070 (de notre ère) le premier ministre de l'em- « pereur Chin-tsong, nommé Wang-ngan-tchi, introduisit des chan- « gements dans les droits des marchés et *institua un nouveau* « *système d'avances en grains* faites aux cultivateurs. » Voilà des idées tout à fait analogues à celles que, depuis soixante ans seulement, on déclare, en Europe, dominer, en importance, toutes les autres notions politiques. (Voir *Tcheou-li*, t. I, introd., p. XXII.)

tanée initiative de répression. Pour introniser leur régime, ils ne se refuseraient pas à tyranniser. Le triomphe serait à ce prix, et une fois la doctrine établie, l'universalité des hommes aurait la nourriture, le logement, l'instruction pratique assurés. Il ne serait plus besoin de s'occuper des questions posées sur la circulation du capital, l'organisation du crédit, le droit au travail et autres détails (1).

Il y a, sans doute, quelque chose, en Chine, qui semble répugner aux allures des théories socialistes. Bien que démocratique dans sa source, puisqu'il sort des concours et des examens publics, le mandarinat est entouré de bien des prérogatives et d'un éclat gênant pour les idées égalitaires. De même, le chef de l'État, qui, en principe, n'est pas nécessairement issu d'une maison régnante (car, dans les temps anciens, règle toujours présente, plus d'un empereur n'a été proclamé que pour son mérite), ce souverain, choisi parmi les fils de son prédécesseur et

(1) « C'est un système étonnant (l'organisation chinoise), repo« sant sur une idée unique, celle de l'État chargé de pourvoir à « tout ce qui peut contribuer au bien public et subordonnant l'ac« tion de chacun à ce but suprême. Tcheou-kong a dépassé, dans « son organisation, tout ce que les États modernes les plus centra« lisés et les plus bureaucratiques ont essayé, et il s'est rapproché « en beaucoup de choses de ce que tentent certaines théories so« cialistes de notre temps... » (J. Mohl, *Rapport fait à la Société asiatique*, 1851, p. 89.)

sans égard à l'ordre de naissance, est trop vénéré et placé trop haut au-dessus de la foule. Ce sont là, en apparence, autant d'oppositions aux idées sur lesquelles bâtissent les phalanstériens et leurs émules.

Cependant, si l'on consent à y réfléchir, on verra que ces distinctions ne sont que des résultats auxquels MM. Fourier et Proudhon, chefs d'État, seraient eux-mêmes amenés bientôt. Dans des pays où le bien-être matériel est tout et où, pour le conserver, il convient de retenir la foule entre les limites d'une organisation stricte, la loi immuable comme Dieu (car si elle ne l'était pas, le bien-être public serait sans cesse exposé aux plus graves revirements), doit finir, un jour ou l'autre, par participer aux respects rendus à l'intelligence suprême. Ce n'est plus de la soumission qu'il faut à une loi si préservatrice, si nécessaire, si inviolable, c'est de l'adoration, et on ne saurait aller trop loin dans cette voie. Il est donc naturel que les puissances qu'elle institue pour répandre ses bienfaits et veiller à son salut, participent du culte qu'on lui accorde ; et comme ces puissances sont bien armées de toute sa rigueur, il est inévitable qu'elles sauront se faire rendre ce qu'elles ne seront pas les dernières à juger leur être dû.

J'avoue que tant de bienfaits, conséquences de tant de conditions, ne me paraissent pas sé-

duisants. Sacrifier sur la huche du boulanger, sur le seuil d'une demeure confortable, sur le banc d'une école primaire, ce que la science a de transcendantal, la poésie de sublime, les arts de magnifique, jeter là tout sentiment de dignité humaine, abdiquer son individualité dans ce qu'elle a de plus précieux, le droit d'apprendre et de savoir, de communiquer à autrui ce qui n'était pas su auparavant, c'est trop, c'est trop donner aux appétits de la matière. Je serais bien effrayé de voir un tel genre de bonheur menacer nous ou nos descendants, si je n'étais rassuré par la conviction que nos générations actuelles ne sont pas encore capables de se plier à de pareilles jouissances au prix de pareils sacrifices. Nous pouvons bien inventer des alcorans de toute sorte; mais cette féconde variabilité, à laquelle je suis loin d'applaudir, a les revers de ses défauts. Nous ne sommes pas gens capables de mettre en pratique tout ce que nous imaginons. A nos plus hautes folies d'autres succèdent, qui les font négliger. Les Chinois s'estimeront encore les premiers administrateurs du monde, qu'oublieux de toutes propositions de les imiter, nous aurons passé à quelque nouvelle phase de nos histoires, hélas! si bariolées!

Les annales du Céleste Empire sont uniformes. La race blanche, auteur premier de la civilisation chinoise, ne s'est jamais renouvelée d'une ma-

nière suffisante pour faire dévier de leurs instincts naturels des populations immenses. Les adjonctions qui se sont accomplies, à différentes époques, ont généralement appartenu à un même élément, à l'espèce jaune. Elles n'ont apporté presque rien de nouveau, elles n'ont fait que contribuer à étendre les principes blancs en les délayant dans des masses d'autre nature et de plus en plus fortes. Quant à elles-mêmes, trouvant une civilisation conforme à leurs instincts, elles l'ont embrassée volontiers et ont toujours fini par se perdre au sein de l'océan social, où leur présence n'a, cependant, pas laissé que de déterminer plusieurs perturbations légères, qu'il n'est pas impossible de démêler et de constater. Je vais l'essayer en reprenant les choses de plus haut.

Lorsque les Arians commencèrent à civiliser les mélanges noirs et jaunes, autrement dits malais, qu'ils trouvèrent en possession des provinces du sud, ils leur portèrent, ai-je dit, le gouvernement patriarcal, forme susceptible de différentes applications, restrictives ou extensives. Nous avons vu que cette forme, appliquée aux noirs, dégénère rapidement en despotisme dur et exalté, et que, chez les Malais, et surtout chez les peuples plus purement jaunes, si le despotisme est entier, il est au moins tempéré dans son action et forcé de s'interdire les excès inutiles, faute d'imagi-

nation chez les sujets pour en être plus effrayés qu'irrités, pour les comprendre et les tolérer. Ainsi s'explique la constitution particulière de la royauté en Chine.

Mais un rapport général de la première constitution politique de ce pays avec les organisations spéciales de tous les rameaux blancs, rapport curieux que je n'ai pas encore fait ressortir, c'est l'institution fragmentaire de l'autorité et sa dissémination en un grand nombre de souverainetés plus ou moins unies par le lien commun d'un pouvoir suprême. Cette sorte d'éparpillement de forces, nous l'avons vue en Assyrie, où les Chamites, puis les Sémites, fondèrent tant d'États isolés sous la suzeraineté, reconnue ou contestée, suivant les temps, de Babylone et de Ninive, dissémination si extrême, qu'après les revers des descendants de Salomon, il se créa trente-deux États distincts dans les seuls débris des conquêtes de David, du côté de l'Euphrate(1). En Égypte, avant Ménès, le pays était également divisé entre plusieurs princes, et il en fut de même du côté de l'Inde, où le caractère arian s'était toujours mieux conservé. Une complète réunion territoriale de la contrée n'eut jamais lieu sous aucun prince brahmanique.

En Chine, il en alla autrement, et c'est une

(1) Movers, *das phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 374. — I, *Rois*, 20, 24, 25.

nouvelle preuve de la répugnance du génie arian pour l'unité dont, suivant l'expression romaine, l'action se résume dans ces deux mots : *reges et greges*.

Les Arians, vainqueurs orgueilleux dont on ne fait pas facilement des sujets, voulurent, toutes fois qu'ils se trouvèrent maîtres des races inférieures, ne pas laisser aux mains d'un seul d'entre eux les jouissances du commandement. En Chine, donc, comme dans toutes les autres colonisations de la famille, la souveraineté du territoire fut fractionnée, et sous la suzeraineté précaire d'un empereur une féodalité, jalouse de ses droits (1), s'installa et se maintint depuis l'invasion des Kschattryas jusqu'au règne de Tsin-chi-hoang-ti, l'an 246 avant J. C., autrement dit, aussi longtemps que la race blanche conserva assez de virtualité pour garder ses aptitudes principales (2). Mais, aussitôt que sa fu-

(1) « Sous les trois premières races, l'empire était entièrement « composé de principautés, de fiefs et d'apanages héréditaires. Les « hommes qui en étaient investis avaient sur leurs subordonnés « une autorité plus grande que celle des pères sur leurs fils, des « chefs de famille sur leurs propriétés... Chaque chef gouvernait « son fief comme sa propriété héréditaire. » (*Ma-touan-lin*, cité par M. E. Biot, voir le *Tcheou-li*, t. I, introduct., p. XXVII.)

(2) Les Chinois, qui forment aujourd'hui une grande démocratie impériale, ne jouissaient pas du principe de l'égalité au XIIe siècle avant notre ère, dans l'époque féodale. Le peuple était en servage complet, il n'était pas apte à posséder des biens immeubles. Les Tcheou l'admirent au partage des bas emplois jusqu'au grade de pré-

sion avec les familles malaise et jaune fut assez prononcée pour qu'il ne restât pas de groupes même à demi blancs, et que la masse de la nation chinoise se trouva élevée de tout ce dont ces groupes jusque-là dominateurs avaient été diminués pour être rabaissés et confondus avec elle, le système féodal, la domination hiérarchisée, le grand nombre des petites royautés et des indépendances de personnes, n'eut plus nulle raison d'exister, et le niveau impérial passa sur toutes les têtes, sans distinction.

Ce fut de ce moment que la Chine se constitua dans sa forme actuelle (1). Cependant, la révo-

fet. Plus anciennement, il n'avait pas le droit d'acquérir l'instruction. (*Tcheou-li*, t. I, *introduct.*, p. LV, et pass.) — Ainsi, les Chinois, comme tous les autres peuples, n'ont eu l'égalité politique qu'à la suite de la disparition des grandes races.

(1) Et c'est seulement de ce moment-là que date la philosophie politique nationale. Confucius, et plus tard Meng-tseu, furent également centralisateurs et impérialistes. Le système féodal ne leur est pas moins odieux qu'aux écoles politiques de l'Europe actuelle. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 90.) — Les moyens qu'employa Tsin-chi-hoang-ti pour abattre les familles seigneuriales furent des plus énergiques. On commença par brûler les livres : c'étaient les archives du droit souverain des nobles et les annales de leur gloire. On abolit les alphabets particuliers des provinces. On désarma toute la nation. On abrogea les noms des anciennes circonscriptions territoriales, et l'on partagea le pays en trente-six départements administrés par des mandarins que l'on eut soin de changer fréquemment de postes. On força cent vingt mille familles à venir résider dans la capitale, avec défense de s'en éloigner sans permission, etc., etc. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 61.)

lution de Tsin-chi-hoang-ti ne faisait qu'abolir la dernière trace apparente de la race blanche, et l'unité du pays n'ajoutait rien à ses formes gouvernementales, qui restaient patriarcales comme ci-devant. Il n'y avait de plus que cette nouveauté, grande d'ailleurs en elle-même, que la dernière trace de l'indépendance, de la dignité personnelle, comprises à la manière ariane, avait disparu à jamais devant les envahissements définitifs de l'espèce jaune (1).

Autre point encore. Nous avons d'abord vu la race malaise recevant dans le Yun-nan les premières leçons des Arians en s'alliant avec eux; puis, par les conquêtes et les adjonctions de toute nature, la famille jaune s'augmenta rapidement et finit par ne pas moins neutraliser, dans le plus grand nombre des provinces de l'empire, les métis mélaniens, qu'elle ne transformait, en la divisant, la vertu de l'espèce blanche. Il en ré-

(1) Il se passa alors un fait absolument semblable à celui qui eut lieu, chez nous, en 1789, lorsque l'esprit novateur considéra comme de première nécessité la destruction des anciennes subdivisions territoriales. En Chine, on abolit les circonscriptions qui pouvaient rappeler des idées de nationalités ou de souverainetés différentes. On créa des provinces et des arrondissements purement administratifs. Je remarque toutefois une différence assez sérieuse. Les départements chinois furent très-étendus et les nôtres très-petits. Matouan-lin prétend que la méthode de son pays n'a pas été sans inconvénient, en rendant plus difficile la surveillance et la bonne gestion des magistrats impériaux. D'autre part, notre système a soulevé bien des critiques. (Le *Tcheou-li*, t. I, *Introduct.*, p. XXVIII.)

sulta pendant quelque temps un défaut d'équilibre manifesté par l'apparition de quelques coutumes tout à fait barbares.

Ainsi, dans le nord, des princes défunts furent souvent enterrés avec leurs femmes et leurs soldats, usages certainement empruntés à l'espèce finnoise (1). On admit aussi que c'était une grâce impériale que d'envoyer un sabre à un mandarin disgracié pour qu'il pût se mettre à mort lui-même (2). Ces traces de dureté sauvage ne tinrent pas. Elles disparurent devant les institutions restées de la race blanche et ce qui survivait encore de son esprit. A mesure que de nouvelles tribus jaunes se fondaient dans le peuple chinois, elles en prenaient les mœurs et les idées. Puis, comme ces idées se trouvaient désormais partagées par une plus grande masse, elles allaient diminuant de force, elles s'émoussaient, la faculté de grandir et de se développer leur était ravie, et la stagnation s'étendait irrésistiblement.

Au XIII^e^ siècle de notre ère, une terrible catastrophe ébranla le monde asiatique. Un prince mongol, Témoutchin, réunit sous ses étendards un nombre immense de tribus de la haute Asie, et, entre autres conquêtes, commença celle de la Chine, terminée par Koubilaï. Les Mongols, se

(1) Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 46 et pass.

(2) *Ibid.*, p. 51.

trouvant les maîtres, accoururent de toutes parts, et l'on se demande pourquoi, au lieu de fonder des institutions inventées par eux, ils s'empressèrent de reconnaître pour bonnes les inspirations des mandarins; pourquoi ils se mirent sous la direction de ces vaincus, se conformèrent de leur mieux aux idées du pays, se piquèrent de se civiliser à la façon chinoise, et finirent, au bout de quelques siècles, après avoir ainsi côtoyé plutôt qu'embrassé l'empire, par se faire chasser honteusement.

Voici ce que je réponds : Les tribus mongoles, tatares et autres qui formaient les armées de Djinghiz-khan, appartenaient, en presque totalité, à la race jaune. Cependant comme, dans une antiquité assez lointaine, les principales branches de la coalition, c'est-à-dire les mongoles et les tatares, avaient été pénétrées par des éléments blancs, tels que ceux venus des Hakas, il en était résulté un long état de civilisation relative vis-à-vis des rameaux purement jaunes de ces nations, et, comme conséquence de cette supériorité, la faculté, sous des circonstances spéciales, de réunir ces rameaux autour d'un même étendard et de les faire concourir quelque temps vers un seul but. Sans la présence et la conjonction heureuse des principes blancs répandus dans des multitudes jaunes, il est complétement impossible de se rendre compte de la

formation des grandes armées envahissantes qui, à différentes époques, sont sorties de l'Asie centrale avec les Huns, les Mongols de Djinguiz-khan, les Tatares de Timour, toutes multitudes coalisées et nullement homogènes.

Si, dans ces agglomérations, les tribus dominantes possédaient leur initiative, en vertu d'une réunion fortuite d'éléments blancs jusque-là trop disséminés pour agir, et qui, en quelque sorte, galvanisaient leur entourage, la richesse de ces éléments n'était pourtant pas suffisante pour douer les masses qu'ils entraînaient d'une bien grande aptitude civilisatrice, ni même pour maintenir, dans l'élite de ces masses, la puissance de mouvement qui les avait élevées à la vie de conquêtes. Qu'on se figure donc ces triomphateurs jaunes animés, je dirai presque enivrés par le concours accidentel de quelques immixtions blanches en dissolution dans leur sein, exerçant dès lors une supériorité relative sur leurs congénères plus absolument jaunes. Ces triomphateurs ne sont pas cependant assez rehaussés pour fonder une civilisation propre. Ils ne feront pas comme les peuples germaniques, qui, débutant par adopter la civilisation romaine, l'ont transformée bientôt en une autre culture tout originale. Ils n'ont pas la valeur d'aller jusque-là. Seulement, ils possèdent un instinct assez fin qui leur fait comprendre les mérites de l'ordre social, et, capables ainsi du

premier pas, ils se tournent respectueusement vers l'organisation qui régit des peuples jaunes comme eux-mêmes.

Cependant, s'il y a parenté, affinité entre les nations demi-barbares de l'Asie centrale et les Chinois, il n'y a pas identité. Chez ces derniers, le mélange blanc et surtout malais se fait sentir avec beaucoup plus de force, et, par conséquent, l'aptitude civilisatrice est bien autrement active. Au sein des autres, il y a un goût, une partialité pour la civilisation chinoise, toutefois, moins pour ce qu'elle a conservé d'arian que pour ce qui est corrélatif, en elle, au génie ethnique des Mongols. Ceux-ci sont donc toujours des barbares aux yeux de leurs vaincus, et plus ils font d'efforts afin de retenir les leçons des Chinois, plus ils se font mépriser. Se sentant ainsi isolés au milieu de plusieurs centaines de millions de sujets dédaigneux, ils n'osent pas se séparer, ils se concentrent sur des points de ralliement, ils ne renoncent pas, ils n'osent pas renoncer à l'usage des armes, et comme cependant la manie d'imitation qui les travaille les a poussés en plein dans la mollesse chinoise, un jour vient, où sans racines dans le pays, bien que nés de ses femmes, un coup d'épaule suffit pour les pousser dehors. Voilà l'histoire des Mongols. Ce sera également celle des Mantchous.

Afin d'apprécier la vérité de ce que j'avance,

touchant le goût des dominateurs jaunes de l'Asie centrale pour la civilisation chinoise, il suffit de considérer ces nomades dans leurs conquêtes, autres que celles du Céleste Empire. En général, on a beaucoup exagéré leur sauvagerie. Ainsi, les Huns, les Hioung-niou des Chinois (1), étaient loin d'être ces cavaliers stupides que les terreurs de l'Occident ont rêvés. Placés assurément à un degré social peu élevé, ils n'en avaient pas moins des institutions politiques assez habiles, une organisation militaire raisonnée, de grandes villes de tentes, des marchands opulents, et même des monuments religieux. On pourrait en dire autant de plusieurs autres nations finnoises, telles que les Kirghizes, race plus remarquable que toutes les autres, parce qu'elle fut plus mêlée encore d'éléments blancs (2). Cependant ces peuples qui savaient apprécier le mérite d'un gouvernement pacifique et des mœurs sédentaires, montrèrent constamment des sentiments très-hostiles à toute civilisation quand ils se trouvèrent en contact avec des rameaux appartenant à des va-

(1) M. Ritter identifie les Hioung-niou, les Thou-kieou, les Ouïgours et les Hoei-he. De tous ces peuples, il fait des nations turques. Cette opinion, peut-être fondée quant à certaines tribus, me paraît fort critiquable pour l'ensemble. (*Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 437.)

(2) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 744, p. 1114 et pass.; t. II, p. 116. Schaffarik, *Slawische Alterthümer*, t. I, p. 68. — Les langues turques, mongoles, tongouses et mandchoues contiennent un grand nombre de racines indo-germaniques. (Ritter, t. I, p. 436.)

riétés humaines différentes de l'espèce jaune. Dans l'Inde, jamais Tatare n'a fait mine d'éprouver la moindre propension pour l'organisation brahmanique. Avec une facilité qui accuse le peu d'aptitude dogmatique de ces esprits utilitaires, les hordes de Tamerlan s'empressèrent, en général, d'adopter l'islamisme. Les vit-on conformer aussi leurs mœurs à celles des populations sémitiques qui leur communiquaient la foi? En aucune façon. Ces conquérants ne changèrent ni de mœurs, ni de costumes, ni de langue. Ils restèrent isolés, cherchèrent très-peu à faire passer dans leur idiome les chefs-d'œuvre d'une littérature brillante plus que solide, et qui devait leur sembler déraisonnable. Ils campèrent en maîtres, et en maîtres indifférents, sur le sol de leurs esclaves. Combien ce dédain est éloigné du respect sympathique que ces mêmes tribus jaunes laissaient éclater lorsqu'elles s'approchaient des frontières de la civilisation chinoise!

J'ai donné les raisons ethniques qui me paraissent empêcher les Mantchous, comme elles ont empêché les Mongols, de fonder un empire définitif en Chine. S'il y avait identité parfaite entre les deux races, les Mantchous, qui n'ont rien apporté à la somme des idées du pays, recevraient les notions existantes, ne craindraient pas de se débander et de se confondre avec les différentes classes de cette société, et il n'y aurait

plus qu'un seul peuple. Mais, comme ce sont des maîtres qui ne donnent rien et qui ne prennent que dans une certaine mesure; comme ce sont des chefs qui, en réalité, sont inférieurs, cette situation présente une inconséquence choquante et qui ne se terminera que par l'expulsion de la dynastie.

On peut se demander ce qui arriverait si une invasion blanche venait remplacer le gouvernement actuel et réaliser le hardi projet de lord Clive.

Ce grand homme pensait n'avoir besoin que d'une armée de trente mille hommes pour soumettre tout l'empire du Milieu, et on est porté à croire son calcul exact, à voir la lâcheté chronique de ces pauvres gens, qui ne veulent pas qu'on les arrache à la douce fermentation digestive dont ils font leur unique affaire. Supposons donc la conquête tentée et achevée. Dans quelle position se seraient trouvés ces trente mille hommes? Suivant lord Clive, leur rôle aurait dû se borner à garnisonner les villes. Comme le succès se serait accompli dans un simple but d'exploitation, les troupes auraient occupé les principaux ports, peut-être auraient poussé des expéditions dans l'intérieur du pays pour maintenir la soumission, assurer la libre circulation des marchandises et la rentrée des impôts; rien de plus.

Un pareil état de choses, tout convenable qu'il peut être, ne saurait jamais se prolonger longtemps. Trente mille hommes pour en dominer trois cents millions, c'est trop peu, surtout quand ces trois cents millions sont aussi compacts de sentiments et d'instincts, de besoins et de répugnances. L'audacieux général aurait fini par augmenter ses forces et les aurait portées à un chiffre mieux proportionné à l'immensité de l'océan populaire dont sa volonté aurait voulu contenir les orages. Ici je commence une sorte d'utopie.

Si je continue à supposer lord Clive simple et fidèle représentant de la mère patrie, il apparaît toujours, malgré l'augmentation indéfinie de son armée, fort isolé, fort menacé, et, un jour, lui-même ou ses descendants seront expulsés de ces provinces qui reçoivent tous les vainqueurs en intrus. Mais changeons d'hypothèse : laissons-nous aller au soupçon qui fit repousser, dit-on, par les directeurs de la Compagnie des Indes, les somptueuses propositions du gouverneur général. Imaginons que lord Clive, sujet peu loyal de la couronne d'Angleterre, veut régner pour son compte, repousse l'allégeance de la métropole et s'installe, véritable empereur de la Chine, au milieu des populations soumises par son épée. Alors les choses peuvent se passer bien différemment que dans le premier cas.

Si ses soldats sont tous de race européenne ou si un grand nombre de cipayes hindous ou musulmans sont mêlés aux Anglais, l'élément immigrant s'en ressentira, de toute nécessité, dans la mesure de sa vigueur. A la première génération, le chef et l'armée étrangère, fort exposés à être mis dehors, auront encore entière leur énergie de race pour se défendre et sauront traverser, sans trop d'encombre, ces moments dangereux. Ils s'occuperont à faire entrer de force leurs notions nouvelles dans le gouvernement et dans l'administration. Européens, ils s'indigneront de la médiocrité prétentieuse de tout le système, de la pédanterie creuse de la science locale, de la lâcheté créée par de mauvaises institutions militaires. Ils feront au rebours des Mantchous, qui se sont pâmés d'admiration devant de si belles choses. Ils y mettront courageusement la hache et renouvelleront, sous de nouvelles formes, la proscription littéraire de Tsin-chi-hoang-ti.

A la seconde génération, ils seront beaucoup plus forts au point de vue du nombre. Un rang serré de métis, nés des femmes indigènes, leur aura créé un heureux intermédiaire avec les populations. Ces métis, instruits, d'une part, dans la pensée de leurs pères, et, de l'autre, dominés par le sentiment des compatriotes de leurs mères, adouciront ce que l'importation intellectuelle

avait de trop européen, et l'accommoderont mieux aux notions locales. Bientôt, de génération en génération, l'élément étranger ira se dispersant dans les masses en les modifiant, et l'ancien établissement chinois, cruellement ébranlé, sinon renversé, ne se rétablira plus ; car le sang arian des kschattryas est épuisé depuis longtemps, et si son œuvre était interrompue, elle ne pourrait plus être reprise.

D'un autre côté, les graves perturbations infusées dans le sang chinois ne conduiraient certainement pas, je viens de le dire, à une civilisation à l'européenne. Pour transformer trois cents millions d'âmes, toutes nos nations réunies auraient à peine assez de sang à donner, et les métis, d'ailleurs, ne reproduisent jamais ce qu'étaient leurs pères. Il faut donc conclure :

1° Qu'en Chine, des conquêtes provenant de la race jaune et ne pouvant ainsi qu'humilier la force des vainqueurs devant l'organisation des vaincus, n'ont jamais rien changé et ne changeront jamais rien à l'état séculaire du pays;

2° Qu'une conquête des blancs, dans de certaines conditions, aurait bien la puissance de modifier et même de renverser pour toujours l'état actuel de la civilisation chinoise, mais seulement par le moyen des métis.

Encore cette thèse, qui peut être théoriquement posée, rencontrerait-elle, en pratique,

de très-graves difficultés, résultant du chiffre énorme des populations agglomérées, circonstance qui rendrait fort difficile, à la plus nombreuse émigration, d'entamer sérieusement leurs rangs.

Ainsi, la nation chinoise semble devoir garder encore ses institutions pendant des temps incalculables. Elle sera facilement vaincue, aisément dominée; mais transformée, je n'en vois guère le moyen.

Elle doit cette immutabilité gouvernementale, cette persistance inouïe dans ses formes d'administration, à ce seul fait que toujours la même race a dominé sur son sol depuis qu'elle a été lancée dans les voies sociales par des Arians, et qu'aucune idée étrangère n'a paru avec une escorte assez forte pour détourner son cours.

Comme démonstration de la toute-puissance du principe ethnique dans les destinées des peuples, l'exemple de la Chine est aussi frappant que celui de l'Inde. Ce pays, grâce à la faveur des circonstances, a obtenu, sans trop de peine et sans nulle exagération de ses institutions politiques, au contraire, en adoucissant ce que son absolutisme avait en germe de trop extrême, le résultat que les brahmanes, avec toute leur énergie, tous leurs efforts, n'ont cependant qu'imparfaitement touché. Ces derniers, pour sauvegarder leurs règles, ont dû étayer, par des

moyens factices, la conservation de leur race. L'invention des castes a été d'une maintenue toujours laborieuse, souvent illusoire, et a eu cet inconvénient, de rejeter hors de la famille hindoue beaucoup de gens qui ont servi plus tard les invasions étrangères et augmenté le désordre extrasocial. Toutefois, le brahmanisme a atteint à peu près son but, et il faut ajouter que ce but, incomplétement touché, est beaucoup plus élevé que celui au pied duquel rampe la population chinoise. Celle-ci n'a été favorisée de plus de calme et de paix, dans son interminable vie, que parce que, dans les conflits des races diverses qui l'ont assaillie depuis 4,000 ans, elle n'a jamais eu affaire qu'à des populations étrangères trop peu nombreuses pour entamer l'épaisseur de ses masses somnolentes. Elle est donc restée plus homogène que la famille hindoue, et dès lors plus tranquille et plus stable, mais aussi plus inerte.

En somme, la Chine et l'Inde sont les deux colonnes, les deux grandes preuves vivantes de cette vérité, que les races ne se modifient, par elles-mêmes, que dans les détails; qu'elles ne sont pas aptes à se transformer, et qu'elles ne s'écartent jamais de la voie particulière ouverte à chacune d'elles, dût le voyage durer autant que le monde.

CHAPITRE VI.

Les origines de la race blanche.

De même qu'on a vu, à côté des civilisations assyrienne et égyptienne, des sociétés de mérite secondaire se former à l'aide d'emprunts faits à la race civilisatrice, de même l'Inde et la Chine sont entourées d'une pléiade d'États, dont les uns sont formés sur le norme hindou, dont les autres s'efforcent d'approcher, d'aussi près que possible, l'idéal chinois, tandis que les derniers se balancent entre les deux systèmes.

Dans la première catégorie, on doit placer Ceylan et, très-anciennement, Java, aujourd'hui musulmane (1), plusieurs des îles de l'ar-

(1) Le commencement de l'ère javanaise de Aje-Saka reporte les souvenirs au temps de Sâliwâhana, et répond à l'année 78 après J. C. Ce fut une époque de civilisation brahmanique, mais non pas de première civilisation de ce genre. Ce ne fut que le renouvellement et comme un rajeunissement d'une domination hindoue beaucoup plus ancienne qui avait vu l'île occupée par des nègres pélagiens fort abrutis. Le Fo-koue-ki raconte que les navigateurs chinois trouvèrent ces aborigènes horriblement laids et sales, avec les cheveux semblables au « gazon naissant. » Ils se nourrissaient de

chipel, comme Bali (1), Sumatra, puis d'autres.

Dans la seconde, il faut mettre le Japon, la Korée, le Laos au dernier rang.

La troisième comprend, avec des modifications infinies dans la mesure où est acceptée chacune des deux civilisations contendantes, le Népaul, le Boutan, les deux Thibets, le royaume de Ladakh, les États de l'Inde transgangétique et une partie de l'archipel de la mer des Indes, de telle sorte que, d'île en île, de groupe en groupe, les populations malaises ont fait circuler jusqu'à la Polynésie des inventions chinoises ou hindoues, qui vont s'effaçant davantage à mesure que le mélange avec le sang de l'une des deux races initiatrices diminue.

Nous avons vu Ninive rayonner sur Tyr, et, par Tyr, sur Carthage, inspirer les Himyarites, les enfants d'Israël, et perdre d'autant plus

vermine. La loi brahmanique de Java a conservé le souvenir de cet état de choses par la défense formelle qu'elle adresse aux personnes d'un rang élevé de ne manger ni chiens, ni rats, ni couleuvres, ni lézards, ni chenilles. Il semblerait que le brahmanisme n'a jamais pu s'établir à l'état pur dans l'île. Le bouddhisme ne fut pas plus heureux. Au commencement du XVII[e] siècle de notre ère, les Javanais adoptèrent l'islamisme. (W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 10, 11, 15, 18, 43, 49, 208.)

(1) Les coutumes et la religion brahmaniques se sont, jusqu'ici, conservées à Bali pures de tout mélange mahométan ou européen. C'est, au jugement de Raffles, l'image vivante de ce qu'était Java avant sa conversion par les musulmans. (W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 111.)

son action sur ces pays, que l'identité des races était plus troublée entre eux et elle. Pareillement nous avons vu l'Égypte envoyer la civilisation à l'Afrique intérieure. Les sociétés secondaires de l'Asie présentent, avec le même spectacle, l'observation rigoureuse des mêmes lois.

A Ceylan, à Java, à Bali, des émigrations brahmaniques très-anciennes apportèrent le genre de culture particulier à l'Inde et le système des castes. Ces colonisations, de plus en plus restreintes, à mesure que les rivages du Dekkhan s'éloignaient, s'échelonnèrent aussi en mérite. Les plus lointaines, où le sang hindou était en moindre abondance, furent aussi les plus imparfaites (1).

Longtemps avant l'arrivée des Arians, des invasions de peuples jaunes étaient venues modifier le sang des aborigènes noirs, et les métis malais, en plusieurs lieux, avaient même commencé déjà à se substituer aux tribus purement mélaniennes. Ce fut une raison déterminante pour que les sociétés dérivées, formées plus tard sous l'influence des métis blancs, ne ressemblassent pas, malgré tous les efforts des initiateurs, à celle des pays où la race noire pure servait de base. Le naturel malais, plus froid, plus raisonneur, plus apathique, s'accommoda mal de la séparation des

(1) Guillaume de Humboldt, *Uber die Kawi-Sprache*.

castes, et aussitôt qu'apparut le bouddhisme, cette religion grossière réussit vite à s'implanter au milieu des multitudes à demi jaunes. Quels succès ne devait-elle pas obtenir auprès de celles dont les éléments étaient plus libres encore de principes mélaniens. Ceylan et Java restèrent longtemps les citadelles de la foi de Bouddha. Comme le principe arian hindou existait dans ces deux îles, le culte de Sakya y resta assez noble. Il construisit de beaux monuments à Java, témoin ceux de Boro-Budor, de Madjapahit, de Brambanan, et, ne s'écartant pas trop, ne dégénérant pas d'une manière complète des données intellectuelles qui font la gloire de l'Inde, il donna naissance à une littérature remarquable, où se trouvaient mêlées les idées brahmaniques et celles du nouveau système religieux. Plus tard, Ceylan et Java reçurent des colonisations arabes. L'islamisme y fit de grands progrès, et le sang malais, ainsi modifié et relevé par les immigrations brahmaniques, bouddhiques et sémitiques, ne rentra jamais dans l'humilité des autres peuples de sa race.

Au Japon, les apparences sont chinoises, et un grand nombre d'institutions ont été apportées par plusieurs colonies venues originairement, et à différentes époques, du Céleste Empire. Il y existe aussi des éléments ethniques tout différents et qui amènent des divergences sensibles. Ainsi, l'État est encore féodal, l'humeur des

nobles héréditaires est restée belliqueuse. Le double gouvernement laïque et ecclésiastique ne se fait pas obéir sans peine. La politique soupçonneuse de la Chine, à l'égard des étrangers, a été adoptée par le Koubo, qui prend grand soin d'isoler ses sujets du contact de l'Europe. Il paraît que l'état des esprits lui donne raison, et que, taillés sur un tout autre modèle que ceux de la Chine, ses administrés, doués d'une façon dangereuse, sont âpres aux nouveautés. Le Japon semble donc entraîné dans le sens de la civilisation chinoise par les résultats des nombreuses immigrations jaunes, et en même temps il y résiste par l'effet de principes ethniques qui n'appartiennent pas au sang finnois. En effet, il existe certainement dans la population japonaise une forte dose d'alliage noir, et peut-être même quelques éléments blancs dans les hautes classes de la société (1). De sorte que, les premiers faits

(1) Kaempfer, *Histoire du Japon*. — Ce voyageur, d'ailleurs judicieux, sacrifie, comme il était de mode de son temps, à la manie de faire venir d'Assyrie tous les peuples, et il trace ainsi, d'une manière assez curieuse, l'itinéraire de ses Japonais : « Mais pour finir « ce chapitre, il résulte que, peu de temps après le déluge, lorsque « la confusion des langues à Babel força les Babyloniens d'abandonner le désir qu'ils avaient de bâtir une tour d'une hauteur « extraordinaire et les obligea de se disperser par toute la terre ; « lorsque les Grecs, les Goths et les Esclavons passèrent en Europe, « d'autres en Asie et en Afrique, d'autres en Amérique, qu'alors, « dis-je, les Japonais partirent aussi ; que, *selon toutes les apparences*, après avoir voyagé plusieurs années et souffert plusieurs in-

de l'histoire de cette contrée ne remontant pas bien haut, seulement 660 ans avant J.C., le Japon serait à peu près aujourd'hui dans la situation où la Chine se trouva sous la direction des descendants des kschattryas réfractaires, jusqu'à l'empereur Tsin-chi-hoang-ti. Ce qui confirmerait l'idée que des colonies de race blanche ont civilisé primitivement la population malaise qui fait le fond de ce pays, c'est qu'on y retrouve exactement, aux débuts de l'histoire, les mêmes récits mythiques qu'en Assyrie, en Égypte et même à la Chine, quoique d'une manière plus marquée encore. Les premiers souverains antérieurs à l'époque positive sont des dieux, puis des demi-dieux. Je m'explique le développement d'imagination poétique accusé par la nature de cette tradition, développement qui serait incompréhensible chez un peuple jaune pur, par une certaine prédominance d'éléments mélaniens. Cette opinion n'est pas une hypothèse. On a vu plus haut que Kaempfer constate la présence des noirs dans une île au nord du Japon, peu de siècles avant son voyage, et au sud du même point, il invoque le témoignage des annales écrites pour établir le même fait (1). Ainsi s'explique-

« commodités, ils rencontrèrent cette partie éloignée du monde ; « que trouvant sa situation, sa fertilité fort à leur gré, ils résolurent « de la choisir pour le lieu de leur demeure, etc., etc. » (P. 83.)

(1) Kaempfer, *Histoire du Japon*, p. 81 et pass.

raient les particularités physiologiques et morales qui créent l'originalité japonaise (1).

Il n'y a pas, du reste, à s'y tromper : ce coin du monde si peu connu, beaucoup plus mystérieux que son prototype chinois, recèle la solution des questions ethnographiques les plus hautes. Quand il sera permis de l'aborder, de l'étudier en paix, d'y comparer les races, de faire rayonner les observations sur les archipels qui le touchent au nord, on trouvera, sur ce sol, bien des secours décisifs pour l'éclaircissement de ce que les origines américaines présentent de plus ardu.

La Corée est, de même que le Japon, une copie de la Chine, moins intéressante toutefois. Comme le sang arian n'est arrivé dans ces parages reculés que par communication très-indirecte, il n'y a produit que des efforts d'imitation bien maladroits. Le Laos, je l'ai déjà fait entrevoir, est encore au-dessous, et, encore plus bas, se place la population de l'archipel Lieou-kieou (2).

Les contrées où les deux principes, hindou

(1) M. Pickering, jugeant sur ses observations personnelles, tient les Japonais pour identiques de race avec les Malais polynésiens, p. 117. — Il n'est pas impossible qu'avant toute invasion hindoue à Java, les Japonais n'y aient eu des établissements. Un des noms anciens de l'île est Cha-po. On y connaît deux districts appelés, l'un Ja-pan et l'autre Ji-pang. On sait, d'ailleurs, qu'à une époque très-lointaine, les Japonais ont navigué dans tout l'archipel. (W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache,* t. I, p. 19; Crawfurd, *Archipelago*, t. III, p. 465.)

(2) M. Jurien de la Gravière a fait justice de l'espèce d'Arcadie

et chinois, se partagent les sympathies des populations, sont également étrangères à la plus belle conquête des civilisations qu'elles vénèrent, la stabilité. Rien de plus mouvant, de plus variable, que les idées, les doctrines, les mœurs de ces territoires. Cette mobilité n'a rien à reprocher à la nôtre. Dans les terres transgangétiques, les peuples sont malais, et leurs nationalités se brouillent en nuances imperceptibles autant qu'innombrables, suivant que les éléments jaunes ou noirs dominent. Lorsqu'une invasion de l'est donne la prépondérance aux premiers, l'esprit brahmanique recule, et c'est la situation des derniers siècles, dans bien des provinces, où des ruines imposantes et de pompeuses inscriptions en caractères dévanagaris proclament encore l'antique domination de la race sanscrite, ou, du moins, des bouddhistes chassés par elle.

Quelquefois aussi le principe blanc reprend le dessus. Ainsi, ses missions poursuivent, en ce moment, de véritables succès dans l'Assam (1),

que les voyageurs anglais avaient installée dans ces îles. (*Revue des Deux-Mondes*, 1852.)

(1) La civilisation de ce pays affecte des formes brahmaniques. Les rois ont la prétention de descendre des dieux de l'Inde ; mais ils ne font pas dater leurs annales plus haut que l'ère de Vikramaditya (deux siècles av. J. C.). Il y a eu des immigrations de kschattryas assez récentes, puis le brahmanisme fut étouffé pendant quelque temps pour être rétabli au XVII[e] siècle. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 298 et pass.)

le sont, et surtout qu'ils ne l'étaient, ces puissants amas d'hommes qui ont influé si fort sous Attila, sous Djen-ghiz-khan, à l'époque de Timour le Boiteux, sur les destinées du monde, même du monde occidental. Mais, en revendiquant plus de justice pour les cavaliers jaunes des grandes invasions, je conviens que leur culture manquait d'originalité et que les constructeurs étrangers de tous ces temples, de tous ces palais, dont les ruines couvrent les steppes mongoles, demeurant isolés au milieu des guerriers qui leur demandaient et leur payaient l'emploi de leurs talents, enaient généralement de la Chine. Cette réserve te, je puis dire qu'aucun peuple n'a poussé plus que les Kirghizes l'amour de l'imprimerie ses productions. Des princes, sans grande iée et d'une puissance médiocre, Ablaï, es, ont semé le désert de monastères es, aujourd'hui en décombres. Plu- monuments offraient, jusque dans r où l'académicien Müller les vi- acle de leu des salles dé- années, lémantelées

lui, d'explo- érudition. Il e, et s'en- it à la dé- vement appor-

La culture hindoue est en perte visible autour de Hlassa (1).

Plus haut, vers le nord, elle cesse bientôt d'apparaître, lorsque s'ouvrent les steppes parcourues par les grandes nations nomades de l'Asie centrale. La contrefaçon des idées chinoises règne seule, dans ces froides régions, avec un bouddhisme réformé, à peu près complétement dépouillé d'idées hindoues.

Je ne saurais trop le répéter : on s'est représenté comme beaucoup plus barbares qu'ils ne

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 238, et pass., 273 et pass., 744. Les idées religieuses du Thibet portent témoignage de l'extrême mélange de la race. On y remarque des notions hindoues, des traces de l'ancien culte idolâtrique du pays, puis des inspirations chinoises, enfin, s'il faut en croire un missionnaire moderne, M. Huc, des traces probables de catholicisme importées au XIV[e] siècle par des moines européens et acceptées dans la réforme de Tsong-Kaba. (*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, t. I.) — Au X[e] siècle, une grande invasion de Kalmoucks et de Dzoungars avait presque anéanti le bouddhisme. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 242.) Depuis cette époque, et particulièrement sous le règne réparateur de Srong-dzan-gambo, il y a eu quelques immigrations de religieux venus du nord de l'Inde, c'est-à-dire du Boutan et du Népaul. (Ritter, *ibid.*, p. 278.) Mais, désormais, c'est le sens chinois qui domine et progresse chaque jour davantage. La double origine de la civilisation actuelle du Thibet est très-bien symbolisée par l'histoire du mariage de Srong-dzan-gambo. Ce monarque épousa deux femmes, l'une que les chroniques appellent Dara-Nipol, la Blanche, et qui était fille du souverain du Népaul; l'autre, nommée Dara-wen-tching, la Verte, qui venait du palais impérial de Péking. Hlassa fut fondée sous l'influence de ces deux reines, et l'architecture des monuments de cette ville est tout à la fois chinoise et hindoue. (Ritter, *ibid.*, p. 238.)

le sont, et surtout qu'ils ne l'étaient, ces puissants amas d'hommes qui ont influé si fort sous Attila, sous Djen-ghiz-khan, à l'époque de Timour le Boiteux, sur les destinées du monde, même du monde occidental. Mais, en revendiquant plus de justice pour les cavaliers jaunes des grandes invasions, je conviens que leur culture manquait d'originalité et que les constructeurs étrangers de tous ces temples, de tous ces palais, dont les ruines couvrent les steppes mongoles, demeurant isolés au milieu des guerriers qui leur demandaient et leur payaient l'emploi de leurs talents, venaient généralement de la Chine. Cette réserve faite, je puis dire qu'aucun peuple n'a poussé plus loin que les Kirghizes l'amour de l'imprimerie et de ses productions. Des princes, sans grande renommée et d'une puissance médiocre, Ablaï, entre autres, ont semé le désert de monastères bouddhiques, aujourd'hui en décombres. Plusieurs de ces monuments offraient, jusque dans le siècle dernier où l'académicien Müller les visita (1), le spectacle de leurs grandes salles dévastées depuis des années, à moitié démantelées

(1) Ce savant avait une manière, toute particulière à lui, d'explorer les contrées sur lesquelles devait s'escrimer son érudition. Il s'établissait de son mieux dans une ville ou dans un village, et s'entourait de tout le comfortable disponible. Puis, il envoyait à la découverte un caporal et trente Cosaques, et consignait gravement dans ses notes les observations que ces doctes militaires lui rapportaient. (Ritter, *ibid.*, p. 734.)

et sans toits, ni fenêtres, pourtant toutes remplies encore de milliers de volumes. Les livres tombés sur le sol, par suite de la rupture des tablettes moisies qui les supportaient jadis, fournissaient des bourres pour les fusils et du papier pour coller les fenêtres à toutes les tribus nomades et aux Cosaques des environs (1).

D'où avaient pu provenir cette persévérance, cette bonne volonté pour la civilisation chez les multitudes belliqueuses du XVIe siècle, menant une existence des plus dures, des plus hérissées de privations, sur une terre improductive? Je l'ai dit plus haut : d'un mélange antique de ces races avec quelques rameaux blancs perdus (2).

C'est maintenant l'occasion de toucher un problème qui va prendre, tout à l'heure, les proportions les plus imposantes et faire presque reculer l'audace de l'esprit.

J'ai cité, dans le chapitre précédent, les noms de six nations blanches connues des Chinois pour avoir résidé, à une époque relativement récente, sur leurs frontières du nord-ouest et

(1) Ritter, t. I, p. 744 et pass.

(2) Les langues turques et mongoles, le tongouse et son dérivé, le mandchou, portent des marques de ce fait si considérable. Tous ces idiomes contiennent un grand nombre de racines indo-germaniques. (Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. I, p. 436.) — Au point de vue physiologique, on observe encore que les yeux bleus ou verdâtres, les cheveux blonds ou rouges se rencontrent fréquemment chez certaines populations actuelles de la Mongolie. (*Ibid.*)

de l'est. Par ces mots, *relativement récente*, j'indiquais le IIe siècle avant notre ère.

Ces nations ont toutes eu des destinées ultérieures qui sont connues.

Deux d'entre elles, les Yue-tchi et les Ou-soun, habitant sur la rive gauche du Hoang-ho, contre la lisière du désert de Gobi, furent attaquées par les Huns, Hioung-niou, peuple de race turque, venu du nord-est. Obligées de céder au nombre, et séparées dans leurs retraites, elles allèrent se fixer, les Yue-tchi, un peu plus bas vers le sud-ouest, et les Ou-soun, assez loin dans la même direction, sur le versant septentrional du Thian-chan (1).

La redoutable progression des masses ennemies ne les laissa pas longtemps jouir en paix de leur patrie improvisée. Au bout de douze ans, les Yue-tchi furent accablés de nouveau. Ils traversèrent le Thian-chan, longèrent le nouveau pays des Ou-soun et vinrent s'abattre au sud, sur le Sihoun, dans la Sogdiane. Là se trouvait une nation, blanche comme eux, appelée les Szou par les Chinois, et que les historiens grecs nomment les Gètes ou Hindo-Scythes. Ce sont les Khétas du Mahabharata, les Ghats actuels du Pendjab, les Utsavaran-Kétas du Kachemyr occidental. Ces Gètes, attaqués par les Yue-

(1) Ritter, t. I, p. 434 et pass.

tchi, leur cédèrent la place, et reculèrent sur la monarchie métisse et dégénérée des Bactriens-Macédoniens. L'ayant renversée, ils fondèrent, au milieu de ses débris, un empire qui ne laissa pas que de devenir assez important.

Pendant ce temps, les Ou-soun avaient résisté avec bonheur aux assauts des hordes hunniques. Ils s'étaient étendus sur les rives de la rivière Yli, et y avaient établi un État considérable. Comme chez les Arians primitifs, leurs mœurs étaient pastorales et guerrières, leurs chefs portaient ce titre que la transcription chinoise fait prononcer *kouen-mi* ou *houen-mo*, et dans lequel on retrouve aisément la racine du mot germanique *kunig* (1). Les demeures des Ou-soun étaient sédentaires.

La prospérité de cette nation courageuse s'éleva rapidement. L'an 107 avant J. C., c'est-à-dire 170 ans après la migration, l'établissement de ce peuple offrait assez de solidité pour que la politique chinoise crût devoir s'en faire un appui contre les Huns. Une alliance étroite fut formée entre l'empereur et le kouen-mi des Ou-soun, et une princesse vint, du royaume du Milieu, partager la puissance du souverain blanc et porter le titre de *kouen-ti* (queen) (2).

Mais l'esprit d'indépendance personnelle et

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 433-434.

(2) Ritter, *ibid.*

de fractionnement, propre à la race ariane, décida trop tôt du sort d'une monarchie qui, exposée à d'incessantes attaques, aurait eu besoin d'être fortement unie pour y faire tête. Sous le petit-fils de la reine chinoise, la nation se partagea en deux branches, régies par des chefs différents, et, à la suite de cette scission malencontreuse, la partie du nord se vit bientôt accablée par des barbares jaunes appelés les Sian-pi, qui, accourant en grand nombre, chassèrent les habitants. D'abord les fugitifs se retirèrent vers l'ouest et le nord. Après être restés dans leur asile pendant quatre cents ans, ils furent de nouveau expulsés et dispersés. Une fraction chercha un refuge au delà du Jaxartes, sur les terres de la Transoxiane; le reste gagna vers l'Irtisch et se retira dans la steppe des Kirghizes, où, en 619 de notre ère, étant tombé sous la sujétion des Turcs, il s'allia à ses vainqueurs et disparut (1).

Pour l'autre branche des Ou-soun, elle fut absorbée par les envahisseurs, et se mêla à eux comme l'eau d'un lac à celle du grand fleuve qui la traverse.

A côté des Ou-soun et des Yue-tchi, quand ils habitaient sur le Hoang-ho, vivaient d'autres peuples blancs. Les Ting-ling occupaient le pays à l'occident du lac Baïkal; les Khou-te tenaient

(1) Ritter, *loc. cit.*

les plaines à l'ouest des Ou-soun ; les Chou-le s'étendaient vers la contrée plus méridionale où est aujourd'hui Kaschgar ; les Kian-kouan ou Ha-kas montaient vers le Jénisseï, où plus tard ils se sont fondus avec les Kirghizes. Enfin, les Yan-thsaï, Alains-Sarmates, touchaient à l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne (1).

On n'a pas perdu de vue qu'il s'agit ici de l'an 177 ou 200 avant J. C. On a remarqué aussi que tous ceux des peuples blancs que je viens de nommer, quand ils ont pu se maintenir, ont fondé des sociétés : tels les Szou ou Khétas, les Ou-soun et les Yan-thsaï ou Alains. Je passe à une nouvelle considération qui se déduit de ce qui précède.

Puisque la race noire occupait, dans les temps primordiaux, et avant la descente des nations blanches, la partie australe du monde, ayant pour frontières, en Asie, tout au moins la partie inférieure de la mer Caspienne d'une part, de l'autre les montagnes du Kouen-loun, vers le 36e degré de latitude nord, et les îles du Japon sous le 4e à peu près ; que la race jaune, à la même époque, antérieurement à toute apparition des peuples blancs dans le sud, se trouvait avancée au moins jusqu'au Kouen-loun, et, dans la Chine méridionale, jusqu'au rivage de la mer Glaciale, tandis que, dans les pays de l'Europe,

(1) Ritter, t. I, p. 1110 et 1114. — Les Kirghizes ont absorbé, à la fois, les Ting-ling et les Ha-kas.

elle allait jusqu'en Italie et en Espagne, ce qui suppose l'occupation préalable du Nord (1); puisque, enfin, la race blanche, en apparaissant sur les crêtes de l'Imaüs et se laissant voir sur les limites du Touran, envahissait des terres qui lui étaient toutes nouvelles; pour toutes ces raisons, il est bien évident, bien incontestable, bien positif que les premiers domaines de cette race blanche doivent être cherchés sur les plateaux du centre de l'Asie, vérité déjà admise, mais de plus, qu'on peut les délimiter d'une manière exacte. Au sud, ces territoires ont leur frontière depuis le lac Aral jusqu'au cours supérieur du Hoang-ho, jusqu'au Khou-khou-noor. A l'ouest, la limite court de la mer Caspienne aux monts Ourals. A l'est, elle remonte brusquement en dehors du Kouen-loun vers l'Altaï. La délimitation au nord semble plus difficile : cependant, nous allons, tout à l'heure, la chercher et la trouver.

La race blanche était très-nombreuse, le fait n'est pas contestable (2). J'en ai donné ailleurs

(1) Les invasions dans l'ouest étaient extrêmement facilitées à la race jaune par la configuration du terrain. M. le baron A. de Humboldt remarque que, depuis les rives de l'Obi, par le 78° de longitude, jusqu'aux bruyères du Lunebourg, de la Westphalie et du Brabant, le pays offre exactement le même aspect, triste et monotone. (*Asie centrale*, t. I, p. 55.)

(2) Les territoires sibériens qu'elle occupait étaient assez vastes pour la contenir, car ils ne mesurent pas moins de 300,000 lieues carrées. (Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 176.) Les ressources que

les preuves principales. Elle était, de plus, sédentaire et, de plus, malgré les émissions considérables de peuples qu'elle avait faites au dehors de ses frontières, plusieurs de ses nations restèrent encore dans le nord-ouest de la Chine, longtemps après que la race jaune eut réussi à rompre la résistance du tronc principal, à le briser, à le disperser et à s'avancer à sa place dans l'Asie australe. Or, la position qu'occupent, au IIe siècle avant notre ère, les Yue-tchi et les Ou-soun, sur la rive gauche du Hoang-ho, en tirant vers le Gobi supérieur, c'est-à-dire, sur la route directe des invasions jaunes, vers le centre de la Chine, a de quoi surprendre, et l'on pourrait la considérer comme forcée, comme étant le résultat violent de certains chocs qui auraient repoussé les deux rameaux blancs d'un territoire plus ancien et plus naturellement placé, si la position relative des six autres nations que j'ai aussi

présentaient ces pays pour la nourriture de masses considérables étaient également très-suffisantes. Les plaines de la Mongolie actuelle, appelées par les Chinois la Terre des Herbes, offraient des pâturages immenses aux nombreux troupeaux d'une famille humaine essentiellement pastorale. Le seigle et l'orge réussissent très-avant dans le nord. A Kaschgar, à Khoten, à Aksou, à Koutché, dans le parallèle de la Sardaigne, on cultive le coton et les vers à soie. Plus au nord, à Yarkand, à Hami, à Kharachar, les grenades et les raisins arrivent à maturité. (*Asie centrale*, t. III, p. 20.) — « Au delà du « Jenisséï, à l'est du méridien de Sayansk, et surtout au delà du « lac Baïkal, la Sibérie même prend un caractère montueux et « agréablement pittoresque. » (*Ibid.*, p. 23.)

nommées, n'indiquait pas que tous ces membres de la grande famille dispersée se trouvaient réellement chez eux et formaient le jalonnement des anciennes possessions de leur race, au temps de la réunion. Ainsi, il y avait eu extension primitive des peuples blancs au delà du lac Khoukhou-noor vers l'est, tandis qu'au nord ces mêmes peuples touchaient encore, à une époque assez basse, au lac Baïkal et au cours supérieur du Jénisseï. Maintenant que toutes les limites sont précisées, il y a lieu de chercher si le sol qu'elles embrassent ne renferme plus aucun débris matériel, aucune trace, qui puissent se rapporter à nos premiers parents. Je sais bien que je demande ici des antiquités presque hyperboliques. Cependant, la tâche n'est pas chimérique en présence des découvertes curieuses et entourées de tant de mystères qui eurent l'honneur, au dernier siècle, d'attirer l'attention de l'empereur Pierre le Grand, et de donner, en sa personne, une preuve de plus de cette espèce de divination qui appartient au génie.

Les Cosaques, conquérants de la Sibérie à la fin du XVI[e] siècle, avaient trouvé des traînées de tumulus soit de terre, soit de pierres, qui, au milieu de steppes complétement désertes, accompagnaient le cours des rivières. Dans l'Oural moyen, on en rencontrait aussi. Le plus grand nombre était de grandeur médiocre. Quelques-

uns, magnifiquement construits en blocs de serpentin et de jaspe, affectaient la forme pyramidale et mesuraient jusqu'à cinq cents pieds de tour à la base (1).

Dans le voisinage de ces sépultures, on remarquait, en outre, des restes étendus de circonvallations, des remparts massifs, et, ce qui est encore aujourd'hui d'une grande utilité pour les Russes, d'innombrables travaux de mines sur tous les points riches en or, en argent et en cuivre (2).

Les Cosaques et les administrateurs impériaux du XVII[e] siècle auraient fait peu d'attention à ces restes d'antiquités inconnues, sauf, peut-être, les ouvertures de mines, si une circonstance intéressante ne les avait captivés. Les Kirghizes étaient dans l'habitude d'ouvrir ces tombeaux, beaucoup d'entre eux en faisaient même un métier, et ce n'était pas sans raison. Ils en extrayaient, en grande quantité, des ornements ou des instruments d'or, d'argent et de cuivre. Il ne paraît pas que le fer s'y soit jamais montré. Dans les monuments construits pour le commun peuple, la trouvaille était de médiocre valeur; aussi les chasseurs kirghizes ont-ils laissé

(1) Ritter, *Erdkunde, Asien,* t. II, p. 332 et pass., p. 336.

(2) La limite des tombeaux et des mines tchoudes s'arrête vers le nord, au 58°; et, du côté du sud, elle descend jusqu'au 45°. L'extension de l'est à l'ouest va depuis l'Amour moyen jusque sur le Volga, jusqu'au pied oriental de l'Oural. (Ritter, *ibid.*, p. 337.)

subsister, jusqu'à nos jours, un grand nombre de ces constructions. Mais les plus belles, celles qui annonçaient, chez le mort, du rang ou de la richesse, ont été bouleversées sans pitié, non sans profit, car dans leur sein l'or a été recueilli avec profusion.

Les Cosaques prirent bientôt leur part de ces opérations destructives ; mais Pierre le Grand, l'ayant appris, défendit de fondre ni de détruire les objets déterrés dans les excavations, et ordonna de les lui envoyer à Saint-Pétersbourg. C'est ainsi que fut formé, dans cette capitale, le curieux musée des Antiquités tchoudes, précieux par la matière et plus encore par la valeur historique. On appela ces monuments *tchoudes* ou *daours*, honneur peu mérité qu'on faisait aux Finnois, faute de connaître les véritables auteurs.

Les découvertes ne devaient pas se borner là. Bientôt on s'aperçut qu'on n'avait pas vu tout. A mesure qu'on avançait vers l'est, on trouvait des tombeaux par milliers, des fortifications, des mines. Dans l'Altaï, on remarqua même des restes de cités, et, de proche en proche, on put se convaincre que ces mystérieuses traces de la présence de l'homme civilisé embrassaient une zone immense, puisqu'elles s'étendaient depuis l'Oural moyen jusqu'au cours supérieur de l'Amour, prenant ainsi toute la largeur de l'Asie et couvrant de marques irré-

cusables d'une haute civilisation ces terribles plaines sibériennes aujourd'hui désertes, stériles et désolées. Vers le sud, on ne connaît pas la limite des monuments. A Semipalatinsk, sur l'Irtisch, dans le gouvernement de Tomsk, les campagnes sont hérissées de puissantes accumulations de terre et de pierres. Sur le Tarbagataï et la Chaïnda, des débris de cités nombreuses laissent contempler encore des ruines colossales (1).

Voilà les faits. A leur suite se présente cette question : A quels peuples nombreux et civilisés ont appartenu ces fortifications, ces villes, ces tombeaux, ces instruments d'or et d'argent?

Pour obtenir une réponse, il faut ici procéder d'abord par exclusion. On ne saurait penser à attribuer toutes ces merveilles aux grands empires jaunes de la haute Asie. Eux aussi ont laissé des marques de leur existence. On les connaît, ces marques, et ce ne sont pas celles-là. Elles ont une tout autre apparence, une autre disposition. Il n'y a pas moyen de les confondre avec celles dont il est question ici. De même pour les restes de la grandeur passagère de certaines peuplades, comme les Kirghizes. Les couvents bouddhiques d'Ablaï-kitka ont leur caractère, qui

(1) Ritter, *ibid.*, p. 325 et pass. Il semblerait que les monuments puissent se distinguer en deux classes, et celle à laquelle appartient la plus haute antiquité indique aussi la civilisation la plus complète. (*Ibid.*, t. II, p. 333.)

ne saurait être confondu avec celui des constructions tchoudes (1).

Les temps modernes ainsi mis hors de cause, cherchons dans les temps anciens à quelle nation nous pouvons nous adresser. M. Ritter insinue que les habitants de ce mystérieux et vaste empire septentrional pourraient bien avoir été les Arimaspes d'Hérodote.

Je me permettrai de résister à l'opinion du grand érudit allemand, qui ne fait d'ailleurs qu'offrir cette solution sans paraître lui-même convaincu de sa valeur. Pour s'y tenir, il faudrait, ce me semble, forcer le texte du père de l'histoire. Que dit-il? Il raconte qu'au-dessus des Hindous demeurent les Arimaspes, et il décrit les Arimaspes; mais au-dessus des Arimaspes résident les Gryphons, plus loin encore les Hyperboréens. Tous ces peuples sont les mêmes nations à demi fantastiques dont les poëtes de l'Inde peuplent l'Uttara-Kourou (2). Je ne vois aucun motif d'at-

(1) M. Ritter fait ici une observation pleine de sens et de profondeur : Comment, dit-il, se pourrait-il faire que des populations jaunes, que des Kalmouks, ces hommes absolument dénués d'imagination, eussent donné cours au mythe des Gryphons, et, devenus les Arimaspes, se fussent entourés de tant de peuples si singulièrement fabuleux? En effet, le génie finnois n'atteint pas à de tels résultats. (Ritter, *ibid.*, p. 336.)

(2) Lassen, *Zeitschrift für d. K. d. Morgenl*, t. II, p. 62 et 65. Les Grecs avaient puisé leurs connaissances à demi romanesques des peuples de l'Asie centrale à la source bactrienne, à peu près identique avec celle du Mahabharata. L'Uttara-Kourou, le pays pri-

tribuer à ces fantômes, qui cachent d'ailleurs des peuples réels et, sans nul doute, de race blanche, ce que l'on doit reporter à de vrais hommes. On serait plus près de la vérité en ne voyant dans les Issédons, les Arimaspes, les Gryphons, les Hyperboréens, que des fragments de l'antique société blanche, des peuples apparentés aux Arians zoroastriens, aux Sarmates (1). Ce qui appuie cette opinion, c'est que jusqu'ici les géographes avaient placé ces tribus en cercle autour de la Sogdiane et nullement dans le nord sibérien. C'est le vrai sens d'Hérodote, et rien ne porte à y être infidèle. De plus, les récits d'Aristée de Proconnèse, tels qu'Hérodote les rapporte, ont trait à une époque où les nations blanches de l'Asie étaient trop divisées, trop

mitif des Kauravas, les Attacori de Pline, était aussi l'Hataka, la terre de l'or. Près de là demeuraient les Risikas qui, ayant des chevaux merveilleux, ressemblent fort aux Arimaspes. (Hérodote, IV, 13 et 17.)

(1) Il est incontestable que les Arimaspes portent, dans la première syllabe de leur nom, une sorte de témoignage de leur origine blanche. Ne pourrait-on retrouver encore actuellement dans le nord de la Sibérie la même racine *ar* avec quelques-unes de ses conséquences ethnologiques? Strahlenberg raconte que les Wotiaks se nomment, en leur langue, *Arr*, et appellent leur pays *Arima*. Il ne s'en suivrait pas, sans doute, que les Wotiaks fussent un peuple de race ariane; mais on en pourrait conclure que ce sont des métis blancs et jaunes qui ont conservé le nom d'une partie de leurs ancêtres. (Strahlenberg, *Das nord-und-œstliche Theil von Europa und Asien*, p. 76.) *Nota*. — *Are* est le mot mongol pour dire *homme*, par opposition à *eme*, *femme*. (*Ibid.*, 137.) — De même, *arien* signifie pur, etc.

poursuivies pour pouvoir fonder de grandes choses, et laisser des traces d'une civilisation étendue sur de si immenses contrées.

Si ces peuples avaient été aussi puissants que M. Ritter le suppose, les Chinois n'auraient pu éviter de très-nombreux rapports avec eux, et les Grecs qui savaient de si belles choses de ces Chinois, que je ne fais pas difficulté de reconnaître dans les Argippéens chauves, sages et essentiellement pacifiques (1), auraient donné également des détails plus minutieux et plus exacts sur des faits aussi frappants que ceux dont les monuments tchoudes proclament l'existence. Il ne me paraît donc nullement possible qu'au VI[e] siècle avant J. C. tout le centre de l'Asie ait été la possession d'un grand peuple cultivé, s'étendant du Iénisséi à l'Amour, dont ni les Chinois, ni les Grecs, ni les Perses, ni les Hindous n'auraient jamais eu ni vent ni nouvelles, tous persuadés, au contraire, à l'exception des premiers qui ont le privilége de ne rêver à rien, qu'il fallait peupler ces régions inconnues de créatures à moitié mythologiques.

Si l'on ne peut pas accorder de telles œuvres au temps d'Hérodote, comme il n'est pas possible non plus de les reporter, après lui, à l'époque d'Alexandre, par exemple, où ce prince

(1) Hérodote, IV, 23.

s'étant avancé jusqu'à l'extrémité de la Sogdiane, n'aurait rien appris des merveilles du Nord, ce qui est inadmissible, il faut, de toute nécessité, se plonger intrépidement dans ce que l'antiquité a de plus reculé, de plus noir, de plus ténébreux, et ne pas hésiter à voir dans les contrées sibériennes le séjour primitif de l'espèce blanche, alors que les nations diverses de cette race, réunies et civilisées, occupaient des demeures voisines les unes des autres, alors qu'elles n'avaient pas encore de motifs de quitter leur patrie, et de s'éparpiller pour en aller chercher une autre au loin.

Tout ce qu'on a exhumé des tombeaux et des ruines tchoudes ou daouriennes confirme ce sentiment. Les squelettes sont toujours ou presque toujours accompagnés de têtes de chevaux. On observe à côté d'eux une selle, une bride, des étriers, des monnaies marquées d'une rose, des miroirs de cuivre, rencontre si commune parmi les reliques chinoises et étrusques, si fréquente encore sous les yourtes tongouses où ces instruments servent aux opérations magiques. Ils se trouvent abondamment dans les plus pauvres tombeaux daouriens (1). Chose plus

(1) Chez les Bouriates, il est peu de tentes où l'on ne rencontre de ces sortes de miroirs suspendus aux piliers. Le lama s'en sert en y faisant refléter l'image du Bouddha ; puis il verse dessus de l'eau qui, coulant de là dans un vase, est censée emporter l'image

remarquable : au siècle dernier, Pallas aperçut sur un monument en forme d'obélisque et sur des pierres tumulaires des inscriptions étendues. Un vase retiré d'un sépulcre en portait une également, et W. G. Grimm n'hésite pas à signaler entre les caracteres de ces inscriptions et les runes germaniques, non pas une identité complète, mais une ressemblance imméconnaissable (1). J'arrive au trait frappant, concluant, selon moi : au nombre des ornements les plus fréquents, comme les cornes de bélier, de cerf, d'élan, d'argali, en métal, or ou cuivre, le sujet le plus ordinaire, le plus répété, c'est le sphinx. Il se trouve au manche des miroirs et même taillé en relief sur des pierres (2).

divine et devient consacrée. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. II, p. 119-120.)

(1) W. C. Grimm, *Ueber die deutschen Runen*, in-12, p. 128; Strahlenberg, *das nord-und-œstliche Theil von Europa und Asien*, in-4°; Stockholm, 1730. Le capitaine suédois, premier auteur qui ait parlé des monuments tchoudes, fait une remarque on ne peut plus intéressante : il dit qu'en Islande, dans les temps anciens, on écrivait sur des os de poissons avec une couleur rouge indélébile; que des caractères tracés avec la même matière se rencontrent chez les Permiens et sur les bords du Iénisèi, puis à la source de l'Irbyht, et ailleurs encore (p. 363). On entrevoit sans peine les conclusions à tirer d'un fait aussi remarquable, et il est temps de se rappeler ici que le mot qui, chez les nations gothiques, signifiait *écrire*, était *méljan* ou *gameljan*, dont le sens véritable est *peindre*; *mél*, peinture, et de là, écriture; *ufarméli*, inscription. (W. C. Grimm, *Ueber die deutschen Runen*, p. 47.)

(2) « Dans le vestibule du musée (à Barnaul) était un sphinx

Il sied bien aux énigmatiques habitants de la Sibérie antique de s'être rendu justice devant la postérité, en lui léguant, comme leur plus parfait emblème, le symbole de l'impénétrable. Mais, trop prodigué, le sphinx finit par se révéler lui-même. Comme nous le trouvons, chez les Perses sculpté aux murailles de Persépolis, comme nous le rencontrons en Égypte s'étendant silencieux en face du désert, et que, sur les croupes du Cithéron des Grecs, il erre encore, tandis qu'Hérodote, ce soigneux observateur, le voit chez les Arimaspes, il devient possible de poser la main sur l'épaule de cette créature taciturne, et de lui dire, sinon qui elle est, du moins le nom de son maître. Elle appartient évidemment en commun à la race blanche. Elle fait partie de son patrimoine, et bien que le secret de ce qu'elle signifie n'ait pas encore été pénétré, on est autorisé à déclarer que, là où on l'aperçoit, là furent aussi des peuples arians.

« taillé en pierre, reposant sur un bloc carré, et long de quatre « pieds sur un pied et demi de large. Ce monument fut, pour moi, « d'un grand intérêt, ayant été découvert dans un tombeau tchoude. « Le travail en était, à la vérité, grossier; mais trouver en ce lieu « une production d'une si haute antiquité me frappa beaucoup. Je « vis aussi plusieurs pierres sépulcrales, provenant également de « tombeaux tchoudes, ornées de bas-reliefs représentant des figures « d'hommes, peu saillantes et d'une exécution également assez « rude. » (C. F. von Ledebour, *Reise durch das Altai-Gebirge und die soongorische Kirgisen-Steppe*, 1er Theil; Berlin, 1829, p. 371-372.)

Ces steppes du nord de l'Asie, aujourd'hui si tristes, si désertes, si dépeuplées, mais non pas stériles comme on le croit généralement (1), sont donc le pays dont parlent les Iraniens, l'Airyanem-vaëgo, berceau de leurs aïeux. Ils racontaient eux-mêmes qu'il avait été frappé d'hiver par Ahriman, et qu'il n'avait pas deux mois d'été. C'est l'Uttara-Kourou de la tradition brahmanique, région située, suivant elle, à l'extrême nord, où régnait la liberté la plus absolue pour les hommes et pour les femmes; liberté réglée cependant par la sagesse, car là habitaient les Rischis, les saints de l'ancien temps (2). C'est l'Hermionia des Hellènes, patrie des Hyperboréens, des gens de l'extrême Nord, macrobiens, dont la vie était longue, la vertu profonde, la science infinie, l'existence heureuse. Enfin, c'était cette contrée de l'est dont les Suèves germaniques ne parlaient qu'avec un respect sans bornes, parce que, disaient-ils, elle était possédée par leurs glorieux ancêtres, les plus illustres des hommes, les Semnons (3).

Ainsi, voilà quatre peuples arians qui, depuis la séparation de l'espèce, n'ont jamais communiqué ensemble, et qui s'accordent à placer dans

(1) Voir plus haut, p. 197, note 2.

(2) Lassen, *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. II, p. 59

(3) Mannert, *Germania*, p. 2.

le fond du Nord, à l'est de l'Europe, le premier séjour de leurs familles. Si un pareil témoignage était repoussé, je ne sais plus sur quelle base solide pourrait compter l'histoire.

La terre de Sibérie garde donc dans ses solitudes les vénérables monuments d'une époque bien autrement ancienne que celle de Sémiramis, bien autrement majestueuse que celle de Nemrod. Ce n'est ni l'argile, ni la pierre taillée, ni le métal fondu que j'en admire. Je réfléchis que, dans une antiquité aussi haute, la civilisation que je constate touche de près aux âges géologiques, à cette époque encore troublée par les révoltes d'une nature mal soumise qui a vu la mise à sec de la grande mer intérieure dont le désert de Gobi faisait le fond. C'est vers le soixantième siècle avant J. C. que les Chamites et les Hindous apparaissent au seuil du monde méridional. Il ne reste donc plus pour atteindre la limite que la religion et les sciences naturelles semblent imposer à l'âge du monde qu'un ou deux milliers d'années environ, et c'est pendant cette période que se développa avec une vigueur dont les preuves sont nombreuses et patentes un perfectionnement social qui ne laisse pas le moindre espace de durée à une barbarie primitive. Ce que j'ai répété plusieurs fois déjà sur la sociabilité et la dignité innées de l'espèce blanche, je crois que je viens de l'établir définitive-

ment ici, et, en écartant, en repoussant dans un néant inexorable l'homme sauvage, le premier homme des philosophes matérialistes, celui dont le spectre constamment évoqué sert à combattre ce que les institutions sociales ont de plus respectable et de plus nécessaire, en chassant définitivement dans les kraals des Hottentots et jusqu'au fond des cabanes tongouses, et par delà encore, dans les cavernes des Pélagiens, cette misérable créature humaine qui n'est pas des nôtres, et qui se dit fille des singes, oublieuse d'une origine meilleure bien que défigurée, je ne fais autre chose que d'accepter ce que les découvertes de la science apportent de confirmation aux antiques paroles de la Genèse.

Le livre saint n'admet pas de sauvages à l'aurore du monde. Son premier homme agit et parle, non pas en vertu de caprices aveugles, non pas au gré de passions purement brutales, mais conformément à la règle préétablie, appelée par les théologiens *loi naturelle,* et qui n'a d'autre source possible que la révélation, asseyant ainsi la morale sur un sol plus solide et plus immuable que ce droit ridicule de chasse et de pêche proposé par les docteurs du socialisme. J'ouvre la Genèse, et, au second chapitre, si les deux ancêtres sont nus, c'est qu'ils sont dans l'état d'innocence : « c'est, » dit le livre saint, « qu'ils ne le prennent point à honte. » Aussitôt que l'état

paradisiaque cesse, je ne vois pas les auteurs de l'espèce blanche se mettre à vaguer dans les déserts. Ils reconnaissent immédiatement la nécessité du travail, et ils la pratiquent. Immédiatement ils sont civilisés, puisque la vie agricole et les habitudes pastorales leur sont révélées. La pensée biblique est si ferme sur ce point, que le fondateur de la première ville est Caïn, le fils du premier homme, et cette ville porte le nom d'Hénoch, le petit-fils d'Adam (1).

Inutile de débattre ici la question de savoir si le récit sacré doit être entendu dans un sens littéral ou de toute autre façon : ce n'est pas de mon sujet. Je me borne à constater que, dans la tradition religieuse, qui est en même temps le récit le plus complet des âges primitifs de l'humanité, la civilisation naît, pour ainsi dire, avec la

(1) *Gen.* IV, 17 : « Caïn... ædificavit civitatem, vocavitque « nomen ejus ex nomine filii sui, Henoch. » La suite du récit n'est pas moins curieuse, et ne concorde pas moins avec ce que j'ai dit des mœurs primitives de la race blanche et de ses habitudes : 20. « Genuit Ada Jabel, qui fuit pater habitantium in tentoriis, atque pastorum. » 21. « Et nomen fratris ejus Jubal ; ipse « fuit pater canentium cithara et organo. » 22. « Sella quoque « genuit Tubalcaïn, qui fuit malleator et faber in cuncta opera æris « et ferri. » Ainsi, cinq générations après Caïn, fondateur de la première ville, les peuples menaient la vie pastorale, connaissaient l'art du chant, c'est-à-dire conservaient des annales et savaient travailler les métaux. Je n'ai pas tiré des résultats différents de la série des témoignages physiologiques, philologiques et historiques que j'ai interrogés jusqu'ici dans ces pages.

race, et cette donnée est pleinement confirmée par tous les faits qu'on peut grouper à l'entour.

Encore un mot sur l'espèce jaune. On la voit, dès les âges primordiaux, retenue par la digue épaisse et puissante que lui oppose la civilisation blanche, contrainte, avant d'avoir pu surmonter l'obstacle, de se partager en deux branches et d'inonder l'Europe et l'Asie orientale, en se coulant le long de la mer Glaciale, de la mer du Japon et des plages de la Chine. Mais il n'est pas possible de supposer, à voir quelles masses effrayantes se pressaient, au second siècle avant J. C., dans le nord de la Mongolie actuelle, que ces multitudes aient pris naissance et continuassent à se former uniquement dans les misérables territoires des Tongouses, des Ostiaks, des Yakouts, et dans la presqu'île du Kamtschatka.

Tout indique, en conséquence, que le siége originaire de cette race se trouve sur le continent américain. J'en déduis les faits suivants:

Les peuples blancs, isolés d'abord, à la suite des catastrophes cosmiques, de leurs congénères des deux autres espèces, et ne connaissant ni les hordes jaunes ni les tribus noires, n'eurent pas lieu de supposer qu'il existât d'autres hommes qu'eux. Cette manière de juger, loin d'être ébranlée par le premier aspect des Finnois et des nègres, s'en confirma au contraire. Les blancs ne purent s'imaginer voir des êtres égaux à eux

dans ces créatures qui, par une hostilité méchante, une laideur hideuse, une inintelligence brutale et le titre de fils de singes qu'elles revendiquaient, semblaient se repousser d'elles-mêmes au rang des animaux. Plus tard, quand vinrent les conflits, la race d'élite flétrit les deux groupes inférieurs, surtout les peuplades noires, de ce nom de *barbares*, qui resta comme le témoignage éternel d'un juste mépris.

Mais à côté de cette vérité se trouve encore celle-ci, que la race jaune, assaillante et victorieuse, tombant précisément au milieu des nations blanches, devint semblable à un fleuve qui traverse et détruit des gisements aurifères : il charge son limon de paillettes, et s'enrichit lui-même. Voilà pourquoi la race jaune apparaît si souvent, dans l'histoire, à demi civilisée et relativement civilisable, importante au moins comme instrument de destruction, tandis que l'espèce noire, plus isolée de tout contact avec la famille illustre, reste plongée dans une inertie profonde.

LIVRE QUATRIÈME.

CIVILISATIONS SÉMITISÉES DU SUD-OUEST.

CHAPITRE Ier.

L'histoire n'existe que chez les nations blanches. — Pourquoi presque toutes les civilisations se sont développées dans l'occident du globe.

Nous abandonnons maintenant, jusqu'au moment d'aller, avec les conquérants espagnols, toucher le sol du continent américain, ces peuples isolés qui, moins exposés que les autres aux mélanges ethniques, ont pu conserver, pendant un long enchaînement de siècles, une organisation contre laquelle rien n'agissait. L'Inde et la Chine nous ont, dans leur séparation du reste du monde, présenté ce rare spectacle. Et de même que nous ne verrons plus désormais que des nations enchaînant leurs intérêts, leurs idées, leurs doctrines et leurs destinées à la marche de nations différemment formées; de même nous

ne verrons plus durer les institutions sociales. Nulle part, nous n'aurons un seul moment l'illusion qui, dans le Céleste Empire et sur la terre des brahmanes, pourrait aisément porter l'observateur à se demander si la pensée de l'homme n'est pas immortelle. Au lieu de cette majestueuse durée, au lieu de cette solidité presque impérissable, magnifique prérogative que l'homogénéité relative des races garantit aux deux sociétés que je viens de nommer, nous ne contemplerons plus, à dater du VII^e siècle avant J. C., dans la turbulente arène où va se ruer la majeure partie des peuples blancs, qu'instabilité, inconstance dans l'idée civilisatrice. Tout à l'heure, pour mesurer sur la longueur du temps la série des faits hindous ou chinois, il fallait compter par dizaines de siècles. Déshabitués de cette méthode, nous constaterons bientôt qu'une civilisation de cinq à six cents ans est comparativement très-vénérable. Les plus splendides créations politiques n'auront de vie que pour deux cents, trois cents ans, et ce terme passé, elles devront se transformer ou mourir. Éblouis un instant de l'éphémère éclat de la Grèce et de la Rome républicaine, ce nous sera une grande consolation, quand nous en viendrons aux temps modernes, de réfléchir que, si nos échafaudages sociaux durent peu, ils ont néanmoins autant de longévité que tout ce que l'Asie

et l'Europe ont vu naître, ont admiré, redouté, puis, une fois mort, foulé aux pieds depuis cette ère du VII^{e} siècle avant J. C., époque de renouvellement et de transformation quasi-complète de l'influence blanche dans les affaires des terres occidentales.

L'Ouest fut toujours le centre du monde. Cette prétention, toutes les régions un tant soit peu apparentes l'ont, à la vérité, nourrie et affichée. Pour les Hindous, l'Aryavarta est au milieu des contrées sublunaires; autour de ce pays saint s'étendent les Dwipas, rattachés au centre sacré, comme les pétales de lotus au calice de la divine plante. Selon les Chinois, l'univers rayonne autour du Céleste Empire. La même fantaisie amusa les Grecs; leur temple de Delphes était le nombril de la Bonne Déesse. Les Égyptiens furent aussi fous. Ce n'est pas dans le sens de cette vieille vanité géographique qu'il est permis à une nation ou à un ensemble de nations de s'attribuer un rôle central sur le globe. Il ne lui est pas même accordé de réclamer la direction constante des intérêts civilisateurs, et, sous ce rapport, je me permets de faire une critique bien radicale du célèbre ouvrage de M. Gioberti (1). C'est, en se plaçant au seul point de vue moral, qu'il y a de l'exactitude à

(1) *Primato civile e morale dell' Italiani*; in-8°, Bruxelles.

soutenir que, en dehors de toutes les préoccupations patriotiques, le centre de gravité du monde social a toujours oscillé dans les contrées occidentales, sans les quitter jamais, ayant, suivant les temps, deux limites extrêmes, Babylone et Londres de l'est à l'ouest, Stockholm et Thèbes d'Égypte du nord au sud; au delà, isolément, personnalité restreinte, impuissance à exciter la sympathie générale, et finalement la barbarie sous toutes ses formes.

Le monde occidental, tel que je viens d'en marquer le contour, est comme un échiquier où les plus grands intérêts sont venus se débattre. C'est un lac qui a constamment débordé sur le reste du globe, parfois le ravageant, toujours le fertilisant. C'est une sorte de champ aux cultures bariolées où toutes les plantes, salubres et vénéneuses, nutritives et mortelles, ont trouvé des cultivateurs. La plus grande somme de mouvement, la plus étonnante diversité de faits, les plus illustres conflits et les plus intéressants par leurs vastes conséquences se concentrent là, tandis qu'en Chine et dans l'Inde il s'est produit bien des ébranlements considérables dont l'univers a été si peu averti que l'érudition, éveillée par certains indices, n'en découvre les traces qu'avec beaucoup d'efforts. Au contraire, chez les peuples civilisés de l'Occident, il n'est pas une bataille un peu sérieuse,

pas une révolution un peu sanglante, pas un changement de dynastie un tant soit peu notable, qui, arrivé depuis trente siècles, n'ait percé jusqu'à nous, souvent avec des détails qui laissent le lecteur aussi étonné que le peut être l'antiquaire lorsque, sur les monuments des anciens âges, son œil retrouve intacte la délicatesse des sculptures les plus fines.

D'où vient cette différence? C'est que, dans la partie orientale du monde, la lutte permanente des causes ethniques n'eut lieu qu'entre l'élément arian, d'une part, et les principes noirs et jaunes de l'autre. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, là où les races noires ne combattirent qu'avec elles-mêmes, où les races jaunes tournèrent également dans leur cercle propre, ou bien là encore où les mélanges noirs et jaunes sont aux prises aujourd'hui, il n'y a pas d'histoire possible. Les résultats de ces conflits étant essentiellement inféconds, comme les agents ethniques qui les déterminent, rien n'en a paru, rien n'en est resté. C'est le cas de l'Amérique, de la plus grande partie de l'Afrique et d'une fraction trop considérable de l'Asie. L'histoire ne jaillit que du seul contact des races blanches.

Dans l'Inde, l'espèce noble n'a de frottement qu'avec deux antagonistes inférieurs. Compacte, en débutant, dans son essence ariane, toute son œuvre est de se défendre contre l'invasion, con-

tre l'immersion au sein des principes étrangers. Ce travail préservateur se poursuit avec énergie, avec conscience du danger et par des moyens qu'on peut dire désespérés, et qui seraient vraiment romanesques s'ils n'avaient donné des résultats si longuement pratiques. Cette lutte si réelle, si vraie, n'est pourtant pas de nature à produire l'histoire proprement dite. Comme le rameau blanc mis en action est, ainsi que je viens de le dire, compact, et qu'il a un but unique, une seule idée civilisatrice, une seule forme, c'est assez pour lui que de vaincre et de vivre. Peu de variété dans l'origine des mouvements enfante peu de désirs de conserver la trace des faits, et de même qu'on a remarqué avec raison que les peuples heureux n'ont pas d'annales, on peut ajouter qu'ils n'en ont pas, parce qu'ils n'ont à se raconter que ce que tout le monde sait chez eux. Ainsi le développement d'une civilisation unitaire telle que celle de l'Inde, n'offrant à la réflexion nationale que très-peu d'innovations surprenantes, de renversements inattendus dans les pensées, dans les doctrines, dans les mœurs, n'a rien non plus de grave à narrer, et de là vient que les chroniques hindoues ont toujours revêtu la forme théologique, les couleurs de la poésie, et présentent une si complète absence de chronologie et de si considérables lacunes dans l'enregistrement des choses.

En Chine, recueillir les faits est un usage des plus anciens. On se l'explique en observant que la Chine a été de bonne heure en relation avec des peuples généralement trop peu nombreux pour la pouvoir conquérir, assez forts cependant pour l'inquiéter et l'émouvoir, et qui, formés, en tout ou en partie, d'éléments blancs, ne venaient pas seulement, lorsqu'ils l'attaquaient, heurter des sabres contre des sabres, mais aussi des idées contre des idées. La Chine, bien qu'éloignée du contact européen, a eu pourtant beaucoup de part aux contre-coups des différentes migrations, et plus on lira les grandes compilations de ses écrivains, plus on y trouvera de renseignements sur nos propres origines, renseignements que l'histoire de l'Aryavarta ne nous fournit pas avec une précision comparable. Déjà, depuis plusieurs années, c'est par les livres des lettrés que l'on a modifié, de la manière la plus heureuse, nombre d'idées fausses sur les Huns et les Alains. On y a recueilli encore des détails précieux au sujet des Slaves, et peut-être le trop petit nombre de renseignements jusqu'ici obtenus sur les débuts des peuples sarmates s'augmentera-t-il, par cette voie, de nouvelles découvertes. Du reste, cette abondance de réalités antiques, conservée par la littérature du Céleste Empire, s'applique, et ceci est fort à remarquer, beaucoup plutôt aux contrées du nord-ouest de

la Chine qu'à celles du sud de cet État. Il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans le frottement des populations mélangées de blanc du Céleste Empire avec les tribus blanches ou demi-blanches des frontières; de sorte qu'en suivant une progression évidente, à partir de l'inerte silence des races noires ou jaunes, on trouve d'abord l'Inde, avec ses civilisateurs, n'ayant que peu d'histoire, parce qu'ils ont peu de rapports avec d'autres rameaux de même race. On rencontre ensuite l'Égypte, qui n'en a qu'un peu plus par la même raison. La Chine vient après, en en présentant davantage, parce que les frottements avec l'étranger arian ont été réitérés, et on arrive ainsi au territoire occidental du monde, à l'Asie antérieure, aux contrées européennes, où les annales alors se développent avec un caractère permanent et une activité infatigable. C'est parce que là ne s'affrontent plus seulement un ou deux ou trois rameaux de l'espèce noble, occupés à se défendre de leur mieux contre l'enlacement des branches inférieures de l'arbre humain. La scène est tout autre, et, sur ce théâtre turbulent, à dater du septième siècle avant notre ère, de nombreux groupes de métis blancs doués de différentes manières, tous aux prises les uns avec les autres, combattant du poing et surtout de l'idée, modifient sans fin leurs civilisations réciproques au milieu d'un champ de bataille où

les peuples noirs et jaunes ne paraissent plus que déguisés par des mélanges séculaires et n'agissent sur leurs vainqueurs que par une infusion latente et inaperçue, dont le seul auxiliaire est le temps. Si, en un mot, l'histoire s'épanouit dès ce moment dans les régions occidentales, c'est que désormais ce qui sera à la tête de tous les partis sera mélangé de blanc; qu'il ne sera question que d'Arians, de Sémites (les Chamites étant déjà fondus avec ceux-ci), de Celtes, de Slaves, tous peuples originairement nobles, ayant des idées spéciales, tous s'étant fait sur la civilisation un système plus ou moins raffiné, mais tous en possédant un, et se surprenant, s'étonnant les uns les autres par les doctrines qu'ils vont émettant en toutes choses, et dont ils cherchent le triomphe sur les doctrines rivales. Cet immense et incessant antagonisme intellectuel a semblé, de tout temps, à ceux qui l'accomplissaient, des plus dignes d'être observé, recueilli, enregistré heure par heure; tandis que d'autres peuples moins tourmentés n'estimaient pas utile de garder grand souvenir d'une existence sociale toujours uniforme, malgré les victoires gagnées sur des races à peu près muettes. Ainsi, l'ouest de l'Asie et de l'Europe est le grand atelier où se sont posées les plus importantes questions humaines. C'est là, en outre, que pour les besoins du combat civilisateur, tout ce

qui, dans le monde, a été d'un prix capable d'exciter la convoitise a tendu inévitablement à se concentrer.

Si on n'y a pas tout créé, on a voulu tout y posséder, et toujours on y a réussi, dans la mesure où l'essence blanche exerçait son empire, car, il ne faut pas l'oublier, la race noble n'y est pure nulle part, et repose partout sur un fond ethnique hétérogène qui, dans la plupart des circonstances, la paralyse d'une manière qui, pour être inaperçue, n'en est pas moins décisive. Aux temps où l'action blanche s'est trouvée le plus libre, on a vu dans le milieu occidental, dans cet océan où se déversent tous les courants civilisateurs, on a vu, les conquêtes intellectuelles des autres rameaux blancs agissant au centre des sphères les plus éloignées, venir tour à tour enrichir le trésor commun de la famille. C'est ainsi qu'aux belles époques de la Grèce, Athènes s'empara de ce que la science égyptienne connaissait de meilleur et de ce que la philosophie hindoue enseignait de plus subtil.

A Rome, de même, on eut l'art de se saisir des découvertes appartenant aux points les plus lointains du globe. Au moyen âge, où la société civile semble, à beaucoup de personnes, inférieure à ce qu'elle fut sous les Césars et les Auguste, on redoubla cependant de zèle et on obtint de plus grands succès pour la concentration des connais-

sances. On pénétra bien plus avant dans les sanctuaires de la sagesse orientale, on y recueillit bien plus de notions justes; et, en même temps, d'intrépides voyageurs accomplissaient, poussés par le génie aventureux de leur race, des voyages lointains auprès desquels les périples de Scylax et d'Ammon, ceux de Pythéas et de Néarque méritent médiocrement d'être cités. Et, cependant, un roi de France, et même un pape du douzième siècle, promoteurs et soutiens de ces généreuses entreprises, étaient-ils comparables aux colosses d'autorité qui gouvernèrent le monde romain? C'est qu'au moyen âge, l'élément blanc était plus noble, plus pur, plus actif, par conséquent, que les palais de la Rome antique ne l'avaient connu.

Mais nous sommes au septième siècle avant l'ère chrétienne, à cette époque importante où, dans la vaste arène du monde occidental, l'histoire positive commence pour ne plus cesser, où les longues existences d'État ne vont plus être possibles, où les chocs des peuples et des civilisations se succéderont à de très-courts intervalles, où la stérilité et la fécondité sociales devront se déplacer et se remplacer dans les mêmes pays, au gré de l'épaisseur plus ou moins considérable des éléments blancs qui recouvriront les fonds noirs ou jaunes. C'est ici le lieu de revenir sur ce que j'ai dit, dans le pre-

mier livre, de l'importance accordée par quelques savants à la situation géographique.

Je ne renouvellerai pas mes arguments contre cette doctrine. Je ne répéterai pas que, si les emplacements d'Alexandrie, de Constantinople, étaient fatalement indiqués pour devenir de grands centres de population, ils seraient demeurés et resteraient tels dans tous les temps, allégation démentie par les faits. Je ne rappellerai pas non plus que, à en juger ainsi, ni Paris, ni Londres, ni Vienne, ni Berlin, ni Madrid, n'auraient aucun titre à être les célèbres capitales que ces villes sont toutes devenues, et, qu'à leur place, nous aurions vu, dès la naissance des premiers marchands, Cadix ou peut-être mieux Gibraltar, Alexandrie beaucoup plus tôt que Tyr ou Sidon, Constantinople à l'exclusion éternelle d'Odessa, Venise, sans espoir pour Trieste, accaparer une suprématie naturelle, incommunicable, inaliénable, indomptable, si je puis employer ce mot, et l'histoire humaine tourner éternellement autour de ces points prédestinés. En effet, ce sont bien les lieux de l'Occident les plus favorablement placés pour servir la circulation. Mais, et la chose est fort heureuse, le monde a d'autres et plus grands intérêts que ceux de la marchandise. Ses affaires ne vont pas au gré de la secte économiste. Des mobiles plus élevés que les vues de *doit* et *avoir* président à

ses actes, et la Providence a, dès l'aurore des âges, ainsi établi les règles de la gravitation sociale, que le lieu le plus important du globe n'est pas nécessairement le mieux disposé pour acheter ou pour vendre, pour faire transiter des denrées ou pour les fabriquer, pour recueillir ou cultiver les matières premières. C'est celui où habite, à un moment donné, le groupe blanc le plus pur, le plus intelligent et le plus fort. Ce groupe résidât-il, par un concours de circonstances politiques invincibles, au fond des glaces polaires ou sous les rayons de feu de l'équateur, c'est de ce côté que le monde intellectuel inclinerait. C'est là que toutes les idées, toutes les tendances, tous les efforts ne manqueraient pas de converger, et il n'y a pas d'obstacles naturels qui pussent empêcher les denrées, les produits les plus lointains d'y arriver à travers les mers, les fleuves et les montagnes.

Les changements perpétuels survenus dans l'importance sociale des grandes villes sont une démonstration sans réplique de cette vérité sur laquelle les prétentieuses déclamations des théoriciens économistes ne peuvent mordre. Rien de plus détestable que le crédit où l'on voit être une prétendue science, qui, de quelques observations générales appliquées par le bon sens de toutes les époques arianes positives, a su extraire en voulant y donner une cohésion dogmati-

que, les plus grandes et les plus dangereuses inepties pratiques; qui, en ne s'emparant que trop de la confiance d'un public sensible à l'influence des *sesquipedalia verba*, s'élève au rôle funeste d'une véritable hérésie en se donnant les airs de dominer, de gourmander, d'accommoder à ses vues la religion, les lois, les mœurs. Basant la vie humaine tout entière et, de même, la vie des peuples sur ces mots devenus cabalistiques dans ses écoles, produire et consommer, elle appelle honorable ce qui n'est que naturel et juste : le travail du manœuvre, et le mot *honneur* perd toute la sublimité de sa primitive signification. Elle fait de l'économie privée la plus haute des vertus, et à force d'exalter les avantages de la prudence pour l'individu et les bienfaits de la paix pour l'État, le dévouement, la fidélité publique, le courage et l'intrépidité deviennent presque des vices au gré de ses maximes. Ce n'est pas une science, car la négation la plus misérable des véritables besoins de l'homme, et des plus saints, forme sa base étroite. C'est un mérite de meunier et de filateur déplacé de son rang modeste et proposé à l'admiration des empires. Mais, pour me borner à réfuter la moindre de ses erreurs, je dirai, encore une fois, que, malgré les convenances commerciales qui pouvaient recommander tel ou tel point topographique, les civilisations de l'antiquité n'ont

jamais cessé de s'avancer vers l'ouest, simplement parce que les tribus blanches elles-mêmes ont suivi ce chemin, et ce n'est qu'arrivées sur notre continent qu'elles ont rencontré ces mélanges jaunes qui les ont acheminées vers les idées utilitaires adoptées avec plus de réserve par la race ariane et trop méconnues du monde sémitique. Aussi faudra-t-il s'attendre à voir les nations blanches de plus en plus réalistes, de moins en moins artistes à mesure qu'on les observera plus avant dans l'ouest. Ce n'est pas, à coup sûr, pour des raisons empruntées à l'influence climatérique qu'elles seront telles. C'est uniquement parce qu'elles deviendront à la fois plus mêlées d'éléments jaunes et plus dégagées de principes mélaniens. Dressons ici, afin de nous en mieux convaincre, une liste de gradation des résultats que j'indique. Il est nécessaire que le lecteur y soit attentif. Les Iraniens, on va le constater tout à l'heure, furent plus réalistes, plus mâles que les Sémites, lesquels, l'étant plus que les Chamites, permettent d'établir cette progression :

Noirs,

Chamites,

Sémites,

Iraniens.

On verra ensuite la monarchie de Darius couler au fond de l'élément sémitique et passer la palme au sang des Grecs, qui, bien que mé-

langés, étaient cependant, au temps d'Alexandre, plus libres d'alliages mélaniens.

Bientôt les Grecs, noyés dans l'essence asiatique, seront ethniquement inférieurs aux Romains, qui pousseront l'empire du monde d'une bonne distance de plus vers l'ouest, et qui, dans leur fusion faiblement jaune, blanche à un plus haut degré, et enfin sémitisée dans une progression croissante, auraient pourtant gardé la domination, si des compétiteurs plus blancs n'avaient encore une fois paru. Voilà pourquoi les Arians-Germains fixèrent décidément la civilisation dans le nord-ouest.

De même que je viens de rappeler ce principe du livre premier, que la position géographique des nations ne fait nullement leur gloire et ne contribue (j'aurais pu l'ajouter) que dans une mesure minime à activer leur existence politique, intellectuelle, commerciale, de même encore pour les pays souverains les questions de climat restent non avenues, et ainsi que nous avons vu en Chine l'antique suprématie, donnée dans le premier temps au Yunnan, passer ensuite au Pé-tché-li; que dans l'Inde les contrées du nord sont aujourd'hui les plus vivaces, quand, pendant de longs siècles, le sud, au contraire, l'emporta, ainsi il n'est pas, dans l'occident du monde, de climats qui n'aient eu leurs jours d'éclat et de puissance. Babylone où il ne pleut jamais, et

l'Angleterre où il pleut toujours; le Caire où le soleil est torride, Saint-Pétersbourg où le froid est mortel, voilà les extrêmes: la domination règne ou a régné dans ces différents lieux.

Je pourrais aussi, après ces questions, soulever celle de la fertilité : rien de plus inutile. La Hollande nous répond assez que le génie d'un peuple vient à bout de tout, crée de grandes cités dans l'eau, fait une patrie sur pilotis, attire l'or et les hommages de l'univers dans des marécages improductifs. Venise prouve plus encore : elle dit que, sans territoire aucun, pas même un marécage, pas même une lande, un État se peut fonder, qui lutte de splendeur avec les plus vastes et vit au delà des années accordées aux plus solides.

Il est donc établi que la question de race est majeure pour apprécier le degré du principe vital dans les grandes fondations ; que l'histoire s'est créée, développée et soutenue là seulement où plusieurs rameaux blancs se sont mis en contact; qu'elle revêt le caractère positif d'autant plus qu'elle traite des affaires de peuples plus blancs, ce qui revient à dire que ceux-ci sont les seuls historiques, et que le souvenir de leurs actes importe uniquement à l'humanité. Il suit encore de là que l'histoire, aux différentes époques, tient plus de compte d'une nation à mesure que cette nation domine davantage, ou,

aient porté les deux peuples à se constituer en nationalités distinctes (1).

Les nations zoroastriennes occupaient d'assez grands territoires, dont il est difficile de préciser les bornes au nord-est. Probablement elles s'étendaient jusqu'au fond des gorges du Muztagh, et sur les plateaux intérieurs, d'où plus tard elles sont venues apporter aux contrées européennes les noms si célèbres des Sarmates, des Alains et des Ases. Vers le sud, on connaît mieux leurs limites. Elles envahirent successivement depuis la Sogdiane, la Bactriane et le pays des Mardes jusqu'aux frontières de l'Arachosie, puis jusqu'au Tigre. Mais ces régions si vastes renferment aussi d'immenses espaces complétement stériles et inhabitables pour des grandes multitudes. Elles sont coupées par des déserts de sables, traversées par des montagnes d'une

(1) Lassen, *Indische Altert.*, t. I, p. 516 et passim. — Le *Zend-Avesta*, livre de cette loi protestante, reconnaît lui-même qu'il y a eu, dans les temps antérieurs, une autre foi. C'était celle des *hommes anciens*, les pischdadiens, پیشدادیه. Je doute que cette antique doctrine fût le brahmanisme. C'était beaucoup plutôt la source d'où le brahmanisme est sorti, le culte des purohitas, peut-être même de leurs prédécesseurs. — Les pischdadiens sont appelés nettement par le Zend-Avesta les *hommes anciens*, par opposition à ceux qui ont vécu postérieurement à la séparation d'avec les Hindous, et qui sont nommés en zend *nabânazdista* (contemporains) et, en sanscrit, *nabhandaichtra*, d'après un des fils de Manou, privé de sa part de l'héritage paternel, suivant le Rigvéda. (Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 566 et passim.)

inexorable aridité. La population ariane ne pouvait donc y subsister en nombre. La force de la race se trouva ainsi rejetée à jamais hors du centre d'action que devaient embrasser un jour les monarchies des Mèdes et des Perses. Elle fut réservée par la Providence à fonder bien plus tard la civilisation européenne.

Quoique séparées des Hindous, les peuplades zoroastriennes de la frontière orientale ne s'en distinguaient pas aisément à leurs propres yeux ni à ceux des Grecs. Toutefois, les habitants de l'Âryavarta, en les acceptant pour consanguins, se refusaient, avec horreur, à les considérer comme compatriotes. Il était d'autant plus facile à ces tribus limitrophes de n'être qu'à demi zoroastriennes, que la nature de la réforme religieuse, origine du peuple entier, se basant sur la liberté, était loin de créer un lien social aussi fort que celui de l'Inde. On est en droit de croire, au contraire, puisque l'insurrection avait eu lieu contre une doctrine assez tyrannique, que, suivant l'effet naturel de toute réaction, l'esprit protestant, voulant abjurer la sévère discipline des brahmanes, avait donné à gauche et institué un peu de licence. En effet, les nations zoroastriennes nous apparaissent très-hostiles les unes aux autres et s'opprimant mutuellement. Chacune, constituée à part, menait, suivant l'usage de la race blanche, une existence turbulente au milieu de

grandes richesses pastorales, gouvernée par des magistrats soit électifs, soit héréditaires, mais forcés de compter de près avec l'opinion publique (1). Toutes ces tribus se piquaient donc d'indépendance. Ainsi organisées, elles descendaient graduellement vers le sud-ouest, où elles devaient finir par rencontrer les Assyriens.

Avant l'heure de ce contact, les premières colonnes trouvèrent, dans les environs de la Gédrosie, des populations noires ou du moins chamites, et se mêlèrent intimement à elles (2).

De là vint que les nations zoroastriennes du sud, celles qui prirent part à la gloire persique, furent de bonne heure atteintes par une certaine dose de sang mélanien. Le plus grand nombre, pénétré trop profondément par cet alliage, tomba, longtemps avant la conquête de Babylone, presqu'à l'état des Sémites. Ce qui l'indique, c'est que les Bactriens, les Mèdes et les Perses furent les seuls Zoroastriens qui jouèrent un rôle. Les autres se bornè-

(1) Hérodote, *Clio*, XCVI.

(2) Voir Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 62. — Ce philologue remarque l'extrême fusion de tous les idiomes de l'Asie antérieure, soit avec les principes arians ou sémitiques, soit aussi avec les éléments finniques. Il relève cette dernière circonstance pour l'arménien ancien, qui, suivant lui, a beaucoup de rapports avec les langues du nord de l'Asie. (Ouvr. cité, p. 76.) — Cette assertion appuie le système d'interprétation des inscriptions médiques proposé par M. de Saulcy.

rent à l'honneur d'appuyer ces familles d'élite.

Il peut paraître singulier que ces Arians, imprégnés ainsi du sang des noirs, directement ou par alliance avec les Chamites et les Sémites dégénérés, aient pu arriver à remplir le personnage important que leur attribue l'histoire. Si donc on se croyait en droit de supposer, chez toutes leurs tribus, une mesure égale dans la proportion du mélange, il deviendrait difficile d'expliquer ethniquement la domination des plus illustres de ces dernières sur les populations assyriennes.

Mais, pour fixer la certitude, il suffit de comparer entre elles les langues zoroastriennes, ainsi que je l'ai déjà fait ailleurs.

Le zend, ce fait n'est pas douteux, parlé chez les Bactriens, habitants de cette Balk appelée en Orient *la mère des villes* (1), les plus puissants des Zoroastriens primitifs, fut presque pur d'alliages sémitiques, et le dialecte de la Perside, qui ne jouit pas autant de cette prérogative, la pos-

(1) Les Bactriens, en zend *Bakhdi*, sont les Bahlikas du Mahabharata. Ils étaient parents, suivant ce poëme, du dernier des Kouravas et de Pandou. Ainsi leur caractère profondément arian est bien et dûment établi. (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 297; voir aussi A. F. v. Schack, *Heldensagen von Firdusi*, in-8, Berlin, 1851 ; *Enleit.*, p. 16 et passim ; voir aussi Lassen, *Zeitsch. f. d. K. d. Morgenl.*, qui identifie les Bahlikas avec les Afghans, dont le nom national est *Pouschtou*, t. II, p. 53.) — Le nom de Balk, بلخ, donné à la cité des Bactriens, n'est pas le plus ancien qu'ait porté cette ville. Elle s'est appelée précédemment *Zariaspe*. (Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, notes et éclaircissements, t. I, p. CXII.)

séda, cependant, dans un certain degré, supérieur au médique, moins sémitisé à son tour que le pehlvi, de sorte que le sang des futurs conquérants de l'Asie antérieure conservait, dans les plus nobles de ses rameaux du sud, un caractère assez arian pour expliquer la supériorité de ceux-ci.

Les Mèdes et surtout les Perses furent les successeurs de l'ancienne influence des Bactriens, qui, après avoir dirigé les premiers pas de la famille dans les voies du magisme, avaient perdu leur prépondérance d'une manière aujourd'hui inconnue. Les héritiers méritaient l'honneur qui leur échut. Nous venons de voir qu'ils étaient restés Arians, moins complets sans doute que les Zoroastriens du nord-est, et même que les Grecs, tout autant néanmoins que les Hindous de la même époque, et beaucoup plus que le groupe de leurs congénères, déjà presque absorbé sur les bords du Nil. Le grand et irrémédiable désavantage que les Mèdes et les Perses apportaient, en entrant sur la scène politique du monde, c'était leur chiffre restreint et la dégénération déjà avancée des autres tribus zoroastriennes du sud, leurs alliées naturelles. Toutefois, ils pouvaient commander quelque temps. Ils étaient encore en possession d'un des caractères les plus honorables de l'espèce noble, une religion plus rapprochée des sources véridiques

que la plupart des Sémites, aux yeux desquels ils allaient être appelés à faire acte de force.

Déjà, à une époque reculée, une tribu médique avait régné sur l'Assyrie. Sa faiblesse numérique l'avait contrainte à se soumettre à une invasion chaldéenne-sémite venue des montagnes du nord-ouest. Dès ce temps, des doctrines religieuses, relativement vénérables, se rattachent au nom de Zoroastre porté par le premier roi de cette dynastie ariane (1) : il n'y a pas moyen de confondre le prince ainsi appelé avec le réformateur religieux; mais la présence d'un tel nom, à la date de 2234 ans avant J. C., peut servir à montrer que les Mèdes et les Perses du VII[e] siècle conservaient la même foi monothéistique que leurs plus anciens ancêtres.

Les Bactriens et les tribus arianes qui les limitaient au nord et à l'est avaient créé et développé ces dogmes. Ils en avaient vu naître le prophète dans cet âge bien éloigné où, sous les règnes nébuleux des rois kaïaniens, les nations zoroastriennes, y compris celles d'où devaient sortir un jour les Sarmates, étaient au lendemain de leur séparation d'avec les Hindous (2).

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 753 et passim.

(2) *Kaïanien* vient de *Kaï*, syllabe qui précède les noms de plusieurs rois de cette dynastie zoroastrienne : ainsi Kaï-Kaous et Kaï-Khosrou. Ce mot paraît avoir été le titre des monarques. En

A ce moment, la religion nationale, bien que, par sa réforme, devenue étrangère au culte des purohitas, et même à ces notions théologiques plus simples, patrimoine primitif de toute la race blanche dans les régions septentrionales du monde; cette religion était incomparablement plus digne, plus morale, plus élevée, que celle des Sémites. On en peut juger par ce fait, qu'au VIIe siècle elle valait mieux, malgré ses altérations, que le polythéisme, pourtant moins abject, adopté dès longtemps par les nations helléniques (2). Sous la direction de cette croyance, les mœurs n'étaient pas non plus si dégradées et conservaient de la vigueur.

Conformément à l'organisation primitive des races arianes, les Mèdes vivaient, par tribus, dis-

zend, il a la forme *Kava*, et est identique avec le sanscrit *Kavi* (soleil). Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rapprocher ce sens de celui du *Phra* égyptien. (Voir Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 424 et passim.) — Ces rois kaïaniens donnèrent la première impulsion à la nationalité séparatiste des Zoroastriens. Ils ont jeté certainement un grand éclat, puisque, à travers tant de siècles, ils ont produit des traditions nombreuses et persistantes qui font la partie la plus notable du Schah-nameh.

(1) Comme toutes les religions, aux époques de foi, le magisme était ce qu'on appelle, de nos jours, intolérant. Il détestait le polythéisme dans toutes ses formes. Xerxès enleva l'idole de Bel, qui trônait à Babylone, et détruisit ou dévasta tous les temples qu'il rencontra en Grèce. — Ainsi Cambyse ne fit en Égypte qu'obéir à l'esprit général de sa nation lorsqu'il maltraita si fort les cultes du pays. (Voir Bœttiger, *Ideen zur Kunstmythologie*; Dresde, in-8, 1826; t. I, p. 25 et passim.)

persés dans des bourgades. Ils élisaient leurs chefs, comme jadis leurs pères avaient élu leurs viç-paies (1). Ils étaient belliqueux et remuants, toutefois avec le sens de l'ordre, et ils le prouvèrent en faisant aboutir l'exercice de leur droit de suffrage à la fondation d'une monarchie régulière, basée sur le principe d'hérédité (2). Rien là que nous ne puissions également retrouver dans les Hindous antiques, chez les Égyptiens arians, chez les Macédoniens, les Thessaliens, les Épirotes, comme dans les nations germaniques. Partout, le choix du peuple crée la forme de gouvernement, presque partout préfère la monarchie et la maintient dans une famille particulière. Pour tous ces peuples, la question de descendance et la puissance du fait établi sont deux principes, ou, pour mieux dire, deux instincts qui dominent les institutions sociales et les vivifient. Ces Mèdes, pasteurs et guerriers, restèrent des hommes libres, dans toute la force du terme, même pendant cette période où leur

(1) Le mot employé par le Schahnameh pour désigner la dignité royale rappelle vivement les doctrines indépendantes des Arians primitifs. Féridoun porte le titre de schahr-jar, شهریار (l'ami de la cité). — Sur les sources antéislamitiques où Firdousi a puisé les traditions qu'il enchaîne, voir A. F. de Schack, *Einl.*, p. 52 et passim.

(2) Tous les faits qui composent l'histoire de la formation du royaume médique sont racontés par Hérodote, avec sa puissance de coloris ordinaire, *Clio*, XCVIII et passim.

petit nombre les obligea de subir la suzeraineté des Chaldéens, et, si leur esprit exagéré d'indépendance, en les poussant au fractionnement et à l'antagonisme des forces, contribua certainement à prolonger leur temps de subordination, on ne peut admirer assez que cet état n'ait pas dégradé leur naturel, et qu'après de longs tâtonnements, la nation ayant rallié toutes ses ressources dans sa forme monarchique, soit devenue capable, après seize cents ans, de reprendre la conquête du trône d'Assyrie et de l'exécuter.

Depuis qu'elle avait été chassée de Ninive, elle n'avait pas déchu. Elle avait persisté dans son culte, honneur bien rare, dû évidemment à son homogénéité persistante. Elle avait conservé son goût d'indépendance sous des chefs d'ailleurs par trop peu maîtres de leurs gouvernés : la nation médique était donc restée ariane. Quand une fois elle fut arrachée à son anarchie belliqueuse, le besoin de donner une application à sa vigueur, laissée sans emploi par l'heureux étouffement des discordes civiles, tourna ses vues vers les conquêtes extérieures. Commençant par soumettre les nations parentes établies dans son voisinage, entre autres, les Perses (1),

(1) Le Mahabharata connaît les Perses, il les appelle *Parasikas*. Mais, à cette époque lointaine des guerres des Pandavas et des fils de Kourou, cette petite nation n'avait encore aucune renommée. C'est ce qui fait que, dans le poëme hindou, elle a les simples

elle se fortifia de leur adjonction. Puis, quand elle eut amené sous ses drapeaux et fondu en un seul corps de peuples dont elle était la tête tous les disciples méridionaux de sa religion, elle attaqua l'empire ninivite.

Beaucoup d'écrivains n'ont vu, dans ces guerres de l'Asie antérieure, dans ces rapides conquêtes, dans ces États si promptement construits, si subitement renversés, que des coups de main sans liaison, une série d'événements dénués de causes profondes, et dès lors de portée. N'acceptons pas un tel jugement.

Les dernières émigrations sémitiques avaient cessé de descendre les montagnes de l'Arménie et de venir régénérer les populations assyriennes. Les contrées riveraines de la Caspienne et voisines du Caucase n'avaient plus d'hommes à envoyer au dehors. Dès longtemps, les colonnes voyageuses des Hellènes avaient achevé leur passage, et les Sémites, demeurés dans ces contrées, n'en étaient plus expulsés par personne. L'Assyrie ne renouvelait donc plus son sang depuis des siècles, et l'abondance des principes noirs, toujours en travail d'assimilation, avait effectué la décadence des races superposées (1).

honneurs d'une mention. (Lassen, *Zeitschrift f. d. K. des Morgenl.*, t. II, p. 53.)

(1) Movers, *das Phœniz. Alterthum.*, t. I, 2e partie, p. 415. — Cette décadence était si profonde et causée si évidemment par

En Égypte, il s'était passé quelque chose d'analogue. Mais, comme le système des castes, malgré ses imperfections, conservait encore cette société dans ses principes constitutifs, les gouvernants de Memphis, se sentant d'ailleurs trop faibles pour résister à tous les chocs, tournaient leur politique à maintenir, entre eux et la puissance ninivite, qu'ils redoutaient par-dessus tout, un rideau de petits royaumes syriens. Cachés derrière ce rempart, ils continuaient, tant bien que mal, à se traîner dans leurs ornières accoutumées, descendant la pente de la civilisation à mesure que le mélange noir les envahissait.

Si les Ninivites les épouvantaient par-dessus tout, ces peuples n'étaient pas les seuls à les tenir en émoi. Se reconnaissant également incapables de lutter contre l'imperceptible puissance des pirates grecs, θαλασσοκρατῶν, Arians qui s'intitulaient *rois de mer*, comme le firent plus tard leurs parents les Arians-Scandinaves, les Égyptiens avaient eu recours à la prudente résolution de se séquestrer en fermant le Nil à ses embouchures. C'était au prix de précautions si excessives que les descendants de Rhamsès

l'anarchie ethnique, que les Égyptiens non moins dégénérés, mais plus compacts parce qu'il y avait en jeu, dans leur sang, moins d'éléments constitutifs, prirent un moment le dessus vis-à-vis de leurs anciens et redoutés adversaires. Au VII^e^ siècle, leur influence l'emportait en Phénicie. Les Mèdes eurent bientôt raison de cette énergie relative.

espéraient encore préserver longtemps leur tremblante existence.

A côté des deux grands empires du monde occidental ainsi affaiblis, les Hellènes se montraient à peu près dans l'état qu'avaient connu les Mèdes avant la fondation de la monarchie unitaire. Ils faisaient preuve de la même turbulence, du même amour de liberté, des mêmes sentiments belliqueux, d'une ambition égale de commander un jour aux autres peuples, et, retenus par leur fractionnement, ils restaient incapables d'entreprendre rien de plus vaste que des colonisations déjà assises aux embouchures des fleuves de l'Euxin, en Italie et sur la côte asiatique, où leurs villes, encouragées par la politique assyrienne à faire une concurrence heureuse au commerce des cités de Phénicie, dépendaient, essentiellement, à ce titre, de la puissance souveraine à Ninive et à Babylone.

Ce fut à cette heure où aucune des grandes puissances anciennes n'était plus en état d'attaquer ses voisins, que les Mèdes se présentèrent en candidats au gouvernement de l'univers. L'occasion était on ne peut mieux choisie : il s'en fallut de peu, cependant, qu'un acteur, tout à fait inattendu, qui vint brusquement se précipiter sur la scène, ne dérangeât complétement la distribution des rôles.

Les Kimris, Cimmériens, Cimbres ou Celtes,

comme on voudra les appeler, peuples blancs mêlés d'éléments jaunes, auxquels personne ne prenait garde, débouchèrent tout à coup dans l'Asie inférieure, venant de la Tauride, et, après avoir ravagé le Pont et toutes les contrées environnantes, mirent le siége devant Sardes et la prirent (1).

Ces farouches conquérants répandaient sur leur passage la stupeur et l'épouvante. Ils n'auraient, sans doute, pas demandé mieux que de justifier la haute opinion que la vue seule de leurs épées faisait concevoir de leur puissance. Malheureusement pour eux, ils reproduisaient un accident que nous avons déjà observé. Vainqueurs, ils n'étaient que des vaincus : poursuivants, c'étaient des fuyards. Ils ne dépossédaient que pour trouver un refuge. Attaqués dans les steppes, qui furent plus tard la Sarmatie asiatique, par un essaim de nations mongoles ou scythiques, et forcés de céder, ils s'étaient échappés jusqu'aux lieux où les Sémites tremblaient à leurs pieds, mais où, fatalement, leurs adversaires vinrent les poursuivre. De sorte que l'Asie antérieure avait à peine éprouvé les premières dévastations des Celtes, qu'elle tomba aux mains des hordes jaunes. Celles-ci, tout en continuant à guerroyer contre les fugitifs, s'attaquèrent aux villes et aux trésors

(1) Movers, t. II, 1re partie, p. 419.

des pays envahis, proie à coup sûr beaucoup plus attrayante (1).

Les Celtes étaient moins nombreux que leurs antagonistes. Ils furent battus et dispersés. Les Scythes poursuivirent alors, sans compétiteurs, le cours de leurs victoires, nuisibles surtout aux desseins de la politique mède. Cyaxare venait, précisément, d'investir Ninive, et il n'avait plus qu'à franchir ce dernier obstacle pour se voir maître de l'Asie assyrienne. Irrité de cette intervention malencontreuse, il leva le siége et vint attaquer les Scythes. Mais la fortune ne le seconda pas, et, mis en déroute complète, il lui fallut laisser les barbares, comme il les appelait sans doute, libres de continuer leurs courses dévastatrices. Ceux-ci pénétrèrent jusque sur la lisière de l'Égypte, où les supplications et plus encore les présents obtinrent d'eux qu'ils n'entreraient pas. Satisfaits de la rançon, ils allèrent porter ailleurs leurs violences. Cette bacchanale mongole fut terrible, et pourtant dura peu. Vingt-huit ans en virent la fin. Les Mèdes, tout battus qu'ils avaient été dans une première rencontre, étaient trop réellement supérieurs aux Scythes pour supporter indéfiniment leur joug. Ils revinrent à la charge, et cette fois avec un

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum,* t. II, 1re partie, p. 401 et passim, et 419.

plein succès (1). Les cavaliers jaunes, chassés par les troupes de Cyaxare, s'enfuirent dans le pays au nord de l'Euxin. Ils allèrent y continuer, avec les peuples plus ou moins mélangés de sang finnois, les luttes anarchiques auxquelles ils sont propres, tandis que les Zoroastriens, débarrassés d'eux, reprenaient leur œuvre au point où elle avait été interrompue. L'invasion celto-scythe repoussée, Ninive fut assiégée de nouveau, et Cyaxare, vainqueur intelligent, entra dans ses murs.

Dès lors fut assurée la domination de la race ariane-zoroastrienne méridionale, à qui je puis désormais donner, sans inconvénients, le nom géographique d'iranienne. Il n'y eut plus que la seule question de savoir quel serait celui des rameaux de cette famille qui obtiendrait la suprématie. Le peuple mède n'était pas le plus pur. Pour ce motif, il ne pouvait garder la prédominance; mais il était le plus civilisé par son contact avec la culture chaldéenne, et c'est là ce qui lui avait d'abord donné la place la plus éminente. Le premier, il avait préféré une forme de gouvernement régulière à de stériles agitations, et ses mœurs, ses habitudes, étaient plus raffinées que celles des autres branches parentes. Cependant, tous ces avantages résultant d'une affinité certaine avec les Assyriens, et que l'état de l'idiome

(1) Hérodote, *Clio*, CVI.

accuse, avaient été achetés au prix d'un hymen qui, en altérant le sang médique, avait aussi diminué sa vigueur vis-à-vis d'une autre tribu iranienne, celle des Perses, de sorte que, par droit de supériorité ethnique, la souveraineté de l'Asie fut enlevée aux compagnons de Cyaxare, et passa dans la branche demeurée plus ariane. Un prince qui, par son père, appartenait à la nation perse, par sa mère à la maison royale de Déjocès, Cyrus, vint se substituer à la ligne directe et donner à ses compatriotes la supériorité sur la tribu fondatrice de l'empire et sur toutes les autres familles consanguines. Il n'y eut pas cependant substitution absolue : les deux peuples se trouvaient unis de trop près ; il s'établit seulement, entre les dominateurs, une nuance, et qui encore ne dura pas longtemps ; car les Perses comprirent la nécessité de soumettre leur vigueur un peu inculte à l'école des Mèdes plus expérimentés. Ainsi, il se trouva bientôt que les rois de la maison de Cyrus (1) ne

(1) Les noms des premiers souverains perses sentent fortement la primitive identité des nations zoroastriennes avec les Hindous, et même avec les autres branches arianes. C'est ainsi que le père des Achéménides s'appelait Kourou, comme le chef des Kouravas blancs que nous avons vus envahir l'Inde à une époque très-ancienne. Plus tard, Cambyse est nommé, dans l'inscription cunéiforme de Bi-Soutoun, *Ka(m)budya,* comme la tribu des kschattryas dissidents, habitant la rive droite de l'Indus, les Kambodyas. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 598.) — Il est curieux de remarquer que

se faisaient aucun scrupule de placer les plus habiles de ces derniers aux premiers rangs. Il y eut donc partage réel du pouvoir entre les deux tribus souveraines et les autres peuples iraniens plus sémitisés (1). Quant aux Sémites et autres groupes chamitisés ou noirs formant l'immense majorité des populations soumises, ils ne furent que le piédestal commun de la domination zoroastrienne.

Ce dût être pour les nations si dégénérées, si lâches, si perverties, et en même temps si artistes de l'Assyrie, un spectacle et une sensation bien étranges que de tomber sous le rude commandement d'une race guerrière, sérieuse et livrée aux inspirations d'un culte simple, moral, aussi idéaliste que leurs propres notions religieuses l'étaient peu.

Avec l'arrivée des Iraniens, les horreurs sacrées, les infamies théologiques prirent fin. L'esprit des mages ne pouvait s'en accommoder. On eut

les habitants de l'Hindou-Koh se nomment aujourd'hui Kamodje. Avant les conquêtes des Afghans, leur territoire allait jusqu'à l'Indus. (Lassen, *Zeitschrift f. d. K. d. Morgenl.*, t. II, p. 56 et passim.)

(1) Il faudrait même admettre que les Bactriens, ce rameau le plus anciennement civilisé de la famille zoroastrienne, eurent leur part de suprématie sous la dynastie de Darius, si l'on adoptait l'idée de M. Roth. Ce savant a avancé que les Achéménides étaient des vassaux bactriens des rois perses. (Roth, *Geschichte der abendlændischen Philosophie*; Mannheim, 1846, in-8°; t. I, p. 384 et passim.) Cependant, cette hypothèse a besoin d'être encore étudiée.

une preuve bien grande et bien singulière de cette intolérance lorsque, plus tard, le roi Darius, devenu maître de la Phénicie, envoya défendre aux Carthaginois de sacrifier des hommes à leurs dieux, offrandes doublement abominables aux yeux des Perses en ce qu'elles offensaient la piété envers des semblables et souillaient la pureté de la flamme sainte du bûcher (1). Peut-être était-ce la première fois, depuis l'invention du polythéisme, que des prescriptions émanées du trône avaient parlé d'humanité. Ce fut un des caractères remarquables du nouveau gouvernement de l'Asie. On s'occupa désormais de rendre la justice à chacun et de faire cesser les atrocités publiques, sous quelque prétexte qu'elles eussent lieu. Particularité non moins nouvelle, le grand roi se soucia d'administrer. A dater de cette époque, le grandiose s'abaisse, et tout tend à devenir plus positif. Les intérêts sont plus régulièrement traités, plus régulièrement ména-

(1) Darius Hystaspes leur interdit aussi de manger de la chair de chien. La coutume phénicienne des massacres hiératiques, qui, à l'époque des calamités publiques, porta les Carthaginois à égorger à la fois, sur leurs autels, des centaines d'enfants, coutume qui faisait dire à Ennius : « Et Poinei solitei sos sacrificare puellos, » reprit quand tomba l'influence des Perses. Les Grecs cherchèrent en vain à décider les Carthaginois à renoncer à de telles monstruosités. Elles existaient encore secrètement au temps de Tibère, et s'étaient transmises, avec le sang sémitique, à la colonie romaine. (Bœttiger, *Ideen zur Kunstmythologie*, t. I, p. 373.)

gés. Il y a du calcul, et du calcul raisonnable, terre à terre, dans les institutions de Cyrus et de ses successeurs. Pour bien dire, le sens commun inspire la politique, à côté et quelquefois un peu au-dessus des passions tumultueuses. Jusqu'alors ces dernières avaient beaucoup trop parlé (1).

En même temps que l'impétuosité décroît chez les gouvernants, et que l'organisation matérielle fait des progrès, le génie artistique décline d'une manière frappante. Les monuments de l'époque perse ne sont qu'une reproduction médiocre de l'ancien style assyrien (2). Il n'y a plus d'invention dans les bas-reliefs de Persépolis. On n'y retrouve pas même la froide correction qui survit d'ordinaire aux grandes écoles. Les figures apparaissent gauches, lourdes, grossières. Ce ne sont plus les produits de sculpteurs, ce sont les ébauches imparfaites de manœuvres maladroits;

(1) Le successeur du faux Smerdis s'exprimait ainsi dans l'inscription de Bi-Soutoun : « Darius le roi dit : Dans toutes ces pro« vinces, j'ai donné faveur et protection à l'homme laborieux. Le « fainéant, je l'ai puni avec sévérité. » (Rawlinson, *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part. 1, p. xxxv.) — Ce Darius qui parlait ainsi portait dans son nom l'expression d'une idée utilitaire : *Daryawus* signifie *celui qui maintient l'ordre*. (Schack, *Heldensagen von Firdusi*, p. 11.)

(2) Layard, *Niniveh und seine Ueberreste*, Leipzig, 1850, p. 340.— Je n'ai eu à ma disposition que la traduction de M. Meissner, excellente du reste. Le savant voyageur anglais discute d'une manière rare les rapports du style perse avec les modèles de l'Assyrie et de l'Égypte.

et puisque le grand roi, dans sa magnificence, ne se procurait pas des jouissances artistiques comparables à celles dont avaient joui ses prédécesseurs chaldéens, il faut nécessairement croire qu'il n'en éprouvait nullement le désir, et que les représentations médiocres étalées sur les murs de son palais pour célébrer sa gloire flattaient assez son orgueil et suffisaient à son goût.

On a souvent dit que les arts florissaient inévitablement sous un prince ami de la somptuosité, et que lorsque le luxe était recherché, les faiseurs de chefs-d'œuvre se montraient de toutes parts, encouragés par la perspective des hommages délicats et des gros salaires. Cependant, voilà que les monarques de tant de régions, et qui avaient de quoi payer les plus fières renommées, ne purent établir autour d'eux que de bien faibles échantillons du génie artistique de leurs sujets. N'eussent-ils pas eu de dispositions personnelles à concevoir le beau, puisqu'on copiait pour eux les chefs-d'œuvre des dynasties précédentes, et qu'eux-mêmes construisaient sur tous les points de leurs vastes possessions d'immenses édifices de toute nature, ils donnaient aux artistes, si les artistes avaient existé, toutes les occasions désirables de se signaler et de lutter de génie avec les générations éteintes. Pourtant, rien ne jaillit des doigts de la Minerve. La monarchie perse fut opulente, rien de plus, et elle

eut recours, en bien des occasions, à la décadence égyptienne pour obtenir chez elle des travaux d'une valeur secondaire sans doute, mais qui dépassaient pourtant les facultés de ses nationaux.

Essayons de trouver la clef de ce problème. Nous avons déjà vu que la nation ariane, portée au positif des faits et non pas au désordonné de l'imagination, n'est pas artiste en elle-même. Réfléchie, raisonnante, raisonneuse et raisonnable, elle l'est; compréhensive au plus haut point, elle l'est encore; habile à découvrir les avantages de toutes choses, même de ce qui lui est le plus étranger, oui, il faut aussi lui reconnaître cette prérogative, une des plus fécondes de son droit souverain. Mais, quand la race ariane est pure de tout mélange avec le sang des noirs, pas de conception artistique pour elle : c'est ce que j'ai exposé ailleurs surabondamment. J'ai montré le noyau de cette famille composé des futures sociétés hindoues, grecques, iraniennes, sarmates, très-inhabile à créer des représentations figurées d'un mérite réel, et quelque grandes que soient les ruines des bords du Iénisséï et des croupes de l'Altaï, on n'y découvre aucun indice révélateur d'un sentiment délicat des arts. Si donc, en Égypte et en Assyrie, il y eut un puissant développement dans la reproduction matérialisée de la pensée, si, dans l'Inde, cette même

aptitude ne manqua pas d'éclore, bien que plus tardivement, le fait ne s'explique que par l'action du mélange noir, abondant et sans frein en Assyrie, limité en Égypte, plus restreint sur le sol hindou, et créant ainsi les trois modes de manifestation de ces différents pays. Dans le premier, l'art atteignit promptement son apogée, puis il dégénéra non moins promptement, en tombant dans les monstruosités où la prédominance mélanienne trop hâtive le jeta. Avec le second, comme les éléments arians, sources de la vie et de la civilisation locales, étaient faibles, numériquement parlant, il fut promptement gagné aussi par l'infusion noire. Toutefois, il se défendit au moyen d'une séparation relative des castes, et le sentiment artistique que le premier flux avait développé, resta stationnaire, cessa promptement de progresser, et ainsi put mettre beaucoup plus de temps qu'en Assyrie à s'avilir. Dans l'Inde, comme une barrière bien autrement forte et solide fut opposée aux invasions du principe nègre, le caractère artistique ne se développa que très-lentement et pauvrement au sein du brahmanisme. Il lui fallut attendre, pour devenir vraiment fort, la venue de Sakya-mouni : aussitôt que les bouddhistes, en appelant les tribus impures au partage du nirwana, leur eurent ouvert l'accès de quelques familles blanches, la passion des arts se développa à Salsette avec non

moins d'énergie qu'à Ninive, atteignit promptement, comme là encore, son zénith, et toujours pour la même cause s'abîma presque subitement dans les folies que l'exagération, la prédominance du principe mélanien, amenèrent sur les bords du Gange comme partout ailleurs.

Lorsque les Iraniens prirent le gouvernement de l'Asie, ils se virent en présence de populations où les arts étaient complétement envahis et dégradés par l'influence noire. Eux-mêmes n'avaient pas toutes les facultés qu'il aurait fallu pour relever ce génie en décomposition.

On objectera que, précisément, parce qu'ils étaient arians, ils rapportaient au sang corrompu des Sémites l'appoint blanc destiné à le régénérer et qu'ainsi, par une nouvelle infusion d'éléments supérieurs, ils devaient ramener le gros des nations assyriennes vers un équilibre de principes ethniques comparable à celui où s'étaient trouvés les Chamites noirs dans leur plus beau moment, ou, mieux encore, les Chaldéens de Sémiramis.

Mais les nations assyriennes étaient bien grandes et la population des tribus iraniennes dominatrices bien petite. Ce que ces tribus possédaient, dans leurs veines, d'essence féconde, déjà entamé, du reste, pouvait bien se perdre au milieu des masses asiatiques, mais non les relever, et, d'après ce fait incontestable, leur puissance

même, leur prépondérance politique ne devait durer que le temps assez court où il leur serait possible de maintenir intacte une existence nationale isolée.

J'ai parlé déjà de leur nombre restreint, et je recours là-dessus à l'autorité d'Hérodote. Lorsque l'historien trace, dans son VII^e^ livre, cet admirable tableau de l'armée de Xerxès traversant l'Hellespont, il déploie le magnifique dénombrement des nations appelées en armes, par le grand roi, de toutes les parties de ses vastes États. Il nous montre des Perses ou des Mèdes commandant aux troupeaux de combattants, qui passent les deux ponts du Bosphore en pliant le dos sous les coups de fouet de leurs chefs iraniens. A part ces chefs de noble essence, gourmandant les esclaves que la victoire enchaînait sous leurs ordres, combien Hérodote énumère-t-il de soldats parmi les Mèdes proprement dits? Combien de guerriers zoroastriens dans cette levée de boucliers que le fils de Darius avait voulu rendre si formidable? Je n'en aperçois que 24,000, et qu'était-ce qu'un tel faisceau dans une armée de dix-sept cent mille hommes? Au point de vue du nombre, rien; à celui du mérite militaire, tout : car, si ces 24,000 Iraniens n'avaient pas été paralysés, dans leurs mouvements, par la cohue de leurs inertes auxiliaires, il est bien probable que la muse de Platée aurait célébré

d'autres vainqueurs. Quoi qu'il en soit, puisque la nation régnante ne pouvait fournir des soldats en plus grande quantité, elle était peu considérable et ne pouvait suffire à la tâche de régénérer la masse épaisse des populations asiatiques. Elle n'avait donc que la perspective d'un seul avenir : se corrompre elle-même en s'engloutissant bientôt dans leur sein.

On ne découvre pas trace d'institutions fortes, destinées à créer une barrière entre les Iraniens et leurs sujets. La religion en aurait pu servir, si les mages n'avaient été animés de cet esprit de prosélytisme particulier à toutes les religions dogmatiques, et qui leur valut, bien des siècles après, la haine toute spéciale des musulmans. Ils voulurent convertir leurs sujets assyriens. Ils parvinrent à les arracher, en grande partie, aux atrocités religieuses des anciens cultes. Ce fut un succès presque regrettable : il ne fut bon ni pour les initiateurs ni pour les néophytes. Ceux-ci ne manquèrent pas de souiller le sang iranien par leur alliance, et, quant à la religion meilleure qu'on leur donnait, ils la pervertirent, afin de l'accommoder à leur incurable esprit de superstition (1).

(1) Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 351. — Ce savant, en citant le passage d'Hérodote sur lequel se base cette opinion, élève quelques doutes quant à sa portée. Je me bornerai à transcrire ici l'assertion de l'historien grec ; elle suffit entièrement à mon but : « *Clio*, p. cxxxi : Voici les coutumes qu'observent, à

La fin des nations iraniennes était ainsi marquée bien près du jour de leur triomphe. Toutefois, tant que leur essence n'était pas encore trop mélangée, leur supériorité sur l'univers civilisé était certaine et incontestable : ils n'avaient pas de compétiteurs. L'Asie inférieure entière se soumit à leur sceptre. Les petits royaumes d'au delà de l'Euphrate, ce rempart soigneusement entretenu par les Pharaons, furent rapidement englobés dans les satrapies. Les villes libres de la côte phénicienne s'annexèrent à la monarchie perse, avec les États des Lydiens. Un jour vint où il ne resta que l'Égypte elle-même, antique rivale qui, pour les héritiers des dynastes chal-

« ma connaissance, les Perses. Leur usage n'est pas d'élever aux « dieux des statues, des temples, des autels. Ils traitent, au con- « traire, d'insensés ceux qui le font. C'est, à mon avis, parce qu'ils « ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme « humaine. Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur le sommet « des plus hautes montagnes, et donnent le nom de Jupiter à toute « la circonférence du ciel. Ils font encore des sacrifices au soleil, à « la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et n'en offrent de « tous temps qu'à ces divinités. *Mais ils y ont joint, dans la suite,* « *le culte de Vénus Céleste ou Uranie, qu'ils ont emprunté des As-* « *syriens et des Arabes.* Les Assyriens donnent à Vénus le nom « de *Mylitta,* les Arabes celui d'*Alitta,* et les Perses l'appellent « *Mitra.* » Ainsi ce culte de Mithra, qui infecta plus tard tout l'Occident romain, commença par saisir les Perses. C'est, en quelque sorte, le cachet de l'invasion du sang sémitique. — Bœttiger dit que, sous le règne de Darius Ochus, le magisme s'était déjà très-rapproché de l'hellénisme et du fétichisme par l'adoption du culte d'Anaïtis. (*Ideen zur Kunstmythologie,* t. I, p. 27.)

déens, put valoir la peine d'une campagne (1). C'était devant ce colosse vieilli que les conquérants sémites les plus vigoureux avaient constamment reculé.

Les Perses ne reculèrent pas. Tout favorisait leur domination. La décadence égyptienne était achevée. Le pays du Nil ne possédait plus de ressources personnelles de résistance. Il payait encore, à la vérité, des mercenaires pour faire la garde autour de sa caducité, et, par parenthèse, la dégénération générale de la race sémitique l'avait contraint de remplacer, presque absolument, les Cariens et les Philistins par des Arians-Grecs. Là se bornait ce qu'il pouvait tenter. Il n'avait plus assez de souplesse ni de nerfs pour courir lui-même aux armes, et, battu, se relever d'une défaite (2).

Les Perses l'asservirent et insultèrent, de leur mieux, à cœur-joie, à son culte, à ses lois et à ses mœurs.

(1) On a vu ailleurs les Égyptiens se défendre, ou même quelquefois attaquer, quand il le fallait absolument, au moyen de leurs troupes mercenaires. Des Grecs en faisaient le nerf. (Wilkinson, *Customs and Manners*, etc., t. I, p. 211.)

(2) C'était le goût du gouvernement pour les auxiliaires étrangers qui avait déterminé l'émigration de l'armée nationale en Éthiopie. En 362-340, Nectanébo II envoya au secours des Chananéens, révoltés contre les Perses, Mentor le Rhodien avec 4000 Grecs. Ce condottiere le trahit. (Wilkinson, *Customs and Manners of the ancient Egyptians*, t. I, p. 211.)

Si l'on considère avec quelque attention le tableau si vivant qu'Hérodote a tracé de cette époque, on est frappé de voir que deux nations traitaient le reste de l'univers, soit vaincu, soit à vaincre, avec un égal mépris, et ces deux nations, qui sont les Perses et les Grecs, se considéraient aussi, l'une l'autre, comme barbares, oubliant à demi, à demi négligeant leur communauté d'origine. Il me semble que le point de vue où elles se plaçaient, pour juger si sévèrement les autres peuples, était à peu près le même. Ce qu'elles leur reprochaient, c'était également de manquer du sens de la liberté, d'être faibles devant le malheur, amollies dans la prospérité, lâches dans le combat; et ni les Grecs ni les Perses ne tenaient beaucoup de compte aux Assyriens, aux Égyptiens, du passé glorieux qui avait abouti à tant de débilités répugnantes. C'est que les deux groupes méprisants se trouvaient alors à un niveau pareil de civilisation. Bien, que séparés déjà par les immixtions qui avaient modifié leurs essences respectives, et, partant, leurs aptitudes, état dont leurs langues rendent témoignage, le commun principe arian qui, chez eux, dominait encore sur les alliages, suffisait à leur faire envisager d'une façon analogue les principales questions de la vie sociale. C'est pourquoi les pages du vieillard d'Halicarnasse représentent si vivement cette similitude de notions et de sen-

timents dont ils témoignaient. C'étaient comme deux frères de fortune différente, différents par le rang social, frères, pourtant, par le caractère et les tendances. Le peuple arian-iranien tenait dans l'Occident la place d'aîné de la famille : il dominait le monde. Le peuple grec était le cadet, réservé à porter un jour le sceptre, et se préparant à cette grande destinée par une sorte d'isonomie vis-à-vis de la branche régnante, isonomie qui n'était pas, tout à fait, de l'indépendance. Quant aux autres populations renfermées sous l'horizon des deux rameaux arians, elles demeuraient, pour le premier, objets de conquête et de domination, pour le second, matière à exploiter. Il est bon de ne pas perdre de vue ce parallélisme, sans quoi l'on comprendrait peu les déplacements du pouvoir arrivés plus tard.

Certainement, je conçois qu'on se mette de la partie dans le dédain ordinaire aux esprits vigoureux et positifs pour les natures artistes, plutôt vouées à recueillir des apparences qu'à saisir des réalités. Il ne faut cependant pas oublier non plus que, si les Perses et les Grecs avaient tout sujet de mésestimer le monde sémitique, devenu leur pâture, ce monde possédait le trésor entier des civilisations, des expériences de l'Occident et les souvenirs respectables de longs siècles de travaux, de conquêtes et de gloire. Les compagnons de Cyrus, les concitoyens de Pisis-

trate avaient en eux-mêmes, j'en conviens, les gages d'une future rénovation de l'existence sociale; mais ce n'était pas là une raison pour qu'on dût perdre ce que les Chamites noirs et les différentes couches de Sémites et les Égyptiens avaient de leur côté amassé de résultats. La moisson des deux groupes arians occidentaux, la moisson provenant de leur propre fonds, était encore à faire : les blés n'en étaient qu'en herbe, les épis pas encore mûrs; tandis que les gerbes des nations sémitiques remplissaient les granges et approvisionnaient les prochains réformateurs eux-mêmes. Il y a plus : les idées de l'Assyrie et de l'Égypte s'étaient répandues partout où le sang de leurs inventeurs avait pénétré, en Éthiopie, en Arabie, sur le pourtour de la Méditerranée, comme dans l'ouest de l'Asie, comme dans la Grèce méridionale, avec une opulence, une exubérance désespérante pour les civilisations encore à naître, et toutes les créations des sociétés postérieures allaient être à jamais contraintes de transiger avec ces notions et les opinions qui en ressortaient. Ainsi, malgré leur dédain pour les nations sémitiques et pour la paix efféminée des bords du Nil, les Arians-Iraniens et les Arians-Grecs devaient bientôt entrer dans le grand courant intellectuel de ces populations flétries par leur désordre ethnique et par l'exagération de leurs principes mélaniens. La part

d'influence laissée à ces Iraniens si orgueilleux, à ces Grecs si actifs, se réduirait ainsi, en fin de compte, à jeter dans le lac immense et stagnant des multitudes asiatiques quelques éléments temporaires de mouvement, d'agitation et de vie.

Les Arians-Iraniens, et, après eux, les Arians-Grecs, offrirent au monde d'Assyrie et d'Égypte ce que les Arians-Germains donnèrent plus tard à la société romaine.

Quand l'Asie occidentale fut tout entière ralliée sous la main des Perses, il n'y eut plus de raison pour que la scission primitive entre sa civilisation et celle de l'Égypte subsistât. Le peu d'efforts tentés dans la vallée du Nil afin de reconquérir l'indépendance nationale ne compta plus que comme les convulsions d'une résistance expirante. Les deux sociétés primitives de l'Occident tendaient à se confondre, parce que les races qu'elles enfermaient ne se distinguaient plus assez nettement. Si les Perses avaient été très-nombreux, si, à la manière des plus antiques envahisseurs, leurs tribus avaient pu lutter contre le chiffre des multitudes sémitiques, il n'en aurait pas été ainsi. Une organisation toute nouvelle se formant sur les débris méconnus des anciennes, on aurait vu quelques-uns de ces débris s'isoler, dans des extrémités de l'empire, avec des restes de la race, et se constituer à part, de

manière à maintenir entre les inventions des nouveaux venus et l'état de choses aboli, pour la majorité des sujets, une ligne de démarcation perceptible.

Les Iraniens, n'étant qu'une poignée d'hommes, furent à peine en possession du pouvoir, que l'immense esprit assyrien les entoura de toutes parts, les saisit, les serra, et leur communiqua son vertige. On peut déjà se rendre compte sous le fils de Cyrus, sous Cambyse, de la part de parenté que la nature fatalement superbe et enflée des Sémites chamitisés pouvait déjà réclamer avec la personne du souverain. Heureusement, cet alliage ne s'était pas encore généralisé. Le témoignage d'Hérodote vient nous prouver que l'esprit arian tenait bon contre les assauts de l'ennemi domestique. Rien ne le montre mieux que la fameuse conférence des sept chefs après la mort du faux Smerdis (1).

Il s'agissait de donner aux peuples délivrés une forme de gouvernement convenable. Le problème n'eût pas existé pour le génie assyrien, qui, du premier mot, aurait proclamé l'éternelle légitimité du despotisme pur et simple; mais il fut envisagé mûrement et résolu, non sans difficulté, par les guerriers dominateurs qui le soulevèrent. Trois opinions se trouvèrent en

(1) Hérodote, *Thalie*, LXXX et passim.

présence. Otanès opina pour la démocratie; Mégabyzès parla en faveur de l'oligarchie. Darius ayant loué l'organisation monarchique, qu'il affirma être la fin inévitable de toutes les formes de gouvernement possibles, gagna les suffrages à sa cause. Cependant, il avait affaire à des associés tellement fous d'indépendance, qu'avant de remettre le pouvoir au roi élu, ils stipulèrent qu'Otanès et toute sa maison resteraient à jamais affranchis de l'action de l'autorité souveraine, et libres, sauf le respect des lois. Comme à l'époque d'Hérodote des sentiments de cette énergie n'existaient plus guère parmi les Perses, décidément déchus de leur primitive valeur ariane, l'écrivain d'Ionie prévient sagement ses lecteurs que le fait qu'il raconte va leur paraître étrange : il ne l'en maintient pas moins (1).

Après l'extinction de cette grande fierté, il y eut encore quelques années illustres; ensuite le désordre sémitique réussit à englober les Iraniens dans le sein croupissant des populations esclaves. Dès le règne du fils de Xerxès, il devient évident que les Perses ont perdu la force de rester les maîtres du monde, et, cependant, entre la prise de Ninive par les Mèdes et cette époque d'affaiblissement, il ne s'était encore écoulé qu'un siècle et demi.

L'histoire de la Grèce commence ici à se mêler

(1) Hérodote, *Thalie*, LXXX.

plus intimement à celle du monde assyrien. Les Athéniens et les Spartiates se rencontrent désormais dans les affaires des colonies ioniennes. Je vais donc quitter le groupe iranien pour m'occuper du nouveau peuple arian, qui s'annonce comme son plus digne et même son seul antagoniste.

CHAPITRE III.

Les Grecs autochthones; les colons sémites; les Arians-Hellènes.

La Grèce primordiale se présente moitié sémitique, moitié aborigène (1). Ce. sont des Sé-

(1) Quelques mots sur ces aborigènes que les temps historiques ont à peine entrevus. Tous les souvenirs primitifs de l'Hellade sont remplis d'allusions à ces tribus mystérieuses. Hésiode appelle autochthones les plus anciennes populations de l'Arcadie, qualifiées de pélasgiques. Érechthée, Cécrops, étaient des chefs reconnus pour autochthones. Il en était de même des nations suivantes : la généralité des Pélasges, les Léléges, les Kurètes, les Kaukons, les Aones, les Temmikes, les Hyantes, les Béotiens thraces, les Télèbes, les Éphyres, les Phlégyens, etc. (Voir Grote, *History of Greece,* t. I, p. 238, 262, 268, et t. II, p. 349; Larcher, *Chronol. d'Hérod.,* t. VIII; Niebuhr, *Rœmische Geschichte,* t. I, p. 26 à 64; O. Müller, *die Etrusker, Einleit.,* p. 11 et 75 à 100.) — Sur la rapidité avec laquelle les populations aborigènes disparurent aussitôt que les Arians-Hellènes eurent paru au milieu d'elles, consulter Grote, t. II, p. 351. — Hécatée, Hérodote et Thucydide sont d'accord sur ce point, qu'il y a eu une époque antéhellénique où différents langages étaient parlés entre le cap Malée et l'Olympe. (Grote, t. II, p. 317.) — Dès l'an 776 avant J. C., on ne trouve plus trace d'établissements non mêlés d'Arians-Hellènes dans l'Hellade entière. — Pour ce qui est de la nature ethnique des aborigènes, je suis obligé de renvoyer le lecteur au livre suivant, qui traite des populations absolument primitives de l'Europe.

mites qui fondent le royaume de Sicyone, premier point civilisé du pays, ce sont des dynasties purement sémitiques ou autochthones que glorifient les noms caractéristiques d'Inachus, de Phoronée, d'Ogygès, d'Agénor, de Danaüs, de Codrus, de Cécrops, noms dont les légendes établissent la signification ethnique de la manière la plus claire. Tout ce qui ne vient pas d'Asie, à ces époques lointaines, se dit né sur le sol, du sol même, et forme la base populaire des États nouvellement éclos. Mais le fait remarquable, c'est que, aux âges primordiaux, on n'aperçoit nulle part la moindre trace historique des Arians-Hellènes.

Aucun récit mythique ne fait mention d'eux. Ils sont profondément inconnus dans toute la Grèce continentale, dans les îles à plus forte raison. Pour les rencontrer, il faut descendre jusqu'aux jours de Deucalion qui, avec des troupes de Léléges et de Curètes, c'est-à-dire avec des populations locales, par conséquent non arianes, vint, bien longtemps après la création des États de Sicyone, d'Argos, de Thèbes et d'Athènes, s'établir dans la Thessalie. Ce conquérant arrivait du nord.

Ainsi, depuis la fondation de Sicyone, placée par les chronologistes, comme Larcher, à l'an 2164 avant notre ère, jusqu'à l'arrivée de Deucalion en 1541, autrement dit pendant une pé-

riode de six cents ans, on n'aperçoit en Grèce que des peuples antéarians aborigènes et des colonisateurs de race chamo-sémitique.

Où vivaient donc, que faisaient les Arians-Hellènes pendant cette période de six cents ans? Étaient-ils vraiment bien loin encore de leur future patrie? La tradition les ignore d'une façon si complète, que l'on serait tenté de croire qu'ils ont exécuté leur apparition première avec Deucalion, brusquement, inopinément, et que, avant cette surprise, on n'avait jamais entendu parler d'eux. Puis soudain Deucalion, établi sur les terres de conquête, donne le jour à Hellen; celui-ci a pour fils Dorus, Æolus, Xuthus qui, à son tour, devient père d'Achæus et d'Ion : toutes les branches de la race, Doriens, Æoliens, Achéens et Ioniens, entrent en compétition des territoires jadis exclusivement acquis aux autochthones et aux Chananéens. Les Arians-Hellènes sont trouvés.

Il ne faut pas s'étonner de ce défaut de précédents et de transition. Ce sont là les formes mnémoniques ordinaires des récits que conservent les peuples sur leurs origines. Cependant il n'y a pas le moindre doute que les invasions et les établissements des multitudes blanches ne s'accomplissent point ainsi. Une nation menace longtemps un territoire avant de pouvoir s'y établir. Elle tourne autour des frontières du pays

convoité sans les franchir. Elle épouvante d'abord et ne saisit que tardivement. Les Arians-Hellènes n'ont pas procédé autrement que leurs frères : ils n'ont pas fait exception à la règle.

Puisqu'avant l'établissement de Deucalion en Thessalie, il n'est pas question du nom de son peuple, cessons de rechercher ce nom, et nous attachant à d'autres ressources, voyons ce qu'était Deucalion lui-même, bien reconnu comme Hellène, par les siècles postérieurs, puisqu'il est proclamé l'éponyme même de la race. Observons-le dans sa valeur ethnique, et d'abord, puisque nous procédons de bas en haut, commençons par préciser celle de ses fils, fondateurs des différentes tribus helléniques (1).

Ils naquirent tous, au second degré, de Deu-

(1) Les noms des différents personnages de la généalogie ariane hellénique, évidemment symboliques, sont plutôt des qualifications représentant le trait principal, résumant l'histoire de la vie de chacun de ces éponymes ; il en est constamment ainsi, chez toutes les nations, quant à ces êtres genésiaques. Ainsi, Deucalion, non-seulement l'auteur de la race hellénique, mais le patriarche qui concentre sur sa tête le résumé des antiques souvenirs cosmogoniques, le témoin du déluge (dans la tradition sémitique-grecque, Ogygès remplit ce rôle), Deucalion, qui répond au dieu-poisson, au Nô des Assyriens, au Noah hébraïque, est nommé ainsi du mot ancien Δεῦκος (inusité), *vin nouveau,* et ἀλέω, vieille forme d'ἀλινδέω, *se rouler, l'homme qui se roule* (dans l'ivresse du) *vin nouveau.* — Le nom de Πυῤῥά, qui contient le sens de *rouge*, ne présente pas une explication aussi nette. — *Pandore,* Πανδώρα, *celle à qui on a tout donné,* est bien, en effet, un produit sans indivi-

calion et de Pyrrha, fille de Pandore. Dorus commença par établir ses tribus autour de l'Olympe, près du Parnasse. Æolus régna dans la Thessalie, chez les Magnètes. Xuthus s'avança jusqu'au Péloponèse. Hellen, père de ces trois héros, les avait eus d'une fille dont l'origine autochthone est suffisamment indiquée par son nom : la légende l'appelle Orséis, *la montagnarde*. Pandore également n'était pas née de la souche hellénique. Formée de limon, elle se trouvait être d'une autre espèce que les Arians : elle était autochthone, elle avait épousé le frère de son créateur. Ainsi, les patriarches de la famille hellénique ne se présentent pas comme étant de race pure. Quant à Pandore, cette femme aborigène mariée à un étranger; quant à sa fille Pyrrha, mariée à un autre étranger; quant à ce dernier couple qui, après le déluge, se fabrique un peuple avec les pierres du sol, il est difficile de ne pas se rappeler, en les observant, le mythe tout semblable de l'histoire chinoise, où Pan-kou forme les premiers hommes avec de la glaise, bien qu'il soit homme lui-même. La pensée ariane-grecque et ariane-chinoise n'a trouvé, à des distances immenses, que le même mode de manifestation pour représenter deux idées complétement identiques, le mélange d'un ra-

dualité propre ; c'est la femme qui appartient à celui qui l'a créée, ou civilisée.

meau arian avec des aborigènes sauvages et l'appropriation de ces derniers aux notions sociales.

Deucalion, le premier des Grecs, à savoir, le premier d'une race mêlée, un demi-Sémite, à ce qu'il semble, était fils de Prométhée et de Klymène, issue de l'Océan (1). On sent très-bien ici la déviation de la source pure, d'où Prométhée était issu. Si Deucalion devient éponyme de ses descendants, c'est qu'il n'a pas la même composition, la même signification ethnique que son père. Rien de plus évident. Cependant les apports de sang sémitique ou aborigène ne peuvent constituer son originalité : c'est bien dès lors dans la ligne paternelle qu'il faut la chercher, sans quoi Deucalion ne serait nullement considéré par la légende hellénique comme l'homme type, et dans les récits grecs d'origine sémitique, il serait classé bien après les héros chananéens qui l'ont, en effet, précédé suivant l'ordre des temps. Deucalion tire donc tout son mérite spécial de son père, et ainsi c'est la race de celui-ci qu'il importe de reconnaître.

(1) Προμηθεύς, *le prévoyant*. Il est fils de Japet, le père commun de la famille blanche, au dire d'Hésiode et d'Apollonius. Sa mère était Asia. C'est la déclaration bien claire et de sa valeur ethnique et de son premier séjour. On donne encore une autre souche que j'accepterais également. Il serait, suivant quelques commentateurs, fils d'Ouranos. Je m'explique plus bas à ce sujet.

Or, Prométhée était un Titan, ainsi que son frère Épiméthée, d'où les Arians-Hellènes descendent également par les femmes. En conséquence, personne, je crois, ne pourra combattre cette conclusion : les Arians-Hellènes avant Deucalion, les Arians-Hellènes, encore à peu près intacts de tous mélanges soit sémitiques, soit aborigènes, ce sont les Titans (1). La régularité de la filiation ne laisse rien à désirer.

Jusque-là, il est établi d'une manière irréfragable que les Grecs sont des descendants métis de cette nation glorieuse et terrible. Pourtant on pourrait douter encore que les Titans aient été, eux-mêmes, ces Hellènes, séparés jadis de la famille ariane sur les versants de l'Imaüs, et dont nous avons senti, plutôt que vu, la longue pérégrination dans les montagnes du nord de l'Assyrie, au long de la mer Caspienne. A la vérité, si la généalogie ascendante des Titans était complétement perdue, le fait n'en serait pas moins

(1) Hésiode dérive le mot Τίταν, de τιταίνω, οἱ τείνοντες τὰς χεῖρας, *ceux qui étendent les mains*. On donna à cette signification la portée de βασιλεὺς, et on fit de ceux à qui on l'avait attribuée les *Rois* par excellence. De même, les Arians zoroastriens appelaient leurs ancêtres, probablement contemporains et frères des Titans, *Kaï*, ou *Kava*, les *Rois*. Le Pseudo-Orphée et Diodore représentent les Titans comme les premiers des humains, les hommes types. (Diodore, III, 57; V, 66.) — Le dialecte thessalien avait conservé fidèlement la trace de l'idée ancienne, et Τίταν y désignait *le seigneur*, *le chef*. (Voir Bœttiger, *Ideen zur Kunstmythologie*; Dresde, in-8, 1826; t. II, p. 47 et passim.)

établi, avec toute la certitude possible, par la philologie et les arguments physiologiques : mais, puisque l'histoire est ici d'une clarté et d'une précision trop rares, je ne repousserai certes pas le secours qu'elle m'apporte, et je compléterai ma démonstration.

Les Titans étaient les fils directs de cet ancien Dieu arian, déjà aperçu par nous dans l'Inde, aux origines védiques, de ce Varounas, expression vénérable de la piété des auteurs de la race blanche, et dont les Hellènes n'avaient même pas défiguré le nom en le conservant, après tant de siècles, sous la forme à peine altérée d'Ouranos. Les Titans, fils d'Ouranos, le Dieu originel des Arians, étaient bien incontestablement eux-mêmes, on le voit des Arians, et parlaient une langue dont les restes, survivant au sein des dialectes helléniques, se rapprochaient, sans nul doute, d'une façon très-intime, et du sanscrit, et du zend, et du celtique, et du slave le plus ancien.

Les Titans, ces conquérants altiers des contrées montagneuses du nord de la Grèce, ces hommes violents et irrésistibles, laissèrent, dans la mémoire des populations sémitiques de l'Hellade, et, par contre-coup, dans celle de leurs propres descendants, exactement cette même idée de leur nature, que les antiques Chamites blancs, que les premiers Hindous, que les Arians égyptiens,

que les Arians chinois, tous conquérants, tous leurs parents, ont laissée dans le souvenir des autres peuples (1). On les divinisa, on les plaça au-dessus de la créature humaine, on s'avoua plus petits qu'eux, et, ainsi que je l'ai dit quelquefois déjà, par une telle façon de comprendre les choses, on rendit exacte justice et aux nations primitives de race blanche pure et aux multitudes de valeur médiocre qui leur ont succédé.

Les Titans occupèrent donc le nord de la Grèce. Leur premier mouvement heureux vers le sud fut celui auquel présida Deucalion, menant à cette entreprise des troupes d'aborigènes, c'est-à-dire de gens étrangers à son sang (2).

(1) Il est très-vraisemblable qu'on peut considérer comme un monument de la législation titanique, ces prescriptions de Busygès, qui, dit-on, furent la souche du code de Dracon. Trois commandements en formaient tout l'ensemble conservé à travers les siècles : « Honore tes parents ; offre aux dieux les prémices de la terre ; ne fais pas de mal au taureau. » C'est évidemment là toute la loi hindoue et zoroastrienne, c'est le pur esprit arian. — On sait que les Grecs ne purent se défaire qu'avec peine du respect traditionnel pour le bœuf. Quand ils se laissèrent aller à sacrifier cet animal, ils imaginèrent, comme palliatif de la mauvaise action qu'ils commettaient, la cérémonie de la βουόνια ou δειπόλια, dans laquelle le sacrificateur, après avoir frappé sa victime, s'enfuyait en abandonnant la hache à qui l'on faisait le procès. (Bœttiger, *Ideen zur Kunstmythologie*, t. II, p. 267.)

(2) Qui d'ailleurs n'étaient point barbares. Elles paraissent avoir eu un degré respectable de culture utilitaire. Ces aborigènes labouraient le sol, prétendaient avoir inventé l'appropriation du bœuf aux travaux agricoles et l'usage du moulin à blé. (Mac Torrens Cullagh, *The industrial History of free Nations*. London, 1846, in-8 ; t. I,

Lui-même d'ailleurs, on l'a vu, était un hybride. Ainsi, nous n'avons plus affaire désormais aux Titans. Ils restent, ils se mêlent, ils s'éteignent dans les contrées septentrionales de l'Hellade, dans la Chaonie, l'Épire, la Macédoine : ils disparaissent, mais non sans transmettre et assurer une valeur toute particulière aux populations parmi lesquelles ils se fondent (1).

Ces populations, non plus que celles de la Thrace et de la Tauride, n'étaient pas, je l'ai indiqué sommairement, de race jaune pure. Déjà, les nations celtiques et slaves avaient incontestablement poussé leurs marches jusqu'à l'Euxin, jusqu'aux montagnes de la Grèce, jusqu'à l'Adriatique. Elles étaient même allé beaucoup plus loin. Les grands déplacements de peuples blancs septentrionaux, qui, sous l'effort violent des masses mongoles opérant au nord, avaient déterminé les Arians habitant plus au sud, sur les hauts plateaux asiatiques, à descendre le

p. 7.) — Ce trait et d'autres encore, qui les identifient aux autochthones d'Italie, servira plus tard à démontrer qu'ils ne pouvaient être que des Celtes ou des Slaves, et, peut-être bien, l'un et l'autre.

(1) De là vont se dégager, avec mille nuances, les Arians-Hellènes, peuple nouveau, dans un certain sens, bien que devant son énergie à des éléments anciens atténués. Ce que cette race eut de particulier est bien représenté par sa religion de même âge que lui. Ce fut le culte de Zeus, dont Heyne, dans une note d'Apollodore, a pu dire avec vérité : « Inde a Jove novus mythorum ordo initium habet vere Hellenicus. » (Bœttiger, t. I, p. 195.)

long des crêtes de l'Hindou-Koh, agissaient, dès longtemps, lorsque les Titans se montrèrent au delà de la Thrace. Les Celtes, que l'on trouve, au dix-septième siècle avant Jésus-Christ, fermement établis dans les Gaules, et les Slaves, que, pour des motifs à donner en leur lieu, j'aperçois en Espagne antérieurement à cette époque, avaient quitté depuis des siècles la patrie sibérienne et longé les bords supérieurs du Pont-Euxin. Pour toutes ces causes, une certaine somme de mélanges subis par les Titans avait apporté dans les veines des Arians-Hellènes quelque proportion de principes jaunes dus seulement à l'intermédiaire des nations souillées d'un contact plus intime avec les peuples finnois (1).

Après l'époque de Deucalion, à dater du seizième siècle avant Jésus-Christ (2), les tribus

(1) Très-vraisemblablement le grec contient des racines thraces et illyriennes provenant du contact très-ancien des Arians-Hellènes, et même des Titans avec les populations parlant ces idiomes. O. Müller remarque avec raison que les Hellènes rapportaient aux Thraces leur poésie et leur civilisation primordiales. Le pays au nord de l'Hémus était, pour les admirateurs d'Orphée, le berceau de la culture morale. (Pott, *Encycl. Ersch u. Gruber*, p. 65.)

(2) On s'aperçoit du premier coup d'œil combien les antiquités les plus lointaines de la Grèce sont humbles en comparaison de ce que l'on observe dans l'Inde, en Assyrie, en Égypte, même en Chine, et de ce que la Bactriane pourrait montrer. Ainsi Sicyone ne date que de l'an 2164 avant J. C. C'est une fondation chananéenne, et l'arrivée des Arians-Hellènes, de six siècles plus tardive, rejette aux âges de maturité des sociétés primitives l'enfance encore antéhistorique de l'Hellade.

fixées dans la Macédoine, l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, le nord, en un mot, réunirent, à un degré tout particulier, les traits du caractère arian et furent les premières à faire connaître le nom des Hellènes.

Là surtout brilla l'esprit belliqueux. Le héros thessalien, le brave aux pieds légers, reste toujours le prototype du courage hellénique. Tel que l'Iliade nous le montre, c'est un guerrier véhément, ami du danger, cherchant la lutte pour la lutte, et, dans sa religion de loyauté, ne transigeant pas avec le devoir qu'il s'impose. Ses nobles sentiments le font aimer. Les passions impétueuses qui le perdent, le font plaindre. Il est digne d'être comparé aux vainqueurs de l'épopée hindoue, du Schahnameh et des chansons de geste.

L'énergie était le trait de cette famille. Cette vertu, quand l'intelligence l'éclaire et la conduit, est partout désignée d'avance pour le souverain pouvoir. Le nord de la Grèce fournit toujours au midi ses soldats les meilleurs, les plus intrépides, les plus nombreux, et longtemps après que le reste du pays était étouffé sous l'élément sémitique, il s'entretenait encore dans cette région des pépinières de hardis combattants. D'autre part, il faut l'avouer, les habitants de ces contrées, si habiles à se battre, à commander, à organiser, à gouverner, ne le furent jamais à briller dans

les travaux spéculatifs. Chez eux, pas d'artistes, pas de sculpteurs, de peintres, d'orateurs, de poëtes, ni d'historiens célèbres. C'est tout ce que put faire le génie lyrique que de remonter du sud jusqu'à Thèbes pour y produire Pindare. Il n'alla pas au delà, parce que la race ne s'y prêtait pas, et Pindare lui-même fut une grande exception dans la Béotie. On sait ce qu'Athènes pensait de l'esprit cadméen, qui, pour n'avoir pas la langue déliée, ni la pensée fleurie, n'en suscitait pas moins des soldats mercenaires à toute l'Asie et, à l'occasion, un grand homme d'État à la patrie hellénique. Le sang de la Grèce septentrionale avait à Thèbes sa frontière (1).

Le nord fut donc toujours distingué par les instincts militaires et même grossiers de ses citoyens, et par leur génie pratique, double caractère dû incontestablement à un hymen de l'essence blanche ariane avec des principes jaunes.

(1) Thèbes remplissait parfaitement l'emploi de limite entre deux races. Elle affichait sa double origine en racontant sur sa fondation deux légendes : l'une ariane, qui attribuait le fait à Amphion et à Zéthus ; l'autre sémitique, et par laquelle le Chananéen Cadmus était son premier roi. (Grote, *History of Greece*, t. I, p. 350.) — Ce sont ces mélanges de traditions asiatiques, helléniques-arianes et aborigènes qui ont rendu longtemps l'histoire primitive et la mythologie grecques presque incompréhensibles. Les époques savantes ont augmenté le désordre par la manie du symbolisme, de l'allégorie, et par les évhémérismes de toute espèce. Puis sont venus les modernes, qui, en généralisant les notions, ont réussi à les rendre absurdes au dernier chef.

Il en résultait de grandes aptitudes utilitaires et peu d'imagination sensuelle. Nous apercevons ainsi, dans les parties de l'Europe les plus anciennement au pouvoir des Hellènes, l'antithèse ethnique et morale de ce que nous avons observé dans l'Inde, en Perse et en Égypte. Nous allons faire de même l'application de ce contraste aux nations de la Grèce méridionale. La différence sera plus saillante à mesure que nous passerons du continent dans les îles et des îles dans les colonies asiatiques.

Je me suis servi, il n'y a qu'un instant, de l'Iliade pour caractériser le génie tout à la fois arian et finnique des Grecs du nord. Je n'y puise pas de moindres secours, lorsque je cherche à me représenter l'esprit arian-sémitique des Grecs du sud, et il me suffira, dans ce but, d'opposer à Achille et à Pyrrhus le sage Ulysse. Voilà bien le type du Grec trempé de phénicien; voilà l'homme qui nommerait certainement, dans sa généalogie, plus de mères chananéennes que de femmes arianes. Courageux, mais seulement quand il le faut, astucieux par préférence, sa langue est dorée, et tout imprudent qui l'écoute plaider est séduit. Nul mensonge ne l'effraye, nulle fourberie ne l'embarrasse, aucune perfidie ne lui coûte. Il sait tout. Sa facilité de compréhension est étonnante, et sans bornes sa ténacité dans ses projets. Sous ce double rapport, il est Arian.

Poursuivons le portrait :

Le sang sémitique parle de nouveau en lui, quand il se montre sculpteur : lui-même il a taillé son lit nuptial dans un olivier, et cet ouvrage incrusté d'ivoire est un chef-d'œuvre. Ainsi éloquent, artiste, fourbe et dangereux, c'est un compatriote, un émule du pirate-marchand né à Sidon, du sénateur qui gouvernera Carthage, tandis qu'ingénieux à trouver des idées, inébranlable dans ses vues, habile à gouverner ses passions autant qu'à tempérer celles des autres, modéré quand il le veut, modeste parce que l'orgueil est une enflure maladroite de la raison, c'est un Arian. Il n'y a pas de doute qu'Ulysse doit l'emporter sur Ajax, véritable Arian-Finnois. La nuance du type grec à laquelle appartient le fils de Laërte est destinée à une plus haute, plus rapide, mais aussi plus fragile fortune, que son opposite. La gloire de la Grèce fut l'œuvre de la fraction ariane, alliée au sang sémitique; tandis que la grande prépondérance extérieure de ce pays résulta de l'action des populations quelque peu mongolisées du nord.

On le sait : de bonne heure, et longtemps avant que les premières tribus des Arians-Grecs, provenant du mélange des aborigènes avec les Titans, fussent descendues dans l'Attique et le Péloponèse, des émigrants chananéens avaient déjà conduit leurs barques vers ces plages. On

ne croit plus guère aujourd'hui, et cela pour des raisons irréfragables, que parmi ces étrangers se soient trouvés des Égyptiens. Les gens de Misr ne colonisaient pas : ils restaient chez eux, et même, bornés longtemps à la possession du cours supérieur du Nil, ils ne sont descendus qu'assez tard jusqu'aux bords de la mer. La partie inférieure du Delta était occupée par des peuples de race sémitique ou chamitique. C'était le grand chemin des expéditions vers l'Afrique occidentale. Si donc, ce que je n'ai nul motif de contester, certaines bandes, venues pour peupler la Grèce, sont parties de ce point, ce n'étaient pas des Égyptiens : c'étaient des congénères de ces autres envahisseurs qui, de l'aveu commun, sont accourus en grand nombre de Phénicie. Tous les noms des anciens chefs d'États grecs primitifs, qui ne présentent pas une apparence aborigène, sont uniquement sémitiques : ainsi Inachus, Azéus, Phégée, Niobé, Agénor, Cadmus, Codrus. On cite une exception, deux au plus : Phoronée, que l'on rapproche du Phra égyptien, et Apis. Mais Phoronée est le fils d'Inachus, le frère de Phégée, le père de Niobé. On trouve ce héros, dans sa famille même, entouré de noms clairement sémitiques, et il ne serait pas plus difficile de découvrir au sien une racine de même espèce, qu'il ne l'est de l'identifier avec Phra (1).

(1) L'existence de colonies égyptiennes dans la Grèce primitive

On a rapproché le nom d'Inachus du mot *Anak*, dont M. de Ewald et d'autres hébraïsants ont fait ressortir l'importance ethnique. Si ce nom devait avoir, quant au premier roi de l'Argolide, une signification de race, il indiquerait une parenté avec la tribu honteusement abrutie de ces noirs purs qui, maîtres dépossédés du Chanaan, erraient dans les buissons et hantaient les cavernes de Seïr. Mais la vraisemblance n'en est pas grande, et je ne crois pas qu'il faille soit confondre le nom d'Inachus avec le mot Anak, soit, si l'on ne peut éviter ce rapport, y trouver un sens plus profond qu'une pure similitude de syllabes. C'est ainsi que, pour le mot *Kalb*, قلب, fréquent dans la composition des noms arabes, on aurait le plus grand tort de chercher le père de qui le porte parmi les individus de l'espèce canine (1).

compte aujourd'hui beaucoup plus d'adversaires que de partisans. (Voir à ce sujet Pott, *Encycl. Ersch u. Gruber*, *Indo-Germanischer Sprachstamm*, p. 23, et Grote, *Hist. of Greece*, t. I, p. 32.) — Ce dernier ne pense pas qu'avant le VII[e] siècle, il y ait eu des rapports suivis entre la Grèce et la terre des Pharaons.

(1) Le chananéen עֲנָק, *anak*, qui signifie un homme remarquable par l'élévation de la taille et la longueur du cou, c'est-à-dire un géant ou un homme fort, et de là un *maître*, est la véritable racine de ce nom ou plutôt de ce titre d'Inachus, considéré ensuite comme un appellatif, ainsi qu'on a fait de Brennus, de Boïorix, de Vercingétorix et de tant d'autres mots du même genre. Les Grecs sémitisés du sud l'ont fidèlement conservé dans le titre d'ἄναξ, donné aux dieux, principalement à Apollon, par Homère, et

Les colonies venues du sud et de l'est se composaient donc exclusivement de Chamites noirs et de Sémites différemment mélangés. Le degré de civilisation de chacune d'elles n'était pas moins nuancé, et les variétés de sang, créées par ces invasions dans les pays grecs, furent infinies. . . . .

Aucune contrée ne présente, aux époques primitives, plus de traces de convulsions ethniques, de déplacements subits et d'immigrations multipliées. On y venait par troupes de tous les coins de l'horizon, et souvent pour ne faire que passer ou se voir tellement assailli, que force était de se confondre aussitôt parmi les vainqueurs et de perdre son nom. Tandis que, à tous moments, des bandes saturées de noir accouraient, soit des îles, soit du continent d'Asie, d'autres populations mêlées d'éléments jaunes, des Slaves, des Celtes, descendaient du Nord sous mille dénominations imprégnées d'idées toutes spéciales (1). Pour

aux Dioscures, θέοι ἄνακες, puis aux chefs militaires. On peut aussi relever, comme une trace, entre tant d'autres, de l'énorme influence des Sémites sur l'esprit grec que עָנֵר, *anér*, désignation que se donnaient les Chananéens, est l'étymologie de ἀνήρ qui, pour les contemporains de Périclès, voulait dire *un homme, vir.* (Bœttiger, t. I, p. 206.)

(1) Cet état d'antagonisme ne prit jamais fin. Il continua à être représenté par l'existence d'innombrables dialectes. — Inutile de rappeler que la classification en quatre branches, ionique, dorique, éolique et attique, est une œuvre artificielle des grammairiens et ne

expliquer ce concours de tant de nationalités sur une péninsule étroite et presque séparée du monde, il est besoin de ne jamais perdre de vue quelles perturbations énormes les agitations des peuples finnois amenaient dans les parties septentrionales du continent. Les guerriers arrivés de la Thessalie et de la Macédoine dans les parages de l'Acarnanie avaient été les victimes directes des dépossessions répétées de proche en proche, et, de même, les Chamites noirs et les Sémites venus de l'est et du sud fuyaient devant des événements analogues, et abandonnaient, pour aller chercher fortune en Grèce, leurs territoires, devenus domaines des invasions hébraïques ou arabes, en un mot, chaldéennes de différentes dates.

Ces armées de fugitifs rejetés, le glaive à la main, dans le Péloponèse, l'Attique, l'Argolide, la Béotie, l'Arcadie, s'y heurtaient les unes contre les autres et s'y livraient bataille. Il résultait encore de ces nouveaux conflits de nouveaux vaincus et de nouveaux vainqueurs, des tribus asservies, d'autres chassées, de sorte que, après le combat, des cohues tumultueuses repartaient, soit pour se diriger vers l'ouest et gagner la Sicile, l'Italie, l'Illyrie, soit pour retourner sur

reproduit nullement un état de choses dans lequel chaque petite subdivision de territoire avait, à tout le moins, des idiotismes qui lui étaient absolument propres. (Grote, t. I, p. 318.)

la côte asiatique et y chercher une fortune meilleure (1). L'Hellade ressemblait à un de ces abîmes profonds creusés dans le lit des fleuves, où les eaux, pressées par le courant, se précipitent en lourdes masses et ressortent en tourbillons.

Pas de repos, pas de trêve. Les temps héroïques sont à peine ouverts, l'épopée balbutie ses plus obscurs récits, et, dédaigneuse des hommes, remarque les dieux seuls, que déjà les expulsions violentes, les dépossessions de tribus entières, les révolutions de toute sorte ont commencé. Puis, lorsque, mettant pied à terre, la Muse parle enfin de sang-froid et dans des termes que la raison peut discuter, elle nous montre les nations grecques composées à peu près ainsi :

1° Des Hellènes. — Arians modifiés par les principes jaunes, mais avec grande prépondérance de l'essence blanche et quelques affinités sémitiques ;

2° Des aborigènes. — Populations slavo-celtiques saturées d'éléments jaunes ;

3° Des Thraces. — Arians mêlés de Celtes et de Slaves ;

4° Des Phéniciens. — Chamites noirs ;

5° Des Arabes et des Hébreux. — Sémites très-mêlés ;

6° Des Philistins. — Sémites peut-être plus purs ;

(1) La race de Dardanus et de Teucer, une de celles qui portèrent l'élément arian hellénique dans la Troade, fut dans ces derniers.

7° Des Libyens. — Chamites presque noirs;

8° Des Crétois et autres insulaires. — Sémites assez semblables aux Philistins.

Ce tableau a besoin d'être commenté (1). Il ne contient pas, à proprement parler, un seul élément pur. Sur sept, six renferment, à différents degrés, des principes mélaniens; deux ont des principes jaunes; deux encore contiennent l'élément blanc pris à la branche chamitique, et donc extrêmement affaibli; trois le possèdent emprunté au rameau sémitique, deux autres au rameau arian; trois, enfin, réunissent les deux

(1) Je suis de l'avis de Grote (*Hist. of Greece*, t. II, p. 350 et passim) : je ne crois pas aux Pélasges, en tant que formant une race ou une nation distincte, et le mot signifie trop bien *anciens habitants*, pour que je lui retire ce sens vague et lui en prête un plus spécial. On rencontre les Pélasges en tant d'endroits et pourvus de caractères si différents, qu'il me semble impossible de leur attribuer une nationalité unique. (Voir, à ce sujet, Grote, t. II, p. 349.) — Pott exprime son sentiment d'une façon qui mérite d'être reproduite ici : « Les Pélasges, dit-il, sont, quoi qu'on fasse, une simple fumée et « dénués de toute réalité historique, aussi bien que les *Casci*, c'est-« à-dire les *anciens*, les *ancêtres* et les *aborigènes*, c'est-à-dire *ha-« bitants primitifs*. Le nom de Pélasges a été pris à tort pour une « appellation de peuple et de race. Il ne s'applique que chronolo-« giquement aux premiers âges de la Grèce et aux tribus qui ha-« bitaient alors ce pays, sans distinction d'origine. Si, plus tard, « on a cru trouver encore çà et là des peuplades qu'on a jugées pro-« pres à revêtir cette désignation de Pélasges, c'est par un rappro-« chement tout semblable à l'idée admise au siècle dernier que les « Goths étaient des Scythes, des Gètes, etc. On croyait alors qu'il « existait des restes de cette nation germanique dans la Crimée. » (*Encyclop. Ersch u. Gruber*, 2e sect., 18e part., p. 18.)

dernières sources. J'en tire les conséquences suivantes :

Le principe blanc, en général, domine, et l'essence ariane y partage l'influence avec la sémitique, attendu que les invasions des Arians-Hellènes, ayant été les plus nombreuses, ont formé le fond de la population nationale. Toutefois, l'abondance du sang sémitique est telle, sur certains points en particulier, que l'on ne peut refuser à ce sang une action marquée, et c'est à lui qu'appartient une initiative tempérée par l'action ariane appuyée du contingent jaune. Il va sans dire que ce jugement a pour objet la Grèce méridionale, la Grèce de l'Attique, du Péloponèse, des colonies, la Grèce artiste et savante. Au nord, les éléments mélaniens sont presque nuls. Aussi, dans les siècles rapprochés de la guerre de Troie, ces régions excitèrent, beaucoup moins que les contrées asiatiques, les préoccupations des Grecs du sud.

C'est que, en effet, à ces époques, et vers le temps où Hérodote écrivait, la Grèce était elle-même un pays asiatique, et la politique qui l'intéressait le plus s'élaborait à la cour du grand roi. Tout ce qui avait trait à l'intérieur, agrandi, ennobli à nos yeux par l'admirable manière dont le souvenir nous en a été conservé, n'était pourtant que très-secondaire en comparaison des faits extérieurs dont les ressorts restaient aux mains des Perses.

Depuis que l'Égypte était tombée au rang de province ralliée aux États achéménides, il n'y avait plus dans le monde occidental deux civilisations comme jadis. L'antagonisme de l'Euphrate et du Nil avait cessé ; plus rien d'assyrien, plus rien d'égyptien, et, en place, un compromis auquel je ne trouve d'autre nom que celui d'asiatique. Cependant, la grande place y appartenait encore au principe assyrien. Les Perses, trop peu nombreux, n'avaient pas transformé ce principe, ne l'avaient pas même renouvelé. Leur bras s'était trouvé assez fort pour lui donner une impulsion que les dynasties chaldéennes n'avaient pu créer à un même degré, et, sous l'atteinte de ce colosse en pourriture, la débile caducité égyptienne s'était réduite en poussière et mêlée à lui. Existait-il dans le monde une troisième civilisation pour prendre la place des champions anciens ? Nullement : la Grèce ne représentait pas, vis-à-vis de l'Assyrie, une culture originale comme l'égyptienne, et bien que son intelligence eût des nuances très-spéciales, la plupart des éléments qui la composaient se retrouvaient, avec le même sens et la même valeur, chez les peuples sémitiques du littoral méditerranéen. C'est une vérité qui n'a pas besoin de démonstration.

Dans leur opinion même, les Grecs faisaient beaucoup plus de cas de ce qu'ils appelaient,

sans doute, en leur langage, les conquêtes de la civilisation, c'est-à-dire les importations de dieux, de dogmes, de rites asiatiques, et de rêveries monstrueuses venues des côtes voisines, que de la simplicité ariane professée jadis par leurs religieux ancêtres mâles. Ils s'enquéraient avec prédilection de ce qui s'était pensé et fait en Asie. Ils se mêlaient de leur mieux aux affaires, aux intérêts, aux querelles du grand continent, et, bien que pénétrés de leur propre importance, comme tout petit peuple doit l'être, bien qu'appelant même l'univers entier barbare, en dehors d'eux, leur regard ne se détachait pas de l'Asie.

Tant que les Assyriens furent indépendants, les Grecs, faibles et éloignés, ne comptèrent que peu dans le monde; mais, comme le développement hellénique se trouva contemporain de la grande fortune des Arians-Iraniens, ce fut à cette époque qu'en face des maîtres de l'Asie antérieure, ils eurent à opter entre l'antagonisme et la soumission. Le choix était indiqué par leur faiblesse. Ils acceptèrent l'influence victorieuse, dominatrice, irrésistible, du grand roi, et vécurent dans la sphère de sa puissance, sinon à l'état de sujets, du moins à celui de protégés.

Tout, je le répète, leur en faisait une obligation. La parenté avec les Asiatiques était étroite; la civilisation presque identique dans ses bases, et, enfin, sans le bon vouloir des Perses, c'en était

fait des colonies ioniennes, toujours et traditionnellement soutenues par la politique des souverains de l'Assyrie. Or, de la fortune des colonies dépendait celle des métropoles (1).

Il y avait ainsi accord entre les Arians-Grecs et les Arians-Iraniens. Le lien commun était ce vaste élément sémitique sur lequel, chacun chez soi, ils avaient dominé, et qui, tôt ou tard, par une voie ou par une autre, devait les absorber également dans son unité agrandie.

Il peut paraître singulier que je dise que les Arians-Grecs eussent jamais dominé chez eux le principe sémitique, après avoir démontré que la plus grande partie de leur civilisation en était faite. Pour donner raison de cette contradiction apparente, je n'ai qu'à rappeler une réserve inscrite plus haut. En disant que la culture grecque était principalement d'origine sémitique, je ré-

(1) Le fait qui démontre le mieux cet état de choses, c'est l'attitude de la majeure partie des États grecs pendant la guerre persique. A la bataille de Platée, 50,000 fantassins et une nombreuse cavalerie hellénique combattirent, dans les rangs du grand roi, contre les Athéniens et leurs alliés. Ces troupes furent fournies, non pas par les Ioniens, que je mets à part, mais par les Béotiens, les Locriens, les Maliens, les Thessaliens, c'est-à-dire toute la Grèce orientale. Il faut y ajouter encore les Phocéens. Ces derniers envoyèrent 2,000 hommes aux Perses. Par conséquent, le Péloponèse et l'Attique, voilà tout ce qui résistait. On a fait depuis, de cette campagne d'une minorité contre la majorité de la Grèce, une gloire nationale. (Zumpt, *Mémoires de l'Académie de Berlin, Ueber den Stand der Bevœlkerung und die Volksvermehrung im Alterthum*, p. 5.)

servais un certain état antérieur que je vais examiner maintenant, et qui contient, avec trois éléments tout à fait arians, l'histoire primitive de l'hellénisme épique. Ces éléments sont : la pensée gouvernementale, l'aptitude militaire, un genre bien particulier de génie littéraire. Tous les trois ressortent de l'hymen de ces deux instincts arians, la raison et la recherche de l'utile.

Le fondement de la doctrine gouvernementale des Arians-Hellènes était la liberté personnelle. Tout ce qui pouvait garantir ce droit, dans la plus grande extension possible, était bon et légitime. Ce qui le restreignait était à repousser. Voilà le sentiment, voilà l'opinion des héros d'Homère : voilà qui ne se retrouve qu'à l'origine des sociétés arianes.

A l'aurore des âges héroïques, et même longtemps après, les États grecs sont gouvernés d'après les données, les notions déjà observées dans l'Inde, en Perse, et quelque peu à l'origine de la société chinoise, c'est-à-dire pourvus d'un gouvernement monarchique, limité par l'autorité des chefs de famille, par la puissance des traditions et la prescription religieuse. On y remarque un grand éparpillement national, de fortes traces de cette hiérarchie féodale si naturelle aux Arians, préservatif assez efficace contre les inconvénients principaux du frac-

tionnement, conséquence de l'esprit d'indépendance (1). Rien de plus surveillé dans l'exercice de son pouvoir qu'Agamemnon, le roi des rois; rien de plus limité dans sa puissance que l'habile souverain d'Ithaque. L'opinion est maîtresse dans ces grands villages (2), où il n'existe pas, sans doute, de journaux (3), mais où les ambitieux, plus ou moins éloquents, ne manquent pas à la perturbation des affaires. Pour bien comprendre ce que c'était qu'un roi grec aux prises avec les difficultés gouvernementales, il n'est rien de mieux que d'étudier le coup d'État d'Ulysse contre les amants de Pénélope. On y

(1) « Between the different degrees of hellenic chivalry a certain « equality at all times prevailed, which the fewness of their num- « bers comprend with the population amidst whom they dwelt and « the hereditary pride of a dominant race, alike tended to preserve. « We find the doric nobles, too, in after times, assuming to « themselves the epithet of *the Equals.* » C'est un sentiment tout à fait pareil et d'une origine ethnique rigoureusement semblable, qui a rendu si cher à la noblesse du moyen âge le nom de *pairs*, traduction exacte du grec Ὅμοιοι. (W. Torrens Mc. Cullagh, *The industrial History of free Nations*; London, 1846; in-8, t. I, p. 3.)

(2) Athènes avait commencé par être une aggrégation de plusieurs hameaux. Sparte était un composé de cinq bourgades et ne fut jamais une ville. Mantinée également; Tégée en comptait huit; Dymé, en Achaïe, et Élis de même; de même encore Mégare et Tanagra. Jusqu'à la bataille de Leuctres, la plupart des Arcadiens n'eurent aussi que des villages, et les Épirotes les imitèrent. (Grote, t. II, p. 346.)

(3) Les poëtes, comme Hésiode et Homère, paraissent avoir eu leur franc parler contre les excès et probablement le simple usage aussi du pouvoir. (Hésiode, *les Travaux et les jours*, p. 186)

voit sur quel terrain scabreux opérait l'autorité du prince, même ayant de son côté le droit et le bon sens.

Dans cette société vive, jeune, altière, le génie arian inspirait richement la poésie épique. Les hymnes adressés aux dieux étaient des récits ou des nomenclatures plutôt que des effusions. Le jour du lyrisme n'était pas venu. Le héros grec combattait monté sur le char arian, ayant à ses côtés un écuyer de sang noble, souvent royal, bien semblable au souta brahmanique, et ses dieux étaient des dieux-esprits, indéfinis, peu nombreux et ramenés facilement à une unité qui, mieux que tout encore, sentait son origine voisine des monts hymalayens (1).

A ce moment très-ancien, la puissance civilisatrice, initiatrice, ne résidait pas dans le sud : elle émanait du nord. Elle venait de la Thrace avec Orphée, avec Musée, avec Linus. Les guerriers grecs apparaissaient grands de taille, blancs et blonds. Leurs yeux portaient leur arrogance dans l'azur, et ce souvenir resta tellement maître de la pensée des générations suivantes, que lorsque le polythéisme noir eut envahi, avec l'affluence croissante des immigrations sémitiques, toutes les contrées comme toutes les

(1) Voir dans ce volume, p. 121, la note sur le Vourounas arian, le *Vournaa* hindou et l'Οὐρανός grec, et surtout ce qui a été dit sur le *Deus*, puis sur les Titans.

consciences, et eut substitué ses sanctuaires aux simples lieux de prière dont jadis les aïeux se contentaient, la plus haute expression de la beauté, de la puissance majestueuse, ne fut pas autre pour les Olympiens que la reproduction du type arian, yeux bleus, cheveux blonds, teint blanc, stature élevée, dégagée, élancée.

Autre signe d'identité non moins digne de remarque. En Égypte, en Assyrie, dans l'Inde, on avait eu l'idée que les hommes blancs étaient dieux ou pouvaient le devenir, et l'on admettait la possibilité du combat et de la victoire des guerriers blancs contre les puissances célestes. Les mêmes notions se retrouvent au sein des sociétés primitives de la Grèce, ainsi que je l'ai dit à propos des Titans, et je le répète ici de leurs descendants immédiats, les Deucalionides. Ces braves combattent audacieusement les êtres surnaturels et les forces personnifiées de la nature. Diomède blesse Vénus ; Hercule tue les oiseaux sacrés du lac Stymphalide, il étouffe les géants, enfants de la terre, et fait trembler d'épouvante la voûte des palais infernaux ; Thésée, parcourant le monde d'en bas l'épée à la main, est un vrai Scandinave. En un mot, les Arians-Grecs, comme tous leurs parents, ont une si haute opinion des droits de la vigueur, que rien ne leur paraît trop au-dessus de leurs prétentions légitimes et d'une audace permise.

Des hommes si avides d'honneur, de gloire et d'indépendance étaient naturellement portés à se mettre au-dessus les uns des autres et à réclamer des égards extraordinaires. Il ne leur suffisait pas de limiter de leur mieux l'action du pouvoir social et de rendre ce pouvoir dépendant de leurs suffrages : ils voulaient se faire compter, estimer, honorer, non-seulement comme Arians, libres et guerriers, mais, dans la masse des guerriers, des hommes libres, des Arians, comme des individualités d'élite. Cette prétention universelle obligeait chacun à de grands efforts, et puisque, pour atteindre à l'idéal proposé, il n'y avait d'autre voie que d'être le plus Arian possible, de résumer le plus les vertus de la race, l'on attacha une très-grande importance à la pureté des généalogies.

Durant les temps historiques, cette notion se pervertit. On s'estima alors suffisamment noble, quand la famille put se dire vieille. Dans ce cas, elle mettait son orgueil à accuser une descendance asiatique (1). Mais, au début de la nation, avoir le droit de se vanter d'être un pur Arian fut le gage unique d'une supériorité in-

(1) Certaines familles athéniennes semblent avoir pu se rendre, avec vérité, ce témoignage. Les Géphyres, d'où descendaient Harmodius et Aristogiton, portaient un nom chananéen גבר, גברים, *geber*, *geberim*, les forts, les puissants, les chefs. (Bœttiger, t. I, p. 206.)

contestable. L'idée de la préexcellence de race existait aussi complète chez les Grecs primitifs que chez toutes les autres familles blanches. C'est un instinct qui ne se rencontre bien entier que dans ce cercle, et qui s'y altère par le mélange avec les races jaune et noire, auxquelles il fut toujours étranger.

Ainsi la société grecque, très-neuve encore, se hierarchisait suivant la supériorité de naissance. A côté de la liberté et de la liberté jalouse des Arians-Hellènes, pas l'ombre d'égalité entre les autres occupants du sol et ces maîtres audacieux. Le sceptre bien que donné en principe à l'élection, trouva, par le respect dont on entourait les grands lignages, une forte cause de se perpétuer exclusivement dans quelques descendances. Sous certains rapports même, l'idée de suprématie d'espèce, consacrée par celle de famille, conduisit les Arians-Grecs à des résultats comparables à ceux que nous avons observés en Égypte et dans l'Inde, c'est-à-dire que, eux aussi, ils connurent les démarcations de castes et les lois prohibitives des mélanges. Il y a plus : ils appliquèrent ces lois jusqu'aux derniers temps de leur existence politique. On cite des maisons sacerdotales qui ne s'alliaient qu'entre elles, et la loi civile fut toujours dure pour les rejetons des citoyens mariés à des étrangères. Cependant, je me hâte de le dire, ces restrictions étaient

faibles. Elles ne pouvaient avoir la même portée que les lois du Nil et de l'Arya-varta. La race ariane-grecque, malgré la conscience de sa supériorité d'essence et de facultés sur les populations sémitiques qui la pénétraient de toutes parts, avait ce désavantage d'être jeune d'expérience et de savoir, tandis que les autres étaient vieilles de civilisation. Ces dernières jouissaient, à son détriment, d'une supériorité extérieure qui ne permettait pas de les dédaigner et de se refuser complétement à l'alliage. Le système des castes resta toujours à l'état d'embryon : il ne put se développer. L'hellénisme eut trop souvent intérêt à permettre les mésalliances, et d'autres fois il se vit forcé de les subir. Sous ce double rapport, sa situation ressembla beaucoup à ce que fut plus tard celle des Germains.

Quoi qu'il en soit, l'idée nobiliaire se montra extrêmement forte et puissante chez les Arians-Grecs. Le classement des citoyens ne se faisait que d'après la valeur de chaque descendance; les vertus individuelles venaient après (1). Je le répète donc : l'égalité était complétement pros-

(1) Il faut que cette doctrine ait été bien solidement attachée à l'esprit des tribus helléniques, par la partie ariane de leur sang, puisque, dans la période démocratique et à Athènes même, la naissance conserva toujours du prix. M. Mc. Cullagh le reconnaît sans difficulté : « Regard for ancient lineage was, through every change « of plight and policy, fast rooted in the Ionic mind. The old fa« milies remained every where, and even in the most democratic

crite. Chacun, se sentant fier de son extraction, ne voulait pas être confondu dans la foule.

Et de même que chacun prétendait être libre, honoré, admiré, chacun aussi visait à commander autant que possible. Il semble qu'une telle tendance dût être difficile à réaliser dans une société ainsi faite, que le roi lui-même, le pasteur du peuple, avant d'exprimer un avis, devait s'enquérir si cet avis convenait aux dieux, aux prêtres, aux gens de haute naissance, aux guerriers, au gros du peuple. Heureusement, il restait des ressources : il y avait l'esclave, l'ancien autochthone asservi, puis enfin les étrangers. Voyons d'abord ce qu'était l'esclave.

Pour premier point, la créature réduite à cette condition n'appartenait, dans aucun cas, à la cité. Tout homme né sur le sol consacré et de parents libres avait un droit imprescriptible à vivre libre lui-même. Sa servitude était illégitime, emportait le caractère de crime, ne durait pas, n'était pas. Si l'on réfléchit que la cité grecque primitive renfermait une nation, une tribu particulière, et que cette nation, cette tribu, se considérant comme unique en son espèce, ne voyait le monde qu'en elle-même, on découvre dans cette prescription fondamentale la proclamation du principe que voici : « L'homme

« states, preserved certain political privileges and what they doubt-« less prized still more, certain social distinction. » (T. I, p. 239)

« blanc n'est fait que pour l'indépendance et la « domination ; il ne doit pas subir, dans la per-« pétration de ses actes, la direction d'autrui. »

Cette loi, évidemment, n'est pas une invention locale. On la retrouve ailleurs, on la revoit dans toutes les constitutions sociales de la famille que l'on peut observer d'assez près pour se rendre compte des détails. J'en tire la conséquence que, suivant cette opinion, il n'était pas permis de réduire en servitude un homme blanc, c'est-à-dire un *homme*, et que l'oppression, quand elle était limitée aux individus des espèces noire et jaune, n'était pas censée constituer une violation de ce dogme de la loi naturelle.

Après la séparation des différentes descendances blanches, chaque nation s'étant imaginé, dans son isolement au milieu de multitudes inférieures ou métisses, être l'unique représentant de l'espèce, ne se fit aucun scrupule d'user des prérogatives de la force dans toute leur étendue, même sur les parents que l'on rencontrait et qui n'étaient plus reconnus pour tels, du moment qu'ils appartenaient à d'autres rameaux. Ainsi, bien que, dans la règle, il ne dût y avoir que des esclaves jaunes et noirs, il s'en fit pourtant de métis et ensuite de blancs, par une corruption de la fâcheuse prescription antique dont on avait involontairement altéré le sens,

en en restreignant le bénéfice aux seuls membres de la cité.

Une preuve sans réplique que cette interprétation est la bonne, c'est qu'en vertu d'une extension très-anciennement appliquée, on ne voulut pas non plus pour esclaves les habitants des colonies, ni les alliés, ni les peuples avec lesquels on avait des rapports d'hospitalité; et, plus tard encore, suivant une autre règle qui, au point de vue de la loi originelle, et dans un sens ethnique, n'était qu'une assimilation arbitraire, on étendit cette franchise à toutes les nations grecques.

Je vois ici une preuve que, dans l'Asie centrale, les peuples blancs, au temps de leur réunion, s'interdisaient de posséder leurs congénères, c'est-à-dire les hommes blancs; et les Arians-Grecs, observateurs incorrects de cette loi primordiale, ne consentaient pas davantage à asservir leurs congénères, c'est-à-dire leurs concitoyens.

En revanche, la situation des premiers possesseurs de l'Hellade, tels que les Hélotes et les Pénestes, ressemblait à du servage (1). La différence essentielle était que les populations soumises n'habitaient pas les demeu-

(1) « As a birthright the Hellenes claimed both in peace and « war, exclusive sway; and their kings are depicted as endued « with unlimited power over the earth-born multitude. » (Mc. Cullagh, t. I, p. 6.)

res (1) du guerrier ainsi que les esclaves : elles vivaient sous leurs toits particuliers, cultivant le sol et payant des redevances, comparables, en ceci, aux serfs du moyen âge. Pour achever la ressemblance, au-dessus de ces *manants* se plaçait une espèce de bourgeoisie également exclue de l'exercice des droits politiques, mais mieux traitée et plus riche que la classe des paysans. Ces hommes, *Perrhèbes* et *Magnètes* en Thessalie (2), et, en Laconie, *Périœkes*, descendaient certainement de différentes catégories de vaincus. Ou bien ils avaient formé les classes supérieures de la société dissoute, ou bien ils s'étaient soumis volontairement et par capitulations.

Les étrangers domiciliés avaient des droits analogues; mais, en somme, esclaves, pénestes,

(1) Ces demeures étaient des citadelles chevaleresques entourées de cabanes. Elles dominaient les hauteurs et étaient construites en fragments énormes de rochers. Il est très-vraisemblable que les cités, à proprement parler, n'étaient que l'œuvre des colons chananéens. (Mc. Cullagh, t. I, p. 22.) — Disons à ce propos qu'en Italie on a trop longtemps attribué aux populations aborigènes ces vastes et solides constructions nommées pélasgiques ou cyclopéennes. Les tribus agricoles qui composaient ces races dites autochthones n'étaient nullement capables de concevoir ni d'exécuter de pareils labeurs, et on est d'autant plus autorisé à en reporter le mérite, soit aux Arians-Hellènes, soit même à leurs pères, les Titans, que, dans la Péninsule, le souvenir des murailles cyclopéennes est intimement uni à celui des Tyrrhéniens. La porte de Mycènes est aussi une construction essentiellement hellénique.

(2) Grote, *History of Greece*, t. II, p. 370 et passim.

périœkes, étrangers, portaient le poids de la suprématie hellénique.

Telles étaient les institutions par lesquelles les Arians-Grecs, si amoureux de leur liberté personnelle et si jaloux de la conserver les uns vis-à-vis des autres, trouvaient à satisfaire, dans l'intérieur de l'État et hors des temps de guerre et de conquête, leur besoin de domination. Le guerrier renfermé dans sa maison y était roi. Sa compagne ariane, respectée de tous et de lui-même, avait aussi son parler franc devant le pasteur du peuple. Pareille à Clytemnestre, l'épouse grecque était assez hautaine. Froissée dans ses sentiments, elle savait punir comme la fille de Tyndare. Cette héroïne des temps primitifs (1) n'est pas autre que la femme altière aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux bras blancs, que nous avons déjà vue aux côtés des Pandavas, et que nous retrouverons chez les Celtes et dans les forêts germaniques. Pour elle, l'obéissance passive n'était pas faite.

Cette noble et généreuse créature, assise vis-

(1) Grote, t. II, p. 113. — La femme grecque d'Homère est infiniment supérieure à l'épouse des âges civilisés ou sémitisés. Voir Pénélope, Hélène, dans l'*Odyssée*, et la reine des Phéaciens. Elle a, tout à la fois, plus de gravité, de considération et de liberté. Cette première institution s'était un peu conservée chez les Macédoniens, à en juger par le rôle que joue Olympias dans les affaires d'Alexandre. Comparer aussi les mœurs des Doriens de Sparte. (Bœttiger, t. II, p. 61.)

à-vis de son belliqueux époux, auprès du foyer domestique, apparaissait entourée d'enfants soumis jusqu'à la mort inclusivement aux volontés paternelles. Les fils et les filles marquaient, dans la maison, le premier degré de l'obéissance : des représentations de leur part n'étaient pas de mise. Mais, une fois sorti de la demeure des aïeux, le fils allait fonder une autre souveraineté domestique, et pratiquait à son tour ce qu'il avait appris. Après les enfants venaient les esclaves : leur situation subordonnée n'avait rien de trop pénible. Qu'ils eussent été achetés pour un certain poids d'argent ou d'or, ou acquis par échange en retour de taureaux et de génisses, ou bien encore que le sort de la guerre les eût jetés aux mains de leurs vainqueurs comme épaves d'une ville prise d'assaut, les esclaves étaient plutôt des sujets que des êtres abandonnés à tous les caprices des propriétaires.

D'ailleurs, un des caractères saillants des sociétés jeunes, c'est la mauvaise entente de ce qui est productif (1), et cette heureuse ignorance rendait assez douce l'existence des esclaves grecs. Soit que, confondus avec les serfs, ils gardassent

(1) Le préjugé général des races arianes engendre d'ailleurs cette incapacité : pour elles, la première notion du droit de propriété, c'est la conquête, et comme le dit très-bien un historien anglais : « The hellenic idea of property was spoil whether acquired by land or sea. » (Mc. Cullagh, t. I, p. 18.)

les troupeaux sur les rives du Pénée et de l'Achéloüs, soit que, dans l'intérieur du manoir, ils eussent à vaquer aux travaux sédentaires, ce qu'on exigeait d'eux était minime, parce que les maîtres avaient eux-mêmes peu de besoins. Les repas étaient promptement apprêtés. Le chef du logis se chargeait, le plus souvent, de tuer les bœufs ou les moutons, et de jeter leurs quartiers dans les chaudières d'airain. Il y prenait plaisir. C'était une politesse envers ses hôtes que de ne pas laisser à des mains serviles le soin de leur bien-être. Y avait-il à faire dans le domaine œuvre de maçon ou de charpentier, le maître encore ne dédaignait pas de manier la doloire et la hache. Fallait-il garder les troupeaux, il n'y répugnait pas davantage. Soigner les arbres du verger, les tailler, les émonder, il s'en chargeait volontiers. En somme, les travaux des esclaves ne s'accomplissaient pas sans la participation du guerrier, tandis que les femmes, réunies autour de l'épouse, tissaient avec elle à la même toile, ou préparaient la laine des mêmes toisons.

Rien donc ne contribuait nécessairement à empirer la condition de l'esclave, puisque tout labeur était assez honorable pour que le chef de la maison y prît une part constante. Puis il y avait au logis identité d'idées et de langage. Le guerrier n'en savait guère plus long que ses

serviteurs sur les choses du monde et de la vie. S'il arrivait un poëte, un voyageur, un sage, qui, après le repas, eût quelques récits à faire entendre, les esclaves, rassemblés autour du foyer, avaient leur part de l'enseignement. Leur expérience se formait comme celle du plus noble champion. Les conseils de leur vieillesse étaient aussi bien accueillis que s'ils étaient sortis d'une bouche libre et illustre.

Que restait-il donc au maître? Il lui restait toutes les prérogatives d'honneur, et encore des avantages positifs. Il était le seul homme de la maison, le pontife du foyer. Il avait seul le droit d'offrir des sacrifices. Il défendait la communauté, et, couvert de ses armes, superbement vêtu, prenait sa part de la liberté commune et du respect rendu à tous les citoyens de la cité. Mais, encore une fois, à moins que son caractère ne fût exceptionnellement cruel, qu'il n'exerçât sur ses entours l'action d'un insensé, ni la cupidité, ni la coutume ne le portaient à opprimer son esclave, qui ne subissait d'autre malheur réel que celui d'être dominé. Les dieux avaient-ils donné à ce serviteur un talent quelconque, de la beauté ou de l'esprit, il devenait le conseiller, tenait tête à chacun, et jouait le rôle du bossu phrygien chez Xanthus.

Ainsi l'Arian-Grec, souverain chez lui, homme libre sur la place publique, vrai seigneur féodal,

dominait sans réserve son entourage, enfants, serfs et bourgeois.

Tant que régna l'influence du Nord, les choses restèrent à peu près partout dans cette situation; mais lorsque les immigrations asiatiques, les révolutions de toute espèce arrivées à l'intérieur eurent troublé les rapports originaires, et que l'instinct sémitique commença à se faire plus fortement sentir, la scène changea tout à fait.

Pour premier point, la religion se compliqua. Depuis longtemps les simples notions arianes avaient été abandonnées. Sans doute elles étaient altérées déjà à l'époque où les Titans commencèrent à pénétrer dans la Grèce. Mais les croyances qui leur avaient succédé, assez spiritualistes encore, perdirent pied de plus en plus. Kronos, usurpateur, suivant la formule théologique, du sceptre d'Ouranos, fut à son tour détrôné par Jupiter. Des sanctuaires s'ouvrirent à l'infini, des pontificats inconnus jadis trouvèrent des croyants, et les rites les plus extravagants s'emparèrent de la faveur générale. On appelle, dans les écoles, cette fièvre d'idolâtrie l'*aurore* de la civilisation.

Je n'y contredis pas : il est certain que le génie asiatique était aussi mûr et même pourri que le génie arian-grec était inexpérimenté et ignorant de ses voies futures. Ce dernier, encore étourdi de la longue traite que venaient de faire ses auteurs

mâles à travers tant de pays et de hasards, n'a pas encore trouvé le loisir de se raffiner. Je ne doute cependant pas que, s'il avait eu assez de temps pour se reconnaître avant de tomber sous l'influence assyrienne, il n'eût agi mieux, et de façon à devancer la civilisation européenne. Il aurait pu faire entrer une plus grande part de son originalité dans les destinées des peuples helléniques. Peut-être aurait-il donné moins de hauteur à leurs triomphes artistiques; mais leur vie politique, plus digne, moins agitée, plus noble, plus respectable, aurait été beaucoup plus longue. Malheureusement, les masses arianes-grecques n'étaient pas comparables en nombre aux immigrations d'Asie (1).

Je ne date pas la révolution opérée dans les instincts des nations grecques du jour où se firent les mélanges avec les colonisations sémitiques, ou les établissements des Doriens dans le Péloponnèse, et, plus anciennement, ceux des Ioniens

(1) On a fait d'immenses progrès dans la compréhension de la mythologie hellénique. La distinction est parfaitement établie entre les dogmes, les cultes et les rites venus d'Asie et ceux qui ont eu leurs sources dans des notions européennes. Ce qui reste à faire maintenant est d'une grande difficulté, mais aussi d'un grand intérêt. On sait que les mystères cabires et telchines sont sémitiques et que l'oracle dodonéen est, pour le fond du moins, d'institution septentrionale. Ce qu'il faudrait maintenant, c'est séparer les données arianes des mélanges finnois. La proportion de ces éléments religieux divers, sémitique, arian, finnique, donnerait la composition exacte du sang grec.

dans l'Attique. Je me contente de partir du moment où les résultats de tous ces faits modifièrent la pondération des races. Alors l'ancien gouvernement monarchique prit fin. Cette forme de royauté équilibrée avec une grande liberté individuelle, par l'accord des pouvoirs publics, ne convenait plus au tempérament passionné, irréfléchi, incapable de modération, de la race métisse alors produite. Désormais, il fallait du nouveau. L'esprit asiatique était en état d'imposer à ce qui restait d'esprit arian un compromis conforme à ses besoins, et il put, tant il était fort, ne laisser à son associé que des apparences pour satisfaire ce goût de liberté si indélébile dans la nature blanche, que, quand la chose n'existe pas, c'est alors surtout qu'on cherche à mettre le mot en relief.

Au lieu de la pondération, on voulut de l'excessif. Le génie de Sem poussait à l'absolutisme complet. Le mouvement était irrésistible. Il ne s'agissait que de savoir entre quelles mains la puissance allait résider. La confier, telle qu'on la voulait faire, à un roi, à un citoyen élevé au-dessus de tous les autres, c'était demander l'impossible à des groupes hétérogènes qui n'avaient pas assez d'unité pour se réunir sur un terrain aussi étroit. L'idée répugnait aux traditions libérales des Arians. L'esprit sémitique, de son côté, n'avait pas de fortes raisons d'y tenir : il

était habitué aux formes républicaines en vigueur sur la côte de Chanaan. Incapable d'ailleurs de se plier à la régularité de l'hérédité dynastique (1), il ne souhaitait pas une institution qui, chez lui, n'avait jamais puisé son origine dans le choix libre du peuple, mais toujours dans la conquête et la violence, et, souvent, dans la violence étrangère. Je ne fais d'exception que pour le royaume juif. On imagina donc, en Grèce, de créer une personne fictive, la *Patrie* (2), et on ordonna au citoyen, par tout ce que l'homme peut imaginer de plus sacré et de plus redoutable, par la loi, le préjugé, le prestige de l'opinion publique, de sacrifier à cette abstraction ses goûts, ses idées, ses habitudes, jusqu'à ses relations les plus intimes, jusqu'à ses affections les plus naturelles, et cette abnégation de tous les jours, de tous les instants, ne fut que la menue monnaie de cette autre obligation qui consistait à donner, sur un signe, sans se per-

(1) « The heroic notion of the unity of the state being centred « in the royal line was already shaken. Many of the less potent « nobles saw, in the greater distribution of authority, a pathway « opened to their ambition. » (Mc. Cullagh, t. 1, p. 21.)

(2) « In the days of the monarchy the word which subsequently « was used to denote a city (πόλις) and finally a state, signified no « more than the castle of the prince. » (Mc. Cullagh, t. I, p. 22.) — De même, à notre époque féodale, on n'employait guère le mot *patrie*, qui ne nous est vraiment revenu que lorsque les couches gallo-romaines ont relevé la tête et joué un rôle dans la politique. C'est avec leur triomphe que le patriotisme a recommencé à être une vertu.

mettre un murmure, sa dignité, sa fortune et sa vie, aussitôt que cette même patrie était censée vous les demander.

L'individu, la patrie l'enlevait à l'éducation domestique pour le livrer nu, dans un gymnase, aux immondes convoitises de maîtres choisis par elle. Devenu homme, elle le mariait quand elle voulait. Quand elle voulait aussi, elle lui reprenait sa femme pour la transmettre à un autre, ou lui attribuait des enfants qui n'étaient pas de lui, ou encore ses enfants propres, elle les envoyait continuer une famille près de s'éteindre. Possédait-il un meuble dont la forme n'agréait pas à la patrie, la patrie confisquait l'objet scandaleux et en punissait sévèrement le propriétaire. Votre lyre comptait une corde, deux de plus que la patrie ne le trouvait bon, l'exil. Enfin, le bruit se répandait-il que le triste citoyen ainsi morigéné obéissait trop bien aux caprices incessants, constamment renouvelés de son despote nerveux et acariâtre, en un mot, pouvait-on, non pas même prouver, mais penser qu'il était immodérément honnête homme, la patrie, perdant patience, lui mettait la besace sur le dos, le faisait saisir et conduire, malfaiteur d'un nouveau genre, à la frontière la plus voisine, en lui disant : Va et ne reviens plus !

Si, contre tant et de si effroyables exigences, la victime, cependant un peu émue, tentait de

regimber, ne fût-ce qu'en paroles, il y avait la mort, souvent avec tortures, le déshonneur, la ruine certaine de la famille entière du coupable, qui, repoussée par tous les gens assez vertueux pour s'indigner du crime, mais non pas assez pour encourir le châtiment d'Aristide, devait s'estimer très-heureuse d'échapper à l'indignation, aux pierres et aux couteaux de tous les patriotes de carrefours.

En récompense d'une abnégation si grande, on demande si la patrie accordait des compensations suffisamment magnifiques? Sans doute : elle autorisait pleinement chacun à dire de lui-même, en délirant d'orgueil : Je suis Athénien, je suis Lacédémonien, Thébain, Argien, Corinthien, titres fastueux, appréciés, au-dessus de tous les autres, au long d'un rayon de dix lieues carrées, et qui, au delà et dans le pays grec même, pouvait, sous certaines circonstances, valoir le fouet ou la corde à qui s'en serait pavané. En tous cas, c'était une garantie de haine et de mépris. Pour surcroît d'avantages, le citoyen se flattait hautement d'être libre, parce qu'il n'était pas soumis à un homme, et que, s'il rampait avec une servilité sans égale, c'était aux pieds de la patrie. Troisième et dernière prérogative : s'il obéissait à des lois qui n'émanaient pas de l'étranger, ce bonheur, tout à fait indépendant du mérite intrinsèque de la législation, s'appelait

possséder l'isonomie, et passait pour incomparable. Voilà tous les dédommagements, et encore n'ai-je pas épuisé la liste des charges (1).

Le mot *patrie* couvrait en définitive une pure théorie. La patrie n'était pas de chair et d'os. Elle ne parlait pas, elle ne marchait pas, elle ne commandait pas de vive voix, et quand elle rudoyait, on ne pouvait pas s'excuser parlant à sa personne. L'expérience de tous les siècles a démontré qu'il n'est pire tyrannie que celle qui s'exerce au profit des fictions, êtres de leur nature insensibles, impitoyables, et d'une impudence sans bornes dans leurs prétentions. Pourquoi ? C'est que les fictions, incapables de veiller elles-mêmes à leurs intérêts, délèguent leurs pouvoirs à des mandataires. Ceux-ci, n'étant pas censés agir par égoïsme, acquièrent le droit de commettre les plus grandes énormités. Ils sont toujours innocents lorsqu'ils frappent au nom de l'idole dont ils se disent les prêtres.

(1) Les modernes admirateurs du patriotisme grec l'exposent tous, à peu de chose près, comme M. Mc. Cullagh. Voilà la définition de cet économiste : « However they (the greek states) might differ in « internal forms, the but of all was to make every free man feel « himself a part of the state and so to organise the state as to « concentrate its power, when required, in favour of the least of « its injured members or for the punishment of the most powerful « contemner of the law. » (Mc. Cullagh, t. I, p. 142.) — Ces principes-là peuvent s'écrire ou se dire ; mais personne, ayant le sens commun, n'ignore qu'ils sont impraticables, et, par conséquent, ne valent pas ce qu'ils coûtent.

Il fallait des représentants à la patrie. Le sentiment arian, qui n'avait pu résister à l'importation de cette monstruosité chananéenne, fut assez séduit par la proposition de confier la délégation suprême aux plus nobles familles de l'État, point de vue conforme à ses idées naturelles. A la vérité, dans les époques où il avait été livré à lui-même, il n'avait jamais admis que les vénérables distinctions de la naissance constituassent un droit exclusif au gouvernement des citoyens. Désormais il était assez perverti pour admettre et subir les doctrines absolues, et soit que l'on conservât, dans les nouvelles constitutions, un ou deux magistrats suprêmes appelés tantôt rois, tantôt archontes, soit que la puissance exécutive résidât dans un conseil de nobles, l'omnipotence acquise à la patrie fut exercée uniquement par les chefs des grandes familles; en un mot, le gouvernement des cités grecques se modela complétement sur celui des villes phéniciennes.

Avant d'aller plus loin, il est indispensable d'intercaler ici une observation d'une haute importance. Tout ce qui précède s'applique à la Grèce savante, civilisée, à demi et même déjà plus qu'à demi sémitique. Pour la Grèce septentrionale, dominatrice aux premiers âges, et, en ce moment, retombée dans l'ombre, les faits que j'expose ne la concernent nullement. Cette

partie du territoire, restée beaucoup plus ariane que l'autre, avait vu ses domaines se circonscrire.

La frontière sud, envahie par les populations sémitisées, s'était resserrée. Plus on montait vers le nord, plus l'ancien sang grec avait conservé de pureté. Mais, en somme, la Thessalie était elle-même déjà souillée, et il fallait arriver jusqu'à la Macédoine et à l'Épire pour se retrouver au milieu des traditions anciennes.

Au nord-est et au nord-ouest, ces provinces avaient également perdu un voisinage ami. Les Thraces et les Illyriens, envahis et transformés par les Celtes et les Slaves, ne se comptaient plus comme Arians. Cependant le contact de leurs éléments blancs, mêlés de jaunes, n'avait pas pour les Grecs septentrionaux les suites à la fois fébriles et débilitantes qui caractérisaient les immixtions asiatiques du sud.

Ainsi limités, les Macédoniens et les Épirotes se maintinrent plus fidèles aux instincts de la race primitive. Le pouvoir royal se conserva chez eux : la forme républicaine leur demeura inconnue aussi bien que l'exagération de puissance accordée au dominateur abstrait appelé la patrie. On ne pratiqua pas, dans ces contrées peu vantées, le grand perfectionnement attique. En revanche, on se gouverna noblement avec des notions de liberté qui possédaient en utilité réelle

l'équivalent de ce qu'elles avaient de moins en arrogance. On ne fit pas tant parler de soi; mais on ne vécut pas non plus d'une existence de catastrophes. Bref, même dans le temps où les Grecs du sud, ayant peu conscience de l'impureté de leur sang, se demandaient entre eux si vraiment les Macédoniens et leurs alliés valaient la peine d'être considérés comme des compatriotes et non comme des demi-barbares, ils n'osèrent jamais contester à ces peuples un grand et brillant courage et une habileté soutenue dans l'art de la guerre. Ces nations peu estimées avaient encore un autre mérite dont on ne s'apercevait pas alors, et qui, plus tard, devait se rendre de lui-même remarquable: c'est que, tandis que la Grèce sémitique ne pouvait, au prix de torrents de sang, souder ensemble ses antipathiques nationalités éparses, les Macédoniens possédaient une cohésion et une force d'attraction qui s'exerçaient avec succès, et, de proche en proche, tendaient à agrandir la sphère de leur puissance en y incorporant les peuples voisins. Sur ce point, ils suivaient exactement, et par les mêmes motifs ethniques, la destinée de leurs parents, les Arians iraniens, que nous avons vus réunir de même et concentrer les populations congénères avant de marcher à la conquête des États assyriens. Ainsi, le flambeau arian, j'entends le flambeau politique, brûlait réellement, bien que sans éclairs

et sans éclats, dans les montagnes macédoniennes. En cherchant dans toute la Grèce, on ne le voit plus exister que là.

Je reviens au sud. Le pouvoir absolu de la patrie fut donc délégué à des corps aristocratiques, aux *meilleurs des hommes*, suivant l'expression grecque (1), et ils l'exercèrent naturellement, comme ce pouvoir absolu et sans réplique pouvait être exercé, avec une âpreté digne de la côte d'Asie. Si les populations avaient encore été arianes, il en serait résulté de grandes convulsions, et, après un temps d'essai plus ou moins prolongé, la race aurait rejeté unanimement un régime mal fait pour elle. Mais la tourbe plus qu'à demi sémitique ne pouvait avoir de ces délicatesses. Elle ne devait jamais s'en prendre à l'essence du système, et jamais, en effet, il n'y eut en Grèce, jusqu'aux derniers jours, la moindre insurrection ni des grands ni du peuple contre le régime arbitraire. Toute la discussion resta bornée à cette considération secondaire, de savoir à

(1) On les appelait aussi, comme chez nous, les *gens bien nés*, εὐπατρίδαι. Ces nobles ont laissé quelques noms. On connaît encore les Codrides, les Médontides, les Alcméonides, les Géphyres d'Athènes; les Penthélides de Mitylène, les Basilides d'Érythrée, les Néléides de Milet, les Bacchiades de Corinthe, les Ctésippides d'Épidaure, les Ératides de Rhodes, les Hippotadées de Cos et de Cnide, les Aleuades de Larisse, les Opheltiades et les Kléonymides de Thèbes; les Deucalionides, qui avaient régné à Delphes depuis l'arrivée de leur éponyme. (Mac Cullagh, t. I, p. 15.)

qui devait appartenir la délégation omnipotente.

Les nobles, arguant du droit de premier occupant, appuyaient leurs prétentions sur la possession traditionnelle, et ils éprouvèrent combien cette doctrine était difficile à maintenir en face d'un danger permanent, inhérent aux sources mêmes du système, et qui naissait de l'absolutisme. Toute chose violente possède en soi une force d'une nature spéciale : cette force, par ses écarts ou même son usage simple, produit des périls qui ne peuvent être conjurés qu'au prix d'une tension permanente. Or, l'unique moyen de réaliser cette immobilité se trouve dans une concentration énergique. C'est pourquoi la délégation des pouvoirs illimités de la patrie penchait constamment à se résumer entre les mains d'un seul homme. Ainsi, pour combattre une nuée d'inconvénients, on se mettait à perpétuité sous le coup d'un autre embarras jugé très-redoutable, fort détesté, maudit par toutes les générations, et qu'on nomma la tyrannie.

L'origine et la fondation de la tyrannie étaient aussi faciles à découvrir et à prévoir qu'impossibles à empêcher. Lorsque, par suite de l'état de compétition perpétuelle des cités, la patrie périclitait, ce n'était plus un conseil de nobles qui se trouvait capable de faire face à une crise : c'était un citoyen seul qui, bon gré, mal gré,

gré, absorbait l'action gouvernementale. Dès ce moment, chacun pouvait se demander si, le danger passé, le sauveur consentirait à lâcher la délégation, et, au lieu de faire frémir tout le monde, s'en retournerait frémir lui-même du trop grand service qu'il avait rendu à la patrie.

Autre cas : un citoyen était riche, puissant, considéré ; sa haute position portait nécessairement ombrage aux nobles. Impossible de ne pas lui laisser deviner quelque chose de cette méfiance. A moins d'être aveugle, il s'apercevait qu'un jour ou l'autre un piége lui serait tendu, qu'il y tomberait, et qu'il serait victime d'une proscription proportionnée en dureté à l'éclat de ses mérites, à l'importance de sa fortune, à l'étendue de son crédit. Plus donc il avait de moyens de renverser l'autorité légitime et de prendre sa place, plus il avait de raisons de n'y pas manquer. A défaut d'ambition, il y allait de son bien et de sa tête (1). Il s'ensuivit que

(1) Tant que toutes les républiques furent aristocratiques, et là où elles le restèrent, les tyrans sortirent des maisons nobles. Le régime de la démocratie fit naître les tyrans parmi les meneurs libéraux, ceux qu'on appelait les Æsymnètes, gens d'esprit pour la plupart, beaux diseurs, amis des arts, possédés du goût de bâtir, mais qui n'avaient pas envie de se faire justicier par les jaloux et préféraient prendre les devants sur ces derniers. Avec la démagogie, les tyrans surgirent de la boue. (Mac Cullagh, t. I, p. 36.) — C'est dans la peinture des despotes populaires qu'Aristophane excelle.

le prétendu état républicain des villes grecques fut presque constamment éclipsé par l'accident inévitable des tyrannies, et ce qui devait faire l'exception se trouva la règle.

Aussitôt que régnait un tyran, on se plaignait de ce qu'on ne remarquait pas sous le gouvernement légal : on se plaignait de voir l'autorité excessive, arbitraire, dégradante; et, avec toute raison, on la déclarait différente de l'organisation régulière des Macédoniens et des Perses, où la royauté, fixée et définie par les lois, se conformait aux mœurs et aux intérêts des races gouvernées.

En se montrant si sévère pour l'usurpation, on aurait dû réfléchir que le pouvoir des tyrans n'était pas une extension de l'ancien pouvoir : ce n'était rien de plus que les droits dont la patrie restait en tout temps investie. Le tyran, si atroce fût-il, n'aurait rien su pratiquer qui, un jour ou l'autre, n'eût déjà été mis en usage par l'administration normale. Ses prescriptions pouvaient sembler absurdes ou vexatoires; toutefois, la patrie avait eu la primeur de l'invention. Le tyran ne se hasardait pas dans un seul sentier que les conseils républicains n'eussent frayé déjà.

On se rabattait sur ceci, que les excès de l'u-

Voir les *Chevaliers*, la *Paix*, etc., etc. La tyrannie fut la lèpre dont tous les gouvernements grecs eurent à souffrir sans pouvoir la guérir jamais. Elle était de leur essence.

surpateur ne profitaient qu'à lui, et qu'au contraire, les sacrifices demandés par les souverains à têtes multiples revenaient au bien général. L'objection est assez vide. Les gouvernements légaux, pour être composés d'une agrégation d'hommes, n'en étaient pas moins un assemblage sans frein d'ambitions, de vanités, de passions, de préjugés humains. L'oppression pratiquée par eux était d'aussi belle et bonne étoffe que celle d'un seul chef; elle avait le même vice moral, elle dégradait tout autant ses victimes. Peu m'importe si c'est Pisistrate ou les Alcméonides qui, suivant leur caprice, peuvent me dépouiller, me violenter, me déshonorer, me tuer; dès que je sais qu'une prérogative si épouvantable existe au-dessus de ma tête, je tremble, je m'abaisse; mes mains se joignent suppliantes; je n'ai plus la conscience d'être un homme, relevant de la raison et de l'équité. Auprès de Pisistrate, une fantaisie inattendue peut me perdre; auprès des Alcméonides, c'est un hasard de majorité. Avec ou sans la tyrannie, le gouvernement des cités grecques était exécrable, honteux, parce que, dans quelques mains qu'il tombât, il ne supposait pas l'existence d'un droit inhérent à la personne du gouverné, parce qu'il était audessus de toute loi naturelle, parce qu'il venait en droite ligne de la théorie assyrienne, parce que ses racines premières, certaines, bien qu'i-

naperçues, plongeaient dans l'avilissante conception que les races noires se font de l'autorité.

Il arriva, mais très-souvent! que ces tyrans, si exécrés, si abhorrés des peuples grecs, les gouvernèrent pourtant avec beaucoup plus de douceur et de sagesse que leurs assemblées politiques. Guidé par un sens juste, le possesseur unique d'un droit absolu se contente aisément d'une certaine part dans cette omnipotence, et trouve tout à la fois peu de plaisir et point d'intérêt à tendre ses prérogatives jusqu'à les faire rompre. Cette réserve heureuse n'a jamais chance de se rencontrer dans des corps constitués, toujours enclins, au contraire, à agrandir leurs attributions, et en Grèce tout y conviait les magistratures, rien ne les en écartait.

Néanmoins, malgré les services que les tyrans pouvaient rendre et la douceur de leur joug, le point d'honneur voulait qu'ils fussent maudits: il fallait donc que cela fût. Leurs règnes étaient un enchaînement de conspirations et de supplices. Rarement ils se maintenaient jusqu'à leur mort, plus rarement encore leurs enfants héritaient de leur sceptre (1). Cette terrible expérience n'empêchait pas que la nature même des choses

(1) On ne cite pas un seul cas de tyrannie transmise à la troisième genération. Les Cypsélides la gardèrent soixante-treize ans; les Orthagorides, quatre-vingt dix-neuf. C'est ce qu'on a de plus long. (Mac Cullagh, t. I, p. 40.)

ne suscitât sans cesse des successeurs aux tyrans dépossédés. C'est ainsi que ce que je disais tout à l'heure se vérifiait : le gouvernement était la règle, la tyrannie l'exception, et l'exception apparaissait beaucoup plus fréquemment que la règle.

Tandis que les pays grecs avaient ainsi tant de peine à conserver ou à reconquérir leur état légal, le courant sémitique y augmentait toujours. Il se continuait, s'accélérait et devait amener ainsi, dans la constitution de l'État, des modifications analogues à celles que nous avons observées dans les villes phéniciennes. De proche en proche, tous les pays helléniques du sud furent gagnés par sa prédominance. Cependant les points atteints les premiers, ce furent les établissements de la côte ionienne et l'Attique (1).

Sans doute, les grandes immigrations, les colonisations compactes, avaient cessé depuis longtemps; mais ce qui avait acquis à leur place une

(1) « With the industrial growth of the commonwealth, the « resident aliens, or, as they were termed, *metoeci*, grew in « number and consideration. They were more numerous at « Athens than in any other state. » (Mac Cullagh, t. I, p. 253.)— Une preuve bien frappante de l'omnipotence de la civilisation asiatique, dans la Grèce méridionale, se trouve en ceci, que le système monétaire et des poids et mesures introduit en 947 par Phéidon, roi d'Argos, et qui s'appelait *éginétique* pour avoir été pratiqué depuis plus longtemps à Égine, était tout à fait identique à celui que connaissaient les Assyriens, les Hébreux, etc. Bœckh l'a solidement établi. (Grote, *History of Greece*, t. II, p. 429.)

extension énorme, c'était l'établissement individuel de gens de toutes classes et de tous états. L'exclusivisme jaloux de la cité, né de l'instinct confus des prééminences ethniques, avait essayé en vain de rejeter tout nouveau venu en dehors des droits politiques : rien n'avait pu arrêter l'invasion du sang étranger. Il s'infiltrait par mille différentes voies dans les veines des citoyens. Les familles les plus nobles, déjà bien métisses, quand elles n'étaient pas purement chananéennes, comme les Géphyres, perdaient de plus en plus leur mérite généalogique. Le plus grand nombre d'ailleurs s'éteignait; le reste s'appauvrissait et tombait dans le flot dévorant de la population mélangée. Celle-ci allait se multipliant partout, grâce au mouvement créé par le commerce, le plaisir, la paix, la guerre.

L'aristocratie devint infiniment moins forte. Les classes moyennes gagnèrent en influence.

On se demanda un jour pourquoi les nobles représentaient seuls la patrie, et pourquoi les riches n'en pouvaient faire autant (1).

Les nobles, il est vrai, ne possédaient plus guère

(1) Cette question fut posée un peu partout en Grèce au delà de la Thessalie; mais les classes moyennes ne remportèrent pas partout la victoire. Dans le nord, à Thespies, à Orchomène, à Thèbes, après des conflits sanglants, la noblesse maintint sa suprématie. A Athènes, au contraire, elle se trahit elle-même. On remarquera que les villes que je nomme étaient beaucoup moins sémitisées que celles de l'extrême sud. (Mac Cullagh, t. I, p. 31.)

de noblesse, puisque beaucoup de leurs concitoyens en avaient autant qu'eux (1). Le sang sémitique prédominait dans les chaumières : il avait gagné aussi les palais.

Il s'ensuivit des convulsions violentes, et les riches bientôt l'emportèrent (2). Mais à peine étaient-ils maîtres de manœuvrer à leur tour le despotisme de la patrie, à peine avaient-ils entrepris, à la place de leurs rivaux dépossédés, l'éternelle et malheureuse défense de l'ordre légal contre la tyrannie pullulante, que le gros des citoyens posa de nouveau la question soumise naguère aux grands du pays (3), se trouva également

(1) Graduellement aussi, ils avaient perdu la prépondérance que donnent la possession du sol et la suprématie de richesse. Cependant la loi leur avait longtemps garanti le premier point, et, dans beaucoup d'États, à Milet, à Corinthe, à Samos, à Chalcis, à Égine, ils avaient, de bonne heure, admis que faire le commerce ce n'était pas déroger. Ce principe ne fut cependant jamais accepté d'une manière générale. (Mac Cullagh, t. I, p. 23.) — Très-promptement aussi, les grandes familles helléniques, considérant l'influence et les gros revenus de certaines races plébéiennes, s'étaient alliées à elles et ainsi dégradées. (*Ibid.*, t. I, p. 25.)

(2) Sur quelques points, cette victoire ne s'opéra pas sans transition, et l'on vit certaines villes se faire une constitution où le pouvoir était remis à deux conseils : l'un, la ghérousie (γερουσία), était le collége des nobles ; l'autre, le boulé (βουλή), l'assemblée des riches. (Mac Cullagh, t. I, p. 26.) — Ce sont les deux chambres du système parlementaire anglais.

(3) A Cumes, tout homme possédant un cheval avait voix dans l'assemblée. A Éphèse et à Érythrée, où l'on pratiquait une sorte de régime représentatif, des députés du peuple siégeaient avec la noblesse. (Mac Cullagh, t. I, p. 25.)

digne de gouverner et battit en brèche la position des timocrates. Et quand une fois le simple peuple eut mis le pied sur cette pente, l'État ne put s'y retenir. Il devint clair qu'après les citoyens pauvres allaient venir et réclamer les demi-citoyens, les étrangers domiciliés, les esclaves, la tourbe.

Arrêtons-nous ici un moment, et considérons une autre face du sujet.

La seule et souvent déterminante excuse que peut présenter de son existence prolongée un régime arbitraire et violent, c'est la nécessité d'être fort pour agir contre l'étranger ou dominer à l'intérieur. Le système grec donnait-il au moins ce résultat?

Il avait trois difficultés à résoudre : d'abord celle qui ressortait de sa situation vis-à-vis du reste du monde civilisé, c'est-à-dire de l'Asie; puis les relations des États grecs entre eux; enfin, la politique intérieure de chaque cité souveraine.

Nous savons déjà que l'attitude de la Grèce entière envers le grand roi était toute de soumission et d'humilité. De Thèbes, de Sparte, d'Athènes, de partout, des ambassades ne faisaient qu'aller à Suse ou en revenir, sollicitant ou débattant les arrêts du souverain des Perses sur les démêlés des villes grecques entre elles. On ne courait même pas jusqu'au maître. La protection d'un satrape de la côte suffisait pour

assurer à la politique d'une localité une grande prépondérance sur ses rivales. Tissapherne ordonnait, et, inquiètes des suites d'une désobéissance, les républiques silencieuses obéissaient à Tissapherne. Ainsi cette force extrême concentrée dans l'État ne contrariait pas la tendance de l'élément sémitique grec à subir l'influence de la masse asiatique. Si l'annexion tardait, c'est que les restes du sang arian maintenaient encore des motifs suffisants de séparation nationale. Mais ce préservatif allait s'épuisant dans le sud. On pouvait prévoir le jour où l'Hellade et la Perse allaient se réunir.

Avec leurs violents préjugés d'isonomie, les villes grecques, cramponnées à leurs petits despotismes patriotiques, marchaient à l'encontre des tendances arianes : il n'était pas question pour elles de simplifier les rapports politiques en agglomérant plusieurs États en un seul. Ce qui se faisait en Macédoine trouvait un contraste parfait dans le travail du reste de la Grèce. Aucune cité ne songeait à dominer un grand territoire. Toutes voulaient s'agrandir elles-mêmes matériellement, et n'avaient à proposer à leurs voisins que l'anéantissement. Ainsi, lorsque les expéditions des Lacédémoniens (1) réussissaient, la fin était pour

(1) C'est ce qui rendait les naturalisations d'étrangers fort difficiles dans les États doriens. « A rigid exclusiveness characterised « several greek communities, the most opposites in almost every

les vaincus d'aller grossir les troupeaux d'esclaves des triomphateurs. On conçoit que chacun se défendît jusqu'à la dernière extrémité. Pas de fusion possible. Ces Grecs élégants du temps de Périclès entendaient la guerre en sauvages. Le massacre couronnait toutes les victoires. C'était chose reçue que le dévouement si vanté à la patrie ne pouvait amener chaque ville qu'à se traîner dans un cercle étroit de succès inféconds et de défaites désastreuses (1).

« other political sentiment. The people of Megara boasted that « they had never conceded the right of citizenship to any foreigner « but Hercules. But Sybaris and Athens are said to have acted « otherwise ; and the interest of Corinth, not to speak of less im- « portant mercantile states, tended in the like direction.» (Mac Cullagh, t. I, p. 256.) — Les mélanges n'en avaient pas moins lieu, bien que plus lentement, chez les nations de race dorique. Les constitutions et l'isonomie de ces peuples ne durèrent qu'un peuplus que celles des autres.

(1) M. Bœckh, grand partisan de la liberté athénienne, fait le plus triste tableau des conséquences de la ligue hellénique formée sous la présidence de la ville de Minerve, et que la politique du Pnyx voulait faire tourner à l'avantage de l'État, tel qu'on le comprenait alors. Le trésor commun, d'abord déposé dans le temple de Délos, fut apporté à Athènes. On employa les contributions annuelles des villes alliées à payer le peuple affamé d'assemblées ; on en construisit des monuments, on en fit des statues, on en paya des tableaux. Tout naturellement on ne laissa passer guère de temps sans déclarer les contributions insuffisantes. Les cités confédérées furent accablées d'impôts, et, pour bien dire, pillées. Afin de les rendre souples, le peuple d'Athènes s'arrogea sur elles le droit de vie et de mort. Il y eut des révoltes ; on massacra ce qu'on put des populations rebelles, et le reste fut jeté en esclavage.

Au bout des premiers, la ruine de l'ennemi; au bout des secondes, celle des citoyens. Pas le moindre espoir de s'entendre jamais, et la certitude de ne rien fonder de grand.

Et à quoi aboutissait de son côté la politique intérieure? Nous l'avons vu : sur dix ans, six de tyrannie, le reste de débats, de querelles, de proscriptions et de carnages entre l'aristocratie et les riches, entre les riches et le peuple. Quand, dans une ville, tel parti triomphait, tel autre errait au sein des cités voisines, recrutant des ennemis à ses adversaires trop heureux. Toujours un citoyen grec revenait d'exil ou faisait son paquet pour y aller. De sorte que ce gouvernement d'exigences, cette perpétuelle mise sur pied de la force publique, cette monstruosité morale que présentait l'existence d'un système politique dont la gloire était de ne rien respecter des droitsde l'individu, aboutissait à quoi? A laisser

Plusieurs nations, dégoûtées de ce genre de vie, s'embarquèrent sur leurs vaisseaux et s'enfuirent ailleurs. Les Athéniens, charmés, peuplèrent à leur gré les terrains vacants. Voilà ce qu'on appelait, dans l'antiquité grecque, le protectorat et l'alliance ; car, il ne faut pas s'y tromper, c'est l'état d'amitié que je viens de dépeindre d'après les doctes pages de M. Bœckh. De mille cités alliées que compte Aristophane dans les *Guêpes*, il n'en restait plus que trois qui fussent libres à la fin de la guerre du Péloponèse : Chios, Mytilène de Lesbos et Méthymne. Le reste était non pas assimilé à ses maîtres, non pas même sujet, mais asservi dans toute la rigueur du mot. (*Die Staatshaushaltung der Athener*, t. I, p. 443.)

l'influence perse grossir sans obstacle, à perpétuer le fractionnement de nationalités qui, résultant de combinaisons inégales dans les éléments ethniques, empêchaient déjà les peuples grecs de marcher du même pas et de progresser dans la même mesure. Grâce à une si terrible contraction de l'esprit de chaque localité, la réunion de la race était rendue impossible.

Enfin, à la puissance extérieure annulée ou paralysée venait aussi se joindre l'incapacité d'organiser la tranquillité intérieure. C'est un triste bilan, et pour en faire l'objet de l'admiration des siècles, il a fallu l'éloquence admirable des historiens nationaux. Sous peine de passer pour des monstres, ces habiles artistes n'étaient pas libres de discuter, bien moins encore de blâmer le révoltant despotisme de la patrie. Je ne crois même pas que la magnificence de leurs périodes aurait suffi à elle seule à égarer le bon sens des époques modernes dans une puérile extase, si l'esprit tortu des pédants et la mauvaise foi des rêveurs théoriciens ne s'étaient ligués pour obtenir ce résultat et recommander l'anarchie athénienne à l'imitation de nos sociétés.

L'intérêt que prirent à cette affaire les entrepreneurs de renommées était bien naturel. Les uns trouvaient la chose belle, parce qu'elle était expliquée en grec; les autres, parce qu'elle allait à l'encontre de toutes les idées nouvelles sur le

juste et l'injuste. Toutes les idées, ce n'est pas trop dire : car, au tableau que je viens de tracer, il me reste encore à ajouter quels effroyables effets l'absolutisme patriotique produisait sur les mœurs.

En substituant l'orgueil factice du citoyen au légitime sentiment de dignité de la créature pensante, le système grec pervertissait complétement la vérité morale, et comme, suivant lui, tout ce qui était fait en vue de la patrie était bien, également rien n'était bien qui n'avait pas obtenu l'approbation, la sanction de ce maître. Toutes les questions de conscience demeuraient irrésolues dans l'esprit aussi longtemps qu'on ne savait ce que la patrie ordonnait qu'on en pensât. On n'était pas libre de suivre là-dessus une donnée plus sérieuse, plus rigoureuse, moins variable, qu'à défaut d'une loi religieuse épurée, l'homme arian eût trouvée jadis dans sa raison.

Ainsi, par exemple, le respect de la propriété était-il, oui ou non, d'obligation stricte? En général, oui; mais, non, si l'on volait bien, si, pour déguiser le vol, on savait à propos et avec fermeté y ajouter le mensonge, la ruse, la fourberie ou la violence. Dans ce cas, le vol devenait une action d'éclat, recommandée, prisée, et le voleur ne passait pas pour un homme ordinaire. Était-il bien de garder la fidélité conjugale? A dire vrai, ce n'était pas crime. Mais si un époux s'at-

tachait à tel point à sa femme, qu'il prît plaisir à vivre un peu plus sous son toit que sur la place publique, le magistrat s'en inquiétait et un châtiment exemplaire menaçait le coupable.

Je passe sur les résultats de l'éducation publique, je ne dis rien des concours de jeunes filles nues dans le Stade, je n'insiste pas sur cette exaltation officielle de la beauté physique dont le but reconnu était d'établir pour l'État des haras à citoyens vertement taillés, corsés et vigoureux ; mais je dis que la fin de toute cette bestialité était de créer un ramas de misérables sans foi, sans probité, sans pudeur, sans humanité, capables de toutes les infamies, et façonnés d'avance, esclaves qu'ils étaient, à l'acceptation de toutes les turpitudes. Je renvoie là-dessus aux dialogues du Démos d'Aristophane avec ses valets (1).

(1) Il est facile de juger des résultats que le régime de la démocratie avait amenés à Athènes. A l'époque de Cécrops, l'Attique passe pour avoir eu 20,000 habitants. Sous Périclès, elle en comptait quelque chose de moins, et quand, avec les Macédoniens, l'isonomie véritable eut été remplacée par la domination étrangère, la cité présenta, dans les dénombrements, les chiffres que voici : 21,000 citoyens, 10,000 métœques ou étrangers domiciliés, et 400,000 esclaves. (Clarac, *Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens*, in-12 ; Paris, 1847 ; 1re partie, p. 318.)— Ce renseignement statistique, comme ce que j'aurai occasion de dire plus tard de la situation de la Rome royale comparée à la Rome consulaire, fait, à lui seul, justice de toutes les opinions qui ont eu cours chez nous depuis trois cents ans sur le mérite relatif des différents gou-

Le peuple grec, parce qu'il était arian, avait trop de bon sens, et parce qu'il était sémite, avait trop d'esprit, pour ne pas sentir que sa situation ne valait rien et qu'il devait y avoir mieux en fait d'organisation politique. Mais par la raison que le contenu ne saurait embrasser le contenant, le peuple grec ne se mettait pas en dehors de lui-même et ne se haussait pas jusqu'à comprendre que la source du mal était dans l'absolutisme hébétant du principe gouvernemental. Il en cherchait vainement le remède dans les moyens secondaires. A la plus belle époque, entre la bataille de Marathon et la guerre du Péloponèse, tous les hommes éminents inclinaient vers l'opinion vague que nous appellerions aujourd'hui *conservatrice*. Ils n'étaient pas aristocrates, dans le sens vrai du mot (1). Ni Eschyle ni Aristophane ne souhaitaient le rétablissement de l'archontat perpétuel ou décennal ; mais ils croyaient que, dans les mains des riches, le gouvernement avait quelque chance de fonctionner avec plus de régularité que lorsqu'il était abandonné aux matelots du Pirée et aux fainéants déguenillés du Pnyx.

vernements de l'antiquité. (Voir aussi Bœckh, *die Staatshaushaltung der Athener*, t. I, p. 35 et passim.) — Ce savant entre dans des détails qui concordent avec l'opinion de Clarac.

(1) Il y a des observations intéressantes sur ce point dans l'introduction que M. Droysen a mise en tête de sa traduction d'Eschyle. *Aschyloss Werke*, in-12, zw. Aufl.; Berlin, 1841.)

Ils n'avaient certainement pas tort. Plus de lumières étaient à trouver dans la noble maison de Xénophon que chez l'intrigant corroyeur de la comédie des *Chevaliers*. Mais, au fond, le gouvernement de la bourgeoisie et des riches se fût-il consolidé, le vice radical du système n'en subsistait pas moins. Je veux croire que les affaires auraient été conduites avec moins de passion, les finances gérées avec plus d'économie; la nation n'en serait pas devenue d'un seul point meilleure, sa politique extérieure plus équitable et plus forte, et l'ensemble de sa destinée différent.

Personne ne s'aperçut du véritable mal et ne pouvait s'en apercevoir, puisque ce mal tenait à la constitution intime des races helléniques. Tous les inventeurs de systèmes nouveaux, à commencer par Platon, passèrent à côté, sans le soupçonner; que dis-je? ils le prirent, au contraire, pour élément principal de leurs plans de réforme. Socrate fournit peut-être l'unique exception. En cherchant à rendre l'idée du vice et de la vertu indépendante de l'intérêt politique, et à élever l'homme intérieur à côté et en dehors du citoyen, ce rhéteur avait au moins entrevu la difficulté. Aussi je comprends que la patrie ne lui ait pas fait grâce, et je ne m'étonne nullement de voir que dans tous les partis, et surtout parmi les conservateurs, il se soit trouvé des voix, au nombre desquelles on a compté injustement celle d'A-

ristophane, pour demander son châtiment et porter sa condamnation. Socrate était l'antagoniste du patriotisme absolu. A ce titre, il méritait que ce système le frappât. Pourtant, il y avait quelque chose de si pur et de si noble dans sa doctrine, que les honnêtes gens en étaient préoccupés malgré eux. Une fois dans le tombeau, on regretta le sage, et le peuple assemblé au théâtre de Bacchus fondit en larmes lorsque le chœur de la tragédie de *Palamède,* inspiré par Euripide, chanta ces tristes paroles : « Grecs, vous « avez mis à mort le plus savant rossignol des « Muses, qui n'avait fait de mal à personne, le « plus savant personnage de la Grèce. » On le pleura ainsi disparu. Si le ciel l'eût soudain ressuscité, nul ne l'en aurait écouté davantage. C'était bien le rossignol des Muses que l'on regrettait, l'homme éloquent, discuteur habile, logicien ingénieux. Le dilettantisme artistique pleurait, le cœur s'affligeait; quant au sens politique, il était inconvertissable, parce qu'il fait partie intime, intégrante, de la nature même des races, et reflète leurs défauts comme leurs qualités.

Je me suis montré assez peu admirateur des Hellènes au point de vue des institutions sociales pour avoir, maintenant, le droit de parler avec une admiration sans bornes de cette nation, lorsqu'il s'agit de la considérer sur un terrain où elle se montre la plus spirituelle, la plus intelligente,

la plus éminente qui ait jamais paru. Je m'incline avec sympathie devant les arts qu'elle a si bien servis, qu'elle a portés si haut, tout en réservant mon respect pour des choses plus essentielles.

Si les Grecs devaient leurs vices à la portion sémitique de leur sang, ils lui devaient aussi leur prodigieuse impressionnabilité, leur goût prononcé pour les manifestations de la nature physique, leur besoin permanent de jouissances intellectuelles.

Plus on s'enfonce vers les origines à demi blanches de l'antiquité assyrienne, plus on trouve de beauté et de noblesse, en même temps que de vigueur, dans les productions des arts. De même, en Égypte, l'art est d'autant plus admirable et puissant, que le mélange du sang arian, étant moins ancien et moins avancé, a laissé plus d'énergie à cet élément modérateur. Ainsi, en Grèce, le génie déploya toute sa force au temps où les infusions sémitiques dominèrent, sans l'emporter tout à fait, c'est-à-dire sous Périclès, et sur les points du territoire où ces éléments affluaient davantage, c'est-à-dire dans les colonies ioniennes et à Athènes (1).

Il n'est pas douteux aujourd'hui que, de même que les bases essentielles du système politique et

(1) Movers, *das phœnizische Alterth.*, t. II, 1re partie, p. 413.

moral venaient d'Assyrie, de même aussi les principes artistiques étaient fidèlement empruntés à la même contrée; et, à cet égard, les fouilles et les découvertes de Khorsabad, en établissant un rapport évident entre les bas-reliefs de style ninivite et les productions du temple d'Égine et de l'école de Myron, ne laissent désormais subsister aucune obscurité sur cette question (1). Mais parce que les Grecs étaient beaucoup plus trempés dans le principe blanc et arian que les Chamites noirs, la force régulatrice existant dans leur esprit était aussi plus considérable, et, outre l'expérience de leurs devanciers assyriens, la vue et l'étude de leurs chefs-d'œuvre, les Grecs avaient un surcroît de raison et un sentiment du naturel fort impérieux. Ils résistèrent vivement et avec bonheur aux excès où leurs maîtres étaient tombés. Ils eurent du mérite à s'en défendre parce qu'il y eut tentation d'y succomber; car on connut aussi chez les Hellènes les poupées hiératiques à membres mobiles, les monstruosités de certaines images consacrées.

(1) Bœttiger, à propos de la plus ancienne façon de représenter, sur les monuments, l'enlèvement de Ganymède, où le petit garçon est rudement emporté, tout en pleurs, par les cheveux serrés aux serres de l'aigle, remarque que les traits caractéristiques de l'art grec primitif sont la vivacité, la violence et la recherche de l'expression de la force (*Heftigkeit*, *Gewaltsamkeit, hœchste Kraftaüsserung*). C'est bien nettement le principe assyrien et la marque de ses leçons. (Bœttiger, *Ideen zur Kunstmythologie*, t. II, p. 64.)

Heureusement, le goût exquis des masses protesta contre ces dépravations. L'art grec ne voulut généralement admettre ni symboles hideux ou révoltants ni monuments puérils.

On lui a reproché pour ce fait d'avoir été moins spiritualiste que les sanctuaires d'Asie. Ce blâme est injuste, ou du moins repose sur une confusion d'idées. Si l'on appelle spiritualisme l'ensemble des théories mystiques, on a raison; mais si, avec plus de vérité, l'on considère que ces théories ne prennent leur source que dans des poussées d'imagination délivrées de raison et de logique, et n'obéissant plus qu'aux éperons de la sensation, on conviendra que le mysticisme n'est pas du spiritualisme, et qu'à ce titre on a mauvaise grâce à accuser les Grecs d'avoir donné dans les voies sensualistes en s'en écartant. Ils furent, au contraire, beaucoup plus exempts que les Asiatiques des principales misères du matérialisme, et, culte pour culte, celui du Jupiter d'Olympie est moins dégradant que celui de Baal. J'ai, du reste, déjà touché ce sujet.

Cependant, les Grecs n'étaient pas non plus très-spiritualistes. L'idée sémitique régnait chez eux, bien que réduite, et s'exprimait par la puissance des mystères sacrés, exercés dans les temples. Les populations acceptaient ces rites en se bornant quelquefois à les mitiger, suivant le

sentiment d'horreur que la laideur physique inspirait. Quant à la laideur morale, nous savons qu'on était plus accommodant.

Cette rare perfection du sentiment artistique ne reposait que sur une pondération délicate de l'élément arian et sémitique avec une certaine portion de principes jaunes. Cet équilibre, sans cesse compromis par l'affluence des Asiatiques sur le territoire des colonies ioniennes et de la Grèce continentale, devait disparaître un jour pour faire place à un mouvement de déclin bien prononcé.

On peut calculer approximativement que l'activité artistique et littéraire des Grecs sémitisés naquit vers le VII^e siècle, au moment où fleurirent Archiloque, 718 ans avant J. C., et les deux fondeurs en bronze, Théodore et Rhœcus, 691 ans avant J. C. La décadence commença après l'époque macédonienne, quand l'élément asiatique l'emporta décidément, autrement dit vers la fin du IV^e siècle, ce qui donne un laps de quatre cents ans. Ces quatre cents années sont marquées par une croissance ininterrompue de l'élément asiatique. Le style de Théodore paraît avoir été, dans la Junon de Samos, une simple reproduction des statues consacrées à Tyr et à Sidon. Rien n'indique que le fameux coffre de Cypsélus fût d'un travail différent; du moins, les restitutions proposées par la critique moderne ne me paraissent pas rappeler

quelque chose d'excellent. Pour trouver la révolution artistique qui créa l'originalité grecque, force est de descendre jusqu'à l'époque de Phidias, qui, le premier, sortit des données, soit du grand goût assyrien, retrouvé chez les Éginètes, et pratiqué dans toute la Grèce, soit des dégénérations de cet art en usage sur la côte phénicienne.

Or, Phidias termina la Minerve du Parthénon l'an 438 avant J. C. Son école commençait avec lui, et le système ancien se perpétuait à ses côtés. Ainsi, l'art grec fut simplement l'art sémitique jusqu'à l'ami de Périclès, et ne forma vraiment une branche spéciale qu'avec cet artiste. Par conséquent, depuis le commencement du VII^e siècle jusqu'au V^e, il n'y eut pas d'originalité, et le génie national proprement dit n'exista que depuis l'an 420 environ jusqu'à l'an 322, époque de la mort d'Aristote. Il va sans dire que ces dates sont vagues, et je ne les prends que pour enfermer tout le mouvement intellectuel, celui des lettres, comme celui des arts, dans un seul raisonnement. Aussi me montré-je plus généreux que de raison. Cependant, quoi que je fasse, il n'y a de l'an 420, où travaillait Phidias, à l'an 322, où mourut le précepteur d'Alexandre, qu'un espace de cent ans.

Le bel âge ne dura donc qu'un éclair, et

s'intercala dans un court moment où l'équilibre fut parfait entre les principes constitutifs du sang national. L'heure une fois passée, il n'y eut plus de virtualité créatrice, mais seulement une imitation souvent heureuse, toujours servile, d'un passé qui ne ressuscita pas.

Je semble négliger absolument la meilleure part de la gloire hellénique, en laissant en dehors de ces calculs l'ère des épopées. Elle est antétérieure à Archiloque, puisque Homère vécut au xe siècle.

Je n'oublie rien. Cependant je n'infirme pas non plus mon raisonnement, et je répète que la grande période de gloire littéraire et artistique de la Grèce fut celle où l'on sut bâtir, sculpter, fondre, peindre, composer des chants lyriques, des livres de philosophie et des annales crédules. Mais je reconnais en même temps qu'avant cette époque, bien longtemps avant, il y eut un moment où, sans se soucier de toutes ces belles choses, le génie arian, presque libre de l'étreinte sémitique, se bornait à la production de l'épopée, et se montrait admirable, inimitable sur ce point grandiose, autant qu'ignorant, inhabile et peu inspiré sur tous les autres (1). L'histoire de l'esprit grec comprend donc deux phases très-distinctes,

(1) « It is the epic poetry which forms at once both the un-« doubted prerogative and the solitary jewel of the earliest aera of « Greece. » (Grote, t. II, p. 158 et 162.)

celle des chants épiques sortis de la même source que les Védas, le Ramayana, le Mahabharata, les Sagas, le Schahnameh, les chansons de geste : c'est l'inspiration ariane. Puis vint, plus tard, l'inspiration sémitique, où l'épopée n'apparut plus que comme archaïsme, où le lyrisme asiatique et les arts du dessin triomphèrent absolument.

Homère, soit que ce fût un homme, soit que ce nom résume la renommée de plusieurs chanteurs (1), composa ses récits au moment où la côte d'Asie était couverte par les descendants très-proches des tribus arianes venues de la Grèce. Sa naissance prétendue tombe, suivant tous les avis, entre l'an 1102 et l'an 947. Les Æoliens étaient arrivés dans la Troade en 1162, les Ioniens en 1130. Je ferai le même calcul pour Hésiode, né en 944 en Béotie, contrée qui, de toutes les parties méridionales de la Grèce, conserva le plus tard l'esprit utilitaire, témoignage de l'influence ariane.

(1) L'opinion de Wolf est appuyée sur des considérations décisives. Homère, lorsqu'il parle d'un chanteur, de Démodocus, par exemple, ne considère jamais les poëmes dont il charme les auditeurs comme étant des fragments d'un grand tout. Il dit : « Il chanta ceci ou bien il chanta cela. » L'Iliade et l'Odyssée ne semblent être que des composés de ballades séparées. Dans le premier de ces ouvrages, observe un historien, en isolant les livres I, VIII, XI à XXII, on obtient une Achilléide complète. (Grote, t. II, p. 202 et 240.)

Dans la période où cette influence régna, l'abondance de ses productions fut extrême, et le nombre des œuvres perdues est extraordinaire. Pour l'*Iliade* et l'*Odyssée* que nous connaissons, nous n'avons plus les *Æthiopiques* d'Arctinus, la *Petite Iliade* de Leschès, les *Vers cypriotes*, la *Prise d'OEchalie*, le *Retour des vainqueurs de Troie*, la *Thébaïde*, les *Épigones*, les *Arimaspies* (1), et une foule d'autres. Telle fut la littérature du passé le plus ancien des Grecs: elle resta didactique et narrative, positive et raisonnable, tant qu'elle fut ariane. L'infusion puissante du sang mélanien l'entraîna plus tard vers le lyrisme, en la rendant incapable de continuer dans ses premières et plus admirables voies.

Il serait inutile de s'étendre davantage sur ce sujet. C'est assez en dire que de reconnaître la supériorité de l'inspiration hellénique de l'une comme de l'autre époque sur tout ce qui s'est fait depuis. La gloire homérique, non plus qu'athénienne, n'a jamais été égalée. Elle atteignit le beau plutôt que le sublime. Certainement, elle restera à jamais sans rivale, parce que des combinaisons de race pareilles à celles qui la causèrent ne peuvent plus se représenter.

(1) La perte de ce poëme est bien regrettable. Il nous aurait beaucoup appris sur les Arians de l'Asie centrale. (Grote, t. II, p. 158 et 162.)

CHAPITRE IV.

Les Grecs sémitiques.

J'ai beaucoup devancé les temps et embrassé pour ainsi dire l'histoire de la Grèce hellénique dans son entier, après avoir montré les causes de son éternelle débilité politique. Maintenant je reviens en arrière, et rentrant dans le domaine des questions d'État, je continuerai à suivre l'influence du sang sur les affaires de la Grèce et des peuples contemporains.

Après avoir mesuré la durée de l'aptitude artistique, j'en ferai autant de celle des différentes phases gouvernementales. On verra par là d'une manière nette quelle terrible agitation amène dans les destinées d'une société le mélange croissant des races.

Si l'on veut faire commencer à l'arrivée des Arians hellènes avec Deucalion les temps héroïques où l'on vivait à peu près suivant la mode des ancêtres de la Sogdiane, sous un régime de liberté individuelle restreinte par des lois très-

flexibles, ces temps héroïques auraient leur début à l'an 1541 avant J. C.

L'époque primitive de la Grèce est marquée par des luttes nombreuses entre les aborigènes, les colons sémites dès longtemps établis et affluant tous les jours, et les envahisseurs arians.

Les territoires méridionaux furent cent fois perdus et repris. Enfin, les Arians hellènes, accablés par la supériorité de nombre et de civilisation, se virent chassés ou absorbés moitié dans les masses aborigènes, moitié dans les cités sémitiques, et ainsi se constituèrent isolément la plupart des nations grecques (1).

Grâce à l'invasion des Héraclides et des Doriens, le principe arian mongolisé reprit une supériorité passagère ; mais il finit encore par céder à l'influence chananéenne, et le gouvernement

(1) Les nations helléniques ont souvent la prétention d'être autochthones; mais lorsque l'on en vient à la preuve, on trouve généralement qu'elles descendent d'un dieu, quand ce n'est pas d'une nymphe topique. Dans le premier cas, je vois un ancêtre arian ou sémite; dans le second, un mélange initial avec les aborigènes. Ainsi, je conçois qu'on puisse appeler le pirate chananéen Inachus fils de l'Océan et de Téthys. Il avait surgi de la mer. Ainsi encore Dardanus était fils de Jupiter, du Zeus, du dieu arian par excellence. Il était donc Arian lui-même, et venait de la Samothrace, de l'Arcadie ou même d'Italie, bref du Nord. Dans la Laconie, avant l'invasion dorienne, on rencontre des demi-autochthones, c'est-à-dire des peuples qui ne sont ni entièrement arians, ni entièrement sémites. Leurs généalogies remontent à Lélex et à la nymphe topique Kléocharia. (Voir Grote, t. I, p. 133, 230, 387.)

tempéré des rois, aboli pour toujours, fit place au régime absolu de la république.

En 752, le premier archonte décennal gouverna Athènes. Le régime sémitique commençait dans la plus phénicienne des villes grecques. Il ne devait être complet que plus tard, chez les Doriens de Sparte et à Thèbes (1). L'âge héroïque et ses conséquences immédiates, c'est-à-dire la royauté tempérée, avaient duré 800 ans. Je ne dis rien de l'époque bien plus pure, bien plus ariane des Titans; il me suffit de parler de leurs fils, les Hellènes, pour montrer que le principe gouvernemental était resté longtemps établi entre leurs mains.

Le système aristocratique n'eut pas autant de longévité. Inauguré à Sparte en 867, et à Athènes en 753, il finit pour cette dernière cité, la ville brillante et glorieuse par excellence, il finit d'une manière régulière et permanente à l'archontat d'Isagoras, fils de Tisandre, en 508, ayant duré 245 ans. Depuis lors, jusqu'à la ruine de l'indépendance hellénique, le parti aristocratique domina souvent, et persécuta même ses adversaires avec succès; mais ce fut comme faction et en alternant avec les tyrans.

(1) Cumes, Argos et Cyrène conservèrent aussi le nom de roi (βασιλεύς) à leur principal magistrat, investi d'ordinaire du commandement de l'armée et de la présidence de l'assemblée générale (ἀγορά). (Mac Cullagh, t. I, p. 15.)

L'état régulier depuis lors, si tant est que le mot régularité puisse s'appliquer à un affreux enchaînement de désordres et de violences, ce fut la démocratie.

A Sparte, la puissance des nobles, abritée derrière un pauvre reste de monarchie, fut beaucoup plus solide. Le peuple aussi était plus arian (1). La constitution de Lycurgue ne disparut complétement que vers 235, après une durée de 632 ans (2).

(1) Ils avaient une certaine parenté avec les Thessaliens. Du moins les Aleuades se disaient Héraclides comme les rois de Sparte, et on observe de grandes analogies entre l'organisation servile des Hélotes et des Périakes des uns et celle des Pœnestes, des Perrhœbes et des Magnètes des autres. Les Doriens, bien supérieurs aux autres tribus hélléniques au point de vue social, furent d'ailleurs les hommes d'une migration récente. Ils n'avaient aucun renom mythique, et ne sont pas même nommés dans l'Iliade. Ce sont des espèces de Pandavas. (Grote, t. II, p. 2.) — Ils paraissent avoir envahi le Péloponnèse par mer, ainsi que les Arians-Hindous ont fait du sud de l'Inde. (P. 4.) A cet égard, il est curieux d'observer comme les Arians, nation si méditerranéenne d'origine, sont toujours facilement devenus des marins intrépides et habiles.

(2) M. Mac Cullagh attribue gravement le déclin et la chute de Sparte à la fâcheuse persistance des institutions aristocratiques. Il a aussi des paroles de pitié pour ces infortunés Doriens de la Crète, dont la constitution resta inébranlable pendant de longues séries de siècles. La comparaison des dates indiquées ici aurait dû le consoler; ou du moins, s'il voulait persister à gémir sur le peu de longévité des lois de Lycurgue, ne se maintenant que le court espace de 632 ans, il eût pu réserver la plus grande part de sa sympathie pour la démocratie athénienne, encore bien plus promptement décédée. (Mac Cullagh, t. I, p. 208 et 227.) — Mais M. Mac Cullagh, en sa qualité d'antiquaire libre-échangiste, a particulièrement l'hor-

Pour l'état populaire à Athènes, je ne sais qu'en dire, sinon qu'il entasse tant de hontes politiques à côté de magnificences intellectuelles inimitables, qu'on pourrait croire au premier abord qu'il lui fallut bien des siècles pour accomplir une telle œuvre. Mais, en faisant commencer ce régime à l'archontat d'Isagoras en 508, on ne peut le prolonger que jusqu'à la bataille de Chéronée, en 339. Le gouvernement continua plus tard sans doute à s'intituler république; toutefois l'isonomie était perdue, et quand les gens d'Athènes s'avisèrent de prendre les armes contre l'autorité macédonienne, ils furent traités moins en ennemis qu'en rebelles. De 508 à 339, il y a 169 ans.

Sur ces 169 ans, il convient d'en déduire toutes les années où gouvernèrent les riches; puis celles où régnèrent, soit les Pisistratides, soit les trente tyrans institués par les Lacédémoniens. Il n'y faut pas comprendre non plus l'administration monarchique et exceptionnelle de Périclès, qui dura une trentaine d'années; de sorte qu'il reste à peine pour le gouvernement démocratique la moitié des 169 ans; encore cette période ne fut-elle pas d'un seul tenant. On la voit constamment interrompue par

reur de la race dorienne. Je doute qu'il vienne à bout des préférences toutes contraires d'O. Müller. (*Die Dorier*.) — L'érudit allemand est un bien rude antagoniste.

les conséquences des fautes et des crimes d'abominables institutions. Toute sa force s'employa à conduire la Grèce à la servitude.

Ainsi organisée, ainsi gouvernée, la société hellénique tomba, vers l'an 504, dans une attitude bien humble en face de la puissance iranienne. La Grèce continentale tremblait. Les colonies ioniennes étaient devenues tributaires ou sujettes.

Le conflit devait éclater par l'effet de l'attraction naturelle de la Grèce à demi sémitique vers la côte d'Asie, vers le centre assyrien, et de la côte d'Asie elle-même un peu arianisée vers l'Hellade. On allait voir le succès de la première tentative d'annexion. On y était préparé; mais il trompa tout le monde, car il s'accomplit en sens contraire à ce qu'on avait dû prévoir.

La puissance perse, si démesurément grosse et redoutée, prit de mauvaises mesures. Xerxès se conduisit en Agramant. Sa *giovenil furore* n'accorda aucun égard aux conseils des hommes sages. Les Grecs eurent beau, s'abandonnant les uns les autres, commettre des lâchetés impardonnables et les plus lourdes fautes, le roi s'obstina à être plus fou qu'ils n'étaient maladroits, et au lieu de les attaquer avec des troupes régulières, il voulut s'amuser à repaître les yeux de sa vanité du spectacle de sa puissance. Dans ce but, il rassembla une cohue de 700,000 hommes, leur fit passer l'Hellespont

sur des ouvrages gigantesques, s'irrita contre la turbulence des flots, et alla se faire battre, à la stupéfaction générale, par des gens plus étonnés que lui de leur bonheur et qui n'en sont jamais revenus.

Dans les pages des écrivains grecs, cette histoire des Thermopyles, de Marathon, de Platée, donne lieu à des récits bien émouvants. L'éloquence a brodé sur ce thème avec une abondance qui ne peut pas surprendre de la part d'une nation si spirituelle. Comme déclamation, c'est enthousiasmant; mais à parler sensément, tous ces beaux triomphes ne furent qu'un accident, et le courant naturel des choses, c'est-à-dire l'effet inévitable de la situation ethnique, n'en fut pas le moins du monde changé (1).

Après comme avant la bataille de Platée, la situation se trouve celle-ci :

L'empire le plus fort doit absorber le plus

(1) Les dates sont persuasives : la bataille de Platée fut gagnée le 22 novembre 479 avant J. C., et l'enivrement des Grecs dure encore et se perpétue dans nos colléges. Mais, outre que la plus grande partie de la Grèce avait été l'alliée des Perses, Sparte, le plus fort de leurs antagonistes, se hâta de conclure une paix séparée en 477, c'est-à dire *deux ans* après la victoire. Si Athènes résista plus longtemps à cet entraînement naturel, c'est qu'elle trouvait du profit à maintenir la confédération pour avoir des alliés à opprimer et piller. (Mac Cullagh, t. I, p. 157.)— On peut juger du caractère de cette politique par le décret rendu sur la proposition de Périclès et en vertu duquel le peuple athénien déclarait ne devoir aucun compte de l'emploi des fonds communs de la ligue. (*Ibid.*, p. 161; Bœckh, *die Staatshaushaltung der Athener*, t. I, p. 429.)

faible ; et de même que l'Égypte sémitisée s'est agrégée à la monarchie perse, gouvernée par l'esprit arian, de même la Grèce, où le principe sémitique domine désormais, doit subir la prédominance de la grande famille d'où sont sorties les mères de ses peuples, parce que du moment qu'il n'existe pas à Athènes, à Thèbes et même à Lacédemone de plus purs Arians qu'à Suze, il n'y a pas de motifs pour que la loi prépondérante du nombre et de l'étendue du territoire suspende son action.

C'était une querelle entre deux frères. Eschyle n'ignorait pas ce rapport de parenté, lorsque, dans le songe d'Atossa, il fait dire à la mère de Xerxès :

« Il me semble voir deux vierges aux superbes « vêtements,

« L'une richement parée à la mode des Perses, « l'autre selon la coutume des Doriens. Toutes « deux dépassant en majesté les autres femmes. « Sans défaut dans leur beauté. Toutes deux « sœurs d'une même race (1). »

Malgré l'issue inespérée de la guerre persique, la Grèce était contrainte par la puissance sémitique de son sang de se rallier tôt ou tard aux destinées de l'Asie, elle qui avait subi si longtemps l'influence de cette contrée.

(1) Eschyle, *les Perses*.

En vérité la conclusion fut telle; mais les surprises continuèrent, et le résultat fut produit d'une manière différente encore de ce qu'on se croyait en droit d'attendre.

Aussitôt après la retraite des Perses, l'influence de la cour de Suze avait repris sur les cités helléniques; comme auparavant, les ambassadeurs royaux donnaient des ordres. Ces ordres étaient suivis. Les nationalités locales s'exaspérant dans leur haine réciproque, ne négligeant rien pour s'entre-détruire, le moment approchait où la Grèce épuisée allait se réveiller province perse, peut-être bien heureuse de l'être et de connaître ainsi le repos.

De leur côté, les Perses, avertis par leurs échecs, se conduisaient avec autant de prudence et de sagesse que leurs petits voisins en montraient peu. Ils avaient soin d'entretenir dans leurs armées des corps nombreux d'auxiliaires hellènes; ils les affectionnaient à leur service en les payant bien, en ne leur ménageant pas les honneurs. Souvent ils les employaient avec profit contre les populations ioniennes, et ils avaient alors la secrète satisfaction de ne pas voir s'alarmer la conscience calleuse de leurs mercenaires. Ils ne manquaient jamais d'incorporer dans ces troupes les bannis jetés sous leur protection par les révolutions incessantes de l'Attique, de la Béotie, du Péloponnèse;

hommes précieux, car leurs villes natales étaient précisément celles contre qui s'exerçaient de préférence leur courage et leurs talents militaires. Enfin quand un illustre exilé, homme d'État célèbre, guerrier renommé, écrivain d'influence, rhéteur admiré, se réclamait du grand roi, les profusions de l'hospitalité n'avaient pas de bornes ; et qu'un revirement politique ramenât cet homme dans son pays, il rapportait au fond de sa conscience, fût-ce involontairement, un bout de chaîne dont l'extrémité était rivée au pied du trône des Perses. Tels étaient les rapports des deux nations. Le gouvernement raisonnable, ferme, habile de l'Asie avait certainement gardé plus de qualités arianes que celui des cités grecques méridionales, et celles-ci étaient à la veille d'expier durement leurs victoires de parade, lorsque l'état de faiblesse inouïe où elles gémissaient fut justement ce qui amena la péripétie la plus inattendue.

Tandis que les Grecs du sud se dégradaient en s'illustrant, ceux du nord, dont on ne parlait pas, et qui passaient pour des demi-barbares, bien loin de décliner, grandissaient à tel point sous l'ombre de leur système monarchique, qu'un matin, se trouvant assez lestes, fermes et dispos, ils gagnèrent les Perses de vitesse, et, s'emparant de la Grèce pour leur propre compte, firent front aux Asiatiques et leur mon-

trèrent un adversaire tout neuf. Mais si les Macédoniens mirent la main sur la Grèce, ce fut d'une manière et avec des formes qui révélaient assez la nature de leur sang. Ces nouveaux venus différaient du tout au tout des Grecs du sud, et leurs procédés politiques le prouvèrent.

Les Hellènes méridionaux, après la conquête, s'empressaient de tout bouleverser. Sous le prétexte le plus léger, ils rasaient une ville et transplantaient chez eux les habitants réduits en esclavage. C'était de la même manière que les Chaldéens sémites avaient agi à l'époque de leurs victoires. Les Juifs en avaient su quelque chose lors du voyage forcé à Babylone; les Syriens aussi, quand des bandes entières de leurs populations furent envoyées dans le Caucase. Les Carthaginois usaient du même système. La conquête sémitique pensait d'abord à l'anéantissement; puis elle se rabattait tout au plus à la transformation. Les Perses avaient compris plus humainement et plus habilement les profits de la victoire. Sans doute, on relève chez eux plusieurs imitations de la notion assyrienne; cependant, en général, ils se contentaient de prendre la place des dynasties nationales, et ils laissaient subsister les États soumis par leur épée, dans la forme où ils les avaient trouvés.

Ce qui avait été royaume gardait ses formes

monarchiques, les républiques restaient républiques, et les divisions par satrapies, moyen d'administrer et de concentrer certains droits régaliens, n'enlevaient aux peuples que l'isonomie : l'état des colonies ioniennes au temps de la guerre de Darius et au moment des conquêtes d'Alexandre en fait suffisamment foi.

Les Macédoniens restèrent fidèles au même esprit arian. Après la bataille de Chéronée, Philippe ne détruisit rien, ne réduisit personne en servitude, ne priva pas les cités de leurs lois, ni les citoyens de leurs mœurs. Il se contenta de dominer sur un ensemble, dont il acceptait les parties telles qu'il les trouvait, de le pacifier et d'en concentrer les forces de manière à s'en servir suivant ses vues. Du reste, on a vu que cette sagesse dans l'exploitation du succès avait été devancée, chez les Macédoniens, par la sagesse à conserver précieusement leurs propres institutions. Avec tous les droits possibles de faire commencer leur existence politique plus haut encore que la fondation du royaume de Sicyone, les Grecs du nord arrivèrent jusqu'au jour où ils se subordonnèrent le reste de la Grèce sans avoir jamais varié dans leurs idées sociales. Il me serait difficile d'alléguer une plus grande preuve de la pureté comparative de leur noble sang. Ils représentaient bien un peuple belliqueux, utilitaire, point artiste, point litté-

raire, mais doué de sérieux instincts politiques.

Nous avons trouvé un spectacle à peu près analogue chez les tribus iraniennes d'une certaine époque. Il ne faut pourtant pas en décider à la légère. Si nous comparons les deux nations au moment de leur développement, l'une quand, sous Philippe, elle déborda sur la Grèce, et l'autre, dans un temps antérieur, quand, avec Phraortes, elle commença ses conquêtes, les Iraniens nous apparaissent plus brillants et semblent à beaucoup d'égards plus vigoureux.

Cette impression est juste. Sous le rapport religieux, les doctrines spiritualistes des Mèdes et des Perses valaient mieux que le polythéisme macédonien, bien que celui-ci de son côté, attaché à ce qu'on nommait dans le sud les *vieilles divinités,* se tînt plus dégagé des doctrines sémitiques que les théologies athéniennes ou thébaines. Pour être exact, il faut néanmoins avouer que ce que les doctrines religieuses de la Macédoine perdaient en absurdités d'imagination, elles le regagnaient un peu en superstitions à demi finnoises, qui, pour être plus sombres que les fantaisies syriennes, n'en étaient guère moins funestes. En somme, la religion macédonienne ne valait pas celle des Perses, travaillée qu'elle était par les Celtes et les Slaves.

En fait de civilisation l'infériorité existait encore. Les nations iraniennes touchant d'un

côté aux peuples vratyas, aux Hindous réfractaires, éclairés d'un reflet lointain du brahmanisme, de l'autre aux populations assyriennes, avaient vu se dérouler toute leur existence entre deux foyers lumineux qui n'avaient jamais permis à l'ombre de trop s'épaissir sur leurs têtes. Parents des Vratyas, les Iraniens de l'est n'avaient pas cessé de contracter avec eux des alliances de sang. Tributaires des Assyriens, les Iraniens de l'ouest s'étaient également imprégnés de cette autre race, et de tous côtés ainsi l'ensemble des tribus fit des emprunts aux civilisations qui les environnaient.

Les Macédoniens furent moins favorisés. Ils ne touchaient aux peuples raffinés que par leur frontière du sud. Partout ailleurs ils ne s'alliaient qu'à la barbarie. Ils n'avaient donc pas le frottement de la civilisation à un aussi grand degré que les Iraniens, qui, la recevant par un double hymen, lui donnaient une forme originale due à cette combinaison même.

En outre, l'Asie étant le pays vers lequel convergeaient les trésors de l'univers, la Macédoine demeurait en dehors des routes commerciales, et les Iraniens s'enrichissaient tandis que leurs remplaçants futurs restaient pauvres.

Eh bien, malgré tant d'avantages assurés jadis aux Mèdes de Phraortes, la lutte ne devait pas être douteuse entre leurs descendants, sujets de

Darius, et les soldats d'Alexandre. La victoire appartenait de droit à ces derniers, car lorsque le démêlé commença, il n'y avait plus de comparaison possible entre la pureté ariane des deux races. Les Iraniens, qui déjà au temps de la prise de Babylone par Cyaxares étaient moins blancs que les Macédoniens, se trouvèrent bien plus sémitisés encore lorsque, 269 ans après, le fils de Philippe passa en Asie. Sans l'intervention du génie d'Alexandre, qui précipita la solution, le succès aurait hésité un instant, vu la grande différence numérique des deux peuples rivaux ; mais l'issue définitive ne pouvait en aucun cas être douteuse. Le sang asiatique attaqué était condamné d'avance à succomber devant le nouveau groupe arian, comme jadis il avait passé sous le joug des Iraniens eux-mêmes, désormais assimilés aux races dégénérées du pays qui, elles également, avaient eu leurs jours de triomphe, dont la durée s'était mesurée à la conservation de leurs éléments blancs.

Ici se présente une application rigoureuse du principe de l'inégalité des races. A chaque nouvelle émission du sang des blancs en Asie, la proportion a été moins forte. La race sémitique, dans ses nombreuses couches successives, avait plus fécondé les populations chamites que ne le put l'invasion iranienne, exécutée par des masses beaucoup moindres. Quand les Grecs conqui-

rent l'Asie, ils arrivèrent en nombre plus médiocre encore; ils ne firent pas précisément ce qu'on appelle une colonisation. Isolés par petits groupes au milieu d'un immense empire, ils se noyèrent tout d'un coup dans l'élément sémitique. Le grand esprit d'Alexandre dut comprendre qu'après son triomphe, c'en était fait de l'Hellade; que son épée venait d'accomplir l'œuvre de Darius et de Xerxès, en renversant seulement les termes de la proposition; que, si la Grèce n'avait pas été asservie lorsque le grand roi avait été à elle, elle l'était maintenant qu'elle avait marché vers lui; elle se trouvait absorbée dans sa propre victoire. Le sang sémitique engloutissait tout. Marathon et Platée s'effaçaient sous les vénéneux triomphes d'Arbelles et d'Issus, et le conquérant grec, le roi macédonien, se transfigurant, était devenu le grand roi lui-même. Plus d'Assyrie, plus d'Égypte, plus de Perside, mais aussi plus d'Hellade : l'univers occidental n'avait désormais qu'une seule civilisation.

Alexandre mourut; ses capitaines détruisirent l'unité politique; ils n'empêchèrent pas que la Grèce entière, et, cette fois, avec la Macédoine comprimée, envahie, possédée par l'élément sémitique, ne devînt le complément de la rive d'Asie. Une société unique, bien variée dans ses nuances, réunie cependant sous les mêmes formes générales, s'étendit sur cette portion du

globe qui, commençant à la Bactriane et aux montagnes de l'Arménie, embrassa toute l'Asie inférieure, les pays du Nil, leurs annexes de l'Afrique, Carthage, les îles de la Méditerranée, l'Espagne, la Gaule phocéenne, l'Italie hellénisée, le continent hellénique. La longue querelle des trois civilisations parentes qui, avant Alexandre, avaient disputé de mérite et d'invention, se termina dans une fusion de forces également épuisées par la prédominance universelle du sang sémitique amenant la proportion trop forte d'éléments noirs, et de cette vaste combinaison naquit un état de choses qu'il est aisé de caractériser.

La nouvelle société ne possédait plus le sentiment du sublime, joyau de l'ancienne Assyrie comme de l'antique Égypte ; elle n'avait pas non plus la sympathie de ces nations trop mélaniennes pour le monstrueux physique et moral. En bien comme en mal, la hauteur avait diminué par la double influence ariane des Iraniens et des Grecs. Avec ces derniers, elle prit de la modération dans les idées d'art, ce qui la conduisit à imiter les procédés et les formes helléniques; mais d'un autre côté, et comme un cachet du gout sémitique raccourci, elle abonda dans l'amour des subtilités sophistiques, dans le raffinement du mysticisme, dans le bavardage prétentieux et les folles doctrines des philosophes. En

cherchant le brillant, faux et vrai, elle eut de l'éclat, rencontra quelquefois la bonne veine, resta sans profondeur et montra peu de génie. Sa faculté principale, celle qui fait son mérite, c'est l'éclectisme; elle ambitionna constamment le secret de concilier des éléments inconciliables, débris des sociétés dont la mort faisait sa vie. Elle eut l'amour de l'arbitrage. On reconnaît cette tendance dans les lettres, dans la philosophie, dans la morale, dans le gouvernement. La société hellénistique sacrifia tout à la passion de rapprocher et de fondre les idées, les intérêts les plus disparates, sentiment très-honorable sans doute, indispensable dans un milieu de fusion, mais sans fécondité, et qui implique l'abdication un peu déshonorante de toute vocation et de toute croyance.

Le sort de ces sociétés de moyen terme, formées de décombres, est de se débattre dans les difficultés, d'épuiser leurs maigres forces, non pas à penser, elles n'ont pas d'idées propres; non pas à avancer, elles n'ont pas de but; mais à coudre et recoudre en soupirant des lambeaux bizarres et usés qui ne peuvent tenir ensemble. Le premier peuple un peu plus homogène qui leur met la main sur l'épaule, déchire sans peine le fragile et prétentieux tissu.

Le nouveau monde comprit l'espèce d'unité qui s'établissait. Il voulut que les choses fussent repré-

sentées par les mots. Dès lors, pour marquer le plus haut degré possible de perfection intellectuelle, on s'accoutuma à se servir du terme d'*atticisme*, idéal auquel les contemporains et compatriotes de Périclès auraient eu peine à prétendre. On plaça au-dessous le nom d'Hellène; plus bas, on étagea des dérivés comme *hellénisant, hellénistique*, afin d'indiquer des mesures dans les degrés de civilisation. Un homme né sur la côte de la mer Rouge, dans la Bactriane, dans l'enceinte d'Alexandrie d'Égypte, au bord de l'Adriatique, se considéra et fut tenu pour un Hellène parfait. Le Péloponnèse n'eut plus qu'une gloire territoriale; ses habitants ne passaient pas pour des Grecs plus authentiques que les Syriens ou les gens de la Lydie, et ce sentiment était parfaitement justifié par l'état des races.

Sous les premiers successeurs d'Alexandre, il n'existait plus dans la Grèce entière une nation qui eût le droit de refuser la parenté, je ne dis pas l'identité, avec les hellénisants les plus obscurs d'Olbia ou de Damas. Le sang barbare avait tout envahi. Au nord, les mélanges accomplis avec les populations slaves et celtiques attiraient les races hellénisées vers la rudesse et la grossièreté trônant sur les rives du Danube, tandis qu'au sud les mariages sémitiques répandaient une dépravation purulente pareille à celle de la côte d'Asie; pourtant, ce n'étaient là au fond que

des différences peu essentielles, et qui ne tournaient pas au profit des facultés arianes. Certes, les vainqueurs de Troie, s'ils fussent revenus des enfers, auraient en vain cherché leur descendance; ils n'auraient vu que des bâtards sur l'emplacement de Mycènes et de Sparte (1).

Quoi qu'il en soit, l'unité du monde civilisé était fondée. A ce monde il fallait une loi, et cette loi où l'appuyer? De quelle source la faire

(1) On suit, avec une grande facilité, les transformations de la population lacédémonienne. A la bataille de Platée, la ville de Lycurgue avait mis en ligne 50,000 combattants, savoir :

	5,000	Spartiates et 7 Hélotes par Spartiate,	
soit	35,000	Hélotes armés,	
	5,000	Hoplites,	Périœkes.
	5,000	Pestates,	
Total	50,000		

Sur le champ de bataille de Leuctres, il ne paraît plus que 1,000 Spartiates. Depuis longtemps, l'État ne soutenait ses guerres extérieures qu'au moyen d'Hélotes affranchis (Νεοδαμώδεις). En 370, avant J. C., lorsque Épaminondas envahit la Laconie, il fallut encore donner la liberté à 6,000 Hélotes pour pouvoir se défendre. Cent ans après, on ne comptait plus que 700 familles de citoyens, et 100 seulement possédaient des terres; le reste était ruiné. On reforma alors une aristocratie avec des Périœkes, des étrangers et des Hélotes. A Sellasie, toute cette bourgeoisie nouvelle fut exterminée par le roi Antigone et les Achéens, sauf 200 hommes. Machanidas et son successeur Nabis employèrent le moyen ordinaire pour relever la république : il y eut une vaste promotion de citoyens. Mais peu après, malgré cette ressource, Sparte encore vaincue et découragée se fondit dans la ligue Achéenne. Cette histoire est celle de tous les États grecs, d'Argos, de Thèbes, comme d'Athènes. (Zumpt, p. 7 et passim.)

jaillir quand les gouvernements ne présidaient plus qu'à un immense amas de détritus, où toutes les nationalités anciennes étaient venues éteindre leurs forces viriles ? Comment tirer des instincts mélaniens, qui désormais avaient pénétré jusqu'aux derniers replis de cet ordre social, la reconnaissance d'un principe intelligent et ferme, et en faire une règle stable? Solution impossible; et pour la première fois dans le monde on vit ce phénomène, qui, depuis, s'est reproduit deux fois encore, de grandes masses humaines conduites sans religion politique, sans principes sociaux définis, et sans autre but que de les aider à vivre. Les rois grecs adoptèrent, faute de pouvoir mieux, la tolérance universelle en tout et pour tout, et bornèrent leur action à exiger l'adoration des actes émanés de leur puissance. Qui voulait être république le restait; telle ville tenait aux formes aristocratiques, à elle permis; telle autre, un district, une province, choisissaient la monarchie pure, on n'y contredisait pas. Dans cette organisation, les souverains ne niaient rien et n'affirmaient pas davantage. Pourvu que le trésor royal touchât ses revenus légaux et extralégaux, et que les citoyens ou les sujets ne fissent pas trop de bruit dans le coin où ils étaient censés se gouverner à leur guise, ni les Ptolémées, ni les Séleucides n'étaient gens à y trouver à redire.

La longue période qu'embrassa cette situation

ne fut pas absolument vide d'individualités distinguées; mais elle n'offrit pas à celles qui surgirent un public suffisamment sympathique, et dès lors tout resta dans le médiocre. On s'est souvent demandé pourquoi certains temps ne produisent pas telle catégorie de supériorité : on a répondu, tantôt que c'était par défaut de liberté, tantôt par pénurie d'encouragement. Les uns ont fait honneur à l'anarchie athénienne du mérite de Sophocle et de Platon, et affirmé, en conséquence, que sans les troubles perpétuels des communes d'Italie, Pétrarque, Boccace, le Dante surtout, n'auraient jamais étonné le monde par la magnificence de leurs écrits. D'autres penseurs, tout au rebours, attribuent la grandeur du siècle de Périclès aux générosités de cet homme d'État, l'élan de la muse italienne à la protection des Médicis, l'ère classique de notre littérature et ses lauriers à l'influence bienfaisante du soleil de Louis XIV. On voit qu'en s'en prenant aux circonstances ambiantes, on trouve des avis pour tous les goûts, tels philosophes reportant à l'anarchie ce que tels autres donnent au despotisme.

Il est encore un avis : c'est celui qui voit dans la direction prise par les mœurs d'une époque la cause de la préférence des contemporains pour tel ou tel genre de travaux, qui mène, comme fatalement, les natures d'élite à se distinguer, soit

dans la guerre, soit dans la littérature, soit dans les arts. Ce dernier sentiment serait le mien s'il concluait; malheureusement il reste en route, et lorsqu'on lui demande la cause génératrice de l'état des mœurs et des idées, il ne sait pas répondre qu'elle est tout entière dans l'équilibre des principes ethniques. C'est, en effet, nous l'avons vu jusqu'ici, la raison déterminante du degré et du mode d'activité d'une population.

Lorsque l'Asie était partagée en un certain nombre d'États délimités par des différences réelles de sang entre les nations qui les habitaient, il existait sur chaque point particulier, en Égypte, en Grèce, en Assyrie, au sein des territoires iraniens, un motif à une civilisation spéciale, à des développements d'idées propres, à la concentration des forces intellectuelles sur des sujets déterminés, et cela parce qu'il y avait originalité dans la combinaison des éléments ethniques de chaque peuple. Ce qui donnait surtout le caractère national, c'était le nombre limité de ces éléments, puis la proportion d'intensité qu'apportait chacun d'eux dans le mélange. Ainsi, un Égyptien du xx^e^ siècle avant notre ère, formé, j'imagine, d'un tiers de sang arian, d'un tiers de sang chamite blanc et d'un tiers de nègre, ne ressemblait pas à un Égyptien du viii^e^, dans la nature duquel l'élément mélanien entrait pour une moitié, le principe chamite blanc pour un

dixième, le principe sémitique pour trois, et le principe arian à peine pour un. Je n'ai pas besoin de dire que je ne vise pas ici à des calculs exacts; je ne veux que mettre ma pensée en relief.

Mais l'Égyptien du VIII^{e} siècle, bien que dégénéré, avait pourtant encore une nationalité, une originalité. Il ne possédait plus, sans doute, la virtualité des ancêtres dont il était le représentant; néanmoins la combinaison ethnique dont il était issu continuait, en quelque chose, à lui être particulière. Dès le V^{e} siècle il n'en fut plus ainsi.

A cette époque l'élément arian se trouvait tellement subdivisé, qu'il avait perdu toute influence active. Son rôle se bornait à priver les autres éléments à lui adjoints de leur pureté, et dès lors de leur liberté d'action.

Ce qui est vrai pour l'Égypte s'applique tout aussi bien aux Grecs, aux Assyriens, aux Iraniens; mais on pourrait se demander comment, puisque l'unité s'établissait dans les races, il n'en résultait pas une nation compacte, et d'autant plus vigoureuse qu'elle avait à disposer de toutes les ressources venues des anciennes civilisations fondues dans son sein, ressources multipliées à l'infini par l'étendue incomparablement plus considérable d'une puissance qui ne se voyait aucun rival extérieur. Pourquoi toute l'Asie an-

térieure, réunie à la Grèce et à l'Égypte, était-elle hors d'état d'accomplir la moindre partie des merveilles que chacune de ses parties constitutives avait multipliées, lorsque ces parties étaient isolées, et, de plus, lorsqu'elles auraient dû souvent être paralysées par leurs luttes intestines ?

La raison de cette singularité, réellement très-étrange, gît dans ceci, que l'unité exista bien, mais avec une valeur négative. L'Asie était rassemblée, non pas compacte; car d'où provenait la fusion? Uniquement de ce que les principes ethniques supérieurs, qui jadis avaient créé sur tous les points divers des civilisations propres à ces points, ou qui, les ayant reçues déjà vivantes, les avaient modifiées et soutenues, quelquefois même améliorées, s'étaient, depuis lors, absorbés dans la masse corruptrice des éléments subalternes, et, ayant perdu toute vigueur, laissaient l'esprit national sans direction, sans initiative, sans force, vivant, sans doute, toutefois sans expression. Partout les trois principes, chamite, sémite et arian, avaient abdiqué leur ancienne initiative, et ne circulaient plus dans le sang des populations qu'en filets d'une ténuité extrême et chaque jour plus divisés. Néanmoins, les proportions différentes dans la combinaison des principes ethniques inférieurs se perpétuaient éternellement là où avaient régné les anciennes civilisations. Le Grec, l'Assyrien, l'Égyptien, l'Ira-

nien du v^e siècle étaient à peine les descendants de leurs homonymes du xx^e : on les voyait de plus rapprochés entre eux par une égale pénurie de principes actifs; ils l'étaient encore par la coexistence dans leurs masses diverses de beaucoup de groupes à peu près similaires; et cependant, malgré ces faits très-véritables, des contrastes généraux, souvent imperceptibles, cependant certains, séparaient les nations. Celles-ci ne pouvaient pas vouloir et ne voulaient pas des choses bien différentes; mais elles ne s'entendaient pas entre elles, et dès lors, forcées de vivre ensemble, trop faibles chacune pour faire prévaloir des volontés d'ailleurs à peine senties, elles penchaient toutes à considérer le scepticisme et la tolérance comme des nécessités, et la disposition d'âme que Sextus Empiricus vante sous le nom d'ataraxie, comme la plus utile des vertus.

Chez un peuple restreint quant au nombre, l'équilibre ethnique ne parvient à s'établir qu'après avoir détruit toute efficacité dans le principe civilisateur, car ce principe, ayant nécessairement pris sa source chez une race noble, est toujours trop peu abondant pour être impunément subdivisé. Cependant, aussi longtemps qu'il reste à l'état de pureté relative, il y a prédominance de sa part, et donc pas d'équilibre avec les éléments inférieurs. Que peut-il arriver, dès lors, quand la fusion ne se fait plus qu'entre des

races qui, ayant passé déjà par cette transformation première, sont en conséquence épuisées? Le nouvel équilibre ne pourrait s'établir (je dis *ne pourrait*, car l'exemple ne s'en est pas encore présenté dans l'histoire du monde) qu'en amenant non plus seulement la dégénération des multitudes, mais leur retour presque complet aux aptitudes normales de leur élément ethnique le plus humble, qui est toujours le plus abondant.

Cet élément ethnique le plus abondant, c'était pour l'Asie le noir. Les Chamites, dès les premières marches de leur invasion, l'avaient rencontré bien haut dans le nord, et probablement les Sémites, quoique plus purs, s'étaient, à leurs débuts, aussi laissé tacher par lui.

Plus nombreuses que toutes les émigrations blanches dont l'histoire ait fait mention, les deux premières familles venues de l'Asie centrale sont descendues si loin vers l'ouest et vers le sud de l'Afrique, que l'on ne sait encore où trouver la limite de leurs flots. Pourtant on peut attester, par l'analyse des langues sémitiques, que le principe noir a pris partout le dessus sur l'élément blanc des Chamites et de leurs associés.

Les invasions arianes furent, pour les Grecs comme pour leurs frères les Iraniens, peu fécondes en comparaison des masses plus d'aux deux tiers mélanisées dans lesquelles elles vin-

rent se plonger. Il était donc inévitable qu'après avoir modifié, pendant un temps plus ou moins long, l'état des populations qu'elles touchaient, elles se perdissent à leur tour dans l'élément destructeur où leurs prédécesseurs blancs s'étaient successivement absorbés avant elles. C'est ce qui arriva aux époques macédoniennes ; c'est ce qui est aujourd'hui.

Sous la domination des dynasties grecques ou hellénisées, l'épuisement, grand sans doute, était loin encore de ressembler à l'état actuel, amené par des mélanges ultérieurs d'une abondance extrême. Ainsi, la prédominance finale, fatale, nécessaire, de plus en plus forte, du principe mélanien a été le but de l'existence de l'Asie antérieure et de ses annexes. On pourrait affirmer que depuis le jour où le premier conquérant chamite se déclara maître, en vertu du droit de conquête, de ces patrimoines primitifs de la race noire, la famille des vaincus n'a pas perdu une heure pour reprendre sa terre et saisir du même coup ses oppresseurs. De jour en jour, elle y parvient avec cette inflexible et sûre patience que la nature apporte dans l'exécution de ses lois.

A dater de l'époque macédonienne, tout ce qui provient de l'Asie antérieure ou de la Grèce a pour mission ethnique d'étendre les conquêtes mélaniennes.

J'ai parlé des nuances persistant au sein de l'unité négative des Asiatiques et des Hellénisants : de là, deux mouvements en sens contraire qui venaient encore augmenter l'anarchie de cette société. Personne n'étant fort, personne ne triomphait exclusivement. Il fallait se contenter du règne toujours chancelant, toujours renversé, toujours relevé d'un compromis aussi indispensable qu'infécond. La monarchie unique était impossible, parce qu'aucune race n'était de taille à la vivifier et à la faire durer. Il n'était pas moins impraticable de créer des États multiples, vivant d'une vie propre. La nationalité ne se manifestait en aucun lieu d'une façon assez tranchée pour être précise. On s'accommodait donc de refontes perpétuelles de territoire; on avait l'instabilité, et non le mouvement. Il n'y eut guère que deux courtes exceptions à cette règle : l'une causée par l'invasion des Galates; la seconde par l'établissement d'un peuple plus important, les Parthes (1), nation ariane mêlée de jaune, qui sémitisée de bonne heure comme ses pré-

(1) Ils parlaient le pehlvi et y substituèrent ensuite le parsi, où affluèrent un plus grand nombre de racines sémitiques, résultat du long séjour des Arsacides à Ctésiphon et à Séleucie. Suivant Justin, le fond original est scythique; mais les Scythes parlaient un dialecte arian. Le Mahabharata connaît les Parthes, qu'il nomme *Parada.* Il les allie aux *Saka* (Sacæ), certainement Mongols. Les Parthes donnent, par leur composition ethnique, une assez juste idée de ce que devaient être plusieurs races touraniennes.

décesseurs, s'enfonça à son tour dans les masses hétérogènes.

En somme, cependant, les Galates et les Parthes étaient trop peu nombreux pour modifier longtemps la situation de l'Asie. Si une action plus vive de la puissance blanche n'avait pas dû se manifester, c'en était fait déjà, à cette époque, de l'avenir intellectuel du monde, de sa civilisation et de sa gloire. Tandis que l'anarchie s'établissait à demeure dans l'Asie antérieure, préludant avec une force irrésistible aux dernières conséquences de l'abâtardissement final, l'Inde allait de son côté, quoique avec une lenteur et une résistance sans pareilles, au-devant de la même destinée. La Chine seule continuait sa marche normale et se défendait avec d'autant plus de facilité contre toute déviation, que, parvenue moins haut que ses illustres sœurs, elle éprouvait aussi des dangers moins actifs et moins destructeurs. Mais la Chine ne pouvait représenter le monde; elle était isolée, vivait pour elle-même, bornée surtout au soin modeste de régler l'alimentation de ses masses.

Les choses en étaient là quand, dans un coin retiré d'une péninsule méditerranéenne, une lueur commença à briller. Faible d'abord, elle s'accrut graduellement, et, s'étendant sur un horizon d'abord restreint, éclaira d'une aurore inattendue la région occidentale de l'hémisphère. Ce fut

aux lieux mêmes où, pour les Grecs, le dieu Hélios descendait chaque soir dans la couche de la nymphe de l'Océan, que se leva l'astre d'une civilisation nouvelle. La victoire, sonnant de hautaines fanfares, proclama le nom du Latium, et Rome se montra.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SECOND.

(SUITE.)

CIVILISATION ANTIQUE RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE AU SUD-OUEST.

Pages.

CHAP. V. — Les Égyptiens, les Éthiopiens 1

CHAP. VI. — Les Égyptiens n'ont pas été conquérants; pourquoi leur civilisation resta stationnaire 53

CHAP. VI. — Rapport ethnique entre les nations assyriennes et l'Égypte. Les arts et la poésie lyrique sont produits par le mélange des blancs avec les peuples noirs 78

LIVRE TROISIÈME.

CIVILISATION RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE VERS LE SUD ET LE SUD-EST.

CHAP. Ier. — Les Arians; les brahmanes et leur système social 101

CHAP. II. — Développements du brahmanisme 159

CHAP. III. — Le bouddhisme, sa défaite; l'Inde actuelle... 209

CHAP. IV. — La race jaune 238

CHAP. V. — Les Chinois 252

CHAP. VI. — Les origines de la race blanche 315

LIVRE QUATRIÈME.

CIVILISATIONS SÉMITISÉES DU SUD-OUEST.

CHAP. Ier. — L'histoire n'existe que chez les nations blanches.

Pages.
— Pourquoi presque toutes les civilisations se sont développées dans l'occident du globe.................... 349
Chap. II. — Les Zoroastriens........................ 367
Chap. III. — Les Grecs autochthones, les colons sémites; les Arians-Hellènes.............................. 402
Chap. IV. — Les Grecs sémitiques.................... 479

ERRATA.

Page 38, ligne 11 : *Au lieu de* les fondateurs, *lisez* les flatteurs.
— 45, ligne 17 : *Au lieu de* culutre, *lisez* culture.
— 82, ligne 1 de la note : *Au lieu de* für, *lisez* der.
— 84, ligne 13 : *Au lieu de* par une abréviatiou, *lisez* pour une abréviation.
— 128, ligne 24 : *Au lieu de* purehitas, *lisez* purohitas.
— 151, ligne 24 : *Au lieu de* Kauravas, *lisez* Kouravas.
— 171, ligne 11 de la note 2 : *Au lieu de* Hebraïsches, *lisez* Hebräisches.
— 177, ligne 5 : *Au lieu de* Népal, *lisez* Népaul.
— 185, ligne 20 : *Au lieu de* ces quatre castes légales, *lisez* les quatre castes légales.
— 189, ligne 1 : *Au lieu de* Népal, *lisez* Népaul.
— 257, ligne 15 : *Au lieu de* rencontre preuve, *lisez* rencontre une preuve.
— 258, ligne 2 de la note : *Au lieu de* cshattryas, *lisez* Kschattryas.
— 289, ligne 2 de la note : *Au lieu de* (*une Encyclopédie agricole*), *lisez* une encyclopédie agricole.
— 338, ligne 1 de la 1re note : *Au lieu de* arr, *lisez* are.
— 338, ligne 27 : *Au lieu de* les Auguste, *lisez* les Augustes.
— 359, ligne 9 : *Au lieu de* ammon, *lisez* Hannon.
— 368, ligne 11 de la note : *Au lieu de nabandaichtra*, *lisez* nabhanadichtra.
— 369, ligne 24 : *Au lieu de* brahmanes, *lisez* brahmanes.
— 374, ligne 6 : *Au lieu de* monde, *lisez* monde.
— 375, ligne 3 : *Au lieu de* vic-paies, *lisez* vic-patis.
— 409, ligne 16 : *Au lieu de* voit des, *lisez* voit, des.
— 410, ligne 11 : *Au lieu de* βούονιά, *lisez* βούφονία.
— 411, ligne 15 : *Au lieu de* allé, *lisez* allées.
— 429, ligne 2 de la note : *Au lieu de* vournaa, *lisez* varouna.
— 443, ligne 1 : *Au lieu de* n'a pas encore trouvé, *lisez* n'avait pas encore trouvé.